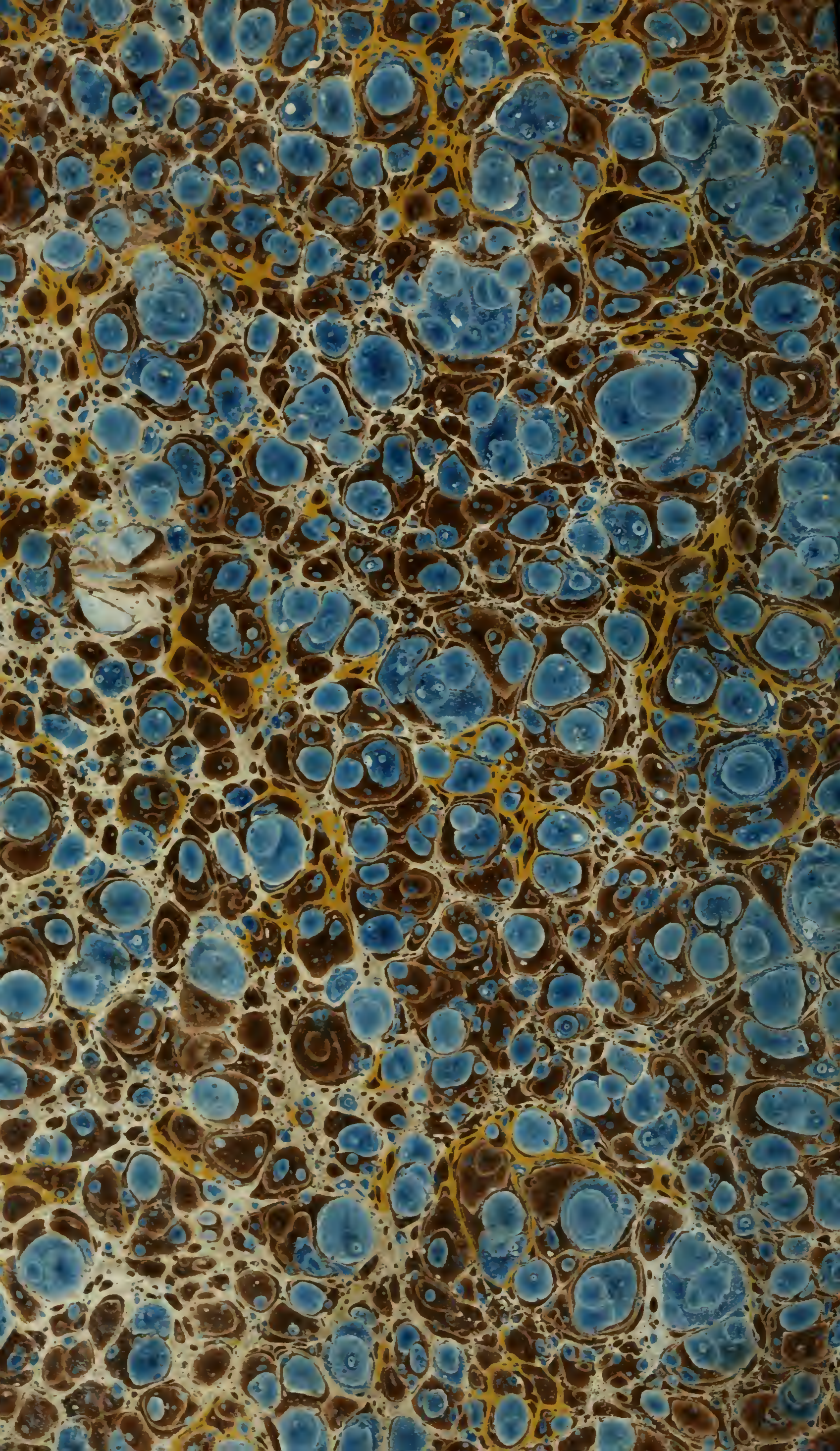
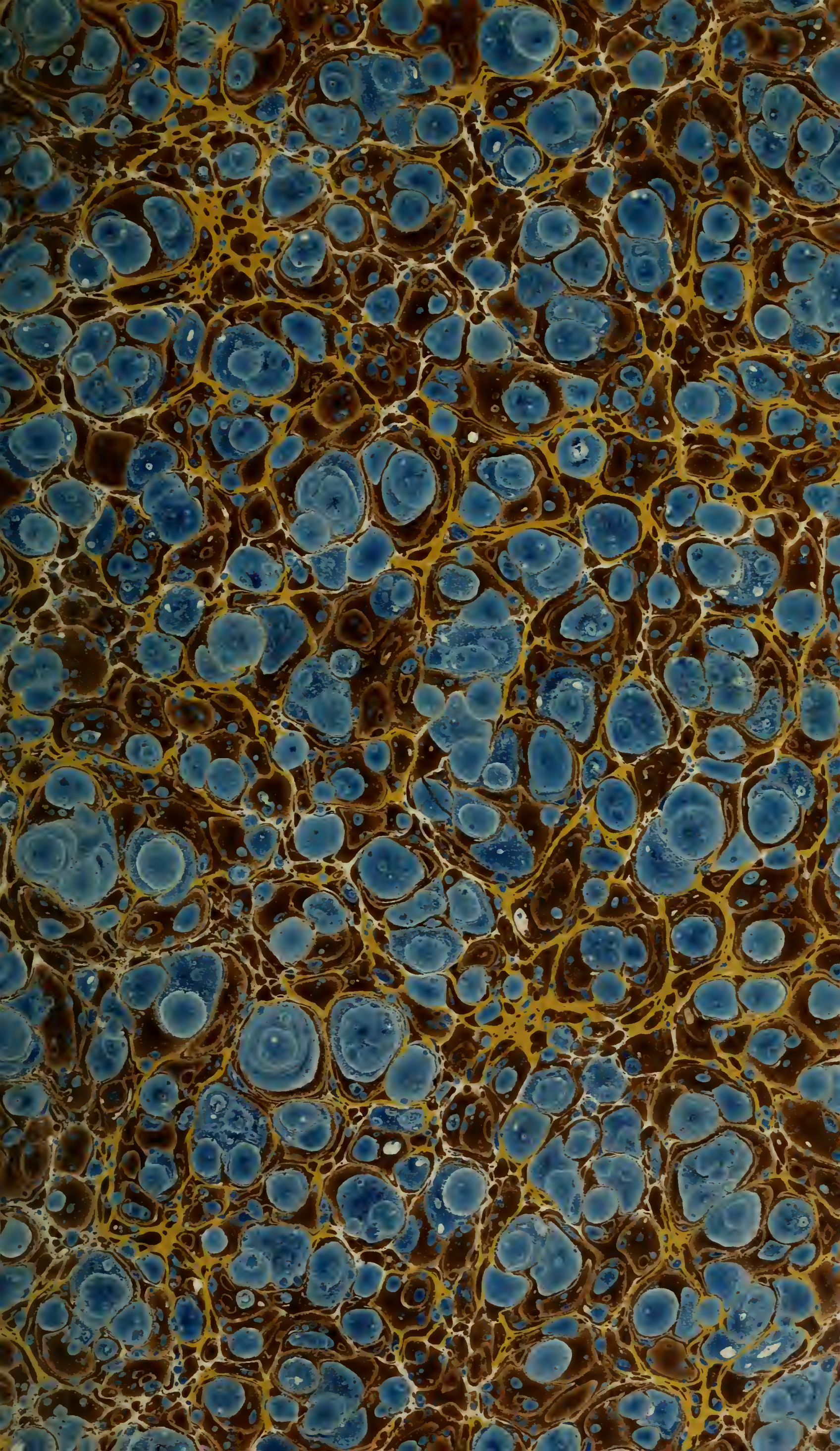






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Trentième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1830.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

Commerce. — Economie Politique.

DE LA DIMINUTION DU PRODUIT DES MINES D'OR ET D'ARGENT, ET DE SES EFFETS SUR LE BIEN-ÊTRE ET LE COMMERCE DU MONDE.

Les produits des mines d'or et d'argent de l'Europe étaient devenus moins abondans à l'époque de la découverte de l'Amérique. La quantité des métaux précieux, qui étaient déjà, à cette époque, dans la circulation, ne s'augmenta pas beaucoup après la conquête du Mexique, en 1529, ni après celle du Pérou, en 1533. Ce ne fut que lorsque les mines du Potose eurent été découvertes, en 1545; et celles de la Veta Madre de Guanaxuato, en 1556, que les trésors du Nouveau-Monde se répandirent dans l'ancien, en assez grande abondance pour y produire un effet sensible. Cet effet se fit promptement apercevoir en Angleterre, par l'élévation de la valeur vénale des diverses marchandises, dans le dernier quart du seizième siècle.

Vers le milieu du dix-septième, la valeur relative des métaux précieux était descendue au quart de ce qu'elle avait été avant la découverte de l'Amérique, et le prix des divers articles de consommation avait quadruplé.

Un savant voyageur a estimé les trésors importés annuellement d'Amérique en Europe entre 1546 et 1600, à 11,000,000 piastres (58,300,000 fr.); et entre 1600 et 1700, à 16,000,000 (84,800,000 fr.). L'approvisionnement continua à s'accroître, et, de 1700 à 1750, il s'éleva chaque année à 22,500,000 (119,250,000 fr.), terme moyen. Toutefois la demande s'était accrue dans une proportion correspondante; Adam Smith a prouvé, d'une manière satisfaisante, que la dépréciation des métaux précieux s'était arrêtée entre 1640 et 1775, et que le prix des diverses marchandises était à peu près resté stationnaire dans ce période et même avec une légère tendance à la baisse (1).

(1) Note du Tr. La cause de ce changement est facile à reconnaître. Si d'un côté la masse des métaux précieux s'accroissait sans cesse dans l'ancien continent, celle des produits fabriqués ne s'augmentait pas moins rapidement par suite des mécaniques perfectionnées dont l'industrie manufacturière commençait à se servir. D'un autre côté, des pays jusque-là barbares, tels que la Russie, entraient peu à peu dans le cercle des nations civilisées, et demandaient à l'Europe occidentale des métaux précieux en échange de leurs produits bruts. Enfin, l'or et l'argent s'exportaient en quantité énorme dans l'Inde, à laquelle les Anglais n'étaient pas encore parvenus à faire prendre le goût de quelques-uns de leurs produits, et qui tirait au contraire de l'Indus et du Gange ces tissus de coton que, par la plus étrange des révolutions commerciales, ils y portent aujourd'hui. Ces métaux tendaient donc toujours davantage à se déprécier dans l'Hindostan, car quand une fois ils y étaient entrés, ils n'en sortaient jamais. Déjà sous Trajan, suivant le témoignage de Pline, les Romains avaient été obligés de cesser leur commerce avec l'Inde qui n'accueillait d'autres produits étrangers que des métaux dont l'accumulation diminuait de plus en plus la valeur. La Grande-Bretagne, en triomphant de la concurrence d'une industrie antique, par la puissance de la vapeur, et les admirables mécanismes de Watt et d'Ark-

Depuis cette époque cependant, par suite de l'abondance des produits de quelques-unes des anciennes mines et de la découverte de nouvelles, celle de la Gualcaya, au Pérou, et de Catorce au Mexique; et de quelques autres circonstances qui stimulèrent ce genre d'industrie en Amérique, le produit général s'accrut considérablement. On a estimé l'importation annuelle de l'or et de l'argent américain, en Europe, de 1751 à 1800, à 35,000,000 piast. (185,500,000 f.); et on a lieu de croire qu'au commencement du siècle la production annuelle des mines des différentes parties du Nouveau-Monde devait être à peu près dans les rapports suivans :

Mexique..........	23,000,000 piast.	(121,900,000 fr.)	
Pérou............	6,240,000	(33,072,000 fr.)	
Buénos-Ayres......	4,850,000	(25,705,000 fr.)	
Chili.............	2,060,000	(10,918,000 fr.)	
Nouvelle Grenade..	2,990,000	(15,847,000 fr.)	
Brésil...........	4,360,000	(23,108,000 fr.)	
Total	43,500,000	(230,550,000 fr.)	annuellement.

Mais, postérieurement à la date de cette estimation, le monnayage, au Mexique, s'accrut encore; et, terme moyen, de 1800 à 1810, il s'éleva annuellement à

wright *, et en introduisant chaque année pour 30,000,000 fr. de tissus de coton, dans les trois présidences, est parvenue à rendre ce commerce moins désavantageux. Mais il est possible que l'Inde soit à la veille de reprendre son ancienne supériorité, même dans cette branche de fabrication. Il paraît certain qu'on y a découvert d'immenses couches de houille; et afin d'en tirer parti on y a envoyé des machines à vapeur de Watt qui doivent être introduites dans les fabriques du pays. Avec le coton du Bengal sous la main, les machines de l'Europe dans leurs ateliers, et le bas prix de la main-d'œuvre dont ils disposent, il est bien difficile que les fabricans hindous ne soutiennent pas avec avantage, au moins en Asie, la concurrence des fabricans de Manchester et de Glasgow. S.

* Voyez les notices sur ces deux grands mécaniciens insérées dans les numéros 2 et 4 de notre recueil.

22,564,722 piastres (119,593,026 fr.). En ajoutant un sixième pour l'argent non enregistré, ce qui assurément n'est pas trop, nous pourrons évaluer le produit des mines mexicaines à 27,000,000 piastres (137,800,000 fr.) et le produit général des mines du Nouveau-Monde, dans chacune des années qui ont précédé immédiatement 1810, à 47,000,000 piastres (249,100,000 fr.). En même tems qu'avait lieu ce rapide accroissement du produit des mines, les systèmes de crédits, de banque, de papier-monnaie, prenaient un développement sans exemple dans les époques antérieures; d'où il résulta que, pendant ce long période, de 1775 à 1810, le prix des marchandises recommença à s'élever.

L'influence de cet état de choses, sur la Grande-Bretagne, nous paraît avoir été peu observée. Ce fut au commencement de cette époque que l'industrie manufacturière de la Grande-Bretagne prit ces développemens inouïs qui ont étonné le monde. Hargreaves, en 1767, avait inventé la jenny; Arkwright, dans la même année, avait construit ses admirables métiers pour la filature; et Watt, l'année suivante, prit une patente pour sa machine à vapeur (1). Favorisées par l'accroissement de prix qui signala cette époque mémorable, et qui se maintint pendant quarante années, non-seulement ces merveilleuses inventions, mais toutes les entreprises industrielles ou commerciales conduites avec quelque sagesse, réussirent au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer. Ce sont ces succès uniformes et quelquefois prodigieux qui ont créé et mûri cet esprit d'entreprise, cause principale de la haute prospérité à laquelle l'Angleterre est parvenue.

(1) Voyez l'histoire de toutes ces découvertes dans l'article sur les progrès de la richesse nationale et de l'industrie manufacturière, qui fait partie du 3e numéro de notre recueil.

Ce fut pendant les vingt dernières années de cette époque qu'eurent lieu, en grande partie, les guerres produites par la révolution française. Ces guerres vinrent encore fortifier l'action de l'abondance toujours croissante des métaux précieux, de l'extension du crédit et du développement du système du papier-monnaie, en contribuant aussi à la hausse de la valeur vénale des marchandises.

Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.

Ce fut en 1810 qu'éclata l'insurrection de l'Amérique espagnole. Les troubles dont elle fut le principe se firent sentir avec la plus grande violence dans les principaux districts des mines, et quelques-unes des plus riches furent abandonnées et en partie inondées. Il en résulta que la production des métaux précieux fut réduite à un tiers de ce qu'elle était auparavant.

Nous devons à M. Ward, qui a si bien profité des avantages que lui donnait sa position de chargé d'affaires au Mexique, de 1825 à 1827, des données beaucoup plus certaines sur le produit des mines mexicaines, depuis 1810, que celles que nous avons sur le produit des autres mines de l'Amérique du Sud.

	Piastres.	Francs.
Selon M. Ward, le monnayage, à Mexico et dans les six hôtels des monnaies provinciales, monta, de 1811 à 1826, à une somme totale de....................	168,297,400	(891,976,220)
Le monnayage à Mexico, en 1827 et 1828, s'éleva à..........................	5,700,853	(30,214,520)
Et dans les quatre mines provinciales encore en activité, dans ces deux années à....	6,001,747	(31,809,269)
Ce qui présente pour les dix-huit années de 1811 à 1828 un total de..........	180,000,000	(954,000,009)

Ce qui fait une moyenne de 10,000,000 piast. (53,000,000 fr.) par année.

Si, d'un côté, pour arriver à un résultat exact, il faut ajouter à la somme portée ci-dessus, de 1,000,000 de piastres (5,300,000 fr.), pour les métaux non enregistrés, de l'autre il ne faut pas perdre de vue qu'il s'en fallait bien que tout l'or et l'argent monnayés, pendant ce période, fussent le produit immédiat des mines. L'or et l'argent des églises et des particuliers furent portés à la monnaie, chaque année, pendant cet espace de tems, au moins jusqu'à la concurrence d'un million de piastres; ce qui établirait déjà une compensation. Mais ce n'est pas tout. Les remises faites à l'occasion du premier emprunt mexicain conclu dans ce pays, et par l'association anglaise des mines, peuvent être estimées à 2,000,000 piast. (10,600,000 fr.). Enfin la monnaie frappée de 1811 à 1821, était de si bas aloi, qu'on ne la prend plus qu'avec un escompte de 15 à 20 pour cent. Nous ne pouvons donc estimer le produit total des mines mexicaines, depuis 1810, qu'à une moyenne de 10,000,000 piastres par an.

Quant au produit annuel des autres mines de l'Amérique du sud, voici l'estimation qui en a été faite par M. Jacob:

	Piastres.	Francs.
Pérou	2,000,000	(10,600,000)
Buénos-Ayres	1,500,000	(7,950,000)
Chili	800,000	(4,240,000)
Nouvelle-Grenade	2,000,000	(10,600,000)
Brésil	1,736,000	(9,200,800)
Total	8,036,000	(42,590,800)

« L'évaluation annuelle des mines du Pérou, observe M. Jacob, ne peut être que conjecturale. Depuis 1811, l'exploitation de plusieurs mines a été suspendue, et les produits de celles de Pasco, qui, de 1752 jusqu'en 1801, avaient donné plus de 2,000,000 piastres par année, ont été très-faibles dans ce dernier période. Le territoire de

Buénos-Ayres a été le théâtre de guerres destructives depuis 1810, et surtout dans les districts de mines. Quand Puyredon, alors directeur suprême de la république, s'empara de la Paz et du Potose, en 1811, aucune de leurs mines n'était exploitée. »

Sur cent trente-deux *ingenios* ou moulins, qui, dans l'époque la plus prospère des mines de Cerro du Potose, étaient sans cesse occupés, le cap. Andrews n'en trouva plus que douze en 1826, et la population de la ville était tombée de 130,000 habitans à 9,000 ; épouvantable signe de la détresse de ce malheureux pays. Un autre voyageur dit que, sur 40 *ingenios* sans cesse en mouvement, quelques années avant la révolution, et qui produisaient chaque semaine, suivant une estimation modérée, 8,000 marcs d'argent (environ trois millions et demi de piastres par an), il n'y en avait plus que quinze en activité, produisant par semaine 1,500 marcs d'argent (environ 663,000 piastres par an). Suivant le général Miller, de 1810 à 1811, l'hôtel des monnaies de Potose ne frappa, année commune, qu'un demi-million de piastres. En 1826, il y eut accroissement dans les produits, et la banque de Potosi avait acheté des mines de Potosi, de Portugalette et de Chayanta, 177,127 marcs de *plata pena* (environ 1,500,000 piastres).

D'après des données récentes que M. Miers a obtenues sur le Chili, il assure que le produit annuel des mines y a été réduit à moins de 200,000 piast., et que le monnayage, qui, en 1827, montait encore à 1,163,283 piastres, n'était plus que de 193,000, en 1824.

Il résulte d'un rapport présenté au congrès par le gouvernement exécutif de la Nouvelle-Grenade, que les travaux des mines avaient été repris en 1822, et qu'elles avaient produit cette année 1,270,000 piastres.

Au Brésil, suivant Humboldt, les produits en or qui

payèrent le droit du *quinto*, de 1811 à 1825, montaient seulement à 1,095 (755,000 piast.), auxquels il faut ajouter environ les quatre-cinquièmes, 644,000 piastres, pour l'or qui avait éludé le droit. Depuis, ce produit avait encore baissé davantage, et, suivant le baron d'Eschwege, il ne s'élevait pas, en 1824, à plus de 584 liv. ou 136,000 piastres, y compris l'or qui n'avait pas été enregistré. M. Walsh assure que le droit sur l'or payé à la Caza da Fundaçao da Sabara, pendant le dernier trimestre de 1825, fut seulement d'une once; et que la valeur de tout l'or obtenu dans la Comarca de Rios das Mortes, en 1827, n'excédait pas 104,000 piastres. Toutefois il évalue, en 1828, ces mêmes produits à 5,200 marcs ou à 680,000 piastres. Mais le succès obtenu dans l'exploitation des mines de Gongosoto, par l'association impériale brésilienne, a ajouté 7,664 livres d'or au produit des trois dernières années. Si, d'après ces données, nous évaluons le produit annuel des mines du Brésil, de 1811 à 1821, à 1,350,000 piastres; de 1822 à 1826, à 400,000; et pour les trois dernières années à 1,000,000; nous aurons une moyenne annuelle de 1,240,000 piastres pour les dix-neuf années précédentes.

Mais M. Jacob, qui a fait cette évaluation d'après les renseignemens qui lui ont été communiqués et ceux qui se trouvent dispersés dans les relations des plus récens voyageurs, croit lui-même qu'elle est trop élevée; il pense qu'il vaudrait mieux réduire à douze millions de piastres le produit annuel de toutes les mines de l'Amérique du Sud, y compris celles du Mexique, qui entreraient dans cette estimation pour huit millions; tandis que celles du reste de l'Amérique n'y figureraient que pour quatre millions. Nous croyons cette évaluation approximative assez exacte; mais si, attendu l'accroissement qui s'est opéré

en dernier lieu, nous estimons à dix millions de piastres les produits annuels du Mexique, et à cinq celui des autres parties de l'Amérique, nous aurons depuis 1810 une moyenne de quinze millions de piastres, c'est-à-dire, moins du tiers de ce qu'il était antérieurement à cette époque.

La valeur du produit annuel de l'or et de l'argent de l'Europe et du nord de l'Asie, au commencement de ce siècle, montait à 4,000,000 piastres (21,200,000 fr.) A part une augmentation insignifiante d'environ 6,000 marcs d'argent dans le produit des mines de Saxe, il n'y a eu d'accroissement, depuis 1810, que dans le produit des mines de Russie. Jusqu'en 1810, le produit annuel de l'or dans l'Oural avait été seulement de 20 pouds; de 1818 à 1823 il s'éleva à 50 pouds; et depuis 1824 à 1829, il a été de plus de 250 pouds. Le produit total de toutes les mines russes, de 1704 à 1829, a été de 1,726 pouds d'or et de 61,000 d'argent. En 1828, il s'était élevé à 318 pouds d'or et à 1,093 pouds d'argent. Nous croyons que l'on peut évaluer à environ 5,000,000 de piastres (26,500,000 fr.) le produit total des mines de l'Europe et de la Russie asiatique, c'est-à-dire au tiers de ce que fournit actuellement l'Amérique; progression très-forte, dont l'empire de Russie a presque seul recueilli les avantages.

M. Crawford estime à environ 2,980,000 piastres (15,794,000 fr.) le produit annuel de l'or à Bornéo, à Sumatra et dans le reste de l'Archipel Oriental. Celui de la Sénégambie, de la Guinée et en général de la côte d'Afrique a été évalué à 1,000,000 piastres (5,300,000 fr.). Il n'existe aucune donnée sur celui de l'intérieur de l'Afrique, de l'Asie centrale, du Tonquin, de la Chine et du Japon.

Voici donc quelle peut être approximativement la totalité des produits annuels de l'or et de l'argent du monde entier:

	Antérieurement à 1810.	Depuis 1810.
	Piastres.	Piastres.
Europe et Asie septentrionale..........	4,000,000	5,000,000
Archipel oriental......................	2,980,000	2,980,000
Afrique................................	1,000,000	1,000,000
Amérique...............................	47,000,000	15,000,000
	54,980,000	23,980,000
	(291,394,000 fr.)	(127,094,000 fr.)

Ainsi donc la réduction de l'approvisionnement, depuis 1810 a été de 31,000,000 piastres (164,300,000 fr.), ce qui fait pour les dix-neuf dernières années, une diminution totale de 589,000,000 piastres (3,121,700,000 fr.).

Alors même que la demande fût restée stationnaire, une aussi énorme diminution dans l'approvisionnement aurait affecté la valeur relative des métaux précieux dans une proportion plus forte qu'aucun des événemens qui ont suivi la découverte du Nouveau-Monde, le seul avec lequel celui-là puisse être comparé ou plutôt contrasté. Mais le rapide accroissement, durant ce période, des deux grands absorbans des métaux précieux, le luxe et le commerce, n'est guère moins remarquable que la baisse de la production des mines. Un coup d'œil sur les exportations et les importations des différens peuples qui composent le monde civilisé, pendant les vingt dernières années, nous convaincra de la prodigieuse augmentation qui a eu lieu dans le montant et l'activité du commerce de nation à nation, et dans les progrès silencieux du commerce intérieur, qui, quoique moins apparens, ne sont pas moins réels. Si on compare la masse des marchandises en circulation aujourd'hui, à celle qui l'était vingt ans auparavant, et l'ardeur avec laquelle le commerce et les arts de la civilisation s'appliquent de concert à étendre les marchés du monde, on se convaincra qu'il aurait fallu un accroissement d'au moins 10

pour cent dans la quantité des métaux monnayés. L'économiste prussien Storch, corrigeant l'estimation faite par Humboldt, évaluait, en 1815, ceux qui se trouvaient en Europe, à 1,320,000,000 piastres (6,996,000,000 fr.); il est probable qu'aujourd'hui ils composent une somme de 1,600,000,000 piast. (8,480,000,000 fr.). La population de l'Europe était, à cette première époque, de 190,000,000 d'ames; et l'on a lieu de croire qn'elle est aujourd'hui de 210,000,000. Il faut observer, en outre, que, pendant tout ce tems, l'or et l'argent n'ont pas cessé d'aller s'engouffrer dans l'Inde.

Mais les causes que nous venons d'indiquer ne sont que les causes ordinaires, et pour ainsi dire naturelles de l'augmentation de la demande des métaux précieux. Une cause extraordinaire et subite a concouru, depuis 1815, dans une proportion bien plus forte encore, à augmenter cette demande. Nous faisons allusion aux valeurs métalliques nécessaires pour que les gouvernemens pussent rembourser le papier-monnaie qu'ils avaient émis. Cette opération, qui a eu lieu presque simultanément dans le Royaume-Uni, en Autriche, en Russie, en Norwége, en Suéde, en Danemarck et aux États-Unis, n'a pas dù absorber moins de 300,000,000,000 piastres (15,900,000 fr.).

	Piastres.	Francs.
En effet dans le Royaume-Uni l'or et l'argent qu'il a fallu monnayer pour le remboursement du papier s'élève à 25,000,000 liv.	125,000,000	(662,500,000)
En Autriche à deux cent mille guilders......	150,000,000	(795,000,000)
En Russie, le papier monnaie s'élevait, en 1814, à une val. nominale de 577,000,000 roubles (2,308,000,000 fr.), et il ne paraît pas avoir subi, depuis cette époque, aucune réduction; mais, afin de l'accroître, on a		
Report.............	275,000,000	(1,457,500,000)

	Piastres.	Francs.
A reporter.........	275,000,000	(1,457,500,000)
augmenté le monnayage annuel. De 1796 à 1801, il avait été annuellement d'environ trois millions de roubles; et de 1802 à 1811, de trois millions et demi. Mais en 1817 et 1818, on ne frappa pas moins de quarante-quatre millions de roubles, somme à peu près équivalente à........	35,000,000	(185,500,000)
En Danemarck, les billets de la banque de Copenhague montaient, en 1810, à 38,834,336 rixdales; en août 1829, ils ne s'élevaient plus qu'à 19,115,202 rixdales. Dans les possessions allemandes de la couronne de Danemarck, une réduction considérable dans la quantité du papier-monnaie a eu lieu également. Le tout peut être évalué à.........................	10,000,000	(53,000,000)
En Suède il y a eu aussi une diminution dans le papier-monnaie, et un accroissement de 1,800,000 rixdales dans le numéraire, depuis 1812. Une opération semblable a eu lieu en Norwége. Il en résulte que dans les deux royaumes régis par Bernadotte, il y a eu dans le numéraire circulant une augmentation de..........	5,000,000	(26,500,000)
Total général.......	325,000,000	(1,722,500,000)

Nous n'avons aucun compte officiel et exact de ce qui s'est fait à cet égard aux États-Unis. Mais nous nous croyons cependant autorisés à soutenir l'évaluation que nous avons donnée plus haut, même en prenant en considération les émissions de papier-monnaie faites par la république de Buénos-Ayres et l'empire du Brésil; car ces deux états dont les habitans marchent sur un sol qui recèle l'or, l'argent et les diamans, après avoir réciproquement épuisé leurs ressources dans une guerre prolongée, ont dû aussi recourir à l'expédient d'un numéraire fictif. Nous devons ajou-

ter que le retrait du papier-monnaie se prolonge encore dans plusieurs états. C'est une chose déplorable que cette opération ait eu lieu, précisément dans le moment où la production des métaux précieux devenait plus rare. Faute de tenir compte de ces données, nous croyons que ni les adversaires, ni les partisans du papier-monnaie, n'ont considéré cette grande question économique sous son véritable point de vue.

L'accroissement de la consommation annuelle de l'or et de l'argent dans la fabrication de la vaisselle plate, de l'horlogerie, des dorures de toute espèce, a aussi été très-considérable. Un économiste français l'évaluait, en 1819, à près de 30,000,000 fr.; et Humboldt pense qu'elle peut être estimée au quadruple pour toute l'Europe. M. de Chabrol, dans ses recherches statistiques sur Paris, estime la valeur moyenne de l'or et de l'argent façonnés, chaque année, à Paris, à 14,553,000 fr. Si nous ajoutons les deux-cinquièmes de cette somme pour l'or et l'argent façonnés dans les départemens, et un tiers de la totalité pour la portion qui aurait été soustraite à la marque, nous aurons une diminution équivalente à 1,500,000 fr. Cette diminution, si toutefois elle existe (1), ne paraît s'être opérée que dans la quantité des articles destinés à l'exportation, et disparaît au milieu du grand accroissement qu'a éprouvé cette fabrication dans tout le reste de l'Europe. Cet accroissement, dans les autres parties de l'Europe continentale, est incontestable, et dans la Grande-Bretagne il a été tellement considérable qu'à peine si on peut y croire. Suivant Chalmers on a façonné dans ce pays, pendant dix ans, depuis 1788

(1) La quantité de montres d'or fabriquées, en France, en 1789, était de 200,000; en 1819, elle s'était élevée à 300,000; et à présent elle est estimée à 400,000. L'évaluation des fonds de boutique, en 1819, donnait 7,000 livres d'or et 218,000 livres d'argent, qui représentaient 64,000,000 fr.

jusqu'à 1797, 10,171 liv. anglaises d'or et 919,280 liv. d'argent; et dans les dix années écoulées, de 1800 à 1809, 16,942 liv. d'or et 1,130,481 liv. d'argent. Pendant ces dix années, la moyenne annuelle du droit d'essayage a été de 8,420 liv. st. Or, pendant 1828, selon M. Huskisson, le produit de ce droit s'est élevé à 105,000 liv. st. (2,625,000 fr.), ce qui suppose une fabrication de 17,790 liv. d'or et 1,186,970 liv. d'argent façonnées dans le cours d'une seule année. Cette quantité équivaut au quadruple de cette branche de fabrication en France, et elle excède même celle à laquelle Humboldt a estimé la fabrication de toute l'Europe. Ces données nous autorisent suffisamment à évaluer l'or et l'argent façonnés, chaque année, dans le Royaume-Uni à 23,500,000 piast. (121,900,000 fr.); et en France à 5,500,000 piastres (29,150,000 fr.); et si nous évaluons à 11,500,000, ce qui est façonné à Genève, Vienne, Augsbourg, Berlin, Leipsig, Vicence, Padoue et dans tout le reste de l'Europe, nous aurons 40,000,000 piastres (212,000,000 fr.) pour la valeur de ces deux métaux façonnés annuellement chez les différentes nations européennes. Malgré toute notre déférence pour la grande autorité de Humboldt, nous croyons son évaluation beaucoup trop basse, d'autant plus qu'indépendamment de l'Europe, il y fait entrer les États-Unis.

Essayons maintenant de déterminer dans quelle proportion se sont trouvés la demande et l'approvisionnement des métaux précieux, pendant les vingt dernières années. Nous avons vu que, pendant ce période, la moyenne de l'approvisionnement de chaque année avait été de 23,980,000 piastres; ce qui fait, pour l'ensemble des dix-neuf ans, une somme de 454,620,000 piastres (2,414,786,000 fr.). Nous pensons que la demande pourrait être évaluée à peu près comme il suit :

	Piastres.	Francs.
En estimant la circulation métallique à 3,000,000,000 piast. (15,900,000,000 f.), et la perte annuelle par l'usure, la fonte, les naufrages et par d'autres causes, à 2 pour mille, on aura pour les dix-neuf années une perte totale de............	114,000,000	(604,200,000)
Nous évaluerons la quantité absolue du numéraire circulant devenu nécessaire, depuis 1810, à 6 p. °/o de la quantité déjà existante, ce qui fera une somme de...	180,000,000	(954,000,000)
Le vide dans la circulation causé par le retrait du papier-monnaie, depuis 1815, et qu'il a fallu remplir avec des monnaies d'or et d'argent, est, comme nous l'avons vu, de......................	300,000,000	(1,590,000,000)
Enfin, si nous évaluons la consommation annuelle des métaux précieux faite, chaque année, dans les manufactures et dans les ateliers à 30,000,000 piastres, nous aurons encore pour ces dix-neuf années une somme totale de................	570,000,000	(3,021,000,000)
Ce qui nous donne pour la demande, depuis 1810, un total général de........	1,164,000,000	(6,169,200,000)
Si nous en déduisons le produit des mines pendant cette époque................	455,620,000	(2,414,786,000)
le déficit sera d'environ..............	708,380,000	(3,754,414,000)

Si, au contraire, il n'y avait pas eu baisse dans le produit des mines américaines, l'approvisionnement, pendant ces dix-neuf années, se serait élevé à 1,053,620,000 piastres (5,584,186,000 fr.), et aurait donc couvert presque entièrement la totalité de la demande, malgré son accroissement extraordinaire causé par le retrait du papier-monnaie.

Mais on dira peut-être que si cet excédant de la demande sur l'approvisionnement avait eu lieu en effet, il se serait fait sentir par des signes plus manifestes. Les calculs

suivans feront disparaître probablement de l'esprit de nos lecteurs tous les doutes qu'ils peuvent encore avoir à cet égard. Gregory King a estimé la quantité de métaux précieux qui se trouvaient dans le monde, avant la découverte de l'Amérique, à 2,500,000,000 piast. (13,250,000,000 f.). Comme il n'indique pas sur quels documens il s'est appuyé, pour faire cette estimation, nous sommes disposés à la croire trop élevée.

	Piastres.	Francs.
Nous nous contenterons donc d'évaluer la valeur de l'or et de l'argent existante en 1492, à....................	2,000,000,000	(10,600,000,000)
Nous pouvons nous rendre un compte assez exact des quantités qui ont été livrées depuis à la circulation :		
1° PRODUIT DES MINES AMÉRICAINES DEPUIS 1492.		
Ce produit, depuis cette date jusqu'en 1803, a été évalué par Humboldt, y compris les dépouilles de la première conquête à....................	5,731,000,000	(30,374,300,000)
Mais dans les documens d'où Humboldt a tiré ses données sur le monnayage de Mexico, ne se trouvaient pas compris l'or monnayé depuis 1690 jusqu'à 1733, évalué à 24,237,766 piastres, et celui qui a été monnayé de 1750 à 1777, et qui faisait une somme de 21,536,980 piastres. De ces deux sommes, il est vrai, il faut déduire le montant de la refonte des vieilles monnaies d'or, de 1733 à 1822, évalué à 10,714,363 piastres. Cette soustraction faite, il faudra encore ajouter à l'estimation de Humboldt.......	35,000,000	(185,500,000)
La moyenne des sept années écoulées de		
Report........	7,766,000,000	(41,159,800,000)

	Piastres.	Francs.
A reporter.....	7,766,000,000	(41,159,800,000)
1804 à 1810, a été de 47,000,000 piastres; ensemble..............	329,000,000	(1,743,700,000)
Celle des dix-neuf années écoulées de 1811 à 1829, a été de 15,000,000; ensemble......................	435,000,000	(2,305,500,000)
2° PRODUIT DES MINES DE L'EUROPE ET DU NORD DE L'ASIE DE 1492 A 1825.		
Malchus, dans son grand ouvrage publié en 1826, a évalué ce produit à.....	600,000,000	(3,180,000,000)
Auxquels il faut ajouter une moyenne de 7,000,000 piastres de 1826 à 1829; ensemble......................	28,000,000	(148,400,000)
3° PRODUIT DES CÔTES D'AFRIQUE DEPUIS 1492.		
Ce produit peut être évalué à.........	150,000,000	(795,000,000)
Ces différens articles forment un total général de......................	9,308,000,000	(49,332,400,000)
dont l'usure, les naufrages, peuvent avoir détruit environ............	2,308,000,000	(12,232,000,000)
Ce qui laisse un total de...........	7,000,000,000	(37,100,000,000)

A cette somme il faudrait encore ajouter le produit des mines de l'Asie centrale, de l'Archipel Oriental, du Tonquin, de la Chine, du Japon et de l'intérieur de l'Afrique, depuis 1492, sur lequel nous n'avons aucune donnée, et dont on devrait également déduire ce qui a été détruit par l'usure et par les autres causes de perte.

D'après ces différens calculs, la diminution opérée depuis 1810, dans le fonds existant des métaux précieux, aurait été moindre de 10 pour cent; diminution qui n'est pas telle qu'on ne puisse la concevoir, et qui suffit cependant pour expliquer cette hausse générale dans la valeur des métaux précieux dont nous avons été témoins.

Toutefois, nous ne voulons pas attribuer une importance exagérée à des calculs établis sur des données dont l'exactitude, si elle ne peut pas être démontrée, peut du moins être contestée. Nous ne voulons prendre pour base que ce fait incontestable que, depuis 1810, il y a eu une diminution dans le produit ordinaire des mines de 589,000,000 piastres (3,121,700,000 fr.), et un accroissement extraordinaire dans la demande, depuis 1815, par suite du retrait du papier-monnaie, de 300,000,000 piastres (1,590,000,000); et qu'enfin la demande ordinaire s'est aussi notoirement accrue. Qu'un pareil état de choses a dû amener une hausse dans la valeur relative des métaux précieux, c'est ce que l'on peut affirmer *à priori*; mais, afin qu'il ne reste aucun doute à cet égard, nous allons confirmer ce fait *à posteriori* par la meilleure preuve possible, c'est-à-dire, par les prix du grain en numéraire, à différentes époques.

Le rapport de M. Jacob (1) à la chambre des pairs, en 1826, sur le commerce des grains et les comptes des consuls du roi, nous ont permis de dresser un tableau des variations opérées dans la moyenne décennale du prix des grains, sur différens points de l'Europe, à partir, pour quelques-uns de 1700. Nous avons évalué à 100 le prix des dix premières années, sur chacune des sept places pour lesquelles nos comptes remontent jusqu'à cette date. Nous avons évalué le premier prix de chacune des quatre autres places à la moyenne de la ligne dans laquelle se trouve ce prix. Les chiffres suivans montrent les rapports des prix postérieurs aux premiers. Dans la treizième colonne de ce tableau, nous avons donné la moyenne totale, et dans la

(1) Voyez l'examen de ce rapport dans l'article sur la liberté du commerce des grains, inséré dans le 18e numéro de notre recueil.

quatorzième nous avons indiqué le prix du travail agricole, dans le Cumberland, depuis 1830 ; prix qui doit à peu près correspondre avec celui de ce travail dans les autres parties de l'Angleterre. La dernière colonne contient le monnayage actuel du Mexique et du Potose ; ce qui peut être considéré comme une indication approximative du produit général des mines.

Nous sentons mieux que personne tout ce que ce tableau a d'insuffisant, mais nous avons pensé qu'il valait mieux le présenter tel qu'il est que de le compléter, en puisant dans des sources peu sûres. Il s'arrête en 1826. Les mauvaises récoltes des deux ou trois dernières années ont soutenu le prix des grains, tandis que celui des autres marchandises continuait à tomber ; toutefois ces disettes n'ont pas pu faire remonter les prix à ce qu'ils étaient dans les dix années qui ont précédé immédiatement la dernière guerre.

TABLEAU des variations de la moyenne décennale du prix du Froment en Europe, du travail agricole en Angleterre, et du monnayage annuel du Mexique et du Potose.

FROMENT.													14	15	16
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13		MOYENNE ANNUELLE DU MONNAYAGE A	
PÉRIODES.	ANGLETERRE.	FRANCE depuis 1756.	AMSTERDAM.	DORDRECHT.	HAMBOURG depuis 1736.	BERLIN depuis 1774.	KOENIGSBERG.	VARSOVIE depuis 1796.	DANTZICK.	ANCONE.	BISCAYE.	MOYENNE générale.	TRAVAIL AGRICOLE dans le Cumberland depuis 1730.	MEXICO.	POTOSE.
														Piastres.	Piastres.
1700 à 1709	100	»	100	100	»	»	100	»	100	100	100	100	»	5,756,982	1,650,175
1710 à 1719	125	»	110	105	»	»	101	»	120	94	119	111	»	7,146,516	1,272,208
1720 à 1729	108	»	115	85	»	»	89	»	92	71	87	93	»	8,978,841	1,169,275
1730 à 1739	91	»	94	78	90	»	75	»	88	92	106	90	90	9,536,848	1,417,480
1740 à 1749	92	»	129	100	104	»	105	»	106	105	117	107	86	10,812,685	1,975,196
1750 à 1759	109	107	117	96	94	»	111	»	102	108	103	104	97	13,121,983	2,113,943
1760 à 1769	119	117	134	113	113	»	132	»	111	136	138	123	123	11,755,611	2,434,236
1770 à 1779	130	157	122	127	120	131	133	»	129	130	150	132	132	17,477,256	2,863,423
1780 à 1789	131	147	139	126	121	150	132	»	130	147	158	137	136	19,340,356	3,161,880
1790 à 1799	160	201	178	158	148	185	168	174	170	185	217	174	162	23,108,028	2,988,835
1800 à 1809	223	193	235	199	239	301	274	265	257	226	245	244	246	22,608,151	3,000,000
1810 à 1819	216	239	250	251	202	254	200	234	206	272	257	232	211	11,000,000	500,000
1820 à 1826	165	164	138	112	111	164	119	150	124	141	158	139	184	9,000,000	500,000

Il y a, dans ce tableau, plusieurs indications de l'influence des causes locales sur les prix; et les différences qui existent entre ceux d'Amsterdam et de Dordrecht, sont si multipliées et si considérables, que l'on doit naturellement concevoir quelques doutes sur l'exactitude des chiffres relatifs au moins à une de ces places. Mais ces différences et les erreurs qui ont pu y donner lieu ne doivent affecter que très-légèrement le résumé des onze colonnes.

L'influence puissante de la paix et de la guerre, et de la différence du produit des récoltes, ont laissé des traces plus profondes dans le prix général. Cependant, à l'exception d'un quart de siècle de tranquillité absolue après la paix d'Utrecht, en 1713, et des dix dernières années, aucun des périodes indiqués dans notre tableau n'a été entièrement exempt de guerre. C'est évidemment au retour de la paix qu'il faut attribuer la dépression de 111 à 90; baisse qui, à la vérité, fut aussi secondée par l'abondance des récoltes qui se firent de 1713 à 1728, comme l'attestent les chroniques contemporaines. La réduction du prix fut d'environ 19 pour cent. Toutefois la paix, sans être secondée par l'abondance, a suffi, pendant une autre décennale, pour déterminer une baisse de 38 pour cent. Il est incontestable que le produit des récoltes, ainsi que la paix et la guerre, exercent une grande action sur les mercuriales; mais il faut rechercher le principe des autres fluctuations dans les variations de l'approvisionnement des métaux précieux. L'invariable correspondance qui existe, entre le prix en numéraire des marchandises, et l'augmentation et la diminution du produit des mines, ressortent de la manière la plus évidente dans la tableau suivant :

Périodes.	Années.	Prix moyen du froment en Europe.	Montant annuel du monnayage au Mexique et au Potose. En piastres.
1700—1739	40	100	9,232,000
1740—1769	30	113	14,070,000
1770—1789	30	137	21,420,000
1790—1809	20	212	25,803,000
1810—1819	10	235	11,500,000
1820—1826	7	141	9,500,000

Quand les faits parlent si haut, tout commentaire devient inutile. Ils suffisent pour éclairer le lecteur le plus prévenu sur les véritables causes de la baisse des prix. Mais une preuve plus convaincante encore de la rareté du numéraire en Europe, c'est qu'il a commencé, dans ces derniers tems, à y refluer de l'Inde, où, jusque-là, il allait s'engouffrer pour toujours. C'est du moins ce qui paraît résulter du tableau officiel des exportations et des importations en métaux précieux qui se sont faites dans l'Inde. On verra, en effet, par ce tableau, qu'à partir de 1825, l'Europe a reçu de l'Hindostan plus de numéraire qu'elle n'en a employé :

Périodes.	EXPORTATION MOYENNE D'OR ET D'ARGENT De la Grande-Bretagne dans l'Inde.	De l'Inde dans la Grande-Bretagne.
1815—1819	529,649 liv. st.	607
1820—1824	241,961	43,582
1825—1827	5,170	73,250

Nous conviendrons toutefois que, pour que ce tableau fût très-concluant, il faudrait que la supériorité de l'exportation des métaux précieux de l'Inde, sur l'importation, se fût prolongée dans les années postérieures à 1827. Or, c'est ce qu'il nous serait impossible d'affirmer, n'ayant à cet égard aucune donnée exacte. Mais, jusqu'à la preuve

du contraire, nous sommes tentés de croire que ce phénomène, dans notre commerce avec l'Hindostan, a dû se reproduire en 1828 et 1829.

D'après l'état des importations et des exportations dressé dernièrement par ordre de la Chambre des Communes, la valeur officielle et la valeur déclarée des produits du sol et des manufactures de la Grande-Bretagne se trouvaient dans les proportions suivantes, en 1811 et 1829 (1):

Années.	Valeur officielle.	Valeur déclarée.	Proportion de la valeur officielle à la valeur déclarée.
	Liv. st.	Liv. st.	
1811......	21,723,532	30,850,618	comme 100 à 141
1829......	55,465,723	35,212,873	comme 100 à 64

Si nous prenons l'or pour étalon de la valeur des exportations en 1811, la proportion de la valeur déclarée à la valeur officielle sera comme 116. La baisse des prix, dans la Grande-Bretagne, d'après l'examen de l'état en question, a été à peu près comme il suit :

1811.... 100	1816.... 84	1821.... 77	1826.... 66
1812.... 90	1817.... 86	1822.... 71	1827.... 61
1813.... 83	1818.... 88	1823.... 69	1828.... 60
1814.... 94	1819.... 90	1824.... 64	1829.... 55
1815.... 87	1820.... 79	1825.... 70	

La baisse, dans la valeur en numéraire de la série des marchandises comprises dans ces exportations, parait donc

(1) Note du Tr. Nous avons dit dans un numéro précédent, que ce qu'on appelle la valeur officielle des marchandises est celle qui a été attribuée *ne varietur* aux différentes marchandises, par un acte du Parlement passé sous le règne de Guillaume III. Cette estimation officielle sert de base aux taxations de la douane; c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue, en lisant ce qui suit. Cette explication de la valeur officielle fera comprendre comment il y a baisse dans le prix en numéraire des marchandises, quand la valeur déclarée est inférieure à la valeur officielle, et hausse dans le cas contraire.

avoir été de 45 pr. °/₀ depuis 1811. Dans l'absence de données suffisantes pour rechercher tous les élémens de cette baisse, nous croyons qu'en évaluant à 15 ou 20 p. °/₀ la réduction du coût de la production et du taux des profits, par suite du retour de la paix, nous aurons attribué et au-delà à cette cause toute l'influence qu'elle a pu avoir. Les 25 ou 30 pour cent de la baisse excédante ne peuvent être expliqués que par la hausse qui a eu lieu dans la valeur relative des métaux précieux (1).

Dans certaines espèces de marchandises, la valeur en numéraire a subi les réductions suivantes : les tissus de coton, 55 pr. °/₀; ceux de soie, 55; ceux de toile, 45; ceux de laine, 32; la coutellerie et la quincaillerie, 33; le fer ouvré ou non, 32; l'étain brut, 36; le plomb, 27; le salpêtre raffiné, 66; le charbon, 23; le savon et les chandelles, 56; le lard, le bœuf et le porc, 30; le poisson de toutes les espèces, 36; le pain et le biscuit, 20; tandis qu'au contraire, ce qui est fort remarquable, la vaisselle plate, la bijouterie, l'horlogerie, n'ont éprouvé qu'une baisse de 7 pr. °/₀. Cette faible diminution ne représente évidemment que celle de la main d'œuvre et des autres métaux employés dans les ouvrages d'or et d'argent. En 1829, les prix de l'année précédente, qui paraissaient déjà bien bas, ont subi une réduction nouvelle, et il est bien peu de fabricans qui aient pu faire le pair ; état monstrueux et qui ne saurait se maintenir. A l'égard des articles exportés sur les marchés du dehors, la baisse a même été encore plus grande qu'on ne pourrait le croire d'après la valeur déclarée, car la plupart de ces marchandises ont

(1) NOTE DU TR. L'auteur de cet article a omis de faire entrer en ligne de compte la baisse qui a dû résulter d'une production toujours croissante dont les progrès sont naturellement déterminés par le perfectionnement des machines et des autres moyens de fabrication.

été vendues au-dessous de ce prix. Voici la valeur comparée des métaux tirés des mines de la Grande-Bretagne, antérieurement à la guerre, et en 1830 :

	Prix durant la guerre.	Prix actuels.
Cuivre....................	200 liv. st. par ton.	105 liv. st.
Étain....................	120	72
Plomb....................	25	12
Fer....................	15	6
Sel....................	1 : 5 sh.	0 : 9 sh.

Il résulte de l'ensemble de ces faits, que la baisse générale de la valeur en numéraire des marchandises qui, depuis 1811, paraît avoir été de 50 p. °/₀, suivant une estimation modérée, a été déterminée : 1° jusqu'à la concurrence de 15 p. °/₀, par la diminution du coût de la production et la dépression du taux des profits occasionés par la paix; 2° jusqu'à celle de 10 p. °/₀, dans ce pays et dans plusieurs autres de l'Europe continentale, par le retrait du papier-monnaie; et 3° enfin, de 25 p. °/₀, par l'élévation qui a eu lieu dans la valeur relative des métaux précieux. Il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner l'influence de cette hausse sur le commerce et sur l'ensemble et la situation de la société.

Considérée d'une manière générale, il semble d'abord que la hausse de la valeur de l'argent ne doive produire d'autres résultats que d'occasionner à ceux qui ont contracté auparavant des obligations réalisables en numéraire, une perte en proportion exacte avec cette hausse, tandis que ceux envers qui ces obligations ont été contractées bénéficient de la différence. L'on suppose aussi que le contraire aurait lieu dans l'hypothèse d'une baisse dans la

valeur de l'argent ; et que, dans l'un et l'autre cas, la perte et le gain se balanceraient exactement. Un examen moins superficiel suffira, cependant, pour faire voir que, quoique toute perturbation violente dans la valeur de la monnaie soit un mal, celle qui rejette tout le fardeau sur les débiteurs, cause un bien plus grand préjudice à la société, attendu que c'est principalement les classes productives et industrielles qu'elles affectent. Les autres classes même, loin de bénéficier de tout ce que souffrent celles-ci, finissent par sentir le contre-coup de leurs pertes. Une hausse dans la valeur de l'argent considérée d'une manière générale est donc un mal sans compensation ; tandis qu'au contraire une baisse, en diminuant le poids des dettes et celui des taxes, en donnant aux pauvres et aux industrieux tout ce qu'elle prend aux riches et aux oisifs, est un véritable bienfait public.

Ce ne sont pas cependant les conséquences directes d'une hausse dans la valeur du numéraire qui font tout le dommage. L'accroissement que cette hausse détermine dans le poids de chaque dette, de chaque impôt, de chaque contrat réalisable en écus, est sans doute un mal impossible à éviter. L'action de la hausse actuelle, par exemple, en supposant qu'elle soit de 35 p. %, et que l'Europe paie 1,025,000,000 piastres, doit être considérée comme produisant une charge additionnelle de 358,000,000. Mais si cette hausse s'opérait de manière à ce qu'elle fût généralement comprise et aperçue, elle ne produirait pas la moitié du mal qu'elle cause par sa marche silencieuse et obscure, en échappant aux regards de l'observateur, à l'aide de toutes les circonstances qui agissent sur les prix, et par suite de cette disposition vulgaire à considérer comme invariable la valeur métallique des

marchandises. De là cette tendance que rien ne peut modifier à expliquer la baisse des prix par toute autre cause que celle-là, et qui, en dépit de toute expérience contraire, détermine le capitaliste et le négociant à se lancer dans le champ de la spéculation avec des espérances et une sécurité funestes, au moment même où l'examen du véritable état des choses devrait les engager à se tenir en repos et en observation. Si nous considérons que d'immenses capitaux ont été détruits, que des souffrances sans nombre, physiques et morales, ont été déterminées, non pas précisément par la hausse du numéraire, mais parce que cette hausse s'est opérée d'une manière inaperçue, on sentira sans doute la nécessité d'obtenir des renseignemens exacts sur une des causes les plus actives de nos embarras actuels. Ce sont ces considérations qui nous déterminent à indiquer sommairement quelques-uns des phénomènes économiques que ne manque jamais de produire la hausse subite du numéraire dans les différentes classes de la société.

Dans cette triste nomenclature de malheureux, la préséance est due sans aucun doute à ceux qui tirent leur revenu du sol; les propriétaires et les fermiers.

Supposons que la valeur du produit brut d'une ferme, en 1811, fût de 100 liv.; la baisse des prix, depuis cette époque, de 50 p. %; et partant que la valeur en numéraire du produit ne fût plus en 1830 que de 50 liv. Supposons en outre qu'en 1811, la rente eût été fixée à 20 liv., les taxes à 10; ce qui ferait une charge totale de............. 30 liv.

Et que les consommations des cultivateurs, pendant la production aient été de 20 liv.; les dîmes et les contingens de 10 liv.; le travail et les profits ordinaires de 40 liv., en tout........... 70

Ce qui donnerait pour les diverses avances y compris les profits ordinaires et balancés par l'argent que l'on réalise avec les produits 100

En 1830, cependant, la valeur de ce produit est réduite à 50 liv. La rente et les taxes sont nominalement toujours les mêmes; c'est-à-dire de..	30 liv.
Le travail et les marchandises consommées pendant la production, sont, il est vrai, baissés de prix; mais cette baisse étant progressive, les prix sont plus élevés pendant la production que lorsqu'elle est finie, et qu'au moment où elle est apportée au marché. Toutefois, ces avances qu'en 1811, nous avions évaluées à 70 liv. nous ne les compterons que pour................	38
Total des avances en 1830............	68

Or, comme la totalité des produits sera de 50 liv., il y aura un déficit de 18 liv.

Ce que nous venons de dire n'est pas une vaine hypothèse; car cette supposition est tout-à-fait conforme à ce qui se passe aujourd'hui. Elle montre de quelle manière une hausse dans la valeur de l'argent opère sur la condition du fermier. Le poids de la rente et des taxes s'augmente dans la proportion exacte de cette hausse, tandis que la réduction des autres frais élémentaires de la production ne balance jamais l'étendue de la réduction des prix, quand le fermier apporte ses produits au marché. D'année en année il compense son déficit, en entamant son capital, plein de confiance dans les tems meilleurs qu'il croit que l'avenir lui réserve; mais une main invisible qui ajoute sans cesse au fardeau de la rente et des taxes, s'acharne à le priver des justes rémunérations de ses travaux. Cependant les années s'écoulent, et n'amènent aucune amélioration dans son état. Son capital est épuisé; il ne peut plus cultiver cette terre qui a dévoré toutes ses ressources; et il est obligé de recourir à la charité des paroisses pour faire vivre sa femme et ses malheureux enfans. D'autres fermiers le remplacent et subissent le même sort. Bientôt ce désastre atteint aussi les propriétaires. Leurs rentes sont réduites; et cependant la difficulté de

les recueillir augmente. De nouvelles réductions se succèdent toujours accompagnées des mêmes résultats. En un mot, tant que la hausse du numéraire continue à s'augmenter, la destruction des capitaux employés à l'exploitation des fermes, la réduction du revenu des propriétaires, la pesanteur des taxes supportées par la terre, quoique nominalement les mêmes, continuent également à s'accroître.

Le fabricant vient ensuite. Calculant sur la stabilité des prix, il achète ses matières brutes; puis il se met activement à la tâche. Elle est finie; et il apporte ses produits au marché. Mais sur ceux du dehors comme sur ceux de l'intérieur, il reconnaît avec consternation que dans l'intervalle les prix ont fléchi, et qu'il a travaillé inutilement. Ce cas est même encore le plus favorable; car le plus souvent il ne parvient pas à faire le pair, c'est-à-dire à couvrir les frais de production. Ne sachant comment s'expliquer la véritable cause de son désastre, il se remet à la besogne avec un redoublement d'ardeur pour réparer le dommage; mais le résultat est toujours le même. A la fin, découragé par la dureté des tems, comme il dit, l'homme sage se borne à exécuter ses commandes, tandis que ceux que l'expérience n'a pu éclairer, achèvent de se ruiner par les efforts mêmes qu'ils font pour améliorer leur sort. C'est ainsi que la valeur des produits fabriqués a perdu 50 p. % dans les quinze dernières années, et que celle du capital, immobilisé dans les machines, a été réduite à moitié.

Les prolétaires des villes et des campagnes partagent aussi les revers de ceux qui les emploient. Comme leur activité n'est plus pour ceux-ci qu'une cause de ruine, ils ne tardent pas à les congédier; et on les voit errer tristement autour des lieux où s'exerçait jadis leur industrie.

Le négociant qui importe et exporte des marchandises à ses risques et périls doit ensuite fixer notre attention. Surveillant les fluctuations qui s'opèrent dans leurs cours, à l'intérieur et au dehors, il prend ses dispositions pour profiter des hausses que ses renseignemens et l'expérience qu'il a acquise lui font prévoir. Mais, quelque sûrs que soient ses renseignemens, et quelque longue qu'ait été son expérience, ses spéculations tournent mal et finissent inévitablement par des revers. Plus il croit à l'exactitude de calculs dans lesquels il n'a pas tenu compte du changement opéré dans la mesure des valeurs ; plus il se fortifie contre des doutes importuns, en se disant sans cesse qu'un pareil état de choses ne peut se maintenir ; et plus ses pertes seront étendues et certaines. Mais si tant de désastres successifs l'éclairent, il arrête toutes ses opérations, et se borne à tâcher de conserver ce qu'il a antérieurement acquis. Ces alternatives de fièvre et de paralysie attaquent, comme dit Bacon, la *vena porta* de l'état, et le corps ne prend plus de nourriture.

Après le négociant viennent les commissionnaires, les courtiers, les détaillans qui représentent une classe très-nombreuse, et dont les plaintes ne sont pas moins vives que celles de l'agriculteur et du commerce proprement dit. La masse de leurs affaires et le taux de leur rémunération n'ont cependant éprouvé aucune réduction. Mais comme les premiers prélèvent leur commission et les seconds leurs profits sur la valeur en numéraire de leurs ventes, et que cette valeur a subi une grande baisse, leur revenu a été entamé ; et les taxes prélevées sur des émolumens réduits leur causent les plus grands embarras.

Les armateurs et les entrepreneurs de roulage qui opèrent les transports intérieurs, et ceux de nation à nation, ne sont pas plus heureux, à cause de l'énorme réduction

qu'a éprouvée le taux du fret et celui des transports par terre. On pourra s'en convaincre par le tableau suivant :

			Pendant la guerre.		A présent.
Fret entre l'Angleterre et Calcutta.........par tonne de	30	à 35 liv. st.	3	à	4 liv. st.
Id. avec les Antilles.........	10	15	4		5
Id. avec l'Amérique du Nord..	7	9	1 15 sh.		2

Avec une contenance agitée, le capitaliste ferme ce triste cortège. Réveillé d'une sécurité dangereuse par les désastres continuels du commerce, et convaincu à ses dépens que les lueurs de prospérité qui se font voir de tems à autre ne sont que des précurseurs d'une obscurité plus profonde, il retire ses fonds du commerce, comme d'une cité vouée à la destruction. C'est ce qui explique cette anomalie apparente que, tandis que l'argent devenait plus rare, l'intérêt, au lieu de hausser, baissait de plus en plus. En effet, le capitaliste se trouve privé de ses meilleurs chalands, les classes productives ne lui offrent plus assez de sûreté; il attend vainement qu'on lui demande ses fonds; et quoiqu'il baisse incessamment le taux de l'intérêt des capitaux qu'il offre, une grande portion reste sans emploi, et ses ressources sont par conséquent très-réduites. A Londres, les banquiers, les hommes à argent de toute espèce, se plaignent de l'engorgement des capitaux. Il existe, dans ce moment, à la banque, sept ou huit millions st. (17,500,000 fr.) sans emploi, et dans la province vous n'entendez qu'un mélange confus de plaintes contradictoires sur la surabondance et la rareté des capitaux.

Au milieu de la détresse générale produite par la hausse du numéraire, le rentier, le pensionnaire, le fonctionnaire public salarié par le gouvernement, dont le traitement a été fixé avant la hausse des métaux précieux, sont les seuls

qui aient bénéficié de cet état de choses. La valeur échangeable de leur argent a presque doublé, pendant ces vingt dernières années, tandis que les classes industrieuses et productives sentent que le poids des prélèvemens qu'ils font sur elles s'est accru dans la même proportion. La totalité des jouissances additionnelles, gagnée par les premiers, a été en réalité perdue par les autres, et cette spoliation se prolongera tant que cette cause n'aura pas cessé d'agir.

Telles sont quelques-unes des conséquences de la hausse du numéraire déterminée par la diminution du produit des mines. Cette diminution fera plus ou moins de mal, selon qu'elle sera observée ou méconnue, *volentem fata ducunt, nolentem trahunt.* Cette cause de nos désastres constatée, il importe de savoir si son influence sur les prix est maintenant arrêtée, ou si elle continue encore d'agir, et, dans ce cas, quand cette action devra cesser; et enfin quels sont les remèdes que comporte notre situation présente.

Nous sommes obligé de dire que la principale cause de la grande diminution des prix, depuis 1811, continue à agir, quoiqu'avec moins d'énergie. Le commerce a repris, sans aucun doute, un peu d'activité dans ces derniers tems. Les prix de quelques marchandises, par exemple le coton et la laine, se sont améliorés, et cette amélioration équivaut presque à la baisse qui a eu lieu pendant les douze mois précédens. Mais il ne faut pas s'exagérer l'importance de cette hausse. La demande a été si faible l'année précédente qu'il était impossible qu'elle restât dans cet état. Maintenant qu'elle reprend un peu, elle trouve des approvisionnemens réduits et l'activité de la production très-ralentie. Il n'est pas étonnant que cette situation ait produit une certaine élévation dans les cours.

Mais, supposons que l'insuffisance du produit des mines,

dans les années précédentes, ait fait tout son effet sur les prix. Si, à l'avenir, l'approvisionnement est égal à la demande, les nouveaux rapports qui ont été établis entre les métaux précieux et d'autres marchandises ne seront pas troublés, et pourtant les prix resteront les mêmes. Que si, au contraire, le produit s'accroît rapidement, de manière à excéder la demande, les métaux précieux baisseront et la valeur relative des marchandises s'accroîtra. Toute la question est donc de savoir dans lequel de ces cas nous nous trouvons aujourd'hui?

Le produit annuel est maintenant à peu près comme il suit :

Europe et nord de l'Asie........	7,100,000 piast.	(37,630,000 fr.)
Archipel Oriental..............	2,900,000	(15,370,000 fr.)
Afrique........................	1,000,000	(5,300,000 fr.)
Amérique, probablement moins de	17,000,000	(90,100,000 fr.)
Total général........	28,000,000	(148.400,000 fr.)

D'un autre côté, nous ne pouvons guère estimer la demande à moins de 45,000,000 à 50,000,000 piastres (238,500,000 fr.). Il y aurait donc par an un déficit d'environ 20,000,000 piastres (106,000,000 fr.); ce qui doit nécessairement augmenter, dans une progression fort inquiétante, le prix en numéraire des marchandises.

Il est impossible de prédire combien de tems cela durera encore. M. Ward, quoiqu'il ait le désir d'éviter toute exagération dans ses calculs, a cependant conçu, suivant notre manière de voir, des espérances exagérées, quand il suppose qu'en 1825 les mines du Mexique produiront autant de métaux précieux qu'avant 1810, c'est-à-dire 26,000,000 piastres (137,800,000 fr.). Nous sommes convaincu que l'accroissement de 13,000,000 piastres, sur lequel il compte dans le cours de cette année, par suite des

travaux de sept compagnies anglaises, d'une compagnie allemande et de deux des États-Unis, n'aura pas lieu. Le cours des actions des compagnies anglo-américaines, indication assez sûre des produits actuels de ces entreprises et de ce qu'on attend pour l'avenir, n'autorise pas à supposer qu'il puisse y avoir de sitôt un accroissement considérable dans l'approvisionnement. La situation déplorable où se trouvent le Mexique et les autres états de l'Amérique du Sud doit long-tems encore arrêter, dans le Nouveau-Monde, le développement de cette industrie.

Toutefois, en ce qui concerne un avenir plus éloigné, nous accueillerons volontiers les prévisions de M. Ward. Nous sommes loin de croire que les mines américaines aient été épuisées par les travaux antérieurs. Nous pensons même que, lorsque les circonstances seront devenues plus favorables, le produit de ces mines égalera et pourra dépasser le produit antérieur. Que cet événement arrive dans dix ans ou dans vingt, ou plus tard encore, nous sommes sûrs du moins qu'il ne manquera pas; et avec lui *redeunt Saturnia regna*, et les bons prix, les spéculations avantageuses, l'affaiblissement des charges publiques et l'amélioration du sort des classes productives. Que cet espoir, dont la réalisation est certaine, nous console et nous soutienne au milieu de tous nos embarras.

Quant au moyen de hâter cet état de choses, nous n'en avons qu'un seul à notre disposition, c'est d'aider ces nations nouvelles à sortir de la déplorable anarchie où elles se sont plongées, anarchie qui fait leur ruine et la nôtre. En attendant, nous pourrions diminuer le dommage, en revenant avec discrétion à notre système de crédit, auquel nous avons renoncé d'une manière si imprudente et si intempestive.

(*Quarterly Review.*)

Sciences Médicales.

MÉDECINS ANGLAIS.

N° I.

JOHN ABERNETHY.

M. Abernethy est, sans contredit, le plus célèbre disciple de Galien dans les trois royaumes. Il est unique, inimitable; chacun en parle; beaucoup de gens en parlent mal; mais cependant on le recherche avec un empressement mêlé de crainte; et tous les matins, de mai en octobre, son antichambre est remplie, comme sa carte l'indique, les samedi et mardi exceptés. Nous croyons qu'il ne nous sera pas difficile d'expliquer cette anomalie.

Un jour que nous avions été invités à sa table hospitalière, car elle l'est en effet et sans ostentation, il discourait avec son éloquence accoutumée sur les avantages de l'éducation publique pour les garçons; et il conclut en disant qu'il enverrait son fils à Éton, pour apprendre à vivre. « Il me semble, mon ami, répliqua sa femme, que vous feriez aussi bien d'y aller vous-même. » Or, malgré notre répugnance à nous trouver en opposition avec les dames, et surtout avec une dame d'un aussi grand mérite que Mrs. Abernethy, nous ne pouvons, sur ce point, partager sa manière de voir. En effet, si John Abernethy eût été un homme poli, nous ne croyons pas qu'il fût devenu aussi populaire; et au fond cela n'aurait pas dû être. Il eût été

classé dans cette troupe vulgaire et obséquieuse de tâteurs de pouls, qui ne s'intéressent à la science qu'autant qu'elle leur profite. John Abernethy et la politesse sont assurément des antipodes. Mais il remplace ces superficies artificielles et mensongères par des qualités si solides et même si brillantes qu'elles en font un véritable diamant, bien brut, il est vrai, Dieu le sait! mais cependant de la plus belle eau.

Retraçons sa carrière médicale, et nous verrons pourquoi il est en même tems si bizarre et si recherché. Quand il n'était encore qu'un jeune praticien, au lieu d'épuiser sa vigueur dans les dissipations et les folies de son âge, il nourrissait sa puissante intelligence des merveilles de la science à laquelle il devait consacrer toute sa vie. A cette époque, la physiologie et sa compagne, la chirurgie, se dégageaient des liens d'un empirisme barbare. Les deux Hunter arrachaient, d'une main hardie, les voiles qui couvraient les mystères de la nature. Repoussant avec mépris les dogmes absurdes de leurs prédécesseurs, ils enseignaient à leurs disciples que l'étude de la nature, ou, comme ils le disaient, de cet enchainement curieux qui existe dans tous ses ouvrages, doit seul guider l'art de guérir et de soulager les souffrances de l'humanité.

Un des disciples les plus chéris et les plus remarquables de John Hunter, était le jeune Abernethy; et nous pouvons juger facilement de l'influence qu'a exercée sur l'élève le génie du maître, par les fruits que ses leçons ont portés, aussi bien que par la profonde vénération qu'Abernethy a toujours professée pour sa mémoire.

« Je fis la connaissance de John Hunter, dit-il, à une époque de sa vie où il devait nécessairement intéresser quiconque pouvait apprécier les résultats de ses grands travaux, ou éprouvait de la sympathie pour cette susceptibilité naturelle au génie, et que de longues études

et un corps souffrant avaient encore rendue plus excitable. Il avait le sentiment de ce qu'il avait fait, sans se dissimuler tout ce qui restait encore à faire ; il reconnaissait d'ailleurs son inhabileté à rendre ce qu'il pensait et ce qu'il savait. Il était fort irrité des obstacles qu'il avait trouvés pour faire accueillir ses idées, et plus encore de ce que, quand il était parvenu à vaincre ces obstacles, la jalousie de ses rivaux faisait attribuer à d'autres le mérite de ses découvertes. « Je sais que je ne suis qu'un pygmée dans » les sciences ; mais quand je me compare à ces hommes, » il me semble que je suis un géant. » Il me fit voir, parmi ses manuscrits, un long extrait d'un auteur français, que l'on prétendait avoir publié avant lui des opinions semblables aux siennes sur l'absorption ; et il me prouva que l'on n'avait établi cette analogie apparente qu'en torturant le sens de cet écrivain, en substituant des mots à d'autres et en rapprochant des phrases fort éloignées l'une de l'autre, et qui n'avaient ensemble aucune connexion. « Cela me » rappelle, ajoutait-il, cette dispute d'un adepte zélé de la » philosophie de Newton et d'un Hutchinsonien, dans la- » quelle ce dernier était parvenu à rendre plausible une » proposition absurde, en transportant certain passage des » Écritures. — Oui, répliqua le disciple de Newton ; mais » le Testament dit aussi : Judas s'en fut et se pendit lui- » même. » Et il ajouta : « Va-t'en, et imite-le. » Tous ceux qui ont connu John Hunter savent combien son humeur était quelquefois gaie et bouffonne.

A une école comme celle-là, avec un si grand modèle sous les yeux et un esprit si propre à découvrir les vérités cachées de la science, et à en faire ensuite des applications utiles, John Abernethy acquit, dès son début, une haute réputation. Il fut le premier qui ébranla cet amas de théories confuses et incohérentes dont se composait alors la

science du chirurgien. Les grandes vues de la nature, tant dans l'état normal que dans celui de maladie, lui avaient fait reconnaître le faible de ces théories empiriques auxquelles tous ses confrères, jeunes ou vieux, célèbres ou obscurs, subordonnaient leur pratique; et, sans tenir compte de leurs convenances particulières et de celles de leur réputation, le jeune physiologiste, n'ayant qu'un devoir à remplir, et un devoir honorable, exprimait son opinion ouvertement, hardiment, sans compromis et sans réticences. L'indépendance, une indépendance absolue, qui ne consentait à aucun ménagement méticuleux, caractérisait et caractérise encore la pratique d'Abernethy. Le désir de conserver la confiance d'un riche malade, ou la sollicitation d'un confrère intrigant ne peut un seul instant le faire départir de la ligne de conduite qu'une probité inflexible lui a fait adopter. « L'éducation et le genre de vie des médecins, dit-il, dans une de ses leçons, tendent nécessairement à les rendre modérés, moraux et bienveillans; la nature de leurs devoirs exige aussi qu'ils aient ces qualités; et ce n'est qu'à ces titres qu'ils peuvent être admis avec confiance dans l'intérieur des familles. »

L'indépendance, quand elle est dirigée par la raison, doit finir par être bien accueillie d'un public éclairé; et la conduite rude, mais honnête, de M. Abernethy, ne tarda pas à recevoir sa récompense. La supériorité de ses talens lui assura une énorme clientelle; ceux même de ses confrères dont il avait blessé les intérêts ou choqué l'amour-propre, l'appelaient quand ils étaient malades, ce qui était assurément la meilleure garantie de son habileté. Nous pourrions citer beaucoup de preuves de son esprit libre et ferme. Nous nous contenterons d'en rapporter une seule qui est tout-à-fait caractéristique. Un grand personnage, qui occupe aujourd'hui un poste élevé dans l'autre

royaume, avait attendu long-tems dans l'antichambre du chirurgien, lorsque, s'apercevant que tous ceux qui étaient venus avant lui étaient successivement appelés, il devint impatient, et envoya sa carte. Cette insinuation fut comme non-avenue ; et toutes les personnes qui avaient précédé le noble pair continuaient à défiler devant lui. Il envoya une autre carte ; puis une troisième ; puis une quatrième ; mais sans plus de succès. A la fin son tour d'être introduit arriva ; et, rempli de sa noblesse et de colère, il demanda avec toute sa hauteur aristocratique pourquoi il avait attendu si long-tems. « Pourquoi, répondit le professeur, mais assurément parce que vous n'étiez pas venu plus tôt. Maintenant, si votre seigneurie veut s'asseoir, je vais écouter ce qu'elle a à me dire. »

Depuis que l'âge et la souffrance ont aigri ses dispositions, M. Abernethy est un singulier composé de bizarrerie, de mauvaise humeur, de bienveillance et de talent. Son incivilité, qui, au surplus, a été fort exagérée, est connue de tout le monde, et des causes diverses lui ont été assignées. Ceux qui connaissent le mieux M. Abernethy attribuent en partie son impolitesse à de l'affectation, et en partie à une humeur fantasque, que la maladie et une contention d'esprit trop prolongée ont rendue plus irritable. Il a une antipathie invincible pour le tracas et les allées et venues de sa profession. Pour le trouver à son avantage, c'est chez lui, quand on le consulte, qu'il faut le voir, ou mieux encore à l'hôpital, entouré de malades et d'élèves. La plupart de nos chirurgiens en vogue ont acquis leur popularité, moins par la supériorité de leurs talens que par leur extrême attention pour leurs riches malades et leur dextérité manuelle ; qualités dont Abernethy fait très-peu de cas. Quant à la première, il a trop d'indolence et de caprice pour en être susceptible, excepté dans

des cas graves et urgens; et le peu d'importance qu'il a attaché à la seconde va presque jusqu'au mépris. « Une opération, dit-il, est le plus souvent la honte du chirurgien; son grand art consiste à empêcher qu'elle ne devienne nécessaire, et à guérir le malade sans avoir recours à ce moyen extrême. » C'est ce principe qui l'a constamment dirigé dans le cours de sa carrière médicale, au grand soulagement de l'humanité et au grand déplaisir de ses élèves, qui se plaignaient toujours qu'il n'y avait pas assez d'opérations à l'hôpital qu'il dirige.

En somme, M. Abernethy est un homme du plus vaste savoir et d'une habileté pratique sans égale. L'étude profonde qu'il a faite de l'anatomie, et surtout de la physiologie et de la chimie; sa pénétration naturelle; son esprit étendu et méditatif; lui ont permis de rendre d'innombrables services, malgré son impolitesse. Ceux qui l'ont vu comme nous, écoutant avec bonté et un véritable intérêt les plaintes des pauvres malades, en faisant le tour des chambrées d'un hôpital, ont dû regretter qu'il n'eût pas le même esprit d'indulgence pour les classes plus élevées et plus riches. Toutefois on ne saurait nier qu'il y ait nécessairement un principe d'élévation dans l'esprit d'un homme qui n'est partial que pour le pauvre. Malgré sa rudesse occasionnelle, car à tout prendre elle n'est qu'occasionnelle, il n'y a aucun médecin que nous serions plus empressés de consulter si nous avions une affection grave. Lorsqu'il y a véritablement du danger, il montre toute l'attention et le soin nécessaires. On conçoit qu'à tout prendre c'est une cruelle épreuve pour le caractère d'un homme si fortement et si constamment occupé, d'être obsédé sans cesse par les fatigans et éternels détails d'hypocondriaques visionnaires.

Nous observions tout-à-l'heure que ce n'était que par mo-

mens que ce grand praticien était rude et quinteux ; c'est ce dont nous nous sommes convaincu par notre expérience personnelle. Nous n'hésitons pas à dire que M. Abernethy nous a constamment paru rempli d'une gaîté bizarre, mais divertissante ; toujours disposé à prêter une oreille attentive aux questions nécessaires et à communiquer ce vaste savoir qui le distingue à un degré si éminent. Mais, une chose qu'il ne peut supporter, c'est qu'on interrompe ses discours ; cela le trouble et l'irrite à l'excès. « On vient chez moi, me disait-il souvent, pour me consulter ; et au lieu de m'écouter, on me torture par d'absurdes et interminables histoires ; je me querelle avec ceux qui abusent de mon tems, et ils se vengent en me calomniant dans toute cette grande ville. » Que ceux qui veulent avoir l'avis d'Abernethy, et certes il mérite bien qu'ils prennent quelque soin pour l'obtenir, lui exposent ce qu'ils éprouvent en termes aussi concis et aussi simples que possible, et qu'ils écoutent ensuite ses observations sans l'interrompre ; c'est là l'unique moyen d'apprivoiser le monstre médical.

Qu'Abernethy soit bizarre, c'est ce que personne ne conteste ; mais sa bizarrerie est plus amusante que répulsive. La manière dont Yates l'a mimé, l'année dernière, n'était pas mauvaise : elle n'était pas non plus entièrement bonne ; car elle manquait d'un je ne sais quoi indéfinissable et qui lui est particulier. Que le lecteur se représente un vieillard d'environ soixante-dix ans, bien mis, soigné même, d'un aspect vénérable et plutôt au-dessus qu'au-dessous de la taille moyenne, comme parlent les auteurs de romans ; un peu disposé à l'embonpoint, poudré et frisé comme jadis ; qu'ils se figurent ensuite ce personnage vêtu de noir, la taille droite et ses mains dans ses poches, et ils auront devant eux le glorieux John, honneur de la médecine

anglaise. Le colloque suivant, qui a eu lieu, il y a peu de jours, entre lui et un de nos amis, le caractérise si bien que nous ne pouvons nous empêcher de le rapporter.

Lorsque notre ami eut été introduit, il entra de suite en matière et dit : « Je désirerais, monsieur, savoir ce que j'ai à l'œil. Il me fait beaucoup souffrir, et je crains fort qu'il ne soit profondément attaqué. — C'est ce que je ne puis vous dire encore, » répliqua le docteur, en plaçant le malade devant la croisée, et en considérant son œil avec une attention profonde et presque sévère. « Mais..., reprit mon ami.—Ne bougez pas, attendez. C'est bon ; je sais maintenant à quoi m'en tenir. Asseyez-vous, et écoutez-moi sans m'interrompre, si vous le pouvez. » Mon ami s'assit et écouta Abernethy qui se tenait debout en s'appuyant contre une table. « Je suppose, dit celui-ci, qu'en me consultant vous désirez savoir ce que je ferais si j'étais dans le même cas que vous. Je vous dirai d'abord que je ne vois rien de particulier dans l'état de votre œil, et que je pense que la douleur que vous y éprouvez vient de l'estomac. » Ici notre ami voulut de nouveau l'interrompre pour lui parler de dix maladies plus dangereuses l'une que l'autre, dont il se croyait menacé. « Pich... » reprit le docteur d'une voix en même tems impérieuse et douce ; et il se tut. « Je vous disais donc, continua le grand John, que tout votre mal vient de l'estomac ; mon devoir est maintenant de vous expliquer comment s'est fait ce mal, et quel est le remède. On vous a dit, n'est-il pas vrai ? que j'étais un vieil original. Afin de conserver jusqu'à la fin, comme dit le poète, le caractère qui m'est attribué, je vais me servir d'une comparaison qui vous semblera singulière ; mais j'aime à dire aux gens quelque chose qu'ils puissent retenir. La cuisine, qui est votre estomac, étant en désordre, porte le trouble au grenier qui est votre tête, et toutes les

chambres de l'appartement sont affectées. Réparez le dommage de la cuisine, et tout ira bien. C'est ce que vous pouvez faire par la diète. Si vous mettez dans votre estomac des alimens qu'il ne puisse pas supporter, cela ira de mal en pis. Les matières végétales fermentent et forment des gaz; tandis que les substances animales deviennent un stimulant âcre, putride, abominable. Ne m'interrompez pas. Mais, allez-vous me demander, qu'est-ce que tout cela a de commun avec mon œil? Je vais vous le dire. L'anatomie nous apprend que la peau n'est qu'une continuation de la membrane qui tapisse l'estomac. Vous-même, par vos propres observations, vous pourrez vous convaincre que les tissus délicats de la bouche, des lèvres, du nez, des yeux, ne sont pas autre chose. Laissez-moi dire; ne m'interrompez pas. Les uns ont des boutons sur le visage ou dans d'autres parties du corps; les autres des nez monstrueux; tout cela vient de l'irritation des membranes de l'estomac, irritation qui se communique à leurs aboutissans. On se moque de moi, parce que je parle toujours de l'estomac. Quelquefois, dans ma matinée, je fais la même histoire à quarante personnes; la plupart ne veulent pas m'écouter; elles m'interrompent; nous nous querellons; et elles vont médire de moi dans la ville. Je ne puis empêcher cela. On vient me demander mon avis; je le donne: on n'en tient pas compte; ce n'est pas ma faute. Mais revenons à la diète. A cet égard ce que je puis faire de mieux, c'est de vous renvoyer à mon livre. » Ici le docteur sourit, et continua à sourire en reprenant: « J'y ai inséré une douzaine de pages sur ce sujet, que vous trouverez en commençant au folio 73; c'est tout ce qu'il est nécessaire que vous sachiez. Je n'ignore pas qu'on m'appelle le docteur *Mon Livre,* et que je suis connu dans toute l'Angleterre par ce sobriquet: mais n'importe; j'ai cru faire pour

le mieux en concentrant dans douze pages toutes les directions que je pourrais donner. Libre à ceux qui les lisent de les suivre ou non. Maintenant arrivons à l'article des médicamens. C'est le devoir du médecin d'adoucir et d'aider la nature et non de la forcer. La seule chose que je vous indiquerai, c'est de prendre une boisson légèrement apéritive, chaque matin, avant de rien manger. Je n'en détermine pas la dose, parce qu'elle devra varier avec votre état; mais plus ou moins, il faudra que vous en preniez, sans quoi votre estomac sera toujours souffrant. On se déplace pour aller boire les eaux d'Harrowgate, de Buxton et de Bath, et de bien d'autres encore, et l'on en revient rempli d'admiration pour leur efficacité. La vérité est cependant que ces eaux ne contiennent que bien peu de substances médicinales; mais on les prend régulièrement et en quantités si abondantes qu'elles opèrent. Persévérez, monsieur, dans le régime que je vous indique, jusqu'au moment où vous en recueillerez le bénéfice; ce qui ne pourra manquer d'arriver. On me dit souvent : mais, docteur Abernethy, pourquoi ne faites-vous pas ce que vous prêchez? Je réponds par l'exemple du curé et du poteau de la poste, qui indiquent le chemin et ne le suivent jamais. » Ce fut ainsi que se termina ce monologue empreint de tout ce qui distingue le caractère du grand John; le bon sens et la bizarrerie.

Comme professeur M. Abernethy est sans rival. Sa figure est celle d'un homme de génie. Son nez, d'une régularité parfaite et d'un module grec, lui donne quelque chose d'élégant et de noble, tandis que de son œil gris s'échappent des rayons qui semblent pénétrer et éclairer les ombres et les profondeurs de la science. Son front est très-bien formé et a servi de texte à plusieurs observations de Spurzheim, dont Abernethy a en partie adopté le système phrénologi-

que. L'habitude de la méditation a sillonné ce front de rides profondes qu'éclaircissent souvent la raillerie et la gaîté fantasque qui le caractérisent. Il commence ses leçons d'un ton simple et familier qui s'élève et s'anime de plus en plus, à mesure qu'il se rapproche du point capital de son discours. Après s'être dégagé des minuties superflues de la science et de toutes les théories fausses et incohérentes, il conclut en laissant de vives et profondes impressions à son auditoire. C'est un excellent chimiste; et il ne manque jamais d'indiquer l'action des moyens chimiques sur l'organisme.

Nous croyons ne pouvoir mieux finir cette esquisse, fort imparfaite sans doute, qu'en citant cet éloquent passage de sa dernière leçon de physiologie, au collége des chirurgiens.

« Je plains l'homme qui peut voir les merveilles du règne animal et du règne végétal, traverser tant de délicieux districts, et s'écrier que tout est stérile! Je plains encore davantage, mais avec une pitié mêlée de blâme, ceux qui après avoir vu tant de choses à admirer, lorsqu'ils en rencontrent une qu'ils ne peuvent comprendre, n'hésitent pas à contester la sagesse et la bienfaisance de la nature. A mesure que les sciences s'avancent et se perfectionnent, beaucoup de choses qui avaient d'abord semblé absurdes ou malfaisantes, paraissent ensuite judicieuses et utiles. Je ne m'excuserai pas, messieurs, de chercher à vous inculquer quelques axiomes d'une philosophie générale, quand ils ressortent directement de nos études particulières. Je me suis soigneusement abstenu de tout ce qui était étranger à mon sujet, de manière que si quelquefois je parais sermonner, c'est toujours dans le livre de la nature que je prends mon texte. Vous étudiez ce grand livre, et je vous engage à le faire avec des sentimens conformes aux miens. La conviction que chaque

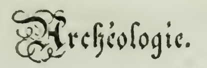
chose tend à quelque bien prochain ou éloigné, est la considération qui stimulera le plus votre zèle dans cette étude. C'était cette conviction qui soutenait le courage du grand Hunter dans ses laborieuses recherches, et dans les embarras et les labeurs de ses méditations; car jamais il n'était satisfait que lorsqu'il avait trouvé une raison suffisante pour expliquer chaque détail de l'organisme. Appliquant à la nature une fiction de notre droit public, il disait qu'elle ne peut mal faire. Cette pensée suffirait à elle seule pour rendre délicieuse l'étude des grands ouvrages de cette admirable nature. Aux yeux de ceux qui sont pénétrés de ce sentiment, tout paraît animé, bienveillant, utile; ils ont l'heureux talent de découvrir

> Tongues in the trees, books in the running brooks,
> Sermons in stone, and good in every thing (1).

Tel est le grand John; et quand la mort aura fait oublier les taches et les faiblesses de ce beau génie; quand une génération nouvelle qui ne le connaîtra que par ses œuvres aura remplacé celle-ci; les deux noms du disciple et du maître, de Hunter et d'Abernethy, unis pour jamais, seront bénis du monde entier, et transmis à une postérité reconnaissante comme ceux de deux bienfaiteurs du genre humain.

(*New Monthly Magazine.*)

(1) « Des langues dans les arbres, des livres dans les sources qui murmurent, des leçons dans les pierres, et le bien partout. »



ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES.

L'antique Égypte, à toutes les époques littéraires, a été, comme le fleuve qui l'arrose, l'objet de recherches persévérantes et de continuels désappointemens. Le secret de son ancienne sagesse et l'histoire de son ancienne puissance étaient considérés avec une sorte de crainte respectueuse par les Grecs et les Romains, qui la regardaient en général comme la mère de leur culte, de leurs arts et de leur gouvernement civil. Ses rapports avec les premières époques de l'histoire des Juifs ont dû naturellement entretenir le même intérêt chez les peuples chrétiens. Les pélerins littéraires qui l'ont visitée, depuis Hérodote ou son devancier Hæcatée de Milet, jusqu'à nos jours, ont entretenu ou réveillé cet intérêt par de nouvelles descriptions de ses inépuisables merveilles. Dans les âges les plus ignorans on parlait encore de ces pyramides, qui marquent, pour ainsi dire, l'entrée de cette terre de prodiges, et des observateurs récens nous ont décrit la vallée du Nil, jusqu'à cette mystérieuse Méroé, jetée sur les limites le l'Abyssinie, et que le soleil africain consume de ses feux, comme dit le poète. C'était avec la plus grande surprise que ces intrépides explorateurs, en remontant ce fleuve, voyaient, sur son double rivage, les débris magnifiques et, pour ainsi dire, les ossemens de tant de cités inconnues. Ces ruines majestueuses, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à des profondeurs dont on n'a pas encore me-

suré toute l'étendue, attestent, par l'uniformité de leur style et de leurs proportions colossales et massives, que si cette contrée n'obéissait pas aux mêmes maîtres, elle était du moins soumise à l'empire des mêmes habitudes et du même culte.

Cependant il faut reconnaître que si chacun des heureux aventuriers lancés sur l'océan des antiquités égyptiennes, a manqué rarement d'avoir des auditeurs empressés, une longue apathie succédait bientôt à cette espèce d'excitement fébrile; et le voile, qui semblait partiellement soulevé, retombait de nouveau. Presque de nos jours, l'expédition française en Égypte, avec sa commission de savans, et, plus récemment encore, Davison et Belzoni, par leurs découvertes inattendues dans les pyramides de Memphis, les sépultures royales de Thèbes et les temples de la Nubie, ont rallumé toute l'ardeur de nos espérances; mais, quoiqu'un grand nombre de faits singuliers furent ainsi mis en lumière, ils ont excité notre curiosité sans nous instruire beaucoup, et stimulé sans satisfaire l'ardente curiosité que nous éprouvions de connaître un peuple qui, lorsqu'on considère les restes de ses monumens, semble plutôt avoir appartenu à une race de géans qu'à la race humaine.

Il est possible toutefois que l'espèce d'humiliation que nous avons éprouvée, de ne pas voir toutes nos espérances remplies, nous ait fait évaluer trop bas nos progrès réels. Quoique beaucoup de choses restent à faire, il y en a eu déjà beaucoup de faites. Jusqu'à l'époque de l'expédition française en Égypte, on n'avait guère considéré l'ensemble de ces monumens que dans leurs masses; mais, à partir de cette époque, qui commence à peu près avec le siècle, on les a étudiés dans leurs détails; et cette étude minutieuse, au lieu d'éteindre l'admiration, l'a encore augmentée. L'imagination humaine a, en quelque sorte, été

épouvantée à la vue de toutes ces innombrables sculptures, dont les murs et les plafonds des temples sont couverts, et de ces longues avenues de monstres et de colosses humains, qui conduisaient, par une interminable succession d'objets gigantesques, jusqu'au saint des saints et au plus haut point de la splendeur religieuse. L'aspect que Thèbes devait présenter quand elle s'étendait sur une surface de trente milles (10 lieues), que le Nil divisait en deux parts couvertes de temples, de palais, d'obélisques, de forêts de statues, surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Tous les voyageurs, Pococke, Denon, Hamilton, Belzoni, et en dernier lieu Champollion, ont épuisé les formules de l'enthousiasme, et déclaré qu'aucun terme ne pouvait rendre les impressions excitées par ces ruines. Dans cet amas de merveilles, la sculpture n'est pas moins étonnante que l'architecture. Les statues colossales des Égyptiens se distinguent par une grandeur paisible ; et M. Champollion s'est convaincu par l'examen minutieux qu'il en a fait, qu'elles étaient, dans le sens propre du mot, des portraits. Leurs bas-reliefs, au contraire, sont remplis de force, de vie et d'expression. Les scènes les plus confuses, les siéges, les batailles, ont été représentés avec une clarté de distribution parfaite. Même leurs peintures, quoique inférieures, attendu que les Égyptiens ne disposaient que de couleurs imparfaites et ne connaissaient pas la perspective, étaient loin d'être dépourvues de mérite et d'agrément. C'est assurément une chose merveilleuse que des peintures qui ont peut-être quatorze siècles d'antériorité à la naissance de J.-C. aient conservé toute leur fraîcheur.

Il est possible qu'à quelques égards, les soins même et les frais faits pour les ouvrages dans lesquels ces découvertes ont été annoncées au monde, les aient empêchés d'exciter l'intérêt général qui a été produit, pendant quelque

tems, par l'exposition que fit Belzoni des empreintes fidèles de la plus magnifique des sculptures de Thèbes. L'ouvrage splendide de la commission d'Égypte ne peut être vu que dans de grandes bibliothèques, et il eût été fort désirable que les descriptions animées de quelques-uns des monumens de l'Égypte par Hamilton, le plus accompli des voyageurs anglais, eussent paru sous une forme plus modeste et moins dispendieuse que l'in-quarto.

Toutefois l'étude de ces monumens et même la transcription de leurs inscriptions ne pouvaient pas nous conduire très-loin. Chaque construction, chaque tombe, chaque obélisque et même chaque caisse de momie, ainsi qu'une multitude innombrable de papyrus, contenait, il est vrai, des mots et des symboles où devaient se trouver les mystères de la sagesse égyptienne ; mais leur lettre était une lettre morte. Chaque espèce d'écriture, car il était impossible de ne pas voir qu'il y en avait plusieurs, était également mystérieuse. Les caractères hiéroglyphiques, que l'on avait si long-tems regardés comme les représentans des objets, soit directement par leur similitude, ou symboliquement par certains signes conventionnels ; les caractères hiératiques ; et enfin les caractères démotiques ou cursifs ; dormaient également dans le long sommeil des âges. Malgré les différences qui les signalaient, on ne les distinguait qu'imparfaitement les uns des autres ; et l'interprétation en était abandonnée à de doctes rêveurs tels que le père Kircher, qui croyait y retrouver tous les secrets de la science cabalistique, et le pieux enthousiaste qui prétend avoir lu le centième psaume de David sur le portique d'un temple égyptien. Warburton est le seul qui ait eu quelque pressentiment éloigné de la vérité ; mais ce n'était qu'une heureuse conjecture de sa sagacité naturelle, entièrement dépourvue de preuves.

Tout-à-coup on annonça à un monde devenu incrédule, parce qu'il avait été long-tems trompé, qu'on avait enfin découvert la clef qui allait ouvrir tous les trésors de l'Égypte. La gloire de cette première découverte appartient, sans contredit, à M. Young, homme qui unissait à de profondes connaissances dans les sciences naturelles, l'érudition la plus étendue. Afin de faire voir que ce ne sont pas des préventions patriotiques qui nous ont suggéré cette opinion, nous citerons, à cet égard, ce qu'a dit M. Klaproth, l'un des premiers philologues de l'Europe continentale :

« Le docteur Young, Anglais, est sans contredit le premier auteur de cette découverte. Le célèbre Zoéga avait déjà soupçonné qu'une partie des signes hiéroglyphiques pouvait être employée alphabétiquement ; mais l'honneur d'avoir *démontré* ce fait appartient au docteur Young..... Disputer à ce savant la priorité de cette découverte serait aussi absurde que de vouloir soutenir que celui qui, le premier, mêla du salpêtre avec du soufre et du charbon, n'a pas été l'inventeur de la poudre, mais bien celui qui s'est servi pour la première fois de ce mélange comme moteur pour les projectiles (1). »

A l'appui de cette assertion, M. Klaproth a donné une preuve à laquelle nous ne savons pas que M. Champollion ait encore répondu. En 1821, après que la découverte du docteur Young eût été publiée, M. Champollion fit paraître, à Grenoble, un volume intitulé : *De l'écriture hiératique des anciens Égyptiens*, dans lequel il dit positivement « que les signes hiéroglyphiques sont des signes de choses et non des signes de noms. » Cette brochure fut retirée de la circulation sous prétexte que l'auteur avait craint de blesser les scrupules de quelques personnes pieuses. M. Kla-

(1) Klaproth. PRÉFACE. *Collection de monumens égyptiens* de M. Palin

proth assure au contraire qu'il n'y a rien dans ce livre qui puisse, sous ce rapport, blesser les personnes les plus susceptibles; et que l'unique motif qui l'ait fait retirer par son auteur, c'est cette déclaration, en opposition absolue avec sa doctrine actuelle. Toutefois nous devons dire que nous n'avons pas lu le livre en question, et que M. Klaproth est disposé à soutenir un nouveau mode d'interpréter les hiéroglyphes qui ne nous paraît pas très-plausible (1).

(1) Note du Tr. Cette question de priorité nous paraît assez peu importante; les vérités n'appartiennent pas moins à ceux qui les fécondent qu'à ceux qui les trouvent. Elles appartiennent un peu également aux époques où elles ont été découvertes; car il est remarquable que lorsqu'une vérité est proclamée pour la première fois, presque toujours plusieurs esprits étaient sur la trace; c'est ainsi que la plupart de celles qui ont été reconnues par Newton, l'étaient en même tems par Hooke son contemporain; mais comme celui-ci était un calculateur beaucoup moins habile, il ne pouvait pas les établir par des procédés aussi rigoureux, et ses découvertes n'étaient, pour ainsi dire, que les pressentimens d'un homme de génie.

Nous attachons encore moins d'importance à ces questions de nationalité dont on complique fort à tort les questions scientifiques. Les êtres privilégiés dont les efforts étendent le champ de la science, n'appartiennent pas seulement au pays qui les a vus naître, mais au monde civilisé qui profite tout entier de leurs travaux. Les nations donnent et reçoivent tour-à-tour; et il faut craindre de troubler cette utile réciprocité par des susceptibilités jalouses. Souvent même il est arrivé qu'une nation achevait ce qui avait été commencé par une autre. C'est en France, par exemple, qu'a été complété le système de Newton; c'est encore parmi nous que les grands principes posés par Bacon ont été développés; tandis qu'au contraire des découvertes nées sur notre sol, mais qui y restaient stériles, allaient créer chez nos voisins des industries nouvelles et de nouvelles sources de richesses. Nos pères parlaient des lettres comme d'une grande république; conservons cette heureuse désignation, et gardons-nous d'introduire dans leur domaine nos rivalités politiques de peuple à peuple; c'est bien assez assurément du préjudice que leur causent les rivalités individuelles.

A l'égard de M. Champollion on donne une idée peu exacte de ses travaux, en disant qu'il comprend les hiéroglyphes. Cette manière de caractériser ses découvertes vient de cette idée vulgaire que les hiéroglyphes ne sont que des symboles ou des représentations d'objets matériels. Les Indiens

M. Young, naguère si malheureusement enlevé à la science, a poursuivi ses travaux presque jusqu'au dernier

du Canada, afin de concerter leurs mouvemens dans leurs grandes chasses, s'avertissent par des représentations de ce genre et quelques signes conventionnels qu'ils tracent sur l'écorce des arbres. Mais on conçoit qu'un mode d'écriture aussi imparfait, serait tout-à-fait insuffisant pour une grande nation civilisée, et même qu'elle n'aurait pu arriver à la civilisation, si elle n'avait eu pour ses idées un moyen de transmission plus complet et plus flexible. Il est aujourd'hui démontré que les hiéroglyphes ne sont le plus souvent que des signes alphabétiques. Indépendamment des hiéroglyphes, M. Champollion lit aussi les caractères hiératiques et démotiques. Ainsi donc on donnerait une idée beaucoup plus complète de ses travaux, en disant qu'il a retrouvé la langue et la clef des écritures des Égyptiens. Voici, d'après ses diverses publications, comment il y est parvenu.

Dans les premiers âges de l'ère chrétienne on parlait en Égypte une langue nommée copte, du nom du peuple dont elle était l'idiôme. Ce peuple était évidemment la postérité des anciens Égyptiens mêlée à celle des Grecs, des Macédoniens, des Thraces, qui étaient venus s'établir sur les rives du Nil, sous la conduite d'Alexandre ou dans des tems postérieurs. Il existe encore aujourd'hui, mais il a adopté la langue des conquérans arabes qui ont envahi l'Égypte à l'époque de la grande invasion, sous les successeurs immédiats de Mahomet. Toutefois comme les Coptes ne se sont pas mélangés avec les races musulmanes, il est facile de reconnaître leur origine, à ces physionomies assez agréables, mais molles et charnues, que l'on retrouve également dans les sculptures et les peintures égyptiennes, et principalement sur les sarcophages de momies. Lorsque les Coptes parlaient leur langue, ils se servaient d'un alphabet emprunté en partie à la langue grecque, auquel ils avaient ajouté d'autres caractères, apparemment parce que ceux de l'alphabet grec n'avaient pu suffire à la variété de leurs intonations.

M. Champollion pensant avec d'autres philologues que le copte est l'ancienne langue de l'Égypte, en avait fait une étude approfondie dans le peu de monumens qui en restent, c'est-à-dire dans la traduction de l'Écriture et dans quelques légendes de saints et de martyrs. C'était sans doute un pas fort important pour comprendre les inscriptions ou manuscrits égyptiens. Cette étude pouvait cependant rester encore stérile, comme elle l'avait été pour ceux qui s'en étaient occupés avant lui. Un autre pas bien plus difficile restait à faire; car il fallait retrouver dans les caractères hiéroglyphiques ou démotiques, les signes qui correspondaient à ceux de l'alphabet copte. Cet alphabet paraît avoir été adopté à l'époque où la religion chrétienne s'était substituée au polythéisme égyptien; il est probable que c'était le

moment. Durant sa dernière maladie il a corrigé les épreuves d'un livre qu'il avait entrepris conjointement avec son

nouveau sacerdoce qui avait fait cette substitution, pour isoler entièrement le peuple de ses anciennes croyances, en lui ôtant les moyens de lire les monumens écrits qui en conservaient le souvenir. C'est cette difficulté de l'assimilation des anciens et du nouvel alphabet que M. Champollion s'est appliqué à résoudre. Elle était d'autant plus grande que les signes hiéroglyphiques qui correspondent à chaque lettre de l'alphabet copte sont fort dissemblables et assez multipliés. Ce savant croit avoir résolu ce grand problème philologique; et si, comme il l'assure également, la langue copte est l'ancienne langue de l'Egypte, on conçoit, d'après ce que nous venons de dire, qu'il puisse interpréter les légendes des papyrus et en général des monumens égyptiens.

Lorsque la nouvelle de cette grande découverte fut annoncée, elle fut accueillie généralement avec des transports que nous partageâmes, et par plusieurs savans avec quelque défiance. Sans nier que le copte que l'on parlait en Égypte au trois ou quatrième siècle de l'ère chrétienne, ne fût un débris de sa langue primitive, ils pensaient qu'il devait en différer à beaucoup d'égards. L'ancienne langue avait dû subir des modifications d'autant plus fortes, que, depuis l'invasion de Cambyse, l'Égypte avait cessé de s'appartenir, et qu'elle avait successivement passé sous le joug des Persans, des Grecs et des Romains. Comment croire que son idiome avait pu rester intact au milieu de ces grands mouvemens politiques, surtout lorsque, pendant la dernière de ces époques, un culte nouveau avait été substitué à l'ancien, et qu'en même tems, par une révolution peut-être plus singulière, elle avait adopté un nouvel alphabet! Et qu'on ne dise pas que ce phénomène s'expliquerait par l'immobilité des mœurs orientales. La langue que parlaient les Mages a disparu de la Perse. L'hindoustani qu'on parle aujourd'hui entre le Gange et l'Indus porte l'empreinte ou la trace de tous les conquérans qui ont successivement envahi cette grande division de l'Asie. La Chine elle-même, malgré son génie stationnaire, et quoiqu'elle ait su conserver son individualité nationale, en soumettant à l'empire de ses habitudes, par une savante organisation sociale, les barbares qui s'en emparaient, a cependant deux langues; celle qu'elle parle aujourd'hui et celle que parlaient les contemporains de Confucius; et ce n'est que par la plus étrange des confusions que De Guignes a confondu dans son dictionnaire les mots de ces deux langues. Les Grecs et les Arabes, de nos jours, en ont deux également; une langue littérale ou ancienne, et une langue vulgaire. Au surplus pour se convaincre de la rapidité avec laquelle les langues se modifient, il suffit de voir les changemens qu'a subis la nôtre. Quelle différence par exemple entre l'i-

ami, M. Tattam. Cet ouvrage, divisé en deux parties, devait se composer d'une grammaire égyptienne rédigée par

diome de Montaigne, d'Amyot, de Brantôme, contemporains de Henri III, et celui de Malherbe, qui vivait sous Henri IV! Antérieurement, on avait été obligé de traduire ou de rajeunir le français du Sire de Joinville, pour le rendre intelligible aux contemporains de François Ier. Aujourd'hui même, la langue française subit encore des modifications importantes : on y introduit des tours insolites; on lui donne des mots nouveaux et on attribue de nouvelles significations aux anciens. Il n'est pas douteux, cependant, que l'imprimerie ne doive donner aux langues des peuples modernes, un caractère relatif de fixité que n'avaient pas celles de l'antiquité qui étaient bien plus des langues parlées que des langues écrites. Rien donc ne pouvait être plus difficile que de retrouver l'idiome primitif des Égyptiens au moyen du copte, qui doit en différer à tant d'égards; et l'on conçoit que ceux qui témoignaient des doutes sur la réalité d'une aussi étonnante découverte, ne manquassent pas de motifs spécieux pour les appuyer.

On ne saurait nier que M. Champollion n'ait lui-même contribué à entretenir ces doutes par la manière dont il a procédé. Jusqu'à ce jour il s'est borné trop exclusivement à traduire des têtes d'inscriptions presque entièrement remplies de noms propres et de qualifications plus ou moins uniformes. Toutes les incertitudes cesseront lorsqu'il traduira un texte complet. Non certes que les hommes de bonne foi exigent qu'il n'y ait aucune lacune dans les versions qu'il pourra faire. Si aujourd'hui on interprète encore d'une manière diverse beaucoup de passages des écrivains grecs et latins, dont la langue n'a jamais cessé d'être étudiée soit dans une partie de l'Europe, soit dans l'autre, comment pourrait-on attendre que l'on comprît intégralement une langue morte depuis tant de siècles, parlée par un peuple africain dont les habitudes n'avaient rien de commun avec les nôtres, et qui ne nous a pas laissé, comme les Grecs et les Romains, ses sciences, ses arts et ses lois?

Pour prouver qu'en effet on peut comprendre les anciennes écritures égyptiennes, ce serait peu encore de publier une traduction de l'inscription bilingue de Rosette, car le texte grec donne pour faire cette version, des facilités trop spéciales; cela aurait d'ailleurs peu d'importance sous le rapport historique, puisque l'on connaît déjà, du moins en grande partie, le contenu de cette inscription. Une garantie bien plus manifeste de la certitude du résultat des travaux philologiques de M. Champollion, ce serait la traduction du manuscrit qu'il a trouvé dans le cabinet d'un amateur, à Aix, tandis qu'il allait à Toulon pour se rendre en Égypte. Ce manuscrit contient selon lui l'histoire de Sésostris Ramsès. A la nouvelle de

M. Tattam, et des rudimens d'un dictionnaire de l'ancienne langue par M. Young. Un examen rapide du travail de ce dernier nous permet de dire avec confiance que peut-être il n'y a pas, en Europe, un savant en état de donner une

cette découverte, il nous semble qu'un gouvernement ami des arts, au ieu de faciliter à M. Champollion les moyens de poursuivre son voyage, aurait dû bien plutôt le retenir sur la rive, pour qu'il pût s'occuper de suite de reproduire en français un monument historique d'une si haute importance. M. Champollion est peut-être, en Europe, l'unique personne capable d'exécuter un pareil travail; et il y avait plus que de l'imprudence à confier un savant qui se trouve dans une situation aussi spéciale, aux orages de la Méditerranée ou à l'action d'un climat meurtrier. Aujourd'hui qu'il est de retour parmi nous, il est plus que tems de s'occuper de l'exécution de ce grand œuvre; cela serait, sans aucun doute, bien plus utile que la publication d'une multitude de dessins dont probablement nous possédons déjà les analogues. On ferait tenir dans moins de douze pages tout ce que l'antiquité nous a laissé sur Sésostris; et ces pages ne seraient encore qu'un amas de notions confuses et contradictoires. Quel intérêt n'offrirait donc pas la biographie de ce conquérant qui avait ébranlé le monde bien avant qu'Alexandre y portât la main! Cette biographie jetterait des lumières inattendues sur les ténèbres des annales primitives de l'Asie et de l'Afrique. A cette évocation faite par la science, des peuples inconnus paraîtraient sur la scène de l'histoire; d'autres que nous n'y voyons que dans un lointain vaporeux prendraient des traits plus arrêtés et plus précis. Et qu'on ne dise pas que l'importance de ces résultats ne serait pas proportionnée aux recherches et aux efforts qu'il faudrait faire pour les obtenir! Sans doute ce serait chose vaine que de demander à l'érudition des résultats positifs et pratiques comme ceux des sciences naturelles. Mais les hommes ont d'autres besoins à satisfaire que leurs besoins matériels; et c'est même cet autre ordre de besoins qui les sépare le plus du reste de la création. C'est à cette classe que se rattache le désir de satisfaire la curiosité que nous inspirent ceux qui nous ont précédés sur le globe. Nous voulons savoir par quels essais, par quels tâtonnemens ils ont préludé aux sociétés perfectionnées que nous tendons aujourd'hui à établir. Que si l'exécution de ce grand ouvrage que le monde savant est en droit d'attendre et de réclamer de M. Champollion, dépassait les ressources d'un particulier, à cause des planches dont il conviendrait de l'accompagner, à défaut de l'appui du gouvernement, l'Europe tout entière s'empresserait sans doute de le seconder; et ce savant n'aurait qu'à ouvrir une souscription pour qu'elle fût immédiatement remplie. S.

impulsion aussi forte à une science si récente. Mais, ce qui nous a surtout frappés, c'est la manière mâle et libérale dont il parle de son compétiteur. Au lieu de déprécier ses travaux, il leur rend la plus complète justice avec une simplicité et une franchise également éloignées de cet échange commercial de flatteries mutuelles, jadis si commun parmi les érudits, qui semblaient ne connaître aucun milieu entre le panégyrique et l'injure. C'est avec un véritable plaisir que nous avons vu que le ton de M. Champollion envers M. Young, dans ses publications récentes, est également celui du respect et même de l'amitié. Nous ajouterons que M. Champollion a assez de droits à la reconnaissance du monde savant, pour pouvoir être juste sans nuire à sa légitime renommée. L'honneur de tout le parti qu'il a su tirer de la découverte de M. Young doit lui suffire, et il n'a pas besoin, pour sa gloire, de s'attribuer aussi celle de l'invention primitive.

Les premiers pas du docteur Young furent lents et mesurés. Cependant il avait établi d'une manière positive, et selon nous sans réplique, que, dans beaucoup de cas, les caractères hiéroglyphiques représentaient des mots et non des choses ; qu'ils étaient des caractères alphabétiques et non pas pittoresques ; des signes des sons articulés de la voix humaine et non la représentation du symbole d'objets extérieurs. Il parut croire d'abord que, dans plusieurs cas, ils représentaient des syllabes plutôt que des lettres. Il était embarrassé des voyelles, qui, comme dans l'hébreu, étaient fréquemment élidées. A cet égard il fut bientôt devancé par la décision plus rapide de son grand rival.

Car, à cette époque, la torche fut arrachée de ses mains par un homme éminemment propre à poursuivre avec succès cette carrière nouvelle. Libre de toutes fonctions pu-

bliques et de tout autre devoir, M. Champollion put consacrer exclusivement les ressources de son esprit à ces recherches. L'antiquité égyptienne avait été l'idole de toute sa vie littéraire ; et ce dévouement à une seule idée s'accrut encore quand la lumière inattendue qu'avait fait luire le docteur Young, éclairant sa route, il finit par se persuader que c'était son propre génie qui l'avait allumée. Ardent, et capable de faire partager son ardeur aux autres ; encouragé et mis en mesure, par la munificence de son gouvernement, de poursuivre ses recherches là où elles pouvaient le plus prospérer ; après avoir épuisé les collections parisiennes, il alla s'établir au milieu des trésors de celle de Turin, formée par Drovetti ; puis, volant vers l'Égypte, il fut consulter l'oracle au sein même de son sanctuaire, parmi les ruines de Thèbes et de la Nubie. Rempli d'une confiance en lui-même qui lui donnait la force de dédaigner des obstacles et des objections capables d'arrêter des spéculateurs moins hardis, rapide dans ses observations, fertile en inventions et en combinaisons, ce savant ajoute à toutes ces qualités éminentes une clarté parfaite dans l'exposé des résultats de ses recherches. Le *Précis du système hiéroglyphique* rend cette matière abstraite, non-seulement intelligible, mais même intéressante pour les lecteurs les moins instruits ; et dans ses deux lettres au duc de Blacas, il a tellement réussi à prolonger le charme, que c'est à regret que nous entendons la voix sévère de la raison nous dire de nous tenir en garde contre quelques-unes de ses propositions et des inductions qu'il en tire. Il n'y a pas jusqu'aux dispositions que l'on pourrait désapprouver dans ce savant qui n'aient encore contribué à son succès. Cet amour-propre individuel ou national avec lequel, identifiant sa propre gloire et celle de son pays, il parle de ses travaux

comme s'ils devaient réfléchir sur ses compatriotes le même éclat que Colomb ou Newton ont réfléchi sur les leurs; l'assurance qu'il montre en donnant pour des faits incontestables les assertions les plus susceptibles d'être controversées; son indifférence dédaigneuse pour tout ce qui contrarie ses idées, après avoir admis les plus légères autorités qui les appuient; tous ces petits torts sont probablement inséparables de ce caractère résolu qui maintient son ardeur au milieu de travaux continuels. Si M. Champollion eût été moins vif et moins confiant; s'il eût respiré les brumes épaisses de Londres, au lieu de l'air plus léger de Paris; s'il eût eu à combattre l'incrédulité ou les doutes, et les objections froides et scrupuleuses de nos érudits, au lieu d'intéresser des cercles brillans qui sont plus qu'à demi convaincus de toute découverte qui a de l'éclat; peut-être n'aurait-il fait que déblayer péniblement le vestibule du temple, au lieu de pénétrer avec hardiesse dans son sanctuaire.

Dans ce qui va suivre, nous dirigerons plutôt l'attention du lecteur sur la partie historique que sur la partie philologique de la question (1). Nous présenterons sous une forme populaire tout ce que l'on sait de l'histoire primitive des Égyptiens, autant du moins que notre cadre le permettra, afin que l'on puisse mieux apprécier la nature des découvertes annoncées par M. Champollion; car, quoique cette série de merveilles indiquées dans ses lettres successives d'Égypte, puisse être ensuite réduite par une critique plus circonspecte et plus sévère, il est impossible cependant de ranger les anciens rois de cette contrée au nom-

(1) La partie philologique de ce sujet a déjà été traitée avec détail dans le 22e numéro de notre recueil. Voyez dans ce numéro l'article sur l'interprétation des hiéroglyphes et les notes qui y sont jointes.

bre des personnages imaginaires de ses mythes ou de ses allégories; ou, suivant la manière du dernier siècle, de les considérer comme des symboles astronomiques. Nous voyons leurs actions représentées dans des peintures et des sculptures ; nous déchiffrons leurs noms sur leurs statues ou sur les grandes constructions publiques, quelquefois peut-être assez légèrement, mais en général avec un ensemble de preuves ou de probabilités suffisant pour déterminer la conviction. Le lecteur pourra suivre l'histoire des progrès de cette découverte, soit dans le propre ouvrage de M. Champollion sur le système hiéroglyphique, soit dans les leçons faites par le marquis de Spineto à l'Université de Cambridge, où il expose avec clarté le développement graduel de cette grande découverte, ou enfin dans le compte sommaire, mais excellent, qu'Heeren en a rendu dans la nouvelle édition de son livre sur la politique et le commerce des anciens ; ouvrage dont l'auteur a animé du feu du génie les recherches de la plus laborieuse érudition, et qui, dans des mains moins habiles, seraient restées une lettre morte et inintelligible.

L'inscription trilingue ou bilingue de Rosette, sur laquelle se trouvaient des caractères hiéroglyphiques, démotiques et grecs, a mis sur la voie de cette découverte. Le sens de quelques-uns des mots de l'inscription démotique a été reconnu au moyen de comparaisons avec le texte grec faites par MM. Akerblad et de Sacy. Non-seulement le docteur Young poussa plus loin ces recherches, mais il les étendit aux hiéroglyphes. La pierre de Rosette fournit les lettres constitutives du nom de Ptolémée; la base d'un obélisque fit connaître celles du nom de Cléopâtre. On reconnut ensuite que les noms royaux étaient toujours encadrés dans une espèce d'anneau ovale ou cartouche, cir-

constance fort importante, en ce qu'elle dirigeait de suite l'attention du lecteur sur la partie capitale de l'inscription. Ces cartouches étaient souvent accouplés à des seconds, qui contenaient les titres et les surnoms des rois. M. Champollion en France, M. Salt en Égypte, M. Burton et quelques autres en Angleterre, ont obtenu des résultats uniformes. On lut d'abord les noms de César et de Ptolémée, écrits avec des signes qui variaient peu ; puis ceux des monarques persans ; et enfin ceux des Pharaons. De cette manière on parvint peu à peu à construire un alphabet, et l'on finit par se rendre compte du principe d'après lequel les Égyptiens assimilaient à des lettres leurs signes hiéroglyphiques. Déjà Heeren avait démontré l'impossibilité de représenter des noms propres par des figures symboliques. Cette assimilation des hiéroglyphes aux lettres ne se faisait pas d'une manière capricieuse, mais suivant des règles établies. Le signe employé pour chaque lettre était l'image d'un objet extérieur, dont le nom égyptien commençait par cette lettre. D'après ce système, s'il eût été appliqué à la langue française, un lion aurait représenté une L, et un chien un C, etc. L'usage cependant avait limité les symboles représentatifs de chaque lettre à un nombre modéré. Les voyelles, comme en hébreu et en arabe, étaient souvent omises (1) ; certains signes servaient à désigner des inflexions, des genres, des nombres. Ainsi donc on prouva que les hiéroglyphes constituaient un véritable alphabet ; mais tous les hiéroglyphes n'étaient pas phonétiques ou

(1) Note du Tr. Il convient d'observer que c'est M. Champollion qui a parlé le premier de l'omission des voyelles : c'est parce que le dr. Young n'avait pas soupçonné cette omission qu'il avait cru que les signes phonétiques représentaient des syllabes et non des lettres. Cette idée fait, pour ainsi dire, la base du système d'interprétation des écritures égyptiennes.

exprimant des sons. Il y en avait aussi qui représentaient des choses matérielles ou d'autres, d'une manière plus ou moins directe. Champollion les a classés sous trois chefs qui concordent d'une manière remarquable avec les meilleures autorités grecques, et particulièrement avec le passage célèbre de Clément d'Alexandrie (1). Mais, revenons aux questions purement historiques, objet principal de cet article.

La civilisation a-t-elle descendu ou remonté le Nil? telle est la première qui se présente. L'Éthiopie a-t-elle été la mère de la religion, des arts, des institutions civiles de l'Égypte ; ou bien, la sagesse de l'Égypte, protégée par la conquête, a-t-elle pénétré avec le vainqueur dans les sombres cavernes des Troglodytes, et soumis leurs clans barbares aux arts et aux lois de la société civile? Pour résoudre ce problème, il faut nous transporter, par la pensée, dans cette lointaine Méroé, qu'environne un éclat plein de grandeur et de mystère. Mais, avant de remonter le Nil, pour y arriver, nous devons, afin de faciliter ce voyage aventureux, faire quelques observations sur l'antique chronologie des époques post-diluviennes, et examiner la valeur des autorités que nous avons pour l'histoire d'Égypte, indépendamment des monumens.

« Les opinions des chronologistes, dit Stillingfleet, ressemblent à ces horloges des villes, qui ne sont presque jamais d'accord entre elles, mais qui approchent plus ou moins de l'heure véritable. » Nous ne mettons pas en doute la vérité de cette assertion ; malheureusement nous n'avons aucun régulateur qui puisse nous guider au milieu de leurs opinions divergentes. Les astronomes eux-mêmes, quand

(1) Voyez à cet égard l'article sur les hiéroglyphes auquel nous avons renvoyé plus haut.

ils abordent ces matières, ne nous fournissent pas les secours que l'on pourrait attendre de la sévérité des sciences exactes; témoins ces zodiaques præadamites, sur lesquels se sont exercés de savans mathématiciens qui s'en autorisaient pour attribuer à la terre une antiquité plus haute que le Cali Yuga des Hindous, ou une généalogie galloise, et que l'on suppose maintenant n'avoir été construits qu'à l'époque comparativement bien récente des Antonins. On croit communément que nous avons dans l'Écriture sainte un canon infaillible de l'ancienne chronologie du monde. Cependant, dans l'*Histoire universelle*, on donne cent vingt dates différentes pour la création, indiquées par des personnes qui font toutes profession du plus profond respect pour cette autorité, et qui en déduisent leurs argumens. L'un d'eux estime que cet événement a eu lieu 6984 ans avant J.-C.; et un autre, 3616; ce qui fait plus de 3000 ans de différence. L'époque du déluge n'est pas établie avec plus d'uniformité. La version des Septante suppose que ce grand cataclysme a eu lieu 3246 ans avant J.-C., et le texte hébreu, 2348 ans. Ainsi, si on adopte les premières de ces hypothèses, on pourra concilier avec les époques bibliques la haute antiquité de la nation égyptienne. Pour le période qui s'est écoulé entre le déluge et le premier rapport de l'histoire sacrée avec celle de l'Égypte, nous avons quatre autorités distinctes : la version des Septante; la Samaritaine; Joseph, qui se pique d'avoir été scrupuleusement fidèle au texte sacré; et la chronologie hébreue adoptée dans nos bibles. Aucune de ces autorités n'est exactement d'accord avec les autres; mais les trois premières attribuent une durée beaucoup plus longue au période écoulé entre le déluge et la naissance d'Abraham; car, suivant les Septante, ce période a été de 1070 ans, et suivant la chronologie de nos bibles, seulement de 292.

Que si on observe que les Septante, environnés de tous côtés des antiquités égyptiennes, et influencés par la crainte de l'érudition d'Alexandrie, avaient cherché à concilier leurs annales avec celles de l'Égypte, et que Joseph a pu céder à des considérations semblables, nous répliquerons que le texte samaritain resterait encore pour témoigner de la longue durée de ces époques primitives. Au surplus, dans notre propre pays, des hommes dont l'orthodoxie n'a jamais été mise en doute, ont aussi protesté contre les limites trop restreintes de la chronologie rabbinique qui, suivant l'un d'eux, le dr. Russell, n'aurait été adoptée qu'au deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il serait difficile, en effet, de concevoir la possibilité de renfermer dans l'étroit espace de deux à trois siècles, la grande multiplication de l'espèce humaine, les développemens de la civilisation, qui s'opèrent presque toujours avec tant de lenteur, les révolutions dans la forme des gouvernemens, l'établissement de puissans empires et la construction de cités gigantesques. Une durée de mille ans au contraire peut suffire à tous ces grands développemens sociaux. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à comparer la France et l'Angleterre, le Paris et le Londres du tems de Guillaume le Conquérant, avec leur état actuel, ou bien les solitudes du Nouveau-Monde, que parcouraient quelques rares tribus nomades, avec les cités populeuses qui aujourd'hui s'y multiplient de plus en plus. Il faut observer que plus de deux siècles s'étaient écoulés entre le voyage d'Abraham en Égypte et l'établissement qu'y fit sa postérité; tout ce que l'on sait de l'Égypte, au tems de ce patriarche, c'est qu'un roi y régnait, avec un certain degré de splendeur, dans le Delta, probablement à Zoan ou Tanis, et que déjà le Nil récompensait les soins du cultivateur par la fécondité de son limon.

On a observé ingénieusement que, d'après les trois principales autorités grecques que nous avons sur l'Égypte, nous pouvons nous considérer comme possédant les différentes légendes des trois grands établissemens sacerdotaux. Hérodote avait obtenu ses renseignemens des prêtres de Phtah à Memphis. Manethon de Sebennytus (1) est, en quelque sorte, l'organe de la tradition héliopolitaine. Diodore dit expressément qu'il a eu connaissance des livres sacrés de Thèbes. La bonne foi d'un des plus anciens voyageurs ne saurait être mise en question; mais il s'agit de savoir si les prêtres n'ont pas pu tromper à dessein le curieux étranger, et même s'il les a toujours bien compris. Il n'explique pas en effet s'il conversait avec eux par l'intermédiaire d'interprètes, ou s'il avait appris leur langue. Sa réserve, quand il écrit sur des matières religieuses, est fort remarquable; sur d'autres sujets il ne paraît pas avoir été très-communicatif. Nous serions plus en mesure de juger du degré de confiance qu'il faut accorder à Manethon et à sa grande histoire d'Égypte, si nous possédions autre chose de son ouvrage que les sèches nomenclatures de ses dynasties, altérées par les chronologistes chrétiens qui voulaient les concilier avec leurs divers systèmes, et les fragmens que Joseph a cités pour réfuter ces systèmes. La manière dont les dynasties de Manethon et les monumens viennent réciproquement à l'appui les uns des autres, sont une garantie de son exactitude. En supposant même que ses premières dynasties fussent fabuleuses, les plus récentes pourraient être historiques. C'est ainsi que Niebuhr accorde toute confiance aux dernières décades de Tite-Live, quoiqu'il ne considère les premières que comme de pures fic-

(1) Manethon était un prêtre d'Égypte qui avait fait, sous le règne des Lagides, une histoire grecque de l'Égypte d'après les annales de sa patrie.

tions poétiques. Diodore, indépendamment de ses relations avec les prêtres d'Égypte, avait eu l'avantage d'étudier les écrits de beaucoup d'anciens écrivains, et entre autres d'Hécatée de Milet, qui avait précédé Hérodote à Thèbes. Sous les Ptolémées, l'étude des antiquités égyptiennes avait été très-active, et Heyne a fait une longue liste des écrivains que cet historien généralement judicieux avait dû consulter. Young a montré à quel point les monumens constatent l'exactitude de quelques-unes des peintures les plus singulières des coutumes égyptiennes décrites par Diodore. Nous avons en outre une liste fort curieuse des rois thébains, par Ératosthènes. Enfin Strabon, Plutarque et quelques autres nous fournissent encore des lumières additionnelles.

Mais revenons à la question que nous nous étions proposée, c'est-à-dire si l'Égypte avait reçu ses arts de l'Éthiopie, ou au contraire si elle les y avait portés. La manière dont Zoega suppose que la vallée du Nil s'était peuplée mérite d'être citée.

« Je conçois, dit ce savant écrivain, que lorsque l'Égypte commença à être habitée, elle le fut en partie par des nomades venus de l'Arabie, qui ne connaissaient que la vie pastorale, et par d'autres de l'Éthiopie qui avaient commencé à cultiver la terre. Les premiers occupèrent les marécages situés près de Péluse, à l'est du Delta, le territoire de Memphis et la moitié de l'heptanome. Les Éthiopiens construisirent Thèbes et Abydus et beaucoup d'autres villes de la Thébaïde, et combattirent les Pasteurs, avec des succès divers pendant plusieurs siècles. C'est à cette époque que paraît appartenir l'histoire d'Osiris, venu de l'Éthiopie, qui, après avoir amélioré, par de nombreuses inventions, l'état de l'agriculture, et enseigné beaucoup d'arts utiles aux Égyptiens, réussit par un stratagème à faire

périr Baby, roi des Pasteurs, que les Grecs nommaient Typhon. Les Thébains prévalurent ensuite, construisirent Memphis, enlevèrent Héliopolis aux Pasteurs, et enfin Peluse et Abaris. »

Zoega ajoute aussi que Sésostris fut le premier qui consolida cette grande monarchie. Il y a probablement beaucoup de vérité dans cette esquisse hardie, quoique, comme on le verra plus loin, les Pasteurs expulsés de l'Égypte ne fussent pas de race arabe.

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus curieux que le respect pour les Éthiopiens, qui se fait apercevoir dans toutes les traditions primitives.

« Déjà, dit Heeren, dans les premières traditions des nations les plus civilisées de l'antiquité, brille le nom de ce peuple lointain. Les annales du sacerdoce de l'Égypte en étaient remplies ; les nations méditerranées de l'Asie, qui vivaient près du Tigre et de l'Euphrate, en parlaient dans les chants où elles célébraient leurs héros et leurs héroïnes ; à une époque plus récente, les Éthiopiens apparaissent aussi dans la mythologie grecque. Lorsque les Grecs connaissaient à peine de nom l'Italie et la Sicile, l'Éthiopie était déjà célébrée par leurs poètes. »

Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, à une certaine époque de l'année, Jupiter va voir le peuple le plus juste et le plus éloigné de la terre. Il ne dédaigne pas, dit Homère, de prendre part aux fêtes de cette race innocente. Le dieu reste douze jours dans cette région hospitalière. Il est probable que quelque procession annuelle que faisaient les prêtres égyptiens d'Ammon, en remontant le cours du fleuve, pour se rendre au siége primitif de leur culte, est l'origine de cette légende adoptée dans la mythologie grecque. Les Éthiopiens, dit Diodore de Sicile, sont considérés comme les inventeurs des pompes, des sacrifices et de tous les hon-

neurs rendus aux dieux ; c'est-à-dire qu'ils étaient les pères du culte de l'Égypte, d'où les Grecs, à tort ou à raison, croyaient avoir tiré le leur, ainsi que les principes de la société civile. C'est dans cette île sacrée ou plutôt cette péninsule, qui a l'aspect d'un bouclier, et qui est formée par la jonction de l'Astapas et du Nil, dans cette Méroé antique, objet d'un respect traditionnel, et qu'un voyageur intrépide a eu de nos jours le bonheur de visiter, que nous trouvons le culte, les arts et même les lettres des Égyptiens, dans leur enfance. Rien n'est plus remarquable dans l'histoire ancienne, que l'existence presque universelle d'une grande caste sacerdotale ou aristocratique qui, après avoir été la bienfaitrice de l'espèce humaine, et l'avoir civilisée, finit par en être le tyran et par mettre des entraves à la propagation des lumières, dans le corps de la nation, afin de conserver la prééminence à laquelle la grandeur de ses services lui avait d'abord donné de justes droits. Chez les Hindous, les Babyloniens, les Étrusques, les Celtes nos ancêtres, les Pélasges de la Grèce, dans le Nouveau-Monde, partout en un mot, se montre à une certaine époque de la civilisation cette union de la suprématie spirituelle et temporelle, dans un ordre privilégié et distinct, qui sans doute avait le plus souvent une origine différente de celle du reste du peuple; et nulle part ce phénomène social n'est plus saillant que dans l'ancienne histoire d'Égypte. Mais, tandis que les progrès des arts, les conquêtes, les guerres avaient transféré l'autorité souveraine dans les mains de souverains temporels; tandis que des dynasties étrangères avaient violemment détruit le sacerdoce et les institutions politiques de l'Égypte, et que des maîtres persans et macédoniens gouvernaient cette contrée sans reconnaître d'autre frein que leur volonté; les institutions primitives subsistaient encore à Méroé. Elles s'y

maintinrent même jusqu'au moment où le progrès des opinions grecques gagnant cette cité lointaine, le monarque secoua le joug de l'aristocratie sacerdotale, par des moyens qui ne font pas l'éloge de son humanité. Diodore nous a laissé un récit de cet événement, qu'il tenait de la bouche même de prêtres éthiopiens, avec lesquels il s'était trouvé à Thèbes.

« Les lois des Éthiopiens différaient beaucoup de celles des autres nations, surtout en ce qui concerne le choix de leurs rois. Ils étaient pris parmi les plus distingués de l'ordre sacerdotal. Le roi choisi de cette manière adoptait un genre de vie déterminé par les anciennes lois, et se conformait à ce qu'elles prescrivent, en ne conférant de bienfaits et en n'infligeant de punitions, que selon les usages primitifs et immémoriaux de ses prédécesseurs. On lui rendait des honneurs divins, car on supposait que le diadême lui avait été décerné par les dieux. Jamais on n'exécute les criminels condamnés à la peine capitale, mais on leur envoie des officiers qui portent le symbole de la mort. Sitôt qu'ils aperçoivent ce signe fatal, ils se retirent chez eux et se détruisent eux-mêmes. Il ne leur est pas permis, comme chez les Grecs, de fuir dans les pays voisins, et on ne commue jamais la peine de mort en celle du bannissement. Suivant une tradition, un criminel qui avait voulu s'enfuir de l'Éthiopie, fut arrêté par sa propre mère, qui noua sa ceinture autour du col de son fils. Il ne fit aucune résistance et se laissa tranquillement étrangler, afin que sa famille n'eût pas à rougir d'une honte encore plus grande. Mais un usage plus extraordinaire ; c'était la manière dont mouraient quelques-uns de leurs souverains : les prêtres qui occupaient le premier rang, envoyaient, quand ils le jugeaient à propos, un messager au roi régnant pour lui donner ordre de mourir, attendu que les dieux ayant

prononcé sa sentence, il ne convenait pas aux mortels de désobéir aux immortels. Ils ajoutaient d'autres argumens qui étaient accueillis avec la plus entière soumission par des hommes habitués à un profond respect pour des usages antiques et non interrompus; et le roi n'ayant rien à répondre à ce qu'on lui disait, ne cherchait pas à se débattre contre une nécessité inévitable. Tel était du moins ce qui se passait jadis, lorsque les rois, dominés par la superstition, obéissaient implicitement aux prêtres. Mais sous le second des Ptolémées, Ergamenès, roi des Éthiopiens, ayant reçu une éducation grecque et étudié la philosophie, osa traiter cet usage avec mépris; car, avec une énergie digne du rang suprême, il pénétra dans le sanctuaire où se trouvait l'idole d'or des Éthiopiens, tua tous les prêtres, abolit les coutumes, et régna ensuite suivant son caprice. »

Voilà le prototype de l'antique monarchie sacerdotale de l'Égypte; et dans les plus anciens monumens nubiens, les rois portent à la fois les insignes du sacerdoce et de l'empire. Même après que les prêtres eurent perdu ou abandonné le privilége de choisir le souverain parmi eux, le roi continuait encore à être initié à leur caste. Heeren pense que plusieurs des bas-reliefs, dans les plus anciens temples, représentent cette importante cérémonie.

Une autre preuve remarquable de l'analogie qui existait dans les arts et dans les institutions des peuples qui vivaient sur les rives du Nil, a été établie par le voyage de M. Caillaud à Méroé. Toutefois la littérature hiéroglyphique n'a encore fourni aucune lumière sur l'usage des pyramides répandues sur les points les plus éloignés de son cours, par ces nations qu'on serait tenté de considérer comme des peuples de géans, si on les jugeait d'après leurs œuvres. Les pyramides restent toujours debout dans leur silencieuse majesté. Suivant le témoignage décisif de Pline, nous savons que les

anciens n'avaient aucune opinion arrêtée à leur égard ; et les assertions absolues d'Hérodote sont détruites par son propre témoignage, quand il dit que c'était un sujet sur lequel les prêtres n'aimaient pas à parler. C'est assurément un fait curieux, que ces monumens se retrouvent à l'extrémité la plus éloignée de la région du Nil. Tout le pays que l'on peut considérer comme ayant appartenu à Méroé, est rempli de monumens de forme pyramidale, mais fort inférieurs par leurs dimensions à ceux de Memphis. Le voyageur que nous avons cité décrit ainsi les pyramides de Nouré (1).

« On en compte quinze fort grandes; leur état de conservation me permit d'en mesurer les bases à quelques centimètres près. Une de ces pyramides excède de près du double les dimensions des autres ; sa base est de 48 mètres 50 centimètres; ses faces vont en se rétrécissant par gradins comme celles de Saquarâh; la partie supérieure de l'une de ces faces s'est écroulée, et laisse voir à l'intérieur le sommet lisse d'une petite pyramide qui semble avoir été recouverte par celle que je décris. Toutes les autres ont de 26 à 28 mètres de base. Leur construction ne diffère point de celle des pyramides d'Égypte, si ce n'est qu'elles

(1) Note du Tr. Contrairement à l'opinion exprimée dans le texte, nous croyons avec Hérodote que les pyramides étaient des monumens funèbres. Nous possédons une petite pyramide d'environ deux pieds de haut, couverte de légendes hiéroglyphiques semblables à celles qui se trouvent sur la plupart des caisses de momie ou sur les stèles des sépultures. C'était évidemment un monument funèbre consacré à la mémoire d'un mort dont la famille trop pauvre n'avait pu payer les frais d'un monument plus considérable. On sait la destination que Diderot, dont les hypothèses hasardées ont presque toujours un caractère de grandeur, attribuait aux pyramides; il prétendait qu'elles étaient les tables sur lesquelles les Égyptiens gravaient leurs lois et leurs croyances religieuses, afin de les faire participer à la durée de ces monumens éternels. S.

sont plus effilées ; leurs faces sont garnies d'un revêtement en grès très-uni, et qui paraît avoir été regréé sur place, ce que faisaient souvent les Égyptiens pour les murailles de leurs monumens ; l'intérieur est bâti en pierres écarrées d'un poudingue formé de cailloux de quartz légèrement agglutiné : elles ont 28 à 30 centimètres en hauteur d'assise, et 45 environ en longueur..... Toutes ces pyramides étaient orientées de la même manière : l'axe de chacune faisant un angle de 45 à 50 degrés vers l'ouest avec le nord magnétique, et les angles placés dans la direction des quatre vents cardinaux. »

Ces pyramides du Sud ont en général un petit sanctuaire ou pylone à leur entrée ; et, sous ce rapport, elles diffèrent de celles du Nord ; mais il est probable qu'il n'en était pas toujours ainsi. Quoi qu'il en soit, cette similitude dans la forme du bâtiment aux deux extrémités de la ligne de cette civilisation, n'en est pas moins un fait très-remarquable.

Mais ce n'est pas tout ; ces ruines de Méroé sont couvertes des mêmes hiéroglyphes que celles de Thèbes et Abydus. Diodore, dans un passage fort curieux, affirme expressément l'origine éthiopienne des hiéroglyphes qu'il appelle Αἰθιοπίκα γράμματα (1). Les observations qui suivent, du voyageur que nous avons déjà cité, viennent encore à l'appui de celles qui attribuent aux arts égyptiens une origine éthiopienne.

« En comparant les pyramides de Barkal et d'Assour avec celles de l'Égypte, les plus grandes surtout, on supposera peut-être que ces dernières ont eu aussi des sanc-

(1) Dans un passage curieux des *Éthiopiques* d'Héliodore, il distingue les caractères royaux et vulgaires d'Héliodore ; les royaux étaient les mêmes que les hiératiques des Égyptiens.

tuaires extérieurs; mais c'est une opinion que je ne partage pas. Si les pyramides d'Égypte eussent été accompagnées d'édifices de ce genre, ils auraient eu des proportions relativement très-fortes, et il en serait indisputablement resté quelques traces. Au reste, on ne peut se défendre d'assigner deux époques de construction aux pyramides que j'ai décrites. Celles qui, à divers indices que j'ai fait connaître, m'ont paru être les plus anciennes, n'ont point de sanctuaires, et par conséquent point d'hiéroglyphes. »

Une autre circonstance mérite d'être mentionnée; c'est que, tandis que les animaux éthiopiens, le rhinocéros, l'hippopotame et la girafe, figurent au nombre des caractères hiéroglyphiques, on n'y voit pas le chameau, quoiqu'il fût employé en Égypte, puisqu'il était au nombre des présens que le roi de la Basse-Égypte fit à Abraham. Ainsi donc tout concourt à établir la probabilité de l'origine éthiopienne des arts des Égyptiens; opinion qui, au surplus, n'a rien de nouveau, comme M. Champollion paraît le croire, puisque Diodore l'avait déjà avancée, d'après les traditions et le témoignage des prêtres. Elle a été soutenue également par W. Jones et par Bruce, qui dit que les montagnes qui se trouvent au-dessus de Thèbes ou derrière, et qui sont percées d'une multitude de cavernes, avaient été les habitations primitives de la colonie éthiopienne qui bâtit la cité; et le plus accompli de nos voyageurs modernes, Hamilton, a dit également que nous devons les premières semences des sciences, de la politique et de la religion aux descendans de ces Troglodytes, qui sortirent de leurs cavernes pour éclairer le monde.

Mais à quelle race appartenaient ces premiers auteurs de la civilisation de l'espèce humaine, qui, dans leur capitale de Méroé, entretenaient à la fois des relations commerciales avec l'Inde et toute l'Afrique; dont le temple était comme

le lieu saint de la Mecque, un grand centre commercial et religieux, et d'où les arts qu'ils cultivaient, descendant peu à peu le cours du Nil avec d'industrieuses colonies, vinrent fertiliser les marécages de l'Égypte? Notre orgueil sera-t-il obligé de se soumettre à cette humiliante conclusion, que c'est à cette race infortunée, si long-tems objet de nos mépris, et qui gémit encore sous notre tyrannie dans le Nouveau-Monde, que nous devons les premiers principes de cette civilisation qui fait aujourd'hui notre prospérité et notre gloire. Les monumens nous permettent de répondre d'une manière péremptoire à cette question. Rien n'est plus remarquable dans les peintures et les sculptures de l'ancienne Égypte, que le soin apparent avec lequel les différentes races y sont caractérisées. Quoique le nègre, avec son teint noir, ses lèvres épaisses, sa chevelure laineuse, y figure fréquemment au nombre des ennemis ou des captifs, la grande caste dominante est d'un brun foncé sans être noire. Elle a une taille élancée, des cheveux frisés, mais non laineux, et on trouve dans son profil un certain degré de finesse et de régularité. Heyne, avec cette intuition prophétique du génie, avait anticipé ce fait avant qu'il eût été constaté par l'inspection des monumens. Dans les sépultures les plus anciennes comme dans les plus modernes, les héros sont invariablement les personnages dont les traits s'éloignent le plus de ceux de la race nègre; et ces traits se rapprochent même des types idéaux de la statuaire grecque. Les peintures conduisent également à la même conclusion; les couleurs simples des Égyptiens leur permettent de distinguer le teint des différentes races, si ce n'est avec une exactitude parfaite, au moins avec suffisamment de clarté. Le témoignage plus imposant encore des momies vient aussi à l'appui de cette hypothèse. Celles des hautes classes ont une peau brune, mais qui n'est pas

noire ; des cheveux longs et quelquefois lisses, et des traits qui n'annoncent pas une origine nègre.

On peut douter que les Troglodytes de Méroé aient peuplé les premiers la vallée du Nil. Il est plus probable que, dans quelques parties du moins, à mesure qu'ils descendaient, ils trouvèrent une race grossière déjà établie dans cette contrée, sur laquelle ils prirent l'ascendant que leur donnait naturellement une civilisation supérieure, et qu'ils formèrent la haute classe d'une nation mélangée. Peut-être un jour suivra-t-on les progrès des Troglodytes dans ces temples nubiens primitifs qu'ils ont creusés dans le roc solide où ils s'abritaient eux-mêmes contre l'ardeur du soleil, les vents suffocans du sud et les vagues de sable du désert, lorsque tous ces temples, qui bordent presque sans interruption le cours du fleuve, auront été complètement décrits. Le malheureux Belzoni et deux artistes français, MM. Gau et Huyot, ont déjà fait beaucoup à cet égard ; mais il reste encore davantage à faire, et surtout à distinguer les édifices primitifs des additions faites sous les Pharaons et même les Ptolémées.

Thèbes a une très-haute antiquité. Les Troglodytes sortirent peu à peu de leurs cavernes pour descendre dans la plaine, sur les deux rives du fleuve, où ils fondèrent la cité aux cent portes. En même tems ils étendirent au loin leurs cultures autour de leur ville. La voix universelle de la tradition et celle de l'histoire attribuent également au dieu égyptien l'invention de l'agriculture.

Primus aratra manu solerti fecit Osiris
Et teneram ferro sollicitavit humum.

« Les prêtres de l'Égypte et de l'Éthiopie, dit Diodore, portent un sceptre qui avait la forme d'une charrue ; leurs rois ont adopté le même sceptre. »

A la lumière un peu indécise de la tradition nous suivons la marche de cette caste ou de ce peuple le long du fleuve. Abydus a dû être un des points où ils s'arrêtèrent. Il paraît même qu'après que le gouvernement eut pris une forme monarchique, cette ville devint la résidence d'une dynastie royale. Les Égyptiens la considéraient avec un sentiment de respect, et croyaient qu'Osiris y avait été enseveli. Il est probable qu'à cette époque la Basse-Égypte n'était encore qu'un vaste marais, et que le Delta n'avait pas été formé par les dépôts du fleuve. Les recherches scientifiques des tems modernes ont confirmé cette assertion d'Hérodote, que l'Égypte était un présent du Nil. Cuvier a donné à cette hypothèse la sanction de son grand nom, et il ne trouve pas improbable qu'au tems d'Homère Pharos fût en effet éloigné de la terre-ferme de toute la distance indiquée dans l'*Odyssée*. Durant les siècles postérieurs au déluge, ce pouvoir créateur de la nature, qui opère encore à l'embouchure des fleuves de l'Australie (1), agissant avec une énergie plus ou moins puissante, selon la diversité des circonstances, a conquis peu à peu sur l'Océan qui se retirait, et qui se retire encore, le Delta et les contrées voisines, grenier du monde ancien, et fondement solide sur lequel s'éleva la grandeur de Memphis et d'Alexandrie. Dans un discours qu'il a prononcé récemment à Paris, M. Cuvier prétend qu'au moyen d'un calcul très-simple, on peut établir que la Basse-Égypte n'existait pas 2,000 ans avant Jésus-Christ. Mais cette assertion est inconciliable même avec le système chronologique suivant lequel Abraham vint visiter le roi d'Égypte à Zoan, 292 ans après le déluge.

(1) Voyez, dans le 6e numéro de notre recueil, le grand article sur l'Australie et ses phénomènes naturels.

La population primitive de l'Égypte a donc pu se composer, comme Zoega le suppose, de quelques misérables tribus de pasteurs qui prirent possession des terres basses, où la vigueur de la végétation offrait une nourriture abondante à leurs troupeaux. Les cultivateurs éthiopiens vinrent ensuite y introduire les procédés de l'agriculture, et changer en champs de blé d'inutiles marécages, qu'ils desséchaient par des saignées et des canaux. Bientôt cette grande région fut entièrement occupée par des colonies sacerdotales ou théocratiques qui s'établissaient partout où elles trouvaient des lieux propres à l'agriculture ou au commerce. Un nouveau temple, une nouvelle communauté religieuse, un nouveau marché s'entourant d'habitations particulières, se transformaient successivement en villes. Toutes ces villes tiraient leur nom du dieu qu'on y adorait. Le nom grec de Thèbes, Diospolis, était sans contredit la traduction de quelque mot indigène qui avait la même signification ; Memphis était la cité de Phtah ; Héliopolis celle du soleil, etc.

Il est probable cependant qu'avant que la région inférieure fût entièrement peuplée, le gouvernement théocratique avait déjà été changé en monarchie. L'histoire d'Égypte, à proprement parler, commence à Menès, le premier roi mortel. C'est probablement à la domination de la caste sacerdotale, comme Larcher l'a suggéré, qu'appartient ce long période assigné par la vanité égyptienne ou par les erreurs de l'érudition moderne, au règne des dieux et des héros. Ce sont les âges mythiques de cette contrée. Les 30,000 ans du règne du soleil, les 3,984 ans des douze dieux, et les 217 des demi-dieux, doivent être, ou une allégorie religieuse, ou un problème astronomique revêtu des formes de l'histoire. Si jamais on trouve la clef de ce

problème, il n'est pas probable qu'elle indemnisera des peines qu'il aura fallu prendre pour la découvrir.

Nous ne connaissons rien de Menès, si ce n'est ce que les auteurs grecs nous en disent, et qu'ils ne donnent eux-mêmes que comme de vagues traditions. Nous ignorons également si la transition du gouvernement sacerdotal au gouvernement monarchique fut soudaine et violente ou lente et paisible. Toutefois, il y a deux faits de ce règne qui méritent d'être observés. Il paraît que sous ce prince la civilisation égyptienne s'avança considérablement le long du fleuve. Hérodote lui attribue la construction d'une grande écluse qui modifia et régularisa le cours du Nil, et qui mit Memphis à l'abri du danger d'une inondation. Menès, selon le même historien, fut le fondateur de cette grande cité; mais Diodore attribue sa fondation à Uchoreus, qui régnait à une époque très-postérieure. Si cependant il fit un établissement dans le voisinage de Memphis, cette extension de territoire, peut-être aussi l'introduction d'un nouveau culte, celui de Phtah, par exemple, a pu conduire à l'émancipation du pouvoir suprême. Suivant une tradition, il paraît qu'en effet Menès fut en hostilité avec les prêtres de Thèbes, quoiqu'une autre cause ait été assignée à ces anciennes querelles de l'autel et du trône.

« Après les dieux, dit Diodore, Menès paraît avoir été le premier roi d'Égypte. Il apprit au peuple à adorer les dieux et à offrir des sacrifices. Il introduisit l'usage des meubles somptueux et l'habitude du luxe. Plusieurs générations après, Tnephactos, père de Bocchoris le Sage, faisant une expédition en Arabie, et ses approvisionnemens venant à lui manquer, fut obligé de se nourrir des plus chétifs alimens des indigènes. Ravi de cette vie simple, il

réforma son ancien luxe, maudit le roi qui avait le premier introduit un genre de vivre dispendieux, et voulut que cette malédiction fût écrite en caractères sacrés sur une colonne du temple de Jupiter à Thèbes; ce qui est la principale raison pour laquelle la gloire de Menès n'a pas survécu aux âges postérieurs. »

Plutarque rapporte aussi la même histoire. N'y a-t-il pas là-dedans quelques traces de tentatives faites par Menès pour violer les règles des castes, et pour admettre le peuple aux cérémonies religieuses? L'enregistrement solennel de la malédiction sur une colonne, par les prêtres de Thèbes, est aussi très-remarquable.

De Menès à l'avénement de la quinzième ou peut-être de la dix-septième dynastie, il y a une grande lacune. Hérodote saute tout-à-coup de Menès à Mœris, que M. Champollion place dans la dix-huitième dynastie. Tout ce que l'historien grec dit des princes intermédiaires, c'est que les prêtres lui en avaient fait voir une liste composée de 330 noms; mais ces rois fainéans n'avaient laissé aucun monument. Le questionneur grec apprit seulement que dix-huit de ces princes étaient Éthiopiens, ce qui est digne de remarque; les autres étaient des princes indigènes : il cite aussi une reine nommée Nitocris, dont il rapporte une légende fort singulière. Diodore donne à Menès cinquante-deux successeurs anonymes; puis viennent deux princes du nom de Busiris, séparés l'un de l'autre par huit générations. C'est au dernier qu'il attribue la construction de Thèbes. Après quelque intervalle, il place le fameux Osymandias, et ensuite Uchoreus, fondateur de Memphis. Les deux historiens se rencontrent de nouveau dans la personne de Mœris. Nous avons également pour ce période la liste qu'Ératosthènes prétend avoir obtenue des prêtres de Thèbes. « Il y a, dit le docteur Young, des preuves

en faveur de l'authenticité de cette liste, dans la conformité de plusieurs des étymologies avec la signification reconnue de quelques termes de la langue égyptienne. » Mais cette liste n'est guère qu'un sec catalogue. Nous avançons rapidement au milieu de cette grande lacune, mais quand nous arrivons à cette multitude de rois et de dynasties énumérés par Manethon, qui ne compte pas moins de seize séries de rois régulières et plus ou moins longues, nous hésitons sur les moyens de les faire entrer dans les limites de la chronologie. On sait que Marsham avait essayé de lever la difficulté, en supposant que plusieurs de ces dynasties étaient collatérales, et qu'elles régnaient en même tems dans diverses parties de l'Égypte. Cette hypothèse est rejetée avec mépris par M. Champollion. Toutefois, dans son zèle pour Manethon, il n'a pas cherché à nous donner une solution plus rationnelle de ce problème. Cette opinion n'a d'ailleurs rien de nouveau. Dans le récit bizarre de la naissance et des premières aventures de Moïse, fait par Artapanes (évidemment un Juif d'Alexandrie) et cité par Eusèbe, il est question de l'existence simultanée de plusieurs rois. Cette autorité, il est vrai, n'est pas d'un grand poids ; mais c'était incontestablement l'opinion d'Eusèbe. Il est assez remarquable que Manethon lui-même affirme qu'à l'époque de l'expulsion des Pasteurs il y avait d'autres rois en Égypte que ceux qui conduisaient les Thébains victorieux.

Tous les monumens sont muets sur cette époque. Ils sont presque exclusivement relatifs à l'imposante monarchie des Pharaons. M. Champollion, aidé de la table généalogique découverte dans le temple d'Abydus, a fait quelques excursions dans la seizième dynastie thébaine, contemporaine des Pasteurs. Mais comme cette inscription ne donne que les prénoms de ces princes, les résultats qu'il

a obtenus sont peu importans. Il paraît que l'on trouve assez fréquemment dans les ouvrages de la dix-huitième dynastie, à Thèbes, des fragmens de constructions plus anciennes, sur lesquelles on lit les légendes d'une dynastie antérieure. Dans ces légendes on remarque principalement le nom de Mandoui. Ce nom a été effacé à dessein avec un marteau sur plusieurs obélisques. M. Champollion considère ce personnage comme le même qu'Osymandias, dont le nom aurait été composé des deux mots Ousi Mandoui ; mais ce rapprochement nous paraît un des moins satisfaisans qu'il ait faits.

M. Champollion, pour expliquer le silence des monumens sur cette ancienne époque, suppose que les constructions les plus anciennes furent détruites dans les excursions des Pasteurs, qui, après avoir soumis la Basse-Égypte, étendirent leurs ravages dans la Thébaïde. Cette conjecture ne nous paraît pas très-vraisemblable. Les Thébains dûrent sans doute payer tribut aux Pasteurs, mais nous croyons que c'était là que s'arrêtaient leurs rapports de dépendance. La destruction des monumens et la présence de leurs débris dans les ouvrages plus récens s'explique par la facilité avec laquelle les souverains de l'Orient disposent des matériaux des constructions de leurs prédécesseurs pour élever les leurs.

L'invasion des Pasteurs est une ère d'une haute importance et d'un puissant intérêt. Cependant, si on excepte un passage de Manethon, cité par Josèphe, tous les autres historiens gardent le silence sur ce grand événement. Quelques phrases d'Hérodote pourraient cependant s'y rapporter. En parlant des règnes de Chéops et de Chephrenes, à qui il attribue la construction des pyramides, il dit : « On assure que ces deux règnes durèrent 106 ans, durant lesquels les Égyptiens souffrirent toutes sortes de

maux. Les temples furent fermés pendant tout ce période. Les Égyptiens, par animosité, n'aiment pas à prononcer le nom de ces rois; mais ils disent que les pyramides ont été construites par le pasteur Philitis, qui, à cette époque, faisait paître ses troupeaux dans cette région. » C'est une singulière coïncidence que, dans un manuscrit d'Eusèbe, la date assignée à la domination des rois Pasteurs soit aussi de 106 ans. Nous évitons en général de nous laisser prendre aux séductions des étymologies et des analogies verbales; mais celle qui existe entre Philitis et les Philistins de l'Écriture est curieuse. Du reste le silence des Égyptiens sur les Pasteurs n'a rien d'étonnant; les prêtres étaient naturellement peu disposés à entretenir les étrangers de ces époques calamiteuses et humiliantes pour la fierté nationale. Malheureusement le passage de Josèphe n'est pas non plus très-clair. Nous ne sommes pas même certains d'avoir les propres mots de Manethon, ou seulement son récit paraphrasé par l'historien juif. Quoi qu'il en soit, voici comme celui-ci s'explique :

« Il y avait une fois un roi en Égypte nommé Timaüs. Pendant son règne la divinité devint contraire, et tout-à-coup un peuple d'origine inconnue se présenta du côté de l'Orient. Il eut l'audace d'envahir le pays; il le soumit facilement et sans résistance; et, après avoir vaincu les chefs, ces barbares brûlèrent les villes et rasèrent les temples des dieux. Ils traitèrent les indigènes avec la plus grande cruauté. Ils tuèrent les hommes et réduisirent en esclavage les femmes et les enfans. A la fin ils choisirent pour roi un d'entre eux nommé Salatis. Il vivait à Memphis, et levait des tributs sur la Haute et la Basse-Égypte. » Joseph ajoute ensuite que les Pasteurs redoutant la puissance des Assyriens, alors très-formidable, bâtirent ou fortifièrent une ville du nome saïtique, nommée Abaris, où ils cantonnè-

rent 240,000 hommes. Le roi venait dans cette ville pour distribuer à son peuple le blé qu'il avait reçu en tribut, et pour passer en revue et exercer ses troupes. » Il donne ensuite la liste de cinq rois qui succédèrent à Salatis; leurs règnes auraient eu une durée moyenne de quarante-huit ans; ce qui serait sans exemple dans l'histoire. Nous recommanderons ce fait à l'attention particulière de M. Champollion-Figeac.

Si son frère ne se méprend pas en supposant que la race sauvage figurée sur les monumens soit celle des Pasteurs, il faut que, jusqu'à leur expulsion, ils aient conservé leurs grossiers vètemens et leurs membres tatoués. Dans leurs défaites, ils sont encore représentés avec un aspect farouche et couverts de peaux. Rien n'indique qu'ils aient adopté des habitudes agricoles, quoiqu'ils levassent de grands approvisionnemens de blé sur les indigènes. Abaris paraît avoir été plutôt un grand camp fortifié, tel qu'il en fallait à des hordes pastorales, que la ville régulière d'un peuple civilisé. Voici la description que M. Champollion fait de ces Pasteurs d'après les monumens :

« Ces deux nations, ainsi qu'une troisième toujours peinte en rouge avec des *cheveux roux* et même des *yeux bleus,* sont les ennemis constans de la monarchie égyptienne primitive; les derniers surtout, évidemment les moins civilisés, puisqu'ils se montrent, pour l'ordinaire, les cheveux longs et en désordre, vètus, soit d'une peau de bœuf conservant encore son poil, soit d'une simple pagne couvrant le milieu du corps, et que leurs bras et leurs jambes sont décorés d'un tatouage grossier. J'ai lieu de croire que ces barbares ne sont autres que ces fameux Pasteurs, ces Hickschôs, qui, à une époque très-reculée, sortis de l'Asie, envahirent l'Égypte et la dévastèrent, jusqu'à ce que les princes de la dix-huitième dynastie eussent mis un

terme à leurs déprédations, en les chassant d'abord de l'Égypte, et en repoussant ensuite leurs nouvelles invasions. Les monumens égyptiens n'offrent jamais l'image de ces peuples, que dans un état de défaite, de captivité ou d'abjection. On les représente par exemple renversés et liés sur les marchepieds du trône des Pharaons, ce qui met en scène le verset du psalmiste : *Ponam inimicos tuos in scabellum pedum tuorum*. Les simples particuliers manifestaient leur haine pour ces ennemis de l'Égypte, d'une manière analogue; car j'ai remarqué dans les collections de Caillaud et Drovetti, ainsi qu'au cabinet du roi à Paris, des sandales en cartonnage de toile, portant, *sur le point où appuyait la plante des pieds*, des figures coloriées de *Pasteurs captifs* et de prisonniers appartenant à ces deux mêmes nations vaincues, représentées sur le côté du trône du roi Horus. »

Il est curieux que Typhon, le dieu du mal, le mauvais principe, fût représenté avec des cheveux rouges. Diodore rapporte qu'autrefois des hommes de cette couleur, qui est fort rare parmi les Égyptiens, étaient sacrifiés sur le tombeau d'Osiris; il paraît qu'au contraire cette couleur était commune parmi les conquérans étrangers. Typhon était donc la personnification de cette race maudite, et Abaris était une cité typhonienne. On voit aussi sur les monumens de Karnac à Thèbes une autre race qui porte de longues barbes noires et des vêtemens flottans, et qui paraît avoir été l'ennemie mortelle de l'Égypte. Comme les hommes de cette race ont aussi des troupeaux qui fuient avec eux, devant les rois égyptiens qui les poursuivent, Heeren a supposé que ce pouvaient être les Hykschôs ou Pasteurs. Mais il est plus vraisemblable que ce nom était attribué à cette race typhonienne, dont le teint et les cheveux semblent annoncer une origine scythe. Bruce dit que

près de Yembo se trouvent des individus qui ont des cheveux roux et des yeux bleus, particularité que l'on rencontre bien rarement dans les montagnes plus froides de l'est. Ces hommes seraient-ils des descendans de la race typhonienne ?

Mais quelle qu'ait été l'origine des Pasteurs et leur sort après leur défaite, ils furent expulsés de l'Égypte par les derniers rois thébains de la dix-septième dynastie et les premiers de la dix-huitième. Ce fut cette dernière dynastie qui régna à Thèbes, pendant 360 ans, depuis le dix-neuvième jusqu'au quinzième siècle avant J.-C. Ils relevèrent la nation de l'état où elle était tombée; couvrirent l'Égypte, ou du moins sa partie méridionale, d'édifices colossaux; et avec Sésostris, leur successeur, ils portèrent leurs armes triomphantes dans toutes les régions du monde connu. Les obélisques qui restent encore en Égypte, ou qui ont été transportés par l'orgueil européen pour décorer des cités étrangères, sont presque tous de cet âge; et la plupart des musées de l'Europe renferment des monumens consacrés à la mémoire de quelques-uns des princes qui composent cette dynastie. Mais la collection royale de Turin en réunit à elle seule plus que toutes les autres ensemble. C'est principalement au moyen des trésors que cette collection renferme en statues, bas-reliefs, papyrus hiératiques, que M. Champollion a pu former sa brillante fantasmagorie des anciens Pharaons. La table d'Abydus, quoique mutilée, contient les prénoms de beaucoup des princes de cette race dans une succession régulière; et comme ces prénoms sont réunis dans d'autres inscriptions sur les statues ou les stèles avec leurs véritables noms, ce savant a été à même d'assigner à chacun sa véritable place dans les dynasties de Manethon, qui forment le fondement de tout son système. On a objecté contre ce système, que les noms de M. Champollion ne sont pas toujours les mêmes

que ceux de Manethon. Mais il observe, d'après Syncelles, que les rois d'Égypte avaient souvent deux ou trois noms. Sans aucun doute, l'emploi arbitraire que l'on fait du titre, du nom patronymique et du nom réel des mêmes princes, a introduit beaucoup de confusion dans l'histoire orientale. M. Champollion dit que *se* signifie *fils*, et que par cette raison ce mot est le signe du nom patronymique. De manière que Sésostris n'a peut-être pas été plus le nom du personnage que nous désignons de cette manière, qu'Atrides celui d'Agamemnon. Les sceptiques les plus pointilleux ne pourront pas contester à M. Champollion une sagacité rare et inépuisable. Quant à nous, nous n'hésitons pas à déclarer que son système offre un ensemble de preuves aussi satisfaisant qu'on peut l'avoir, lorsqu'on ne possède pas un corps d'histoire suivi et authentique. M. Salt, notre consul en Égypte, était au reste arrivé à des résultats semblables. Depuis, M. Champollion s'est lui-même rendu sur les rives du Nil, et il a tenu constamment la curiosité en haleine, par une série de découvertes du plus haut intérêt. Il a lu sur les temples, les obélisques, les tombeaux, les statues, les bas-reliefs, les légendes des rois par qui ou en l'honneur desquels ils ont été élevés. Ses lettres ont annoncé au monde savant merveilles sur merveilles; mais avant de les apprécier nous devons attendre qu'il publie l'ensemble de ses travaux sur le culte et l'histoire de l'Égypte, qu'il a étudiés sur les monumens, en s'aidant des légendes qui s'y trouvent.

Nous ne parlerons pas en détail des dix-huit monarques évoqués des ombres de l'oubli, ainsi que les reines de quelques-uns d'entre eux. Les argumens par lesquels ils sont identifiés avec ceux du canon de Manethon ne sont pas susceptibles d'être réduits. Nous nous contenterons de citer les plus remarquables.

Le premier de ces rois, le vainqueur des Pasteurs,

paraît sous les noms divers d'Amotès et de Thoutmosis, dans les anciens chronologistes. Dans la liste de M. Champollion, il figure sous le nom d'Amenoftep, ce qui signifie *protégé par Ammon,* qualité qui peut naturellement avoir été prise par un monarque qui, avec la protection du dieu de sa patrie, avait triomphé d'aussi formidables ennemis. Dans le cinquième souverain, le Thoutmosis II des monumens, le Mephré de Manethon, nous reconnaissons le Mœris des Grecs; et ici, après un long intervalle, nous retrouvons nos anciens guides, Hérodote et Diodore. Dans Mephré, nous pouvons, sans faire d'étymologie hasardée, reconnaître le nom de *Phré* ou *Ré,* le soleil. Il paraît que les obélisques célèbres décorés du titre d'*aiguilles de Cléopâtre,* furent d'abord érigés par Thoutmosis, à Héliopolis, en l'honneur de Ré. Les plus grands ouvrages cependant du premier de ces princes se trouvaient à Memphis. Avec Amenophis II, le Memnon des Grecs, nous nous retrouvons à Thèbes, la cité d'Ammon. Il n'est pas aisé d'expliquer comment le nom de ce prince a été introduit dans la poésie des Grecs, ni à quelle époque cette introduction a eu lieu. C'est assurément un fort étrange anachronisme que celui qui place ce monarque africain, ce fils du jour, au milieu des combats de la guerre de Troie. Il est mentionné dans l'*Odyssée,* quoique l'*Iliade* n'en parle pas; et probablement il jouait un rôle important dans les chants des rhapsodes cycliques. Il a été aussi le héros des *Ethiopiques* d'Arctinus Milesius. Son nom monumental est Amenophis. Pausanias l'appelle Phamenoph; mais cette différence de nom n'est qu'apparente, car on sait que le *ph* est l'article copte. Sa statue colossale, qui résonnait sous les clartés de l'aurore, avait été placée devant le portique de l'Amenophion, édifice immense et de la plus rare magnificence, mais dont malheureusement il ne reste plus que des débris.

Le prince, distingué par le surnom de *mei Amoun*, qui aime Ammon, ne fut pas moins glorieux; ce fut aussi un prince belliqueux, et l'immense palais de Medinet Abou était couvert de la représentation de ses exploits. Ce monarque portait aussi le nom héréditaire de Ramsès. M. Champollion, dans une lettre écrite d'Égypte, a particularisé les diverses nations qui furent subjuguées par ce prédécesseur du plus grand des Rhamsès, Sésostris; mais la discussion des nations et des noms doit être ajournée jusqu'au moment où les détails seront plus amples et plus complets. C'est le couvercle de son tombeau que Belzoni a amené en Angleterre et qui est maintenant à Cambridge. La série des princes de la dix-huitième dynastie se termine à Ramsès Amenophis, le cinquième du premier de ces noms et le troisième du dernier. Nous y reviendrons tout-à-l'heure.

Mais le héros du système de M. Champollion, aussi bien que de toute l'ancienne histoire d'Égypte, et si nous devons en croire Diodore, de toute leur poésie, c'est le grand roi thébain, chef de la dix-neuvième dynastie, le Sésostris d'Hérodote, le Sésosis de Diodore, le Séthos de Manethon, le Ramsès le Grand des monumens. Manethon dit positivement qu'il porta ces deux noms, et son autorité à cet égard est appuyée également par celle de Chœremon, autre auteur ancien cité par Josèphe. Ce prince se présente partout avec un caractère de grandeur. Ses statues colossales, à Ipsamboul en Nubie, comme à Thèbes et à Memphis, paraissent, d'après la ressemblance qui existe entre elles, avoir été de véritables portraits. Presque dans chaque temple, jusqu'aux confins de l'Éthiopie, ses faits mémorables sont reproduits par la peinture et la sculpture. Le plus grand nombre des obélisques lui sont dédiés ou en rappellent le souvenir. Celui qui est en face de l'église de Latran à Rome, d'après la curieuse interprétation qui

nous en a été donnée par Ammien Marcellin, appartient aussi au grand Ramsès; un des côtés de l'aiguille de Cléopâtre est occupé par le récit de ses actions; et indépendamment des légendes des ruines de Luxor et de Karnac à Thèbes, l'immense édifice sur la rive occidentale du fleuve, qui correspond, avec une exactitude singulière, si ce n'est parfaite, au magnifique palais d'Osymandias décrit par Diodore, est tellement couvert de son nom que M. Champollion n'hésite pas à le nommer le Rameseion.

L'avénement de l'Alexandre égyptien est fixé à environ 1400 ans avant J.-C. Tous les historiens anciens attestent ses triomphes, soit que le récit qu'ils en font soit conforme à la vérité, ou que ses hauts faits aient été exagérés par l'enthousiasme poétique et l'orgueil national de ses compatriotes. Tacite est peut-être celui qui a présenté le tableau le plus complet, quoique le plus rapide, de l'histoire du conquérant égyptien. Tandis que Germanicus se trouvait à Thèbes, le chef des prêtres lut au Romain surpris les inscriptions qui rappelaient les victoires de Sésostris en Afrique, en Asie, en Europe; les tributs qu'il y avait levés; et les forces qui marchaient à sa suite.

Revenons un peu sur l'étendue de ces conquêtes tellement prodigieuses, qu'à la fin du siècle dernier, des écrivains qui voulaient faire rentrer toute l'histoire, toutes les religions dans le domaine de l'astronomie, considérèrent Sésostris comme une personnification du géant qui aime à se rendre chaque jour d'un bout du ciel à l'autre. La première conquête généralement attribuée à Sésostris, fut l'Éthiopie. Quelques écrivains, il est vrai, prétendent qu'il dirigea d'abord une expédition maritime contre Chypre et la Phénicie; mais un récit plus probable, c'est que, soit pendant la vie de son père, soit après son propre avènement, il remonta le cours du Nil avec les bannières triomphantes de l'Égypte jusqu'à Méroë. Il vainquit, dit Diodore, les

Éthiopiens méridionaux, et les força à lui payer un tribut en or, en ébène et en ivoire. Jamais, à cet égard, la vérité de l'histoire n'a mieux été garantie par les monumens. Des peintures sur les murs des temples anciens représentent les victoires de ce grand roi. M. Gau, dans ses *Antiquités de la Nubie*, nous a donné un beau dessin d'un de ces tableaux. Il représente une reine nue, avec ses enfans, qui implore la clémence du vainqueur. Quoique les souverains de ce sexe fussent rares en Égypte, ils étaient communs en Éthiopie. A l'appui de cette assertion, nos lecteurs se rappelleront sans doute les Candaces des actes. Aux pieds du conquérant se trouvent aussi des lingots d'or, de l'ivoire et des madriers d'ébène. En continuant notre course sur la trace de Sésostris, nous ferons une remarque qui a échappé à la sagacité d'Heeren, c'est que ce prince a précisément suivi dans ses conquêtes la marche du commerce des anciens, telle qu'Heeren lui-même l'a indiquée. On dirait que le conquérant égyptien s'est avancé à la suite des caravanes ou des navires des marchands, pour s'emparer successivement des grands centres mercantiles, et des diverses contrées qui fournissaient les plus riches articles de commerce. Après la conquête de l'Éthiopie, il paraît qu'il porta ensuite ses armes dans l'Afrique occidentale. Nous n'avons, il est vrai, à l'appui de ce fait, qu'un poète trop disposé à l'hyperbole.

Venit ad occasum, mundique extrema Sesostris. (LUCAIN.)

Toutefois, les animaux du désert, tels que les antilopes, les singes, les autruches, les girafes, représentés dans la peinture, semblent en effet constater qu'il avait aussi remporté des victoires sur les tribus libyennes.

Dans l'antiquité l'Arabie était considérée comme le pays des merveilles. C'est ainsi que tous les anciens écrivains en parlent, depuis les prophètes hébreux, qui se plaisent

à en célébrer les richesses, et jusqu'aux poètes grecs et latins. Dans des vers sublimes, Milton s'est de nos jours rendu l'écho de l'admiration des anciens pour cette contrée.

L'Arabie-Heureuse, qui possédait les épices et les parfums précieux dont l'Égypte faisait un grand usage dans ses temples ou pour l'embaumement de ses morts, devait naturellement exciter l'ambition d'un conquérant égyptien. Aussi, même avant la carrière triomphante de Sésostris, les Égyptiens s'étaient déjà transportés dans cette péninsule, et Arabah (la terre rouge) est, dit-on, représentée sous les pieds de Ramsès Meiamoun dans une des peintures qui décorent les murs de Medinet Abou. Ce fut sur une hauteur qui domine l'isthme étroit qui sépare l'Afrique de l'Arabie, que Sésostris, selon Strabon, érigea une de ces colonnes, monumens de ses conquêtes. La haine ou la crainte de la mer attribuée aux Égyptiens paraît avoir été inconnue ou dédaignée, comme les monumens l'attestent, par les grands rois thébains; car plus d'un combat naval ou des descentes de flottes d'invasion sont représentés sur les sculptures. Selon les historiens, Sésostris appareilla une flotte de 400 navires sur la Mer Rouge; mais on ne dit pas vers quels rivages elle dirigea sa course. Ces navires, confiés aux vents du commerce, furent-ils aborder sur la terre de l'or et des épices? Quelques-uns des forts représentés dans les sculptures avaient-ils été construits dans l'Inde? Le grand Ramsès a-t-il porté ses armes triomphantes sur le Gange, comme le suppose la tradition? ou bien s'est-il rendu dans le golfe Persique pour assaillir les monarchies naissantes des Assyriens et des Mèdes, ou cette puissante Bactriane qui nous apparaît sous un jour douteux dans le lointain des âges, et qui fut le berceau de Zoroastre et de son culte? M. Champollion n'hésite pas à dire que les noms des Assyriens, des Mèdes, des Mages, se trouvent sur les monumens, mais les étranges et bar-

bares appellations qu'il y a lues n'ont point d'analogie avec aucun des noms des races asiatiques. Des voyageurs ont cependant observé que les traits, les costumes, les armes des nations que les Égyptiens combattent sur les monumens, sont en général asiatiques; et que leurs longues robes flottantes, le profil de leur visage, leurs barbes, leurs boucliers, ont beaucoup de ressemblance avec les personnages figurés sur les cylindres et dans les sculptures de Persépolis.

La tradition disait que la domination de Sésostris s'étendait sur l'Asie-Mineure et l'Arménie. Du tems d'Hérodote on voyait encore sa statue sur la route d'Éphèse à Phocée, et une autre sur celle de Sarde à Smyrne. Elles avaient cinq palmes de haut; elles étaient vêtues à l'éthiopienne, et tenaient un javelot dans une main et un arc dans l'autre. Une inscription placée sur leur poitrine portait ces mots : « J'ai conquis cette contrée par ma force (litt. *mes épaules*). » Ce conquérant universel porta ses armes en Europe; mais il paraît que la Thrace fut la limite de ses victoires. Il laissa une partie de son armée s'établir sur la côte orientale de l'Euxin. Ces hommes furent sans doute les ancêtres de ces Colchiens, qui pratiquaient l'usage de la circoncision. Les plus formidables ennemis de Sésostris furent les Scythes. Pline assure qu'ils le vainquirent et qu'il se retira devant eux. Mais l'orgueil égyptien déguisa ou nia avec raison la défaite de son héros. A ce sujet Hérodote raconte même une histoire singulière; c'est que, lorsque Darius victorieux voulut mettre sa statue à la place de celle de Sésostris, les prêtres s'y opposèrent hautement en soutenant la supériorité de leur ancien roi, qui avait réussi à faire ce que Darius avait vainement tenté, c'est-à-dire la conquête des Scythes. Nous ne dirons rien du retour de Sésostris, de la rébellion de son frère, des canaux qu'il fit creuser, des édifices qu'il construisit, voulant nous

borner à ce qui est attesté par les monumens. Maintenant devons-nous placer toute cette longue histoire de triomphes et de conquêtes dans la région des fables? devons-nous la considérer comme la pure création ou l'exagération de la vanité nationale? comme l'audacieuse fiction des poètes ou des prêtres? *A priori* il n'y a certainement rien d'improbable dans l'existence d'un ou plusieurs conquérans égyptiens. L'Égypte pouvait tout aussi bien produire un de « ces puissans chasseurs, dont l'homme est le gibier, » que l'Assyrie, la Perse, la Macédoine, l'Arabie ou l'Asie centrale. D'un autre côté, nous avons l'uniforme témoignage de l'histoire et de la tradition. Il ne paraît même pas que cette tradition ait l'Égypte pour unique source, d'après Justin et Jornandès. Le premier de ces historiens cite le nom d'un roi scythe contemporain de Sésostris.

D'ailleurs les monumens qui couvrent les murs des cités nubiennes, et surtout ceux de Thèbes, donnent les preuves les plus imposantes des vastes conquêtes d'un ou de plusieurs Pharaons. Ces monumens, quand bien même on ne tiendrait pas compte des explications que M. Champollion en a donnes, représentent des batailles, des siéges, des combats sur terre et sur mer dans des contrées qui n'ont rien d'africain, et contre des nations qui ont tous les caractères des races asiatiques. On y voit des fleuves qui ne peuvent pas être le Nil; des forteresses dont les localités paraissent tout-à-fait différentes de celles des pays qui sont limitrophes de l'Égypte. La nature de ces sculptures extraordinaires est probablement peu connue de la généralité de nos lecteurs. Nous chercherons à leur en donner une idée par la description qu'en a faite Hamilton. Cette description d'un combat homérique a elle-même quelque chose de la veine poétique d'Homère :

« Le moment choisi par le peintre est celui où les trou-

pes de l'ennemi sont repoussées sur leurs forteresses par les Égyptiens, qui les poursuivent avec toute l'ardeur de la victoire. Le conquérant, derrière qui est porté l'étendard royal, est d'une taille colossale et beaucoup plus élevée que celle des autres guerriers. Il est debout sur un char que deux chevaux entraînent avec furie. Son casque est orné d'un globe que soutiennent deux serpens. Il a bandé son arc et va en lancer un trait. A ses pieds est un lion, compagnon ordinaire du grand Ramsès.

» Il y a beaucoup de chaleur dans la forme et l'attitude des chevaux, qui sont lancés au galop, et sur la tête desquels flottent des panaches. Sous les roues du char, les pieds et les flancs des chevaux, sont entassés des morts et des mourans dont l'attelage paraît briser les membres. Du côté de l'ennemi on aperçoit des chevaux isolés et sans guide, d'autres qui entraînent des chars vides ou remplis d'hommes armés; tous paraissent se précipiter vers une large et profonde rivière qui baigne les murs de la ville. Cette grande scène est remplie de vérité et de chaleur; mais l'artiste s'est surpassé dans la peinture de deux groupes. Dans l'un, deux chevaux sur le bord du précipice y tombent avec le char qu'ils conduisent. Leur guide, dont tout le corps semble frémir d'épouvante, penche vers les chevaux et laisse échapper de sa main le fouet et les rênes. Le second groupe, qui n'est pas exécuté avec moins de talent, représente des vaincus agenouillés qui demandent merci. Plus loin des fuyards jettent des regards remplis d'anxiété sur ceux qui les poursuivent. Les *equi exanimes* sont admirables. Immédiatement en avant du vainqueur se trouvent des chars qui se dirigent vers les murs de la ville; mais les guides et les hommes de guerre qu'ils portent n'y sont pas à l'abri des traits inévitables du héros. D'autres plus heureux traversent le fleuve dans lequel tombent ou

surnagent des chars, des chevaux, des hommes, des armes. D'autres encore ont déjà atteint la rive opposée, où ils sont recueillis par leurs amis rangés en bataille. Quelques-uns, qui ont échappé par une route différente, entrent dans les portes de la ville au milieu des cris et des gémissemens de ceux qui sont dans l'intérieur. Les tours, les remparts, sont couronnés d'habitans : ces derniers groupes sont surtout composés de femmes et de vieillards à longues barbes. Des chars sortent par les portes et se dirigent vers les assiégeans, ainsi que des hommes armés sous la conduite d'un jeune guerrier, que la magnificence de son turban signale comme un chef. L'impétuosité avec laquelle le héros s'est avancé l'a entraîné bien au-delà du corps de sa propre armée ; il est seul au milieu des morts et des mourans victimes de son courage. » M. Hamilton ajoute que le nombre des personnages dans cette grande composition n'est pas de moins de quinze cents, dont cinq cents à pied et le reste dans des chars.

Mais comment expliquer le profond silence de l'Écriture sur les invasions, les conquêtes, les triomphes de l'Alexandre égyptien ? Un protestant, M. Coquerel, et un catholique, M. Greppo, ont cherché avec beaucoup de candeur et de sagacité, à donner la solution de ce problème. Ils examinent d'abord à quelle époque de l'histoire des Égyptiens on peut placer la fuite des Hébreux. Cette question paraît avoir été débattue sur les lieux mêmes de la scène par les Juifs et les Grecs d'Alexandrie. Le fait était généralement admis, quoique la date en fût très-controversée. Il est impossible de lire Diodore, Tacite, ou le Traité de Josèphe contre Appion, sans voir clairement que les historiens égyptiens ne niaient pas la captivité et la fuite des Hébreux, quoiqu'ils cherchassent peut-être à défigurer ces grands événemens. Les monumens, il est vrai, ne paraissent pas en retracer le souvenir, et un pieux écrivain

s'est alarmé de ce silence. Mais ces alarmes ne nous semblent pas fondées. Il est fort naturel qu'une nation aussi fière n'ait pas confié à ses monumens le souvenir de ses revers et de ses malheurs ; ce sont ses triomphes qu'elle gravait sur la pierre.

MM. Coquerel et Greppo assignent l'année 1491 pour la fuite des Israélites ; et quoique cette date ne nous paraisse pas certaine, elle est du moins fort probable. Si, comme M. Champollion-Figeac le suppose, l'avénement de Sésostris remonte à l'année 1473, la fuite des Hébreux eût été antérieure au règne de ce prince. MM. Coquerel et Greppo expliquent le silence absolu que l'Écriture garde sur son compte, en disant qu'il dut traverser la Palestine avec ses armes triomphantes pendant les quarante années que les Hébreux passèrent dans des déserts inaccessibles. Quoi qu'il en soit, la conquête des côtes de la Syrie, par ce grand conquérant, a été attestée par la découverte récente d'un monument bien curieux, et qu'on ne peut voir sans émotion quand on pense à son antiquité de plus de trois mille ans, et aux souvenirs qu'il rappelle. C'est une inscription bilingue, sur laquelle se lit le grand nom de Sésostris Ramsès et qui contient un texte égyptien en hiéroglyphes et un texte syrien en lettres cunéiformes, telles que celles que l'on trouve sur les ruines de Babylone et de Persépolis. Cette inscription a été taillée dans un rocher à Nahar-el-Kelb, en Syrie, près de l'ancienne Béryte. C'est sans doute un de ces monumens dont parle Hérodote, que Sésostris laissait en passant pour constater ses conquêtes et la prise de possession des pays qu'il traversait. « En la considérant, s'écrie un voyageur, il me semblait que je voyais la trace des roues de son char de victoire. »

Mais s'il existe pour cette époque quelque difficulté à faire coïncider l'histoire sacrée et profane, il n'en est pas de même, lorsque les annales juives et égyptiennes reprennent

leurs rapports interrompus. Les lumières que répandent sur les unes et sur les autres les découvertes qui ont été faites dans la littérature hiéroglyphique, sont fort remarquables. Le mariage de Salomon avec une fille du sang royal égyptien paraît avoir été le commencement du retour de ces rapports. A cette époque la vingt-unième dynastie, celle de Tanis, occupait le trône. Mais une dynastie plus importante, c'est la vingt-deuxième, dont le chef est le Sesonchis de Manethon et le Schischonk des monumens. « Et il arriva, dit l'Écriture, dans la quinzième année du roi Roboam, que Schischak, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem suivi d'une foule innombrable venue de l'Égypte, du pays des *Lubims* (Libyens), des *Sukkiims* (Troglodytes) et des Éthiopiens. » M. Champollion dit qu'il a trouvé à Karnac un bas-relief dans lequel trente nations sont conduites devant ce prince victorieux. Dans les légendes qui accompagnent cette sculpture, on lit *Soudouah Malek*, le roi des Juifs.

Sous le déclin des deux monarchies hébreues, l'Écriture parle encore plus souvent d'une manière collective des Égyptiens et des Éthiopiens. Il paraît qu'en effet, à cette époque, le torrent de la conquête avait suivi le cours du Nil; que la monarchie éthiopienne était devenue formidable; et que trois rois de cette nation régnèrent sur les trônes unis des deux peuples. Le nom de l'un de ces princes, Sabaco, écrit Schabak selon M. Champollion, ou Sabakopf, selon M. Salt, se trouve à Abydus. Celui de Sevechus se lit sur quelques scarabées du Musée Charles X; et celui de Tarak ou Tarako se trouve également sur des monumens égyptiens et nubiens. Tarak est évidemment l'Éthiopien Tirahkah, qui, selon l'Écriture, vint combattre Sennachérib. Le Nécho et l'Hophra de l'Écriture ont également été retrouvés avec la même certitude. C'est à leurs noms que s'interrom-

pent de nouveau les rapports des Égyptiens et des Hébreux; Nabuchodonosor ayant, dans le cours de ses conquêtes, fait disparaître les deux monarchies.

Mais ce n'est pas seulement sur l'histoire de ce peuple que les sculptures et les peintures des monumens avec les légendes qui les accompagnent et les expliquent, doivent répandre la lumière; ils en répandront aussi sur ses mœurs, son culte, ses rites funéraires, etc. Nous attendons avec impatience l'exposé complet des recherches de M. Champollion, et nous apprendrions avec un vif intérêt que son gouvernement l'eût mis en mesure d'étendre ses recherches sur le territoire des cités à demi enfouies de la Basse Égypte, telles que Memphis, Saïs ou Héliopolis. Car ce n'est pas seulement à la surface du sol que l'on peut espérer faire des découvertes intéressantes. Il y a lieu de croire que beaucoup des secrets et des mystères de la sagesse égyptienne étaient cachés dans des chambres souterraines. Aucune époque ne peut être plus favorable à ces recherches que celle-ci, s'il est vrai que le moderne souverain *constitutionnel* de l'Égypte cherche, en s'éclairant de la sagesse de son *parlement*, à rétablir l'ordre et le règne des lois dans ce beau pays dont l'état misérable contraste si douloureusement avec sa gloire et sa splendeur antiques (1).

(*Quarterly Review.*)

(1) Note du Tr. Ces données sont assez peu exactes. Il paraît, au contraire, que Mohammed-Ali met aujourd'hui beaucoup d'entraves aux fouilles, et qu'il veut se réserver la possession exclusive des monumens antiques. Il y a lieu, d'après cela, d'être surpris que par un inexplicable déni de justice, on ait refusé d'acquérir le Sarcophage de Memphis, dont je suis possesseur, et qui est incontestablement l'un des restes les plus magnifiques de l'art égyptien; et que ce refus ait eu lieu au moment même où la munificence du roi avait ordonné la création d'un musée consacré spécialement à ces monumens. Le nouvel administrateur général de sa maison réparera sans doute le tort de ses prédécesseurs. S.

Beaux Esprits Contemporains (1).

N° XIV.

THOMAS HOOD.

L'HUMOUR, cette gaîté mêlée de caprice, d'imagination et de mélancolie, que l'isolement du caractère britannique a développée en Angleterre, sous des formes si étranges et si peu accessibles aux autres nations, semble destinée à vivre et à se perpétuer sous toutes les phases de la constitution et des mœurs anglaises. En dépit de notre civilisation et de nos richesses, nous avons encore nos *humoristes*: Lamb, connu sous le nom d'*Elia* (2); Cruishank le graveur (3); Pierce Egan (4); mais surtout Thomas Hood; ce dernier est pour la piquante extravagance des conceptions, la satire oblique et bizarre, l'originalité souvent baroque, mais toujours significative et mordante, le roi de ce domaine, et le chef de son école.

M. Jourdain ne connaissait que deux manières d'écrire, la poésie et la prose. Thomas Hood en connaît trois; il esquisse ses dessins en prose, les développe en vers, et

(1) NOTE DU TR. Nous allons suivre la série des *Beaux Esprits contemporains*, publiée dans les numéros 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 32 de notre recueil que nous avons interrompue malgré nous. C'est le *Blackwood's Magazine* qui nous mettra à même de la continuer, et de compléter ainsi le tableau de la littérature britannique de notre époque.

(2) Elia Lamb est auteur d'une suite d'essais, publiés dans le *New Monthly Magazine* et remarquables par la finesse et l'observation.

(3) Auteur de plusieurs recueils de caricatures ingénieuses et originales.

(4) Auteur de tableaux de mœurs populaires.

finit par les traduire en caricatures, gravées sur bois. L'exécution matérielle de cette triple version de sa pensée est souvent dure, grotesque, et se dessine en contours aigus : mais on y reconnaît une imagination fertile, variée, rabelaisienne, et qui dans sa folie même ne manque jamais de sens, de force, ni de verve. D'autres auteurs choisissent, entre leurs pensées, lorsqu'ils en ont, les plus régulières, les plus heureuses et les plus brillantes; ils éloignent avec soin toutes ces fantaisies qui se présentent à notre imagination comme des arabesques bizarres, sans que nous sachions d'où elles peuvent nous venir. « Pour moi, dit Hood, dans une de ses préfaces, ce sont-là précisément celles que je préfère, et que je m'amuse à recueillir : idées fugitives, sans queue et sans tête, sans prétention comme sans but : vraies sauterelles des champs, que je mets en prison à mesure que je les rencontre. Lecteur, voici la cage qui les renferme. Allez-vous leur demander l'essor et l'élan des chevaux de race ou le chant du rossignol ? Pauvres créatures, que la nature a condamnées à une existence toute grotesque, leur vol est un saut de trois pouces, et leur chant un cri aigu. »

Jean Paul est plus philosophique; Sterne plus sentimental. L'un, fidèle aux habitudes de la métaphysique allemande, se plaît à entasser dans ses écrits tout ce que son imagination lui fournit d'étrange sur l'ame et sur l'être, sur l'identité et l'ubiquité, sur l'espace et sur le tems. L'autre analyse les fibres les plus secrètes du cœur, et jette à travers ses récits incohérens mille observations sagaces. Hood est un parodiste plus franc et plus populaire. La *Danse des morts* d'Holbein, les figures d'Hogarth, les grotesques de Callot semblent l'avoir inspiré. Il a le génie de la caricature, et spécialement de cette caricature du moyen-âge, dont l'exagération bouffonne et

énergique révèle autant de force dans la pensée que de verve dans l'esprit. Avez-vous trouvé chez quelque bouquiniste un exemplaire de ce livre qui fit les délices du quatorzième siècle, *le Vaisseau des Fous, Navis stultifera, Navis narragonia,* livre traduit dans toutes les langues d'Europe, prototype de *Pantagruel?* On y voit se presser, sur le pont d'un navire, toutes les conditions humaines avec leurs attributs distinctifs, et leurs physionomies variées : la caricature est grossière, mais tous les traits en sont précis; vous reconnaissez le logicien à la courbe de son nez crochu; le docteur en droit à cet air d'importance et de subtilité, qui semble dire : *distinguo;* le théologien à son sourcil resserré comme pour fixer dans son esprit le souvenir d'un argument; le chevalier à son outre-cuidance et à son poignet d'airain levé sur le varlet qui le sert; le roi, à cet air d'indolence et d'ennui, que l'auteur de *Gargantua* n'a pas oublié de donner à ses monarques; le moine mendiant à sa besace, à son air de contrition impudente et à sa barbe de Satyre. Tout un siècle est là; l'inhabileté de l'artiste n'a pu altérer entièrement cette forte empreinte de satire bourgeoise qui se manifeste dans sa mauvaise gravure ni en émousser le trait. Chez Thomas Hood même verve d'ironie, même dureté de dessin, même irrégularité cynique et nonchalante, même bonhomie triviale, philosophique et railleuse.

On a sans doute plus d'un reproche à lui faire. Ses péchés principaux et irrémissibles sont l'abus du calembourg, l'emploi de ces plaisanteries qui ne tiennent qu'aux mots, prodiguées par Beaumarchais en France, par Smollett en Angleterre. Dès qu'il découvre entre deux mots une apparente similitude de sons, soyez certain qu'il va les rapprocher, ou plutôt les enchaîner de force l'un à l'autre, et tourmenter votre oreille par cet écho faux et bizarre.

Tout ce que les plaisans de société les plus vulgaires se permettent, il en abuse : les personnages qu'il met en scène sont toujours victimes de quelque accident physique, de quelque malheur corporel, fait pour exciter le gros rire du peuple. Mais aussi, comme il raconte! Ce talent de narration, si rare et si difficile à acquérir que, parmi les plus grands écrivains, on le remarque assez rarement, Thomas Hood le possède au plus haut degré. Le secret de la parenthèse comique, de l'exclamation inattendue et burlesque, de la réflexion folle jetée obliquement à travers la gravité du récit, lui appartient également. La Fontaine et Boccace n'ont pas mieux conté. Il y a des lazzis dans son style; il semble qu'on y voie cette grimace plaisante que les Truffaldin et les Brighetta de l'ancienne comédie italienne savaient ennoblir à force de verve, et varier avec une souplesse merveilleuse.

Thomas Hood veut-il parodier cet amour joufflu, ce dieu couleur de rose, que la France admira si long-tems sous toutes ses faces et qui orna de sa présence rubiconde, de ses formes lourdes et replètes, les éventails et les dessus de porte de nos grand'mères? son crayon nous offre l'enfant, souverain des dieux, assis sur un nuage, qu'il écrase de son poids gigantesque. Jamais alderman ne fut mieux nourri; l'embonpoint accable ce fils de Vénus : comment n'expirerait-il pas aux pieds des belles? Assurément il ne saurait, une fois à genoux, changer de posture. A ce sourire bourgeois et niais, vous reconnaissez l'inspirateur de toutes ces poésies fades et doucereuses, qui ont tour à tour infecté toutes les littératures de l'Europe. A ces rubans qui le surchargent et le parent, vous reconnaissez le fils d'un civilisation brillante et tout aristocratique. Son obésité, ornée d'ailes inutiles, et son immobilité forcée semblent les symboles de cette longue tyrannie, que le fils de

la mythologie antique fit peser sur l'Italie et sur la France. L'explication en vers et en prose, que Thomas Hood a jointe à sa gravure du *Cupidon populaire,* comme il l'appelle, n'est pas moins originale; il y a, dans ce peu de lignes, la satire de tout un siècle et de cent académies.

Une autre de ces caricatures représente un *maître d'école irlandais :* rien de plus plaisant que ce maigre despote des syllabes et des conjugaisons, assis sur une énorme bûche au milieu des petits sauvages qu'il régente, les cheveux à la fois plats et hérissés, les sourcils proéminens et terribles, les jambes nues, et les pieds à demi couverts par de vieilles sandales. Le poème qui accompagne la gravure, poème écrit en stances spenceriennes fort élégantes, est un chef-d'œuvre dans son genre, et rappelle les intérieurs peints par Wilkie (1), ces compositions si vraies, si naïves, si minutieusement détaillées. Dans ces romans historiques que l'on voit paraître par milliers, on n'a pas donné encore une idée aussi exacte de l'Irlande actuelle, des vains efforts de la civilisation dans cette région désolée, et de la barbarie spirituelle, féroce, active, turbulente, qui la distingue.

La littérature satanique, triste imitation de l'admirable poésie de Lord Byron, n'a pas été épargnée par notre auteur. Thomas Campbell, poète d'un grand talent, et miss Shelley, nièce de Godwin (2), se sont récemment avisés de traiter le sujet le plus stérile et le plus effrayant (3)

(1) Les tableaux de David Wilkie, peintre écossais, sont connus dans toute l'Europe, où la gravure en a multiplié les copies. Voyez l'article sur les *Peintres anglais contemporains*, dans notre ALBUM BRITANNIQUE de 1830.

(2) Auteur du *Frankenstein.*

(3) Le premier auteur qui ait traité ce sujet, est M. de Grainville, dont le roman incomplet intitulé aussi *le premier homme*, a été publié par M. Charles Nodier, en 1810. M. de Grainville s'était lui-même donné la mort avant de mettre la dernière main à cet ouvrage.

qu'un écrivain puisse choisir ; le *Dernier Homme* : c'est là une idée malheureuse, et tristement horrible. Les rapports de l'homme avec ses semblables constituent tout l'intérêt des œuvres dramatiques et narratives ; seul, en présence de la nature morte, il perd à la fois sa sensibilité intérieure et la faculté d'exciter en nous aucune émotion. C'est une lyre sans maître, et qui ne rend plus aucun son ; amour, amitié, haine, vengeance, vice et vertu, douleur et joie, tout ce qui agitait son ame, cesse d'éveiller en lui ces sensations diverses dont la poésie et le roman reproduisent tour à tour la puissance et le tourment. Thomas Hood a senti le ridicule de cette donnée et la burlesque niaiserie qui se cache sous ce prétendu sublime : il en a donné la parodie, et cette pièce de vers vaut infiniment mieux que les deux ouvrages dont il se moque. Exagérant encore et poussant à ses dernières limites, l'horrible, dont M. Campbell avait déjà fort abusé, il fait de son dernier homme un bourreau qui, assis paisiblement sur le cadavre du monde social, fume sa pipe au milieu de la désolation qui l'environne. Pour mieux juger de l'étendue de ses domaines, il monte sur le gibet, et de là, les jambes pendantes et le front haut, en équilibre sur l'instrument de supplice, il contemple son vaste empire. L'ouvrage lui manque, il est vrai ; et il commence à s'ennuyer ; par bonheur, la mort qui l'a épargné, n'a pas frappé encore tous ses contemporains ; un mendiant a survécu à la destruction universelle. Ce mendiant et ce bourreau, uniques débris d'une race si fière, se rencontrent dans l'immense solitude du globe inhabité : d'abord grands amis, ils entament une conversation philosophique sur leur situation respective ; mais bientôt la jalousie s'éveille dans leur ame ; la guerre est allumée entre ces deux rois de l'univers. Ils ne lèvent pas d'armée, ils ne font pas re-

tentir au loin leurs proclamations guerrières ; le système de Hobbes, le système de la légitimité de la force, triomphe ; le bourreau se constitue juge, jury, exempt de police, huissier, greffier et exécuteur des hautes œuvres ; et la gravité qu'il met dans cette dernière séance de la justice humaine n'est pas le trait le moins philosophique de ce grotesque et terrible tableau. Il soutient avec une éloquence énergique le droit que la société a, selon lui, de punir de mort les grands crimes ; il prouve que le mendiant, accusé par-devant son tribunal, s'est rendu coupable du crime de lèse-majesté, en pénétrant dans le palais abandonné d'un souverain, en se revêtant des insignes de la royauté, en couvrant de la pourpre ses épaules indignes, et du diadême, son front décharné. En effet, c'est sous ce costume, preuve évidente d'une usurpation si criminelle, que le mendiant, se débattant vainement sous le coup de la justice, apparait aux yeux du lecteur. Le dernier homme accomplit sa dernière exécution, bâille, soupire, se plaint de l'isolement où il reste, et dégoûté d'un monde qui ne lui offre plus aucun moyen d'exercer son talent, il finit par se pendre lui-même. Une vingtaine de strophes, concises, énergiques, pittoresques et fort plaisantes, renferment ce bizarre récit, accompagné d'un dessin qui représente le *dernier homme* perché sur son épouvantable trône. Si Lord Byron avait lu cette pièce de vers, je doute qu'il eût jamais composé ses *Ténèbres*. Thomas Hood a porté une atteinte mortelle à cette poésie forcenée et infernale qui n'exige ni talent, ni sensibilité, et qui se contente d'accumuler des images sanglantes dans un cadre sombre et hideux.

Thomas Hood se rapproche quelquefois davantage de la classique élégance d'Addisson et de Steele. Nous citerons dans ce genre, une petite pièce en prose intitulée : *Ca-*

prices à propos d'une Tasse de porcelaine. Il y a quelque chose d'ingénieux, et l'on pourrait presque dire de philosophique dans cette méditation, dont la bizarrerie n'a rien de forcé ni de burlesque.

CAPRICES A PROPOS D'UNE TASSE DE PORCELAINE.

« J'aime, je l'avoue, à contempler la porcelaine antique. » L'image de ce grand royaume mystérieux, qui nous » envoie ces produits de son industrie, s'offre à moi, au » fond des tasses bariolées, comme un heureux symbole » de sa vieille civilisation. Les mœurs du Cathay revivent » dans ces paysages animés par des personnages bleus et » jaunes; je lis son histoire dans sa porcelaine.

» Donnez-moi, artistes d'Europe, quelque chose d'aussi » brillant, d'aussi transparent, d'aussi original que cette » coupe bleuâtre dont un rayon de soleil pénètre l'argile » délicate? Quelle terre merveilleuse a formé ce vase élé» gant? Quel artiste soigneux en a pétri la transparence » pure et limpide? Voici des fleurs, des oiseaux, des pa» pillons, des fruits d'un autre monde, et si j'en crois ce » paysage, une nature toute parée, toute étincelante et » toute nouvelle. Un paradis romantique se découvre à » moi. J'aime ces petites îles, ces temples singuliers, ces » palais qui ne reposent sur aucune base; ce monument » dont le pied ne touche pas à la terre; ces kiosques semés » dans une campagne azurée, jusqu'à ces dragons de féerie » qui ne ressemblent point aux monstres mythologiques » de notre opéra. Le vieux monde de l'imagination euro» péenne est si usé! J'aime à le fuir!

» Grâces te soient donc rendues, univers chinois, que » nous devinons à peine, et dont l'aspect rafraîchit mon » esprit et ma pensée! Voici une nourrice chinoise, con-

» duisant par la main un jeune rejeton de la population » mandchoue. A ce jouet si curieusement travaillé, que » le petit Tartare tient dans ses mains, reconnaissez une » civilisation au moins aussi perfectionnée que la nôtre. » Jamais la boutique de M. Dumett (1) n'a rien fourni » de plus précieux et de plus exquis : un peuple poli, une » nation qui sait combien de place les futilités occupent » dans la vie, peut seule donner tant d'importance aux » joujoux de ses enfans. Mais je continue mon commen- » taire, et je soutiens que vingt volumes de caractères » chinois, groupés de toutes les manières possibles, ne » m'en apprendraient pas autant qu'un cabaret de porce- » laine, sur le sort et les mœurs des femmes, dans le » céleste empire du Milieu.

» Que vos regards s'arrêtent sur cette jeune femme à » sa toilette : c'est un sujet fréquemment traité par les ar- » tistes chinois, et dont la répétition seule prouve l'heu- » reuse condition des dames de leur pays. Deux arcs d'ébène » se dessinent sous le pinceau d'une jeune servante, dont les » doigts délicats tracent, au-dessus des yeux obliques et » meurtriers de sa maîtresse, cette double ligne courbe » qui doit en rehausser l'éclat. Le premier soin d'une » femme née dans cette heureuse région est évidemment » celui de la parure. A ses pieds, extrémité invisible d'un » corps élégant et svelte, se trouve un instrument qui at- » teste son goût pour les arts. Que dire de ces pieds dont » la réputation est faite et a conquis le globe entier : pieds » qui ne peuvent ni marcher, ni servir d'arme offensive » et défensive dans les querelles matrimoniales, quoique » la longueur démesurée de leurs ongles et leur tranchant

(1) Le magasin de M. Dumett est aussi célèbre que le petit Dunkerque l'est à Paris : c'est un Musée complet de jouets brillans et de coûteuses inutilités.

» aigu comme le glaive ne soient certainement pas sans » dangers. Quel raffinement de civilisation orientale ! es- » claves sédentaires, idoles immobiles, forcées à un repos » perpétuel, nécessairement prisonnières, sans que leurs » maris les renferment dans la geole d'un harem; artistes » et coquettes, obéissantes et adorées, ne semblent-elles » pas réunir dans leur caractère les avantages que l'édu- » cation européenne et la prudence orientale confèrent, » par des moyens opposés, aux femmes et aux époux?

» Mais vous trouvez que cette tasse de porcelaine est un » sujet de réflexions bien graves et bien nombreuses. Jetez » les yeux sur vos porcelaines européennes, vous n'y aper- » cevez que des esquisses insignifiantes, des bœufs et des » vaches, des chiens et des chasseurs; on dirait, à les voir, » que toutes les nations indigènes de cet hémisphère ne » s'occupent jamais que de la pêche, de la chasse et des » soins de l'agriculture; et que ces ornemens hiéroglyphi- » ques annoncent un peuple de paysans. Sur ce vase chi- » nois au contraire, je vois un philosophe en méditation; » un enfant qui présente des fleurs à son vieux père; une » belle dame livrée au délicieux soin de sa parure. Les » prés de cette Arcadie chinoise ne connaissent ni le char- » don ni la ronce : respect des aïeux, sagesse contempla- » tive, beauté idéale; fantômes que l'Europe entrevoit à » peine dans le lointain des âges, est-ce par-delà les mers » et près de la grande muraille, que nous devons aller vous » chercher? »

(*Blackwood's Magazine.*)

Voyages.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE EN 1829.

La Nouvelle-Zélande, composée de deux grandes îles dont la circonférence n'est guère moins considérable que celle des Iles Britanniques, fait partie de l'Australie ou Océanie (1), que les géographes modernes considèrent comme une cinquième partie du monde. Elle peut se partager en trois divisions principales, savoir : l'Archipel Oriental, que l'on regardait autrefois comme appartenant à l'Asie; le grand continent de la Nouvelle-Hollande et son appendice, la terre de Van-Diémen; et les mille iles de la Polynésie parmi lesquelles se trouve la Nouvelle-Zélande. Le récit suivant d'un officier du brick le *Hawes* fera voir combien les insulaires de la Nouvelle-Zélande sont encore barbares. Cette barbarie contraste avec l'aptitude aux arts de la civilisation, manifestée par les insulaires des Sandwich (2), d'Otahiti et de quelques autres groupes d'îles de la Polynésie.

Le 17 novembre 1828, je partis de Sydney comme second du brick le *Hawes* de 110 tonneaux et de quatorze hommes d'équipage; ce brick était commandé par le capitaine John James, qui avait aussi avec lui douze matelots que nous devions débarquer, soit aux îles des Anti-

(1) Voyez le Tableau statistique de l'Australie dans notre 28e numéro.

(2) Voyez sur ces îles le grand article inséré dans notre 11e numéro.

podes, soit à celles de Bounty. Après avoir laissé dix de ces matelots aux Antipodes et deux à Bounty, nous fîmes voile pour la Nouvelle-Zélande, but de notre voyage entrepris dans des vues commerciales. Nous touchâmes à la baie des Iles au mois de décembre, pour faire du bois et de l'eau, et nous nous dirigeâmes vers le cap de l'est, éloigné environ de cinq cents milles. Dès que les indigènes nous aperçurent, ils vinrent en foule dans de larges canots. Nous avions pris à notre bord dans la baie des Iles, un Anglais qui nous servait d'interprète : ce fut en vain qu'il chercha à leur persuader de faire des échanges. Nous fûmes très-surpris de ce refus, car ces peuples sont très-avides de tout ce qui vient d'Europe : mais le mystère fut bientôt éclairci ; notre interprète nous dit qu'ils commençaient leur chant de guerre, et se préparaient à attaquer le navire.

Déterminés à faire une vigoureuse résistance, nous courûmes aussitôt aux armes et nous découvrîmes notre pièce de canon. Mais n'espérant réussir qu'autant qu'ils surprennent leurs victimes, les insulaires s'enfuirent avec la plus grande précipitation dès qu'ils s'aperçurent que leurs intentions nous étaient connues. L'objet de notre voyage ne pouvant être atteint sur ce point, nous levâmes l'ancre et, longeant la côte, nous allâmes à quelques milles plus loin, à la baie de Plenty. Les insulaires y sont en grand nombre ; ils sont belliqueux, voleurs et perfides. Notre capitaine permit à quelques-uns des principaux chefs de venir à bord : il eut pour eux beaucoup d'égards, espérant ainsi les disposer à trafiquer avec nous. Sa conduite adroite lui réussit ; nous obtînmes en deux jours autant de lin que nous en désirions.

Nous fûmes continuellement sur nos gardes pendant ces deux jours, car les insulaires firent plusieurs tentatives

pour surprendre le navire; mais notre vigilance, excitée par l'avis que notre interprète nous avait donné si à propos, déjoua leurs projets. Nous retournâmes dans la baie des Iles arrimer nos marchandises et faire de la place pour nos provisions. Lorsque nous eûmes achevé le tonnelage de nos barils, nous allâmes à quelques milles de là, à un endroit nommé Towronga, situé à l'entrée de la baie de Plenty. Towronga offre un bon port pour les petits bâtimens; à marée basse, il y a trois brasses d'eau. Le pays est montagneux, coupé par des bouquets de bois si agréablement jetés çà et là, qu'il ressemble à un parc dessiné par une main habile. Les montagnes sont couvertes de verdure; chaque vallon est arrosé par un ruisseau qui tantôt serpente paisiblement dans un silence délicieux, et tantôt, arrêté par des débris de rochers ou par des arbres, semble s'irriter de ces obstacles, se gonfle et s'échappe en cascades successives. Nous apprimes qu'on trouvait dans ce lieu beaucoup de cochons sauvages : leur chasse devant nous retenir assez long-tems, nous jetâmes l'ancre. Nos entrevues avec les insulaires confirmèrent, du moins en apparence, ce qu'on nous avait dit de leurs dispositions amicales; et, pendant quelques jours, nous obtînmes des vivres en suffisante quantité : mais cela dura peu, car au bout de sept semaines nous n'avions encore que sept tonneaux de pommes de terre et trois de viande préparée.

Notre interprète recommanda au capitaine d'envoyer une barque à Walkitanna, établissement situé à environ cinquante milles de Towronga où nous étions, l'assurant qu'il y trouverait des vivres en abondance.

En conséquence la barque fut gréée, et je fus chargé du commandement. Le lendemain matin je partis avec notre interprète et un homme de l'équipage. A minuit nous je-

tâmes l'ancre dans une petite baie qui est en avant de l'établissement. Au point du jour nous remontâmes la rivière et, à un quart de mille environ, nous nous trouvâmes en face du *pah* ou village. Ce pah, comme tous ceux que j'ai vus dans la Nouvelle-Zélande, est situé sur une montagne escarpée, et de forme conique. Sa force naturelle est encore augmentée par une espèce de parapet en terre. On y arrive par un sentier tournant et très-étroit que les Européens ne peuvent gravir sans danger, tandis que l'habitant de la Nouvelle-Zélande court nu-pieds sur les rocs les plus hérissés de pointes avec une extrême légèreté.

Des insulaires rassemblés au lieu de notre débarquement nous saluèrent de leur *héromoni,* parole d'amitié qui veut dire : venez ici. Notre interprète les ayant informés de l'objet de notre visite, leur joie devint excessive; ils dansèrent et chantèrent autour de nous en faisant les gestes les plus bizarres, et ils déclarèrent qu'ils nous rendraient tous les services qu'ils pourraient. Ils nous conduisirent à l'habitation de leur chef, par le sentier dont j'ai parlé. C'était une petite hutte faite de pieux enfoncés en terre; les parois et le toit étaient de roseaux arrangés de façon à ne pas laisser pénétrer la pluie. La seule ouverture qui donnât du jour et de l'air était une petite porte de roseaux à coulisse, et à peine assez large pour laisser passer un homme. La hauteur de cette hutte ne permettait pas que l'on s'y tînt debout. Elle était entourée d'une espèce de galerie ornée de sculptures grossières, peintes en rouge, ce qui désignait le rang et la famille du chef. Les huttes des autres membres de cette peuplade sont tout-à-fait misérables et ressemblent à des toits à porc. Ils ont l'habitude de dormir en plein air, et il faut que le tems soit bien rigoureux pour les forcer à chercher un abri dans ces cahutes. Ils dorment assis les jambes pliées sous eux, et ils sont cou-

verts d'une natte de jonc; en sorte que, pendant la nuit, ils ont l'air de petites meules de foin éparpillées sur le revers de la montagne.

Le chef auprès duquel on nous introduisit se nommait Enararo, ou le *lézard*. Il était grand, bien fait, d'une forte stature, et d'un aspect imposant. Tout son corps était tatoué. Nous le trouvâmes assis devant sa hutte, ayant une belle natte sur les épaules. Sa figure était barbouillée d'huile et d'ocre rouge. Ses cheveux arrangés à la mode du pays étaient attachés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes de poé, oiseau très-remarquable. Dès qu'il fut informé de ce que nous désirions, il nous montra un assez grand nombre de beaux cochons qu'il consentait à nous céder. Je le priai de les envoyer par terre à l'endroit où notre navire était stationné, mais il répondit que cela lui était impossible attendu qu'il était en guerre avec quelques-unes des tribus intermédiaires. Je ne vis d'autre moyen que de retourner à notre bâtiment, la barque étant trop petite pour transporter ces provisions. Malheureusement le vent était contraire et la mer très-houleuse; nous étions obligés de courir des bordées et de nous tenir au large. La nuit survint; le vent fraîchissant du nord-ouest, nous prîmes des ris, et notre petite barque se soutint mieux que nous n'aurions pu l'espérer; mais au point du jour nous nous trouvâmes tellement sous le vent de la rivière, que nous fûmes forcés de retourner à Walkitanna. Le vent s'étant calmé; nous prîmes nos rames, et, à trois heures après midi, nous étions revenus au même point que nous avions quitté la veille. Le capitaine m'avait dit de lui envoyer, par terre, un homme avec un guide, si j'étais retenu par les vents ou par quelque autre circonstance. Voyant que le vent se fixait au nord-ouest et qu'il n'était guère probable que la barque pût rejoindre le bâtiment, je priai notre

interprète d'y aller par terre. Il refusa ainsi que mon matelot, n'osant ni l'un ni l'autre se fier aux insulaires qu'ils pourraient rencontrer. Je me décidai donc à y aller moi-même; j'engageai un des chefs de cette tribu à venir avec moi, et nous nous mîmes en route le lendemain à la pointe du jour.

Je trouvai le pays montagneux, coupé de nombreuses rivières dont il nous fallait souvent côtoyer les bords pendant des milles entiers avant de trouver un endroit guéable; ce qui alongea de beaucoup notre route. Le lin croît en abondance sur ces rives; on y voit de petites pièces de terre cultivées, qui produisent des choux, des pommes de terre, des panais, des carottes, une petite espèce de navet, des melons d'eau et des pêches. La culture de l'oranger y a été introduite avec assez de succès. Les arbres les plus remarquables sont le kaikaterre et le cowry : ils s'élèvent tous les deux à une hauteur prodigieuse et sans une seule branche; ils seraient excellens pour faire des mâts de grands vaisseaux. Le kaikaterre se trouve dans les endroits marécageux et sur le bord des rivières; sa feuille paraît être persistante et ses baies sont rouges. Le cowry, qui lui est préféré, croît dans les terrains sablonneux; il a un très-beau feuillage et contient beaucoup de résine. Une grande partie du voyage se fit à travers les sables, ce qui le rendit très-pénible. Enfin, après avoir marché pendant deux jours et deux nuits en évitant avec soin la rencontre des insulaires, nous arrivâmes auprès de notre bâtiment : je donnai à mon guide une couple de tomahauks et un peu de poudre, ce dont il parut très-satisfait. Dès que notre capitaine sut que nous avions trouvé des provisions à Walkitanna, il leva l'ancre et se dirigea vers l'établissement devant lequel nous arrivâmes la nuit suivante. Les habitans parurent joyeux de nous revoir; ils vinrent à nous dans de grandes

barques, nous apportant d'abondantes provisions de porc que nous leur achetâmes sans aller jusqu'au mouillage. Enararo vint à bord et nous traita avec une apparente cordialité. Son peuple semblait animé des mêmes sentimens, et, conformément aux ordres qu'il en avait reçus, il se tint à distance de notre navire. Nous rangeâmes nos provisions sur le pont le mieux qu'il nous fut possible afin qu'il en tînt davantage; et, le vent fraîchissant au sud-est, nous retournâmes dans la baie de Towronga pour tuer et saler nos cochons; mais la quantité n'étant pas suffisante, nous mîmes encore une fois à la voile pour Walkitanna, où nous arrivâmes le dimanche, 1er mars 1829. Le tems étant superbe, nous jetâmes l'ancre entre l'île de Maltora et l'île principale. A peine étions-nous arrivés que les insulaires vinrent en grand nombre; nous n'avions besoin que de vingt porcs, et ce fut tout ce que nous leur achetâmes.

Le lundi 2 mars, à six heures du matin, la barque fut envoyée à terre avec un officier et huit hommes, y compris l'interprète, pour tuer et préparer promptement nos porcs à une source d'eau chaude qui se trouvait sur la côte à peu de distance du vaisseau. A une heure après midi nous les hélâmes pour qu'ils vinssent dîner; comme ils ne nous entendaient pas, le capitaine alla les trouver et me laissa avec trois hommes le soin du bâtiment, ne se méfiant nullement des intentions perfides des insulaires. Enararo était alors à bord avec dix ou douze des siens. Je remarquai plusieurs fois qu'ils parlaient avec chaleur du *kibbouki*, le bâtiment, et, soupçonnant quelque trahison, je dis au commis aux vivres, qui était un Otaïtien, de sortir les sabres et de surveiller Enararo, que je vis redresser son arme. A ce signal ses hommes se précipitèrent sur les haubans du grand mât, ayant chacun un fusil qu'ils avaient

caché dans leurs canots. Dans ce moment critique nous n'avions pas de pistolets sur le pont, et je sentais bien que si l'un de nous descendait pour les chercher, Enararo en profiterait pour commencer l'attaque. Comme nos fusils avaient été placés dans la hune de misaine, non-seulement pour qu'ils fussent plus en sûreté, mais aussi crainte de surprise, j'ordonnai à l'un de mes hommes d'y monter et de tirer sur Enararo; mais comme il n'était pas convaincu aussi bien que moi des mauvais desseins des insulaires, il refusa d'obéir. Il n'y avait pas cependant un moment à perdre : je montai moi-même dans la hune en ordonnant d'avoir l'œil au guet. Malheureusement mes hommes m'écoutèrent peu, disant que je méditais la mort d'un innocent, et ils continuèrent à plaisanter entre eux. Mais dès qu'Enararo me vit dans la hune occupé à dénouer les fusils, il tira sur un des nôtres, qui était à trois pas de lui et qui s'amusait à jouer avec son sabre; la balle passa au travers de sa tête, qu'Enararo lui coupa aussitôt avec sa *mearce*, sorte de petite massue, qui se termine par un caillou aiguisé. Tous les siens sautèrent alors sur le pont, et les deux pauvres matelots qui nous restaient furent massacrés. Les insulaires tirèrent ensuite sur moi sans m'atteindre; mais, au moment où j'armais mon fusil, Enararo m'envoya dans le bras droit une balle qui brisa l'os. Quand ils me virent tomber dans la hune, ils commencèrent leur danse de guerre en faisant d'horribles hurlemens, puis ils se mirent à piller le navire. Quoique je fusse presque accablé par la douleur, je remarquai que, dans la chaleur du pillage, ces misérables n'avaient aucun égard pour l'autorité de leur chef; et comme ils ne voulaient point lâcher prise, quelques-uns furent tués sur place. Leur diligence à remplir leurs canots fut extrême. Enararo ordonna à un des siens de venir me prendre; cet homme, ne pouvant

y parvenir à lui seul, appela à son aide, et je fus traîné dans un des canots. Le soleil était couché; les sauvages firent force de rames pour entrer dans la baie avant la nuit, ce qui alors est extrêmement dangereux. Nous y arrivâmes sans accident, quoique nous eussions à passer sur un brisant. Quelques-uns des canots, trop chargés, principalement ceux qui l'étaient de nos armes et de nos munitions, chavirèrent; les insulaires parvinrent à se sauver, mais ils perdirent et leur butin et leurs canots.

J'ignorais le sort du capitaine et celui de l'équipage; je croyais même qu'ils avaient tous été taillés en pièces, et je me voyais la seule victime qui eût survécu. Destiné à souffrir de la part de ces cannibales les plus horribles tortures avant qu'ils assouvissent sur moi leur passion pour la chair humaine, j'aurais dû regarder avec indifférence la perte de leurs canots; mais malgré l'agonie de corps et d'esprit dans laquelle j'étais, je vis avec ravissement cet acte de justice. Quand nous fûmes arrivés à l'établissement, les femmes nous entourèrent en chantant, en dansant, en faisant toutes les démonstrations d'une joie extravagante, et en louant leurs héroïques maîtres de l'action courageuse que, dans leur opinion, ils venaient de faire. Lorsque les indigènes eurent débarqué leur butin, ils allumèrent de grands feux, autour desquels ils se réunirent. La lueur des flammes faisait voir de plus en plus leurs horribles contorsions. Ils paraissaient discuter avec violence : j'entendais assez leur langage pour comprendre que j'étais l'objet qui les occupait si vivement. Mon sort me parut inévitable; la plupart des sauvages demandaient ma mort : Dieu en ordonna autrement. Je dus mon salut au chef, qui m'avait servi de guide et qui intercéda pour moi, promettant que, si ma rançon n'arrivait pas à une époque fixée, ce serait lui-même qui me tuerait, mais qu'un fusil valait bien

mieux que ma personne. Ce raisonnement décida les insulaires à différer ma mort.

Alors il me conduisit dans sa hutte. Tous les événemens de cette pénible journée se retraçant tour à tour à ma pensée, j'offris à Dieu des actions de grâce pour ma délivrance miraculeuse, et j'implorai sa miséricorde.

Je passai les deux premières nuits sans fermer l'œil ; tout ce que j'avais éprouvé, et la douleur que me causait mon bras, ne m'en laissaient pas la possibilité. Mes plaintes importunèrent mon hôte, au point qu'il me mit hors de sa hutte ; je me traînai sous une espèce de hangar qui était tout auprès. Pendant ces deux jours personne n'avait songé à me soulager : enfin je trouvai un morceau de cuir, que je plaçai comme une éclisse autour de mon bras ; puis, déchirant mon bas pour me servir de bandage, mon hôte le serra sur ma blessure, et j'allai plusieurs fois la laver à la rivière, où l'un de mes gardiens m'accompagnait. La balle avait traversé l'os, et il restait encore du plomb que je ne pouvais extirper. Le second jour de ma captivité, me trouvant du côté du *pah* qui fait face à la baie, la vue d'une goëlette attira mon attention. Lorsqu'elle fut proche de notre misérable navire, dont presque tous les agrès avaient été enlevés, je vis les insulaires l'abandonner en toute hâte et la goëlette chercher à le remorquer hors de la baie. Je suppliai ces misérables de me mener à bord, leur promettant ma rançon et des indemnités ; ils furent sourds à mes prières. On concevra, mieux que je ne pourrais l'exprimer, ce que j'éprouvai en voyant s'éloigner ces deux vaisseaux, qui pouvaient seuls m'assurer quelque chance de salut. Je tâchai de me résigner à mon sort, puisqu'il était inévitable, mais l'amour de la vie et cette pensée que je venais d'échapper au plus grand danger firent rentrer dans mon ame un rayon d'espoir. Ce qui m'arriva le len-

demain n'était cependant pas de nature à diminuer mes mortelles anxiétés. Un des indigènes m'apporta la tête d'un de mes infortunés compagnons : c'était celle de l'Otaïtien qu'ils avaient préparée avec beaucoup de soin et tatouée. Ils conservent ainsi un grand nombre de têtes, et c'est même une de leurs branches de commerce ; je frissonnai à l'idée que la mienne ne tarderait pas à en faire partie.

Le matin du quatrième jour de ma captivité, je fus vivement alarmé en voyant les insulaires se réunir autour de moi. J'en demandai la raison : c'était, me dirent-ils, le peuple de Towronga, tribu voisine, qui venait les attaquer avec des forces supérieures aux leurs.

Peu après, Enararo parut tenant le sextant du capitaine ; il me le donna en me disant d'observer le soleil et de l'instruire si véritablement la tribu de Towronga s'avançait vers la sienne. Le refuser m'eût été fatal ; il ne l'était pas moins de mal prophétiser. Toutefois réfléchissant, d'après le caractère bien connu de ces insulaires, que la nouvelle du pillage de notre bâtiment devait avoir excité la cupidité des peuplades voisines, j'obéis aux ordres d'Enararo, j'observai la hauteur du soleil et demandai un livre, que j'eus l'air de consulter attentivement. « Oui, lui dis-je, la tribu de Towronga s'avancera vers ton peuple avec des intentions hostiles. — Et quand ? » me demanda-t-il. Mon agitation était extrême, je savais à peine ce que je disais et lui répondis : « Demain. » Il parut content de moi et se prépara à une défense vigoureuse. Les naturels construisirent du côté de la rivière et au pied du *pah* une espèce de rempart en terre de quatre pieds de hauteur, sur lequel ils placèrent nos caronades et nos pierriers, et ils attendirent avec impatience et sans crainte l'aurore du jour suivant. Elle paraissait à peine que j'entendis une décharge de mousqueterie. Enararo, se précipitant dans ma hutte,

m'annonça que l'attaque de ceux de Towronga avait lieu ainsi que je l'avais annoncé. Sa confiance en mes prédictions ne connaissait plus de bornes ; il me supplia de lui dire s'il serait vainqueur. Je lui répondis que oui, ce qui inspira une nouvelle ardeur à son peuple, parmi lequel ma première prédiction s'était promptement répandue. L'ennemi était alors de l'autre côté de la rivière ; il avait commencé un feu très-vif, auquel ceux de Walkitanna répondaient vigoureusement. Un d'eux me conduisit derrière l'établissement, pensant que j'y serais moins en danger ; ma vie était devenue un objet de sollicitude. J'entendis bientôt après, le bruit d'un de nos canons, puis ensuite des chants de victoire ; cette décharge avait produit une telle frayeur parmi les assaillans qu'ils s'étaient enfuis dès qu'ils l'avaient entendue. Enararo vint à moi suivi de plusieurs chefs m'appelant *atua*, dieu. On coupa la tête des blessés ennemis restés prisonniers ; on enleva et nettoya l'intérieur des corps ; on les fit cuire ; et l'avidité que montrèrent ces sauvages, hommes et femmes, à cet horrible repas, dont je fus malheureusement spectateur, me persuade qu'ils préfèrent la chair humaine à toute autre nourriture.

Comme leur manière de conserver les têtes pendant plusieurs années sans que les traits subissent la moindre altération, peut exciter quelque curiosité, j'en rendrai compte ici. Lorsque la tête a été séparée du tronc et toutes les parties intérieures enlevées, on l'enveloppe de feuilles et on la met dans un four en pierres, que l'on a assez fortement chauffé et que l'on enfonce dans la terre en le recouvrant de gazon. La chaleur est modérée et fait évaporer doucement l'humidité, qu'on essuie avec soin jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Après quoi on expose la tête assez long-tems à l'air pour que la siccité soit parfaite. Les traits, les dents, les cheveux de quelques-unes de ces têtes sont

comme lorsqu'elles étaient pleines de vie, et restent dans cet état pendant des années entières.

L'usage de conserver les têtes est commun dans toute la Nouvelle-Zélande : ce sont leurs trophées de guerre. Quand elle cesse, ils rendent ces têtes aux familles des défunts afin que la paix soit durable. Ils les donnent maintenant aux Européens pour un peu de poudre à canon. Les insulaires que j'ai vus sont généralement grands, bien faits, actifs ; ils ont la peau basanée, les cheveux noirs et souvent bouclés, les dents blanches et régulières. Ils sont divisés en deux classes : les *rongatidas* ou chefs avec leur famille et leur parenté ; les *coukis* ou esclaves, qui sont presque tous noirs, d'une stature plus petite et paraissent être d'une autre race.

Avant qu'ils soient tatoués, les traits de l'habitant de la Nouvelle-Zélande sont agréables, quelquefois même d'une beauté remarquable. Quand un jeune homme arrive à l'âge de vingt ans, il doit se soumettre à cette opération pénible ou bien il est considéré comme un être sans courage.

Généralement ils la supportent avec fermeté. On s'y prend ainsi : le patient pose sa tête sur les genoux de celui qui doit le tatouer, et qui commence par tracer les lignes particulières à sa tribu. Un petit ciseau, fait d'os de poisson, incise la peau jusqu'aux chairs ; on applique ensuite sur ces incisions une préparation de charbon. L'inflammation qui en résulte est telle qu'on est obligé de s'y prendre à plusieurs reprises et qu'il faut des mois entiers avant qu'un homme soit complètement tatoué. Les femmes se soumettent à cette opération, mais on leur fait moins d'incisions qu'aux hommes. Le vêtement de ces insulaires consiste en deux nattes d'un lin soyeux et artistement travaillé par les femmes ; l'une de ces nattes est jetée sur l'épaule, l'autre est attachée par une ceinture autour du corps. Lorsque le

tems est mauvais, ils portent une plus grande natte qui les couvre entièrement. Leurs cheveux sont huilés, réunis en touffe sur le sommet de la tête et ornés des plumes du poé. Quand ils vont combattre, ils se peignent le corps d'huile et d'ocre rouge. On perce les oreilles aux enfans des deux sexes et on agrandit progressivement le trou, en y introduisant de petits bâtons, car plus ce trou est grand et plus il est regardé comme un ornement. Les classes supérieures y suspendent la dent d'un poisson rare, et cette marque de distinction est telle qu'un *couki* n'oserait se la permettre. Ils portent aussi autour du cou une image grotesque gravée sur du talc vert : ils paraissent y tenir beaucoup, car on la garde, dans une même famille, pendant des générations entières. L'habillement des femmes est semblable en tout à celui des hommes. Généralement elles ont le maintien modeste ; leur teint ressemble à celui des Italiennes : elles sont belles, bien faites, et supportent avec une douceur et une patience extraordinaires les brutalités de leurs maris. Épouses tendres et fidèles, elles aiment passionnément leurs enfans.

Toutefois il existe parmi elles un usage dont la seule pensée fait frémir. Lorsque le nombre des filles dépasse celui des garçons, la mère elle-même, dès la naissance de son enfant, le tue en appuyant fortement son doigt sur la partie du crâne appelée la fontaine ; mais la plupart de ces mères voient sans doute avec horreur une coutume aussi révoltante. La pluralité des femmes a lieu dans les classes supérieures, mais il existe une grande distinction entre l'épouse principale et les autres. Celle-ci étant toujours la fille d'un chef, c'est la politique qui décide de ces sortes d'unions. Ses enfans l'emportent sur ceux des autres femmes, qui ne sont auprès d'elle guère mieux que des domestiques. A la mort du chef, l'épouse principale se pend ordi-

nairement, et cette action porte avec elle un caractère sacré.

Il ne m'arriva rien d'intéressant jusqu'au 9 mars. Mais, ce jour-là, j'appris, contre toute attente et avec une joie impossible à décrire, que ma rançon était arrivée. Cette délivrance extraordinaire était due aux événemens suivans.

Quand le capitaine quitta le bâtiment pour aller sur la côte, la première chose qu'il aperçut fut un insulaire emportant les sabres de nos gens; et lorsqu'il eut rejoint ceux-ci, il apprit qu'effectivement ils avaient été dépouillés de leurs armes.

Il donna aussitôt l'ordre de détacher la chaloupe, mais les rames n'y étaient plus : on vit, sur un des rochers, l'insulaire qui les avait prises et qui les tenait encore. Nos gens le poursuivirent avec tant de vigueur qu'il jeta les rames et s'enfuit. Comme ils revenaient vers la chaloupe, les sauvages cachés derrière les rochers tirèrent sur eux, et ne leur firent heureusement aucun mal. Ils avaient à peine quitté le rivage qu'ils s'aperçurent que les insulaires s'étaient emparés du brick : ils étaient sans armes; par conséquent il était inutile de songer à sauver le bâtiment. Ils s'avancèrent en pleine mer, se dirigeant vers le nord-ouest en faisant force de rames, et ils eurent l'heureux hasard de rencontrer la goëlette la *Nouvelle-Zélande*, capitaine Clarke, venant de Sydney, et qui les reçut à son bord. Ce capitaine, apprenant le sort de notre bâtiment, résolut de le reprendre, ce qu'il fit ainsi que nous l'avons vu. Les lambeaux de chair humaine répandus sur le pont, les débris du feu qu'on y avait allumé, ne laissèrent pas de doute que les malheureux restés à bord n'eussent été dévorés par ces cannibales. La goëlette rentra dans le mouillage de Towronga. Là, on apprit que j'étais encore vivant et prisonnier à Walkitanna. Le capi-

taine envoya deux chefs porter des fusils pour ma rançon; ils allèrent par terre et arrivèrent le 9 mars. Je partis aussitôt avec eux : ma faiblesse me rendit encore ce voyage plus pénible que la première fois. J'eus beaucoup de peine à traverser les montagnes couvertes de fougère tellement mouillée par la rosée que je ne pouvais m'y reposer.

Mes guides me procurèrent cependant quelque soulagement en faisant dans le sable des trous dans lesquels je me couchais jusqu'à ce que le froid et le frisson m'obligeassent à marcher de nouveau; il nous fallut aussi faire de nombreux détours pour éviter les insulaires. Après trois jours et trois nuits d'une marche pénible, nous atteignîmes Towronga, où j'eus le bonheur inexprimable de retrouver mon capitaine et mes camarades, et où nous nous racontâmes tous les événemens qui s'étaient passés depuis notre séparation.

Nous arrivâmes le 15 mars dans la baie des Iles. Le capitaine me mena à terre auprès du Rév. M. Williams, missionnaire établi dans ces parages; mais, n'étant pas médecin, il ne put me donner d'autre secours qu'une poudre pour empêcher l'excroissance des chairs. Je partis pour Sydney (1) le 17, à bord de la *Nouvelle-Zélande,* et nous arrivâmes le 25, ayant ainsi passé vingt-trois jours sans aucun secours des gens de l'art. On extirpa de mon bras trois plombs et plusieurs esquilles; la blessure était en si mauvais état que le chirurgien voulait faire l'amputation; je n'y pus consentir. Je passai trois mois à Sydney pendant lesquels ma blessure se guérit; mais désespérant de pouvoir jamais me servir assez bien de mon bras pour continuer mon service dans la marine, je retournai en Angleterre où j'arrivai après une traversée de quatre mois et demi.

(*United Service Journal.*)

(1) Dans les établissemens anglais de la Nouvelle-Galles du Sud.

EXCURSION AUX ÉTATS-UNIS.

N° III.

WEST-POINT. — ALBANY. — EXCURSION DANS LE MASSACHUSSET. — TREMBLEURS DE LEBANON. — TERRES NOUVELLEMENT DÉFRICHÉES. — CANANDAIGUA.

Mon projet étant de visiter l'école militaire de West-Point, nous continuâmes notre navigation sur l'Hudson, qui, à mesure que nous avancions, prenait plus de grandeur et de magnificence. La description la plus brillante ne donnerait qu'une idée bien imparfaite de la beauté des paysages qui bordent cette partie du fleuve : à l'occident, des rochers majestueux s'avancent jusqu'au rivage ; leurs sommets, couverts de verdure, présentent des formes bizarres et inégales de l'effet le plus pittoresque ; adossées à leurs bases, on aperçoit quelquefois une hutte, une pauvre cabane, demeures de quelque famille peu aisée. De l'autre côté du fleuve, le pays, quoique toujours agreste, est bien cultivé ; la vue se repose sur des villages, des fermes, des maisons de campagne de l'aspect le plus riant, et qui contrastent d'une manière frappante avec les rochers sauvages de la rive opposée. Les nombreux détours de la rivière varient à chaque instant ces délicieux tableaux, qui sont encore embellis par les ruines d'anciennes constructions militaires. C'est au milieu de ce beau paysage qu'est située l'école de West-Point. On ne pouvait choisir un lieu plus favorable pour remplir le but qu'on s'était proposé. Les bâtimens occupent une plaine élevée, baignée des deux

côtés par la rivière et environnée de montagnes escarpées ; les casernes, l'académie, une foule d'autres constructions accessoires, donnent à cette école l'apparence d'un village. Il n'existe pas en Amérique d'autre institution de ce genre, et c'est le gouvernement central qui pourvoit seul aux frais de son entretien.

La création de cet établissement a non-seulement pour but de former des jeunes gens qui veulent entrer dans l'armée, mais encore de répandre le goût des connaissances scientifiques dans les différentes parties de l'Union, et d'y donner quelque idée de la discipline militaire, connaissance qu'il est très-important de répandre dans un pays dont les forces de terre consistent surtout dans des milices ou gardes nationales, puisque l'armée, proprement dite, n'est que de 6,000 hommes. Si l'Amérique avait un jour une guerre à soutenir, disent les partisans de cette école, elle trouverait dans les nombreux élèves de West-Point des officiers aussi braves qu'expérimentés.

J'ai visité cet établissement avec attention, et, autant qu'il m'a été possible d'en juger, il m'a paru dirigé avec sagesse. La discipline, l'ordre, la propreté, ne laissent rien à désirer ; les progrès des élèves sont aussi fort satisfaisans. Toutefois, je crains que le résultat ne réponde pas entièrement au but qu'on s'était proposé. Je doute beaucoup qu'il produise une diffusion de lumières aussi générale qu'on le suppose. On s'imaginera peut-être qu'un faux patriotisme, une jalousie injuste, ont dicté ce jugement; mais ce ne fut pas au moment où je quittai West-Point qu'il fut porté; c'est après avoir parcouru toute l'Union que ma confiance dans l'utilité de cet établissement s'est considérablement affaiblie. Cette école contient 250 élèves ; on y est admis depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à dix-sept ; le cours d'études qui y est suivi dure quatre années : au bout

de ce tems, les élèves subissent des examens sévères. Ceux qui les passent avec succès reçoivent un brevet d'officier, et sont placés dans l'armée de la confédération. On renvoie ceux qui ont mal employé leur tems, et ils ne peuvent plus espérer d'obtenir aucun emploi dépendant du gouvernement. Les nominations sont faites par le président des États-Unis.

L'étude des mathématiques est celle qui, jusqu'à présent, a été cultivée avec le plus de soin et de succès; cependant, le génie civil et militaire, les fortifications, l'arpentage sont également enseignés. On s'occupe aussi d'astronomie; mais, comme les États-Unis ne possèdent encore qu'un seul observatoire, les progrès des élèves, dans cette science, sont extrêmement bornés; ils apprennent le dessin et la langue française, moins dans l'intention de la parler purement que pour être à même de consulter les excellens ouvrages militaires écrits dans cette langue. Le gouvernement n'ayant point établi de chaire de chimie, les élèves ne reçoivent que des notions très-imparfaites de cette science si importante, celle qui est destinée à exercer le plus d'influence sur l'avenir des sociétés. Il y a des cours particuliers de minéralogie et de belles-lettres.

La police et la discipline de cet établissement m'ont paru excellentes, mais extrêmement sévères; les élèves montent la garde et font le service militaire comme dans une garnison; leurs moindres fautes sont rigoureusement inscrites dans un registre tenu par le gouverneur, qui, par ce moyen, a sans cesse sous les yeux le relevé, par jour, par semaine et par mois, de la conduite de chacun d'eux.

J'ai examiné le registre de l'année 1826; sur 250 élèves, six seulement étaient exempts de fautes; ils étaient plus heureux, comme on voit, que ce juste de l'Évangile, qui pèche au moins sept fois par jour. Un seul en avait 621;

la grande majorité variait de 100 à 120. Je doute que les bons effets que l'on retire de cette méthode l'emportent sur l'inconvénient de donner une aussi humiliante publicité aux fautes d'une jeunesse étourdie, qui peut être découragée par la crainte de ne pouvoir jamais se laver de cette tache.

J'assistai à tous les exercices ; les manœuvres d'infanterie furent exécutées avec une précision parfaite ; celles de l'artillerie laissaient beaucoup à désirer. Je ne remarquai pas, dans ces jeunes gens, cet air ferme, cette taille droite et dégagée, en un mot cette tournure militaire, caractère distinctif et presque indélébile des élèves de nos écoles européennes ; la plupart avaient les épaules élevées et le dos rond, ce qui leur donnait une disgrâce remarquable. C'est, du reste, un défaut qui est inhérent au pays : on reconnaît un Américain à ses épaules arrondies aussi bien qu'à son accent, et il ne peut pas plus dissimuler les premières que se défaire du second.

En quittant West-Point, nous montâmes dans un bateau à vapeur élégant et commode, et, en moins de six heures, nous franchîmes les cinquante-neuf milles qui nous séparaient de Cats-Kill, faisant ainsi plus de dix milles (3 lieues un tiers) par heure ; il est bon d'observer que nous nous arrêtâmes plusieurs fois pour prendre ou déposer des passagers sur le rivage.

Lorsque nous débarquâmes à Cats-Kill, nous étions tous étourdis d'une traversée si rapide. Ma famille ayant besoin de repos, nous montâmes sur-le-champ dans un *stage* ou diligence. Il y a trois banquettes dans l'intérieur, et les panneaux sont remplacés par des rideaux de cuir qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Cette manière de voyager est assez agréable pendant l'été ; mais dans ce climat, où les hivers sont si rigoureux, les voyageurs doivent horriblement souffrir du froid. La ville de Cats-Kill m'a paru

propre et bien bâtie ; elle possède deux églises d'une belle apparence. Une jolie rue d'un quart de mille de longueur est bordée de chaque côté de boutiques assez élégantes ; on y rencontre des *stages*, des *hackney-coaches*, des voitures de maître, enfin le mouvement et le luxe d'une ville riche et commerçante.

Nous fîmes le lendemain une excursion dans les montagnes de Cats-Kill, qui s'élèvent à la droite de l'Hudson ; le High-Peak, qui est la plus haute, est à 620 toises au-dessus du niveau de la mer. Arrivés à un endroit nommé Pine-Orchard (verger de pins), à raison sans doute du grand nombre et de la beauté des pins qui y croissent, nous nous arrêtâmes quelques instans pour jouir de la vue riante et pittoresque qu'on découvrait de ce point. Nous avions à nos pieds la riche vallée de l'Hudson, et dans l'éloignement nous pouvions distinguer ce beau fleuve dont le cours paisible était bordé d'îles verdoyantes. Depuis un tems immémorial Pine-Orchard est un lieu de rendez-vous, où les habitans d'Albany et de New-York se réunissent pour faire des parties de plaisir ; mais depuis l'établissement des bateaux à vapeur, le nombre des visiteurs s'est tellement accru, que les chétives ressources qu'offraient quelques misérables cabanes sont devenues très-insuffisantes pour subvenir aux besoins de la multitude de *touristes* qui fréquentent ce lieu à la mode. Une compagnie a fait construire un magnifique hôtel sur les bords mêmes du précipice, à six cents pieds au-dessus du niveau du fleuve. Cette spéculation a parfaitement réussi, et les *fashionables* qui visitent aujourd'hui les monts Cats-Kill, trouvent dans cette auberge élégante toute la recherche et le luxe auxquels ils sont accoutumés. Le jour suivant nous nous rendîmes aux chutes de Cauters-Kill, et nous revînmes par la vallée de la Clone, qui coupe cette chaîne de montagnes. Ce canton

est encore plus varié et plus pittoresque que celui que nous avions visité la veille, et le plaisir dont nous jouîmes ne fut pas trop acheté par cinq heures d'une marche pénible dans des chemins rompus, inégaux, semés de roches énormes et de pierres roulantes. Après les fatigues de cette course, le dîner qu'on nous servit à notre retour nous parut délicieux. La saison à la mode n'étant point encore arrivée, nous occupions seuls le somptueux hôtel de Pine-Orchard.

Nous reprîmes le lendemain la route de Cats-Kill. En arrivant nous entendîmes le bruit du tambour, et nous aperçûmes des drapeaux et une foule de soldats qui encombraient les rues. Je ne pouvais revenir de mon étonnement, car cet appareil guerrier était ce que je m'attendais le moins à rencontrer en Amérique. On m'apprit qu'on était à une des époques fixées pour le rassemblement de la milice, qui se réunit ainsi plusieurs fois l'année pour faire l'exercice. Jamais, cependant, je ne vis rien de moins martial que l'aspect de ces troupes, et j'ai peine à comprendre qu'on puisse conserver un mode d'instruction aussi vicieux que celui auquel est soumise la milice de ce pays. Si un événement quelconque exigeait un service réel, des hommes tout-à-fait étrangers à la profession des armes combattraient avec plus d'ordre et d'ensemble que ceux qui, pendant plusieurs années, ont fréquenté ces tumultueux rassemblemens. Ce n'est point mon opinion seule que j'énonce ici; c'est aussi celle de tous les militaires instruits avec lesquels je me suis entretenu sur ce sujet.

Plusieurs officiers de la milice étant venus dîner à la taverne où nous logions, je les abordai dans l'espoir de causer avec eux; mais mon attente fut trompée; ces messieurs expédièrent leur dîner avec une telle hâte et d'un air si ta-

citurne, qu'au bout de dix minutes, et avant que je me fusse décidé à leur adresser la parole, je restai seul avec un individu qui, s'apercevant que j'étais étranger, s'approcha de moi, et, avec une cordialité peu commune dans l'Union, offrit de me donner tous les renseignemens que je pourrais désirer sur l'organisation militaire de ce pays.

D'après les tableaux de Watterston, publiés à Washington en 1819, la milice des États-Unis s'élevait à 1,114,000 hommes; la population de tout le pays, y compris 1,500,000 esclaves, était estimée à 12,348,400 habitans; par conséquent la milice se composait du dixième de la nation. Le nombre et l'époque des réunions indiquées pour l'instruction de ces troupes varient dans les différens états; cependant, en général, elles sont fixées à six, qui durent chacune quatre jours. Moyennant huit dollars, le gouvernement fournit un fusil à chaque soldat. La milice ne reçoit aucune solde, excepté lorsqu'elle fait un service actif; elle est alors payée comme troupe régulière. Dans la plupart des états de l'Union, les officiers supérieurs de la milice sont nommés par le gouvernement, avec approbation du sénat; les capitaines et les officiers non commissionnés sont nommés au scrutin par leurs compagnies respectives. Il existe une foule de lois sur la milice, qui, dans chaque état, font naître des discussions interminables.

Les rues, les tavernes, et la plupart des maisons de Cats-Kill, étant remplies de soldats, et tout nous faisant présager une soirée bruyante, nous nous décidâmes à quitter cette ville aussitôt que la chaleur, qui pendant le jour avait été excessive, serait diminuée. Le soleil était sur le point de se coucher derrière les monts Cats-Kill, lorsque nous montâmes en voiture; pendant environ cinq milles nous suivîmes la rive gauche du fleuve. Le pays que nous

traversions était riche et populeux; la vue s'étendait sur une suite de villages, de maisons de campagne, de fermes, qui nous ravissaient par leur air de prospérité.

Le lendemain, dans la matinée du 5 juin, nous étions à Albany; cette ville est le siége du gouvernement de l'état de New-York, et sa capitale réelle, si la population, la richesse et l'importance donnent des droits à ce titre.

Depuis que, par le génie de Fulton, l'Hudson est couvert de bateaux à vapeur, le commerce d'Albany prend de jour en jour plus d'accroissement; cette ville forme, par sa position, un entrepôt naturel entre New-York et Montréal; elle possède des manufactures de tabac, de chapeaux, des brasseries, des distilleries et des usines de différens genres; on y compte de douze à treize mille habitans. L'architecture hollandaise d'un grand nombre de maisons indique leur origine: la partie ancienne de la ville ne contient que des rues étroites, celles de la nouvelle sont larges et bien bâties. Le palais du gouvernement, la banque et plusieurs églises, sont des édifices remarquables.

La traversée de New-York à Albany était considérée autrefois comme une affaire importante; on ne s'y décidait qu'après y avoir long-tems réfléchi, et elle durait souvent huit ou dix jours. Ce voyage se fait aujourd'hui en moins de trente heures, quelquefois même en douze; la distance est de 145 milles.

Si le vieil Henrich Hudson, fondateur de cette colonie, sortait de la tombe et voyait notre léger bâtiment, volant comme un oiseau, et filant douze nœuds par heure, il jurerait que c'est le véritable voltigeur hollandais dont il a si souvent entendu parler; et si on lui faisait remarquer que le vaisseau qu'il a devant les yeux n'a ni voiles ni rames, et qu'il a quitté l'île de Manathon ou New-York la soirée précédente, le vieux marin croirait être la dupe d'une

illusion fantastique. Tout le pays situé en-deçà et au-delà d'Albany prend part aux avantages de ce mode de navigation. Un grand nombre de villes et de villages, tels que Stony-Point, West-Point, Sparte, Fishill, Werburgh, bordent de chaque côté les rives de cet immense fleuve qui amène toutes les productions de l'intérieur, et transporte en retour des objets venus des parties les plus éloignées du globe.

On ignore le nom de l'homme qui, le premier, a conçu la pensée de réunir les eaux du lac Érié à celles de l'Hudson; mais celui du citoyen hardi et généreux qui a osé compromettre sa fortune dans une entreprise si hasardeuse n'est ignoré de personne. C'est à M. Clinton qu'on doit l'exécution d'un projet, considéré long-tems comme impossible, mais dont aujourd'hui le succès est certain. M. Clinton a pu recueillir avant sa mort les témoignages de la reconnaissance de son pays, mais cette justice tardive n'a été accompagnée d'aucune récompense honorable; la politique américaine a toujours eu pour maxime de laisser dans l'oubli tout individu dont les services ne lui étaient plus nécessaires. Au reproche d'ingratitude qui leur a souvent été adressé, les Américains opposent la réception enthousiaste faite à M. de Lafayette; mais cet acte isolé ne suffit pas pour faire oublier la négligence coupable qu'ils ont montrée pour les services de Jefferson, Mauroi, Clinton, et de tant d'autres qui ont sacrifié leur vie et leur fortune pour leur ingrate patrie.

Après avoir passé quelques jours à Albany, nous fîmes une excursion dans l'état de Massachusset; une grande partie de ce canton est renommée par sa fécondité. La route que nous parcourûmes pendant plusieurs milles traverse une chaîne de montagnes; de chaque côté la vue s'étend sur des villages, des champs, des vergers; les fermes,

entourées de vastes granges, sont propres et bien entretenues; tout indique que l'on n'est pas dans un pays nouvellement habité. Cette course eût été pour nous remplie d'agrément, sans la chaleur et la poussière qui nous incommodèrent excessivement.

Dans ce voyage je fus singulièrement frappé de l'habitude qu'ont les Américains de louer en toute occasion leur pays, leurs institutions, et même leur personne, soit d'une manière directe, soit par des allusions, mais toujours avec une exagération insupportable; on est étonné de leur adresse à profiter des moindres circonstances pour se faire valoir. Je remarquai un jour devant une dame, que les cochers américains ne faisaient presque usage que de la voix pour diriger leurs chevaux : «Vraiment, répondit-elle, c'est l'effet d'une intelligence surprenante dans les hommes, et d'une sagacité particulière dans les animaux, qu'on ne rencontrerait sans doute nulle autre part. » Comme je souriais sans lui répondre, elle ajouta avec vivacité : « Ne vous êtes-vous donc pas aperçu que le peuple américain était supérieurement organisé? »

L'amour-propre ombrageux de cette nation se montre dans les choses les plus frivoles comme dans les plus importantes; un Américain est toujours sur la défensive. S'il m'arrivait, dans la conversation, de louer quelque usage anglais, je voyais chacun s'agiter avec inquiétude, et ne reprendre sa tranquillité, que lorsqu'on était parvenu à me citer une coutume américaine qui surpassât celle que j'avais eu le malheur de vanter. Ce travers est porté si loin, que je ne crois pas avoir entendu une seule fois parler de l'Angleterre avec bienveillance, sans qu'aussitôt plusieurs voix ne s'élevassent pour la déprécier.

Je profitai de mon voyage dans l'état de Massachusset, pour visiter une communauté de Trembleurs, située à

Lebunon; quelques détails sur cette secte bizarre ne seront peut-être pas sans intérêt. Les Trembleurs se réunissent en communauté; mais comme ils ne reconnaissent pas la légitimité du mariage, les hommes et les femmes vivent séparés; tous les biens sont en commun, et administrés par des agens sûrs et fidèles. Les Trembleurs sont en général doux, simples et industrieux; ils font un assez grand commerce avec New-York et Albany. Les villages qu'ils habitent sont très-beaux. Je n'ai vu nulle part, même dans l'Hindostan, rien d'aussi étrange que l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Leur culte consiste principalement dans ce qu'ils appellent le travail de la danse : ils entrent dans le temple avec un air grave; les hommes se placent d'un côté, les femmes de l'autre; leur vêtement est formé d'une étoffe grossière, mais qui est remarquable par son extrême propreté. Lorsque tout le monde est réuni, on commence à chanter des psaumes; ensuite les hommes ôtent leurs habits, se mettent en ligne, et exécutent les évolutions les plus burlesques. Il est impossible de voir un spectacle plus bizarre et qui inspire plus de pitié. On ne conçoit pas qu'il y ait des hommes assez *ignorans* pour s'associer à une secte aussi extravagante. Elle est peu nombreuse, et ne fait pas beaucoup de prosélytes.

En quittant Albany, nous nous dirigeâmes vers les états de l'ouest, dans l'intention de nous rendre directement aux chutes du Niagara; mais le désir de voir le grand canal Érié et les nouveaux établissemens qu'on forme sur ses bords, apporta quelques changemens à ce premier projet.

Comme il n'existe point de poste aux chevaux aux États-Unis, les voyageurs sont obligés de se servir des voitures publiques, ou de louer ce qu'on appelle un *extra*. Je pris ce dernier parti, qui est bien préférable à l'autre. Le propriétaire de cette voiture s'engagea à me conduire d'Al-

bany au Niagara pour la somme de 115 dollars (609 f. 50 c.); la distance est de 324 milles (106 lieues). Je n'eus qu'à me féliciter de cet arrangement, car dans aucune autre partie de l'Union on ne voyage avec plus d'agrément et de facilité.

Le premier jour de notre voyage nous fûmes coucher à Sebenectady, qui, en ligne directe, n'est éloigné d'Albany que de 16 milles (5 lieues 1/3); mais le désir de voir la jonction du canal Érié avec le lac Champlain nous fit faire un détour qui doubla au moins cette distance. Le lendemain, après avoir traversé le fleuve, nous arrivâmes à Troy, grande et belle ville bâtie en briques : elle fait un commerce considérable avec New-York; l'Hudson étant navigable jusque-là pour des goëlettes. Troy est environnée de collines; la plus élevée est appelée le mont Ida. Nous visitâmes avec intérêt une école nouvellement établie par un des hommes les plus riches et les plus éclairés du pays; cet établissement, qui diffère de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors, est destiné à instruire des jeunes gens dans les sciences et dans les arts mécaniques, pour les mettre en état de former des élèves à leur tour; lorsqu'on les juge suffisamment instruits, ils reçoivent de la munificence de leur protecteur, une somme d'argent et des recommandations qui les mettent à même de s'établir avantageusement. Cette institution me parut si utile et si bien administrée, que j'appris avec regret, par le fondateur, que son exemple n'avait point été suivi, et que, par conséquent, le bien qu'il avait espéré faire était très-limité. J'ai su depuis que dans un des états de la Nouvelle-Angleterre, il existait un établissement analogue à celui-là.

Nous arrivâmes le 19 juin au village de Syracuse, au milieu duquel passe le canal Érié. Les cinquante milles que nous venions de parcourir suffisaient pour nous donner

l'idée des progrès successifs que l'agriculture a faits dans ce pays ; aux forêts primitives si sombres, si impénétrables, qu'elles semblent n'avoir jamais retenti que des cris du chasseur indien, succédaient des champs bien cultivés, couverts d'orge et de froment ; plus loin, nous étions attristés par la vue d'une contrée presque déserte, encombrée d'arbres nouvellement abattus, au milieu desquels on apercevait quelques chétives cabanes, seuls indices de la présence de l'homme. Quel contraste avec le riant village de Syracuse, où tout est mouvement et activité ! les maisons y sont commodes ; les rues belles, larges, remplies de chevaux et de voitures. De ma fenêtre j'apercevais le canal couvert de bateaux et de paquebots voguant avec tant de légèreté qu'ils semblaient à peine en effleurer la surface.

Le jour suivant nous nous trouvâmes au milieu d'une tribu d'Indiens Oneïda qui vivaient sur une petite portion de terre réservée, seule possession accordée à ces misérables restes des anciens maîtres du pays. Ils étaient enveloppés de couvertures qui descendaient jusqu'aux genoux ; leurs jambes étaient couvertes d'une espèce de guêtres de cuir ; ils portaient des moccassins ; leurs cheveux huileux, leur figure maigre bariolée de diverses couleurs, leur donnaient un air farouche et repoussant. Nous traversâmes, pendant plusieurs milles, une forêt dont les arbres paraissaient aussi anciens que le monde. Nous apercevions à chaque instant des troncs renversés, couverts de mille plantes attestant la surabondance de la végétation. De chaque côté de la route on voyait de pauvres cabanes ; quelquefois on traversait des villages bâtis depuis quelque tems, d'autres qui s'élevaient et qui ne consistaient encore qu'en maisons éparses, du milieu desquelles s'élançait un clocher peint de couleurs brillantes qui donnaient un air riant à ces scènes agrestes.

La plupart des maisons sont construites en planches et revêtues d'écorces ; d'autres, un peu plus solides, sont formées de pièces de bois équarries et couvertes en bardeau. Rien ne ressemble moins à nos villages d'Europe que ces habitations éparses au milieu des forêts que la hache est sans cesse occupée à faire disparaître. Nous rencontrions avec surprise, dans les parties qui sont habitées depuis plus long-tems, des villas charmantes construites avec élégance et entourées de légères colonnes en bois, autour desquelles s'élancent des arbrisseaux ; presque toujours elles sont ombragées par de beaux arbres et placées au milieu de jardins qu'embellissent une profusion de fleurs. Nous trouvions dans ces demeures nouvelles, situées à peu de distance de la hutte d'un sauvage, tous les agrémens et toute l'élégance de l'Europe. Des villages entiers, comme celui de Whiterborough, sont composés de ces gracieuses habitations à demi cachées sous le feuillage des ormes qui les entourent ; elles offraient un spectacle délicieux qui me paraissait tenir de l'enchantement.

Le village d'Utique occupe un rang distingué dans l'échelle de la civilisation américaine ; on y voit plusieurs églises et il possède une institution nommée le Collége Hamilton, dans lequel on enseigne les hautes sciences. Dans l'espace de peu de jours nous avions eu sous les yeux des villes florissantes, d'antiques forêts, la hutte de l'Indien, des canaux, des manufactures, des terres nouvellement défrichées, en un mot le plus curieux mélange de l'état civilisé et de l'état de nature.

Il a été de mode jusqu'à présent, parmi les voyageurs anglais, de tourner en ridicule l'usage qu'ont les Américains de donner des noms classiques à leurs villes nouvelles, à leurs villages inconnus. En arrivant, je trouvai comme les autres cette coutume absurde, et, lorsque notre conduc-

teur me parlait de Troy, d'Ithaque, de Rome, un sourire de mépris trahissait malgré moi l'impression que j'éprouvais. Je dois ajouter que les noms modernes de Truxton, Sullivan, Tompkins, mêlés aux noms indiens d'Onondaga, d'Oneïda, de Chiteningo, produisaient le plus bizarre effet. Mais cette disposition moqueuse ne tarda pas à disparaître. Je trouvai plus tard quelque chose d'aimable et de touchant dans ces souvenirs conservés par les descendans de nos ancêtres. L'adoption des noms d'Auburn, de Byron, les innombrables Londres, Dublin, Édinbourg, que je rencontrai, me semblaient indiquer un sentiment affectueux pour l'ancienne patrie. Je renonçai aussi à l'idée que les noms grecs et romains sont dégradés en les donnant à ces villes d'un jour; il me semble au contraire que Syracuse, Ithaque et Athènes sont honorés par un choix qui nous rappelle ces lieux célèbres. Il n'y a presque point de province où l'on ne trouve une ville, un village portant le nom de Washington.

Nous quittâmes Syracuse le 22 juin, et nous nous dirigeâmes vers Auburn; le pays, quoique moins nouvellement habité, présentait le même aspect que celui que nous avions parcouru la veille. A d'épaisses forêts succédaient des cultures naissantes, des villages à peine construits, des églises, des moulins d'une origine également récente.

Je demandai à mon conducteur le nom d'un de ces villages : « Camille, monsieur, me répondit-il. — Quel est ce grand bâtiment? — Le collége. — Et cette grande maison en pierre? — C'est la factorerie des laines. » Un Anglais aurait pu se croire dans le Strand; mais bientôt tout changeait encore, on se retrouvait dans la profondeur des bois, aux bornes du monde civilisé.

Nous arrivâmes le 27 à Canandaigua, au centre du comté d'Ontario : je remarquai une belle ferme en avant du village; on me dit qu'elle appartenait à un homme qui était

venu habiter cette partie du pays, trente ans auparavant, lorsqu'il était encore couvert de forêts ; il était pauvre et eut de nombreux obstacles à vaincre, mais sa persévérance et son industrie les lui firent surmonter, et en peu d'années il acquit une fortune considérable. Possesseur d'une riche ferme, ayant établi avantageusement tous ses enfans, à l'âge de soixante ans il était encore fort, robuste, et pouvait espérer une longue et paisible vieillesse. Mais rien n'était plus opposé à ses goûts que le repos et la tranquillité ; il regrettait sans cesse le mouvement, l'excitation, et jusqu'aux peines et aux fatigues de sa vie passée. Loin de se plaire au milieu de la nombreuse population qui l'entourait, et qui s'accroissait de jour en jour, il considérait chaque nouveau colon comme un usurpateur de ses droits, comme un ennemi, un espion qui gênait sa liberté. Après de longues hésitations et de pénibles combats, il déclara ne pouvoir supporter plus long-tems les inconvéniens de la civilisation ; il céda sa ferme à ses enfans, et, n'emmenant avec lui que sa femme, sa hache, quelques dollars, un attelage de bœufs, un chariot et quelques chevaux, il se dirigea au nord-ouest, vers le territoire de Michigan ; là, heureux d'abattre des bois, de défricher de nouvelles terres, il a retrouvé cette liberté primitive si nécessaire à son bonheur.

(*Extractor.*)

—

TABLEAU STATISTIQUE

DES DIFFÉRENS CORPS DE L'ARMÉE ANGLAISE,

ET DES POSITIONS QU'ILS OCCUPENT DANS LES CINQ PARTIES DU GLOBE.

On s'étonne que la Grande-Bretagne, dans ses rapports avec les peuples du continent, se borne toujours à de vaines menaces, et que, lorsque ces menaces ne sont pas écoutées, elle laisse faire tranquillement tout ce qu'elle a le plus d'intérêt de prévenir. Cette inaction étonne encore davantage, quand on pense que les postes de son ministère ont été envahis par l'état-major de son armée. Il est facile, cependant, de s'expliquer cette modération apparente chez une nation naturellement superbe, en voyant la faiblesse numérique de son armée de terre; cette armée n'est que de 102,000 hommes. Dans ce chiffre, il est vrai, ne sont pas compris les cipayes ou soldats indigènes de la Compagnie des Indes, parce que ces troupes ne servent que sur son territoire. Si, lorsque nous occupions l'Égypte, on y a transporté une division de cipayes, c'est que la Compagnie avait calculé que la possession de l'Inde pouvait dépendre des combats qui se livraient sur les rives du Nil, et que le conquérant qui les avait envahies portait déjà sa pensée sur celles du Gange. Rien d'ailleurs n'est plus difficile que de faire sortir des cipayes d'un sol que leur loi religieuse leur défend de quitter; pour calmer leurs scrupules, lorsqu'on en fit partir pour l'Égypte, on capitula avec leur conscience en couvrant de terre hindoue les navires qui les transportaient : ces troupes ne peuvent donc être considérées tout au plus que comme des milices coloniales. Mais une circonstance qui contribuerait encore davantage que sa faiblesse numérique à empêcher l'armée anglaise d'intervenir d'une manière décisive dans les guerres continentales, c'est sa dispersion sur les points les plus éloignés d'une surface immense. Le gouvernement anglais n'a guère de forces concentrées qu'en Irlande; mais la présence de ces forces y est indispensable pour maintenir des partis acharnés toujours prêts à en venir aux mains. Quant aux troupes qu'il a groupées dans des possessions lointaines d'une fidélité douteuse, on conçoit qu'il ne pourrait pas les en retirer sans s'exposer à perdre les pays qu'elles occupent. C'est assurément bien peu qu'une armée de 25,000 Européens pour maintenir, dans l'Inde, les sujets de la Compagnie et ses rois tributaires. Le petit nombre de troupes qui se trouvent dans les Antilles suffit à peine pour protéger les blancs contre leurs esclaves, toujours sollicités à l'indépendance par l'exemple et le voisinage de la république d'Haïti. La Grande-Bretagne ne pourrait pas non plus, sans la plus haute imprudence, remettre à leurs habitans la défense des Iles Ioniennes, de Malte et de Gibraltar, qui lui sont si nécessaires pour maintenir son ascendant maritime dans la Méditerranée. Si, en tems de guerre, dans la Baltique, Héligoland n'était pas protégée par une garnison anglaise, rien n'empêcherait la Russie de s'en emparer quand elle le jugerait à propos. L'Angleterre est donc dans l'impossibilité de concentrer des forces; et si elle eût voulu venger ses injures sur les Barbaresques, elle n'eût pas été comme nous en mesure de s'établir dans le royaume d'Alger. Si donc il est vrai qu'elle veuille, par des menaces, nous empêcher de conserver ce royaume superbe, la plus belle portion de l'ancienne Numidie, qui, avec son littoral de près de deux cents lieues, et les deux versans de l'Atlas, augmenterait de plus de moitié le territoire de la France, et quand une fois il serait exploité par des mains industrieuses, doublerait toutes nos jouissances, il n'y aurait que la plus honteuse pusillanimité qui pût tenir compte de ces menaces; car le gouvernement anglais ne pourrait tenter de les réaliser qu'en recourant encore au crédit dont l'indiscret emploi lui a déjà fait tant de mal, et en se lançant de nouveau dans l'abîme sans fond des emprunts. Le Tableau suivant, qui montre la manière dont l'armée anglaise est dispersée par petits pelotons sur toute la surface du globe, fera mieux apprécier les observations qui précèdent.

S.

DÉSIGNATION DES CORPS.	LIEUX OU ILS SE TROUVENT EN STATION.	DÉSIGNATION DES CORPS.	LIEUX OU ILS SE TROUVENT EN STATION.
1er Régiment des Gardes du corps.	Windsor (*Angleterre*).	15e Régiment de dragons légers...	Nottingham (*Angleterre*).
2e *id.* *id.*.......	Hyde-Park (*id.*).	16e *id.*................	Bengal (*Inde*).
Gardes royaux à cheval.........	Windsor (*id.*).	17e *id.*................	Newbridge (*Angleterre*).
1er Régiment dragons de la Garde.	Cahir (*Irlande*).	Train d'artillerie de la Garde royale.	Croydon (*id.*).
2e *id.*................	Manchester (*Angleterre*).	Grenadiers de la Garde, 1er bataillon.	Windsor (*id.*).
3e *id.*................	Exeter (*id.*).	2e bataillon.	Westminster (*quartier de Londres*).
4e *id.*................	Édimbourg (*Écosse*).	3e bataillon.	Tour de Londres.
5e *id.*................	Coventry (*Angleterre*).	Train, 1er bataillon..........	Dublin (*Irlande*).
6e *id.*................	Cork (*Irlande*).	2e bataillon..	Knightsbridge (*Angleterre*).
7e *id.*................	Ipswich (*Angleterre*).	3e Régiment du Train, 1er bataillon.	King's Mews (*id.*).
1er Régiment de dragons........	Norwich (*id.*).	2e bataillon.	Portmann Street, à Londres.
2e *id.*................	Norchester (*id.*).	1er Régiment d'infanterie.......	Trinidad (*Antilles anglaises*).
3e *id.*................	York (*Angleterre*).	2e bataillon.	Madras (*Inde*).
4e *id.*................	Bombay (*Inde*).	2e Régiment d'infanterie........	Bombay (*id.*).
6e *id.*................	Dublin (*Irlande*).	3e *id.*................	Bengal (*id.*)
7e Régiment de dragons légers...	Dundalk (*id.*).	4e *id.*................	Newry (*Irlande*).
8e *id.*................	Longford (*id.*).	5e *id.*................	Galway (*id.*)
9e *id.*................	Hounslow (*Angleterre*).	6e *id.*................	Bombay (*Inde*).
10e *id.*................	Leeds (*id.*).	7e *id.*................	Malte (*Ile de*).
11e *id.*................	Bengal (*Inde*).	8e *id.*................	Dublin (*Irlande*).
12e *id.*................	Dublin (*Irlande*).	9e *id.*................	Belfast (*id.*).
13e *id.*................	Madras (*Inde*).	10e *id.*................	Zante (*Iles ioniennes*).
14e *id.*................	Brighton (*Angleterre*).	11e *id.*................	Corfou (*id.*).

DÉSIGNATION DES CORPS.	LIEUX OU ILS SE TROUVENT EN STATION.
12e Régiment d'infanterie	Gibraltar (*Espagne*).
13e *id.*	Bengal (*Inde*).
14e *id.*	*Id.* (*id.*).
15e *id.*	Québec (*Amérique septentrionale*).
16e *id.*	Bengal (*Inde*).
17e *id.*	Chatham (*Angleterre*).
18e *id.*	Corfou (*Iles ioniennes*).
19e *id.*	Grenade (*Antilles anglaises*).
20e *id.*	Bombay (*Inde*).
21e *id.*	Kilkenny (*Irlande*).
22e *id.*	Jamaïca (*Antilles anglaises*).
23e *id.*	Gibraltar (*Espagne*).
24e *id.*	Québec (*Amérique septentrionale*).
25e *id.*	Déméráry (*Amérique méridionale*).
26e *id.*	Madras (*Inde*).
27e *id.*	Barbade (*Antilles anglaises*).
28e *id.*	Buttevant (*Irlande*).
29e *id.*	Maurice (*Afrique orientale*).
30e *id.*	Gosport (*Angleterre*).
31e *id.*	Bengal (*Inde*).
32e *id.*	Boyle (*Irlande*).
33e *id.*	Jamaïque (*Antilles anglaises*).
34e *id.*	Halifax, N.S. (*Amérique sept.*).
35e *id.*	Barbade (*Antilles anglaises*).
36e *id.*	Fermoy (*Irlande*).
37e *id.*	Enniskillen.
38e *id.*	Bengal (*Inde*).
39e *id.*	Nouvelle Galles du sud (*Australie*).
40e *id.*	Bombay (*Inde*).
41e *id.*	Madras (*id.*).
42e *id.*	Gibraltar (*Espagne*).
43e *id.*	*Id.* (*id.*).
44e *id.*	Bengal (*Inde*).
45e *id.*	Madras (*id.*).
46e *id.*	*Id.* (*id.*).
47e *id.*	Portsmouth (*Angleterre*).
48e *id.*	Madras (*Inde*).
49e *id.*	Bengal (*id.*).
50e *id.*	Blackburne (*Angleterre*).
51e *id.*	Corfou (*Iles ioniennes*).
52e *id.*	Halifax, N. S. (*Amérique sept.*).
53e *id.*	Gibraltar (*Espagne*).
54e *id.*	Madras (*Inde*).
55e *id.*	*Id.* (*id.*).
56e *id.*	Limerick (*Irlande*).
57e *id.*	Madras (*Inde*).
58e *id.*	Ceylan (*Mer des Indes*).
59e *id.*	Weedon (*Angleterre*).
60e *id.* 1er bataillon	Limerick (*Irlande*).
2e bataillon	Ile de Wight (*Angleterre*).
61e *id.*	Ceylan (*Mer des Indes*).
62e *id.*	Chatham (*Angleterre*).
63e *id.*	Nouvelle Galles du sud (*Australie*).

DÉSIGNATION DES CORPS.	LIEUX OU ILS SE TROUVENT EN STATION.
64e Régiment d'infanterie	Dublin (*Irlande*).
65e *id.*	Berbice (*Amérique méridionale*).
66e *id.*	Québec (*Amérique septentrionale*).
67e *id.*	Mullingar (*Irlande*).
68e *id.*	Athlone (*id.*).
69e *id.*	Dublin (*Irlande*).
70e *id.*	Templemore (*id.*).
71e *id.*	Kingston (*Antilles anglaises*).
72e *id.*	Cap de Bonne-Espérance (*Afrique méridionale*).
73e *id.*	Malte (*Ile de*).
74e *id.*	Cork (*Irlande*).
75e *id.*	Cap de Bonne-Espérance (*Afrique méridionale*).
76e *id.*	Dublin (*Irlande*).
77e *id.*	Jamaïque (*Antilles anglaises*).
78e *id.*	Ceylan (*Mer des Indes*).
79e *id.*	Montréal (*Amérique septentrionale*).
80e *id.*	Corfou (*Iles ioniennes*).
81e *id.*	Bermudes (*Océan atlantique*).
82e *id.*	Maurice (*Afrique orientale*).
83e *id.*	Glasgow (*Écosse*).
84e *id.*	Jamaïque (*Antilles anglaises*).
85e *id.*	Malte (*Ile de*).
86e *id.*	Barbade (*Antilles anglaises*).
87e *id.*	Manchester (*Angleterre*).
88e *id.*	Céphalonie (*Iles ioniennes*).
89e *id.*	Madras (*Inde*).
90e *id.*	Corfou (*Iles ioniennes*).
91e *id.*	Jamaïque (*Antilles*).
92e *id.*	Kilkenny (*Irlande*).
93e *id.*	Sainte-Lucie (*Antilles anglaises*).
94e *id.*	Gibraltar (*Espagne*).
95e *id.*	Corfou (*Iles ioniennes*).
96e *id.*	Halifax, N. S. (*Amérique du nord*).
97e *id.*	Ceylan (*Mer des Indes*).
98e *id.*	Cap de Bonne-Espérance (*Afrique méridionale*).
99e *id.*	Maurice (*Afrique orientale*).
Chasseurs, 1er bataillon	Halifax, N. S. (*Amérique du nord*).
2e bataillon	Malte (*Ile de*).
Corps royal sédentaire	Hythe (*Angleterre*).
1er Régiment des Indes Occid.	Trinidad (*Antilles*).
2e *Id.* *id.*	N. Providence (*Amérique sept.*).
Chasseurs de Ceylan	Ceylan (*Mer des Indes*).
Chasseurs à cheval du Cap	Cap de Bonne-Espérance (*Afrique méridionale*).
Corps royal des Colonies africaines.	Sierra-Leone (*Afrique méridionale*).
Compagnie royale des vétérans de Terre-Neuve	Terre-Neuve (*Amérique sept.*).
Compagnie royale de la Nouvelle Galles du sud	Nouvelle Galles du sud (*Australie*).
Volontaires royaux de Malte	Malte (*Ile de*).

OBSERVATION.

Chaque régiment est composé de deux bataillons, ayant 10 compagnies de 50 hommes ; mais il s'en faut bien que tous les régimens soient au complet, surtout ceux qui se trouvent éloignés de la métropole.

L'UTILITAIRE.

ANECDOTE AMÉRICAINE.

Qui ne connaît la secte des utilitaires, dont Jérémie Bentham est le pontife et la *Revue de Westminster* l'organe (1)? Cette secte, qui ne recherche que l'utilité pratique et positive, n'a pas dû faire beaucoup de prosélytes dans une société artificielle et froidement fastueuse, comme la société anglaise, où l'on aime mieux paraître que jouir, et être envié qu'heureux. Mais, aux États-Unis, ses théories commencent à être prises au sérieux; elles sont conformes à la tendance naturelle d'une nation qui occupe un sol nouveau et qui n'a pas de vieilles idées. Aussi n'est-il pas rare d'y trouver des philosophes pratiques de cette école. Un hasard singulier m'a fait connaître l'un d'eux, dont la vie n'est en quelque sorte que le développement et l'application continuelle de ses doctrines.

Je vivais depuis quelque tems à Philadelphie, où mes affaires m'avaient appelé et me retenaient. Un jour que je me promenais dans une de ses rues les moins fréquentées, je fus tiré tout-à-coup de la rêverie où j'étais plongé, par un grand bruit que j'entendais à distance et qui croissait de moment en moment. Bientôt je vis paraître quelques personnes qui fuyaient en criant : « Les voici! les voici! » Mais la rue ne tarda pas à se vider de nouveau, car elles se jetèrent dans toutes les portes qu'elles trouvèrent ouver-

(1) Voyez dans le 17e numéro de notre recueil une brillante appréciation du caractère et des écrits de Bentham faite par Hazzlitz, et dans le 48e un exposé de la doctrine des Utilitaires emprunté à la *Revue d'Édinbourg*.

tes. J'ignorais encore la cause de tout ce tumulte, quand je vis enfin deux chevaux qui s'élancèrent avec furie dans la rue, en traînant après eux les débris d'un char. « Mon enfant! mon pauvre enfant! » cria une femme placée à une fenêtre près de moi. Je regardai dans la même direction, et j'aperçus un enfant les bras tendus vers une jeune femme qui accourait à lui, avec des yeux dilatés par l'épouvante, des vêtemens en désordre et des cris tels que jamais je n'en avais entendu de semblables sortir de lèvres mortelles. Je m'élançai en avant pour prendre cette pauvre petite créature, qui se trouvait précisément sur la route des chevaux, et j'aurais pu la saisir, si je n'en avais été empêché par une main vigoureuse, qui me repoussa en arrière au moment même où les chevaux, qui couraient au milieu d'un tourbillon de poussière, culbutèrent en passant l'enfant et la mère. « La femme! la femme! sauvez-la! sauvez-la! » disaient les personnes qui garnissaient les croisées. A ces nouveaux cris, l'homme qui m'avait retenu avec la vigueur d'un athlète, me lâcha et poursuivit ces animaux furieux jusqu'au coin d'une rue, où la rencontre d'une voiture, qui venait dans un sens contraire, les avait arrêtés. S'élançant au milieu de leurs harnais, cet homme en dégagea un corps que je reconnus bientôt être celui de la pauvre mère, dont les vêtemens s'étaient embarrassés dans l'attelage. Il sauta ensuite sur l'un des chevaux avec l'élasticité et la force d'un Centaure, avant que j'eusse pu le joindre pour l'aider; puis, avec son bras de géant, il fit plier l'autre sur ses genoux et l'étendit ensuite sur le flanc. Sans l'exemple de cet homme extraordinaire, je n'aurais jamais eu le courage d'intervenir, même pour sauver une femme qui me parut, lorsque j'en fus près, l'une des plus jolies créatures qu'on pût voir. La multitude, réunie autour de nous, était encore pétrifiée de terreur;

mais le héros de cette scène paraissait impassible ; il descendit de cheval, et, après avoir tranquillement brossé son habit, il allait poursuivre son chemin, si je ne l'eusse prié de venir examiner avec moi l'état de l'enfant. Je m'étais déjà assuré que sa mère n'était que meurtrie et n'avait rien de cassé, quoiqu'elle se fût élancée au-devant des chevaux pour les faire changer de direction, et qu'elle eût reçu un coup de timon tandis qu'elle cherchait à se cramponner à leurs harnais.

Quand je m'approchai, je trouvai encore l'enfant de cette jeune femme étendu sur le sol. Il était horriblement mutilé ; car la voiture avait passé sur lui. Toutefois, il ne tarda pas à reprendre ses sens, et même à sourire à sa jeune mère. Je bénis le ciel du double miracle qui les avait sauvés l'un et l'autre.

Mais, avant de poursuivre ma petite histoire, je dois dire un mot du caractère de l'étranger : sa figure ne m'était pas inconnue. Un mois auparavant, je l'avais rencontré dans un amphithéâtre de chirurgie. En attendant le professeur, quelqu'un éleva une question sur la structure de l'œil. Tous les élèves parlaient à la fois, et, malgré l'attention que je prêtais, il me fut impossible de suivre le fil de cette discussion. Tout-à-coup, au milieu du tumulte, un homme d'une grande taille, avec des traits prononcés, une charpente osseuse très-forte et la plus grosse main que j'aie vue de ma vie, se lève, tire un petit canif de sa poche, prend un poisson qui était près de lui, ouvre son œil, et termine les débats par une des démonstrations les plus élégantes et les plus claires que j'aie jamais entendues. Quand il eut fini, mes voisins se demandaient les uns aux autres qui il était et d'où il venait ; mais tout ce qu'on savait, c'est qu'il habitait Philadelphie depuis six mois ; qu'il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup lu et pensé davantage ;

qu'il avait un grand zèle pour la science ; et qu'il annonçait que, par une disposition expresse de son testament, il avait prescrit que son corps fût disséqué après sa mort.

Une heure après l'événement que je viens de rapporter, j'étais assis avec Abijah Ware, c'était le nom de l'étranger, près d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le quai de Jersey. Il avait lui-même, avec beaucoup d'adresse, pansé l'enfant, qui était couché près de nous ; quoiqu'il fût éveillé, sa respiration pénible ressemblait à celle d'un enfant qui dort. Sa mère, constamment penchée sur son berceau, le considérait avec des yeux remplis d'inquiétude et d'une tendresse inexprimable : puis elle portait ses regards sur mon nouvel ami, pour tâcher de pénétrer ce qu'il pensait de l'état de son fils. Il me semblait que je devenais meilleur en considérant cette jeune femme si belle, si douce, qui mettait tant de convenance, de calme, de grace simple, dans tout ce qu'elle faisait.

« Pourquoi m'avez-vous arrêté quand j'allais prendre cet enfant? dis-je à David Ware. — Parce que je suis un Utilitaire, répliqua-t-il, avec une voix basse et monotone. — Un quoi? — Un U-ti-li-taire. » La jeune femme fit un mouvement de surprise, et je demandai à Abijah ce que cela voulait dire, car je l'ignorais alors. — « C'est-à-dire que je suis un sectateur de l'utilité, et que je recherche sans cesse le plus grand bien du plus grand nombre possible. — Je suis toujours dans les ténèbres, repris-je. Expliquez-moi comment le plus grand bien du plus grand nombre vous déterminait à m'arrêter au moment où j'allais sauver cet enfant. — Cela ne serait pas impossible ; mais il était certain que si je ne vous eusse arrêté, deux vies se seraient trouvées compromises à la fois au lieu d'une. — Bien! mais alors pourquoi avez-vous exposé la vôtre? — N'allons pas si vite, et ne compliquons pas les questions. Quel âge avez-

vous? vingt-cinq ans je suppose. — A peu près ; mais qu'importe! et qu'est-ce que mon âge avait de commun avec le salut de cet enfant? — Cette considération m'importait beaucoup. Je suis un Utilitaire, vous dis-je. Vous êtes parvenu à la maturité ; et une vie comme la vôtre vaut mieux que quarante comme celle-là. — Et pourquoi? — A cause de ce qu'elle a coûté. » Je regardais M. Ware ; il était tout-à-fait sérieux. Il avait tiré un crayon de sa poche et traçait rapidement des chiffres sur un morceau de papier qu'il avait trouvé sur la table. « Oui, monsieur, continua-t-il, les risques étaient hors de proportion avec le profit ou les avantages probables, et j'ai dû vous arrêter. — Je me félicite de ne pas ressembler aux Utilitaires, s'ils peuvent faire tous ces calculs avant d'aller au secours de leurs semblables, et d'écarter un pauvre enfant de la route d'un cheval fougueux. »

Mon interlocuteur, sans être ému de ma vivacité, croisa ses grandes jambes l'une sur l'autre, aspira l'air profondément dans sa vaste poitrine, puis me riant au nez, me dit : « Vous vous êtes conduit comme un enfant et vous parlez de même. Je puis calculer des chances comme celles-là, dans un instant, à un cheveu près. Il y avait cinquante probabilités contre une que vous ne sauveriez pas cet enfant, et cinquante autres que vous ne vous sauveriez pas vous-même. Ainsi j'ai dû vous arrêter, lorsque vous alliez vous perdre sans profit. »

Ici un sanglot étouffé partit de l'oreiller où la jeune femme avait couché sa tête près de celle de son enfant, dont elle pressait étroitement les joues avec ses lèvres. Mon imperturbable compagnon reprit : « La vérité est, mon cher monsieur, que la nature ne vous a pas fait pour être un héros. Vous n'êtes pas assez fort, ni, ajouta-t-il, en regar-

dant dans les yeux de la jeune femme ou dans un miroir qui était près d'elle, assez laid. Si je n'eusse pas été occupé à vous retenir, je serais allé au secours de ce pauvre enfant. — Mais votre vie est plus précieuse que la mienne, dis-je avec une certaine coquetterie, et croyant que j'allais être contredit. — Sans doute; mais je suis plus vieux que vous; je suis mal bâti; et je me nomme Abijah. » Ces paroles furent prononcées avec la plus grande gravité, quoique suivies d'un second coup-d'œil à la jeune femme. « D'ailleurs, continua-t-il, il y allait pour vous de la vie et de la mort; tandis que la chance était presque nulle pour moi, car je suis un homme fort. — Et par conséquent un héros, repris-je en souriant, en faisant allusion à ce qu'il venait de me dire. — J'aurais pu l'être, car mon frère Ezdras et moi nous sommes jumeaux, et il est incontestablement un héros. »

A cette première mention de son frère Ezdras, je ne pus m'empêcher de lui demander s'il lui ressemblait. « Beaucoup, répondit-il; mais Ezdras est le plus beau de nous deux, et il faut, à cette occasion, que je vous raconte une anecdote assez plaisante. Un jour que mon frère tournait le coin d'une rue à Baltimore, un homme, qui venait en sens contraire, s'arrêta tout-à-coup, en élevant les bras avec affectation, comme pour exprimer la surprise de voir une aussi laide créature. « Dieu me pardonne, dit cet » homme, si j'ai jamais vu quelqu'un d'aussi laid que » vous! » A quoi Ezdras, qui en effet n'est pas le plus bel homme du monde, au lieu de renverser cet homme par terre d'un coup de son redoutable poing, comme il l'eût fait s'il n'eût pas été un héros, répondit tranquillement, je vois que vous n'avez jamais vu mon frère. » Je ris de bon cœur de cette histoire, et surtout de la manière dont le

frère Abijah la contait. La jeune femme elle-même parut un instant oublier son fils, au milieu des efforts qu'elle faisait pour ne pas rire avec moi.

Quand j'eus cessé de rire, je lui dis : « Mais, monsieur, vous avez mille fois plus risqué votre vie, un instant après m'avoir empêché d'intervenir! — D'accord; aussi en le faisant je voulais sauver une femme. — Et pourquoi attachez-vous tant d'importance à la vie d'une femme? — Parce que je suis un Utilitaire. — Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? — Vous allez voir. Supposons que la perfection de l'espèce soit représentée par une certaine combinaison de qualités physiques et morales qui peuvent être représentées par A. — Quoi! de l'algèbre; quelle folie! ne pouvez-vous vous passer de formules algébriques pour expliquer votre pensée? — Par A, vous dis-je; ou si vous aimez mieux l'arithmétique, par le nombre 100. La jeunesse pour tant, continua-t-il en faisant un trait sur un morceau de papier; la santé pour tant, en en faisant un autre; la beauté pour... Madame, laissez-moi voir votre enfant; je commence à croire que nous pourrons le sauver. » La pauvre mère en entendant ces paroles se leva tout-à-coup comme réveillée d'un songe affreux; et elle regarda M. Ware avec des yeux remplis de trouble et de joie, croyant qu'il allait dire sur quoi il fondait ses espérances. Mais le philosophe avait repris son calcul : « La beauté pour tant; la maturité pour tant; le courage, la sagesse, la vertu... Madame, asséyez-vous donc!... En tout pour 85. Quand je vois un individu, dans ces conditions, homme ou femme, près de périr, je soustrais sur-le-champ la somme à laquelle je me suis estimé moi-même, c'est-à-dire entre soixante-trois et soixante-quatre, comme vous pouvez voir par ce papier. » Et il me montra son carnet, où ce calcul se trouvait sur la première page. « Je soustrais sur-le-champ la somme à

laquelle je me suis estimé moi-même, de celle de cent ou de la valeur inférieure que j'ai attribuée à l'individu en péril; et si je me convaincs que l'entreprise n'est pas entièrement désespérée, et que les probabilités ne sont pas telles qu'elles balancent le profit certain de sauver une vie plus précieuse que la mienne, j'essaie de la sauver.

— Je n'entends rien à votre raisonnement et pas davantage à vos calculs. Tout ce que je vois, c'est que vous avez exposé votre vie pour sauver celle d'une femme que vous n'aviez jamais vue et que vous n'aviez pas le désir de revoir. — Quand les Utilitaires se multiplieront, ces actes deviendront plus communs. » J'allais lui répondre que je ne le croyais pas; mais je m'arrêtai. M. Ware se leva alors pour aller examiner l'enfant qui sortait d'un sommeil paisible. Après lui avoir tâté le pouls, il dit : « Maintenant, madame Roberts, je crois pouvoir déclarer que votre enfant est sauvé. Je ne voudrais pas, cependant, que vous en fussiez trop sûre. » La jeune femme saisit alors de ses doigts délicats la grosse main de M. Ware, et la portant à ses lèvres, tomba à genoux en sanglotant comme si son cœur allait se briser. Pendant ce tems le pauvre enfant avait étendu ses petites mains potelées, hors de son berceau, et caressait la tête de sa mère, en lui disant : « Ne pleure pas, ne pleure pas, maman; je suis guéri. » Mon héros retira sa main de celles de Mrs. Roberts, avec beaucoup d'émotion, embrassa l'enfant, me fit une espèce de salut, et sortit avec précipitation, sans prononcer un seul mot. Mais je crus m'apercevoir qu'il avait les larmes aux yeux. Avant de le suivre je voulus moi-même examiner l'enfant; il respirait librement; sa stupeur était passée, et ses yeux étaient aussi purs que le crystal. Il ne tarda pas à être entièrement rétabli.

Quatre semaines s'étaient écoulées, depuis cette époque,

et je me rendis un matin chez mon ami Abijah, pour le consulter sur la sûreté et la convenance d'épouser une veuve : « Une veuve avec un enfant, n'est-ce pas? » me dit-il avec son air pénétrant. « L'aimez-vous ? — Oui. — Connaissez-vous quelque chose de son histoire, de son caractère, de sa réputation ? — Pas un mot ; mais vous en savez peut-être davantage? — J'en connais assez du moins pour vous donner un avis; car je sais qu'elle est belle, bien portante, vertueuse. — Ainsi donc vous me conseillez de l'épouser? » m'écriai-je, palpitant de joie. « Écoutez, Joseph, vous êtes venu pour me demander ce que je ferais à votre place? — Oui. — Eh bien ! je l'épouserais. — Et alors pourquoi ne l'épousez-vous pas? — D'abord parce que je ne suis pas à votre place. — Bien, et puis? — Et puis parce qu'elle ne voudrait pas de moi. » J'accueillis cette dernière raison d'un air d'incrédulité, mais par pure politesse; car intérieurement j'étais tout-à-fait de son avis, malgré que je ne fusse jamais seul avec elle, sans qu'elle célébrât les louanges de l'héroïque Abijah. « Et votre troisième raison ? repris-je. — La troisième, parce que je ne suis pas digne d'elle. Écoutez, Joseph ! » et ici sa voix ordinairement pleine, sonnante, accentuée, parut émue. « Vous êtes mon ami. Eh bien, le meilleur avis que je puisse vous donner, c'est de ne pas perdre un seul instant, pour aller demander la main de cette femme. Vous êtes jeune, beau, riche. Rendez-vous de suite près de la jolie veuve. Si elle est telle que je suppose, vous saurez bientôt d'elle-même, tout ce qu'il est nécessaire que vous en sachiez.

J'y fus en effet. Je m'offris à la veuve, et je fus refusé nettement, quoiqu'avec douceur. J'aurais eu peine à supporter ce refus sans une communication volontaire de la jeune femme, et qui me le fit presque accueillir avec re-

connaissance. Mrs. Roberts n'était pas veuve ; et son joli enfant, malgré toute sa gentillesse, était une chose dont elle devait rougir. Je retournai de suite chez Abijah.

« M. Ware, lui dis-je en entrant, voilà les faits. » Et je lui racontai tout ce que je venais d'apprendre. « De qui tenez-vous tout cela ? dit Abijah. — De sa propre bouche. — Et qu'avez-vous décidé ? — De renoncer à elle. — Joseph, vous êtes un fou. Où trouverez-vous une femme aussi intéressante et aussi vertueuse? — Vertueuse ! » m'écriai-je en ricanant et en bravant son regard désapprobateur. Après un silence de deux ou trois minutes, je lui dis : « Au surplus elle m'a refusé. — Est-ce avant ou après sa confidence que vous lui avez fait votre offre ? » Je sentis toute la portée de sa question, et je répliquai avec quelque embarras que c'était avant. — « Mon cher ami, j'aurais vivement désiré que vous fussiez des nôtres ; mais je vois que vous manquez d'énergie. Il en faut beaucoup pour être un Utilitaire. Comme vous avez récompensé la candeur de cette pauvre femme ! comme vous lui avez tenu compte de sa sincérité ! Elle aurait pu vous tromper; elle s'est montrée digne de vous, et vous l'avez abandonnée au moment même où vous auriez dû tomber à ses genoux. »

L'émotion de cet homme d'une trempe d'esprit si forte, et qui était toujours si maître de lui, m'étonna ; il marchait avec agitation, et ses pas faisaient tressaillir la chambre. Je cherchai à le calmer en lui disant : « Vous me comprenez mal. Elle m'a refusé d'abord, et m'a conté son histoire ensuite, moins à cause de cela, que pour me convaincre de ce qu'elle appelait sa bonne foi, son respect et sa reconnaissance. — Jeune homme, vous rejetez quelqu'un qui vaut mieux que vous, mieux que moi. Je vous prie en grâce, pour votre bonheur, de réfléchir encore sur

cette affaire. Pour Dieu, revenez sur cette funeste résolution! — Jamais. Songez aux usages, aux préventions de la société. — Sans doute il faut prendre ces usages, ces préjugés en considération. Mais calculez ce que vous gagnerez et ce que vous perdrez en les bravant dans cette occasion; et si le gain l'emporte sur la perte, n'en tenez aucun compte. Épousez Mrs. Roberts, vous dis-je; épousez-la. — Impossible. Chaque plaisanterie, chaque négligence dans la société, que je n'apercevrais pas, si sa vie était sans tache, deviendrait un supplice pour moi et pour elle-même. — Allons, allons! je vois que vous ne serez jamais qu'un sentimentaliste, et que vous n'avez pas l'étoffe d'un Utilitaire. — Mais enfin, vous-même, l'épouseriez-vous? — Oui, je l'épouserais; et si vous y renoncez absolument, j'irai aujourd'hui même m'offrir. — Vous! » lui dis-je, avec un rire que j'aurais voulu rendre moqueur, mais en me rappelant avec une crainte secrète l'éloge qu'elle faisait sans cesse de l'héroïque Abijah, et ce soir où elle était tombée à ses genoux en couvrant sa grosse main calleuse de baisers et de larmes. Chose étrange! je ne pouvais ni me décider à l'épouser ni me résigner à la perdre. « Séparons-nous, mon ami, me dit M. Ware d'un air résolu; je vais de ce pas chez Mrs. Roberts. — Et si elle vous refuse? — Si elle me refuse, je lui assurerai un sort qui la rendra indépendante. — Alors elle deviendra un parti désirable. » Il rougit, et je m'éloignai dans une agitation et avec un mélange de sentimens confus que je ne pouvais pas parvenir à débrouiller.

Abijah Ware qui ne recule jamais devant aucune résolution, quand il les a suffisamment mûries, a tenu parole; il a offert sa main et elle a été agréée par la jolie Marie Roberts. Je les rencontre souvent lorsqu'ils se rendent ensemble à l'église. C'est tout au plus si elle va jusqu'à son

épaule. Il me semble quand je les regarde que je vois une rose sur un buisson d'épines. Toutefois on m'assure qu'ils sont heureux, et j'espère que je pourrai un jour penser à leur bonheur, sans regrets et sans envie, car personne ne mérite plus de l'être que l'héroïque Abijah et sa charmante épouse.

(*American Token.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mort curieuse d'un aigle. — Quelques moissonneurs écossais s'occupaient, l'été dernier, des travaux de la fenaison, lorsqu'ils aperçurent un aigle au-dessus des hautes montagnes qui entourent l'étroite vallée dans laquelle ils travaillaient. Il n'est pas rare de voir des aigles dans cette partie de l'Écosse ; mais celui que les moissonneurs avaient alors sous les yeux se distinguait par une taille et des proportions plus fortes que de coutume. Il s'élevait dans l'air, en y décrivant de majestueuses spirales. Ce qui est surtout remarquable dans le vol de ces oiseaux, c'est que le mouvement de leurs ailes est à peine perceptible ; ils s'élèvent comme si c'était une force invisible qui les poussât. Mais les moissonneurs remarquèrent bientôt qu'il y avait quelque chose de particulier dans le vol de celui qu'ils considéraient. Ses ailes étaient agitées par des perturbations violentes et presque convulsives ; il paraissait alarmé par une grande crainte ; et quoique son ascension fût toujours très-rapide, les cercles qu'il continuait à décrire diminuaient de moment en moment. La hauteur à laquelle il s'élevait ne tarda pas à le faire disparaître à leurs yeux ; mais bientôt ils le virent de nouveau se dirigeant rapidement vers la terre, non plus en formant des spirales, mais en ligne perpendiculaire comme un corps qui tombe.

La rapidité de sa chute n'était que légèrement diminuée par le déploiement de ses ailes; sitôt qu'il eut touché terre, les hommes et les enfans qui composaient ce groupe accoururent pour le voir de près et s'en emparer.

Ils supposaient que cet oiseau avait été atteint par des balles; mais quelle ne fut pas leur surprise, quand ils virent sortir de son corps une grosse belette à queue noire, qui se retourna avec cette nonchalance audacieuse qui caractérise cette espèce, se mit debout sur ses pattes de derrière, croisa ses pattes de devant sur son museau, et considéra tranquillement les moissonneurs pendant deux ou trois minutes; après quoi elle s'élança, ou plutôt darda comme un trait dans un buisson voisin où elle disparut. Le monarque des airs était mort, et nageait dans son propre sang. On n'apercevait aucune trace de coup de feu sur son corps, et les paysans furent convaincus que c'était la belette qu'ils venaient de voir qui avait commis ce régicide. En cherchant à s'en débarrasser, le malheureux aigle avait emporté avec lui au haut des airs, sur ses ailes puissantes, ce méprisable et dangereux ennemi.

Ce fait, dit l'auteur du *Magasin d'Histoire naturelle,* nous avait toujours paru trop curieux pour être vrai, lorsqu'un de nos amis nous a communiqué les observations qu'il a faites, et qui semblent venir à l'appui. L'hiver dernier, une couche légère de neige couvrait la terre; M. B*** était sorti de son habitation pour aller parler à un de ses bergers qui se trouvait sur un coteau voisin, lorsqu'il aperçut la trace d'une belette de la grosse espèce, qui se distingue facilement de celle de l'espèce ordinaire, par l'empreinte plus forte de ses pattes. M. B*** suivit pendant quelque tems cette belette sur les flancs de la colline, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à un endroit où il avait aperçu deux coqs de bruyère qui s'étaient enfuis à son approche.

Là, il perdit la trace de la belette, et comme il se convainquit, en cherchant avec soin, qu'il n'y avait aucun trou près de cet endroit, il supposa que cet animal s'était sauvé en se cramponnant à l'un des coqs. M. B*** étant un homme rempli de sens et observateur scrupuleux, nous avons la plus grande confiance dans son témoignage; il est probable que dans le cas qu'il a rapporté comme dans celui qui précède, la belette aura fait périr le malheureux oiseau sur les ailes duquel elle avait trouvé un asile.

Pêche à la senne sous la glace, dans les pays du nord. — Cette pêche est peu connue, et mérite cependant l'attention des observateurs. Tout ce que nos ateliers, nos ports, nos arsenaux, nos cultures, notre économie domestique, nous offrent de plus admirable, est le résultat d'expériences séculaires, des recherches et des travaux d'une longue suite de générations, de perfectionnemens graduels : voici, au contraire, une industrie qui fut dès sa naissance ce qu'elle est aujourd'hui, qui ne peut rien perdre sans être anéantie, et qui ne parait pas susceptible d'accroissement; anomalie remarquable dans l'histoire des arts.

Promener la senne sous une glace de plusieurs pieds d'épaisseur; faire parcourir à ce filet un espace de soixante à quatre-vingts arpens; semble, au premier coup d'œil, une entreprise chimérique : et pourtant c'est par ce moyen que les habitans du nord savent tirer de leurs lacs, au milieu de leurs rudes hivers, une grande abondance de poisson. Voici comment ils procèdent à cette pêche, lorsque l'opération est faite dans un lac, ou dans une rivière dont le courant est à peine sensible.

Le directeur de la pêche a fait préalablement la reconnaissance des lieux, et il trace le plan des opérations, car il faut un tracé. Il marque le point de départ, c'est-à-dire

le lieu d'introduction du filet sous la glace, et le point d'arrivée. Ce point doit être à une place où l'eau soit peu profonde. La distance entre les deux points extrêmes est quelquefois d'un quart de lieue. A droite et à gauche de cette longue ligne, on en trace deux autres qui lui sont parallèles, à la distance de 40 à 50 toises; on fait alors les ouvertures d'entrée et de sortie du filet : la première est perpendiculaire à la direction que le filet doit parcourir; on lui donne au moins deux toises de longueur sur un peu plus d'une demi-toise de largeur. L'ouverture de sortie est beaucoup plus large, et sa longueur est dans le sens de la marche du filet.

Ce travail préalable étant terminé, deux courbes symétriques sont dirigées à partir des deux extrémités de l'ouverture d'entrée pour aller joindre les deux lignes latérales; deux autres courbes analogues partent des mêmes lignes, et aboutissent à l'ouverture de sortie, et le tracé est fini. La géométrie n'y a point de part; le coup d'œil exercé du pêcheur y supplée.

Chacune des lignes latérales jointe à ces deux courbes est divisée en parties égales, d'environ six toises de longueur; chaque division est l'emplacement d'un trou que l'on réduit aux dimensions nécessaires pour que l'ouvrier puisse atteindre l'eau, y plonger la main, et faire quelques manœuvres qui seront décrites plus loin. Lorsque la glace est très-épaisse, les ouvertures que l'on y fait doivent être coupées en talus, afin d'en mettre le fond à la portée des travailleurs. Ainsi, outre les deux grandes ouvertures pour l'entrée et la sortie du filet, on a besoin de plusieurs centaines de trous intermédiaires; on voit donc que ce travail préparatoire exige beaucoup de tems, et doit précéder le jour de la pêche. La glace s'est reformée au fond des ouvertures; mais comme elle n'est que le

produit d'un jour et demi au plus, elle n'a que quelques pouces d'épaisseur, et l'on s'en débarrasse facilement et promptement.

Le jour de la pêche est ordinairement une occasion de divertissemens. Les traîneaux arrivent en grand nombre, chargés de spectateurs et de provisions de bouche. Le filet est apporté sur plusieurs traîneaux, car son volume oblige à le composer de plusieurs parties qu'on réunit au moment d'en faire usage. On lui donne quelquefois trois à quatre cents toises de longueur, et il ne peut avoir moins de trois toises de large sur la plus grande partie de son étendue. Lorsqu'il est recomposé, on le dispose sur le bord de l'ouverture d'entrée, et ses deux bouts sont armés de perches un peu plus longues que l'intervalle qui existe entre chaque trou. Une des extrémités de ces perches est attachée au filet par un cordeau, dont la longueur surpasse encore celle du bois, et qui se replie pour aller se rattacher, par son autre extrémité, au prolongement des cordes qui bordent le filet: l'une en haut et armée de liéges; l'autre en bas et chargée de plombs. Chacune de ces cordes est prolongée de 7 à 8 toises au-delà du filet. Les perches sont en bois de pin, droites, légères et lisses, d'une raideur suffisante pour ne point plier, à moins qu'elles ne rencontrent un obstacle qu'il serait nécessaire d'enlever, en ouvrant la glace au point où il se ferait sentir.

Lorsque le filet est pourvu de tous ses agrès, on le plonge dans l'eau, mais avec ordre et lentement, en commençant par les deux extrémités qui cheminent d'abord en sens contraire, en suivant chacune l'une des lignes de trous. Les perches sont dirigées d'un trou à l'autre par un homme qui les fait cheminer, tandis qu'un autre observe leur arrivée au trou suivant. Dès que celui-ci en aperçoit le bout, il le saisit, et au moyen du cordeau, il tire à lui

les deux cordes du filet, et avec le secours de son compagnon, il le fait venir jusqu'à l'ouverture où il a fait sa manœuvre. Cette opération est répétée à chaque trou, sur toute la longueur de la ligne. On chemine donc lentement, et lorsque le filet est entièrement développé, le travail devient pénible, le filet ne peut plus être conduit par deux hommes sur chaque ligne, et il faut un renfort de bras. Pendant ce tems, la glace est sillonnée dans tous les sens par les traineaux; les courses et les jeux des spectateurs, les appels bruyans, le galop des chevaux, ne dérangent nullement l'opération essentielle; le poisson se laisse entrainer par le filet. Son immobilité, dans les eaux refroidies au degré de la congélation, ressemble à un engourdissement; cependant un froid plus grand encore lui rendra le mouvement, comme on le verra tout à l'heure.

Pour mieux juger de l'état du poisson dans les eaux refroidies au degré du zéro thermométrique, il faut rapporter le fait suivant. Le filet rencontre quelquefois soit au fond de l'eau, soit à la surface inférieure de la glace, un obstacle qu'il ne peut franchir. Ce contre-tems ne fait pas perdre le fruit du travail précédent; les pêcheurs prolongeant sur chaque ligne la direction des cordeaux qu'ils tirent avec force, déterminent par cette géométrie naturelle la place de ce point d'arrêt; ils ouvrent la glace, saisissent le filet, et lui font franchir ce mauvais pas. On ne remarque pas que la pêche en soit moins abondante.

Les deux divisions de travailleurs ont eu soin d'avancer de concert, et s'arrangent pour arriver en même tems à l'ouverture de sortie. C'est le moment de la récolte, mais aussi, le plus laborieux. Le nombre des prisonniers est quelquefois si considérable qu'il faut en évacuer une partie, avant la fin de l'opération. Des hommes armés de trubles enlèvent autant qu'ils le peuvent, le poisson à

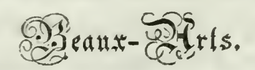
mesure que le filet vient le mettre à leur portée, et cependant il en reste encore une masse énorme, lorsqu'à force de bras on est parvenu à retirer la senne hors de l'eau. Le poisson qui se trouve exposé subitement à l'air extérieur, par une température de 20 à 25 degrés au-dessous de zéro, reprend toute son agilité et la conserve assez long-tems; phénomène digne de l'attention des naturalistes.

Le produit de chacune de ces pêches est souvent de plus de vingt quintaux métriques de poissons dont les espèces sont variées; celle du brochet est une des moins estimées, quoique ce poisson n'ait rien perdu, vers le Nord, du mérite qu'on lui trouve dans nos rivières.

Si on examine avec attention les procédés employés à cette pêche, on sera convaincu de leur extrême simplicité; on reconnaîtra que tout y est d'une nécessité absolue, et que rien ne peut y être ni supprimé, ni changé; l'invention en appartient donc tout entière à un seul inventeur, car elle ne peut être le résultat d'une suite d'essais et de perfectionnemens. Le génie qui la conçut vit aussi qu'elle devait être pratiquée sur une très-grande échelle, afin d'obtenir d'autant plus de produit en raison du travail qu'on y consacrerait. Ce génie était sans doute capable de plus grandes choses; mais ce n'était peut-être qu'un de ces hommes que nous regardons comme sauvages, en les comparant à notre civilisation. L'homme du Nord mérite bien qu'on l'étudie; nous avons assez de preuves de ce qu'il sait faire, et de ce qu'il ose entreprendre.

Quoique l'homme aux prises avec la nature, et parvenant à la dompter sans autres moyens que ceux que son intelligence sait créer, soit le spectacle le plus digne des regards du philosophe, les pays du Nord lui offriraient encore d'autres sujets d'intéressantes études. Il voudrait savoir pourquoi les animaux ont, en général, plus d'instinct

dans ces contrées qui nous semblent si désolées, que dans les pays où une nature plus belle et plus féconde a fixé la demeure des plus puissantes nations, développé l'industrie et toutes ses merveilles. De ces observations sur les animaux il tirerait probablement d'utiles vérités applicables à l'homme; il éclaircirait des faits d'histoire naturelle, que nous ne connaissons que trop imparfaitement; il nous apprendrait peut-être comment le guillemot, oiseau pêcheur qui ne sait ni marcher ni voler, parvient à subsister pendant les hivers si longs et si rudes des contrées boréales, lorsque le lac dont il ne peut s'écarter est couvert d'une glace dont l'épaisseur augmente continuellement. Il ne dédaignerait pas de s'occuper de l'aimable troglodyte, qui, après lui avoir fait une visite au printems, égayé sa solitude pendant la belle saison, fuit à l'approche des frimas, pour aller prendre son quartier d'hiver à quelques centaines de lieues plus au sud, car il ne pourrait s'arrêter à une moindre distance, sans s'exposer à mourir de faim et de froid. Ce n'est que par un séjour prolongé dans ces contrées, que l'on connaîtra les effets des grandes variations de température sur les êtres vivans. Un observateur habile y voit beaucoup de choses en passant, et il en fait des récits très-séduisans; c'est un météore lumineux qui répand sur les objets dont il s'approche une lumière insuffisante pour faire apercevoir leur véritable forme, et qui disparait bientôt. Pallas entrevit la Sibérie, donna sur cette vaste contrée des observations très-exactes et quelques-unes très-erronées; il n'a rien dit de la pêche qu'on vient de décrire, et à laquelle il eût pu assister plus d'une fois.



Nouveau portrait de Walter Scott. — Un peintre an-

glais, d'une grande célébrité justifiée par la supériorité de son talent, M. Watson Gordon vient de faire un nouveau portrait de l'illustre auteur de Waverley. C'est incontestablement le plus ressemblant de tous ceux qui existent. Walter Scott y est représenté dans le costume qu'il porte ordinairement à la campagne : un petit habit vert avec une veste jaune. Ses mains reposent sur sa canne dans une attitude à la fois aisée, naturelle et gracieuse. M. Gordon a entièrement évité dans ce tableau la faute commise par la plupart des peintres qui représentent des personnages célèbres ; celle de donner à leur physionomie un certain air vague et idéal d'inspiration ; ce qui est beaucoup plus propre à captiver le vulgaire qu'à réussir près de ceux qui aiment par dessus tout la vérité. Il est fort rare en effet de voir un grand homme porter dans ses traits l'empreinte de son génie.

Ce serait surtout bien vainement qu'on chercherait cette empreinte dans la physionomie de Walter Scott, quoiqu'elle ne soit pas sans agrément et sans grace. Sa chevelure est aujourd'hui d'une blancheur argentée ; son front est étroit, mais élevé ; ses yeux gris ; son nez est une combinaison d'os, de peau et de muscles, fort informe et fort peu classique ; sa bouche est grande et se distingue par une expression remarquable de calme et de douceur ; ses joues sont profondément sillonnées par l'étude et la méditation. L'expression la plus habituelle de ses traits est la distraction ; on dirait le plus souvent qu'il est étranger à tout ce qui se passe autour de lui. Toutefois, de tems à autre, on voit jouer sur ses lèvres un sourire rusé et malin. Les amis les plus intimes de l'illustre baronnet assurent qu'alors même qu'il compose, l'expression de ses traits reste toujours la même. M. Gordon, averti de ce fait, a donc eu raison de se borner à faire un portrait ressemblant, sans chercher à relever son œuvre en prêtant à la physionomie de

son modèle un caractère qu'elle n'a point. Le célèbre graveur Horsburgh exécute dans ce moment une gravure de ce beau portrait pour la nouvelle édition des romans.

Statistique.

Magnificence et singularité du culte romain au Pérou. —La ferveur du catholicisme espagnol ne s'est nulle part montrée avec plus d'éclat qu'au Pérou. Santo-Domingo, une des principales églises de Lima, est d'une magnificence qui étonnerait, même après le voyage de Rome. La tour la plus élevée de la ville est construite, en majeure partie, de bajareque; les cloches sont très-belles, surtout la grande, qui fut fondue en 1807. Le toit de l'église est supporté par de légers piliers peints et dorés; le plafond est divisé en panneaux par des moulures dorées. Ceux du centre représentent quelques sujets de l'Écriture-Sainte, peints à fresque. Le grand autel, selon l'usage, est très-élevé; il est d'architecture moderne, et d'ordre ionique; dans le sanctuaire, à droite, est l'autel de Notre Dame du Rosaire, richement orné et revêtu de bas-reliefs en argent; il surpasse en beauté, par l'effet qu'il produit, tous ceux de Lima; il est entièrement revêtu d'argent pur. D'élégantes colonnes, des piédestaux couverts de bas-reliefs, d'un travail achevé, des chapiteaux, des corniches, etc., dont quelques-uns sont dorés à deux couches, produisent le plus bel effet. Au centre de l'autel est la niche de la madone, qui est d'un travail exquis; l'intérieur contient le tableau transparent d'un temple; le jour y pénètre par une croisée placée derrière l'autel. La statue est magnifiquement habillée; sa couronne est un bouquet de diamans et autres pierres précieuses; sa robe du plus riche brocard, est ornée de dentelles et de bro-

deries; son rosaire est composé de grosses perles de la plus grande beauté. Telle est l'abondance ou plutôt la profusion de sa garde-robe, que pendant toute l'année, elle n'est jamais revêtue deux jours de suite du même vêtement. Quinze grands cierges brûlent sans cesse dans des candélabres d'argent. Dans un demi-cercle, devant l'autel, sont suspendues, par des chaînes d'argent massif, quatorze lourdes et grandes lampes d'argent artistement travaillées, dans lesquelles on brûle sans interruption de l'huile d'olive; on y voit, en outre, suspendues de la même manière, huit cages en argent, dont les hôtes emplumés joignent leur ramage aux sons imposans de l'orgue et aux chants sacrés du culte divin. Quatre lustres magnifiques sont suspendus vis-à-vis de l'autel, chacun d'eux contenant quinze cierges; au-dessous sont rangés six gros candélabres en argent, de six pieds de haut, et six tables, dont chacune supporte un grand candélabre en argent, à sept branches; quatre urnes du même métal sont remplies de parfums qui brûlent toujours à l'époque des fêtes, et exhalent une odeur délicieuse : tout autour brûlent des pastilles odorantes, que tiennent des chérubins en argent. C'est surtout lorsqu'on célèbre la fête de la Vierge, et particulièrement à la fête du Rosaire et de l'Octave, que la pompeuse magnificence de cet autel surpasse toute description : à cette époque, pendant neuf jours, plus de mille cierges répandent leur vive lumière; et pendant le même espace de tems, les chants et la musique du chœur se font entendre sans interruption.

Mais une chose plus curieuse encore, c'est la pompe bizarre des processions religieuses de Quito. « Une de ces processions, dit un voyageur, me parut si nouvelle et en même tems si étrange, que je ne puis m'empêcher de la décrire. Dans un petit village situé à environ une lieue de

la ville, il y a une statue de la Vierge : les pieux habitans de ces lieux croient qu'elle les a protégés contre la furie destructive des tremblemens de terre qui ruinèrent Riobamba et Tacunga ; en conséquence, ils votèrent en l'honneur de cette statue deux fêtes annuelles qui devaient être célébrées dans la cathédrale de la ville. Ils s'adressèrent à la cour de Madrid pour obtenir que la procession fût célébrée avec la pompe que pouvait y ajouter la présence de toute la force militaire ; la concession royale dépassa de beaucoup l'humble requête ; car sa majesté catholique conféra à la Vierge de Guapulo le grade de capitaine-général de ses armées, ce qui équivaut à celui de maréchal de France, avec le droit de jouir de son traitement et de ses priviléges pendant les dix jours de sa résidence à Quito ; par suite de cette concession, le jour où elle fait son entrée dans Quito, toute la force militaire borde les rues, présente les armes, et les tambours battent aux champs.

La Vierge est placée sur un brancard entouré de rideaux de velours cramoisi, porté sur les épaules de quelques-uns des principaux habitans, précédés du chapitre et des membres de la corporation. La statue étant alors de service, devient capitaine-général et paraît en grand uniforme ; elle a sur ses manches la broderie de son rang ; sur sa tête est placé un chapeau retapé et garni de galons d'or, avec une cocarde rouge et une plume ; elle tient dans sa main le *bâton* ou signe du commandement. L'enfant Jésus participe à ces honneurs ; un chapeau galonné en or, une petite épée d'or et une mante rouge ornent sa statue ; ainsi vêtus, ils sont portés dans la cathédrale, où on leur rend leurs vêtemens ordinaires ; mais la Vierge conserve dans la main le bâton du commandement, jusqu'au moment où elle quitte la ville.

Le gouvernement républicain a maintenu ces solennités.

Cependant, malgré les ménagemens dont il use envers le clergé catholique, l'opinion des prêtres créoles devient de jour en jour moins favorable à l'émancipation. Dans le principe, comme ils étaient exclus des honneurs de l'épiscopat et de tous les riches bénéfices par les prêtres espagnols, ils avaient accueilli la révolution avec joie; mais ils commencent à s'inquiéter de ses conséquences probables ou possibles; et d'après ce qui s'est passé en France, ils pensent qu'il arrivera un moment où les riches dotations du sacerdoce seront envahies et vendues au profit de l'état.

Économie Domestique.

Communauté de quatre cents ménages pour la petite et la moyenne propriété. — Nous avons fait connaître dans notre 54e numéro le but et l'économie intérieure des communautés d'ouvriers et de cultivateurs, établies en Angleterre sous le titre de Communautés industrielles et agricoles. On vient de concevoir à Londres le projet de fonder des institutions semblables pour les familles de petits propriétaires et de petits rentiers, et même pour celles de la moyenne propriété. Le prospectus de cet établissement a déjà été publié; et comme une institution de ce genre paraît devoir présenter de grands avantages, il est probable que ce projet recevra une prompte exécution.

Il s'agit d'établir un grand ménage composé de quatre cents familles. Afin de les loger on entourerait de bâtimens une grande place ou *square*. On suppose que, terme moyen, ces familles jouiraient d'un revenu de 200 liv. st. (5,000 fr.); avec ce revenu une famille composée de deux personnes vit à Londres dans un état voisin de la pauvreté; elle y tombe même entièrement si le nombre de ses mem-

bres s'accroît. Le but de la communauté sera de faire jouir ces familles de la même somme d'aisance que si elles appartenaient à la moyenne propriété. Il sera facile de se convaincre de la possibilité d'atteindre ce but.

En effet, chaque famille de deux personnes donnera, terme moyen, 100 liv. ster. (2,500 fr.). Cette somme sera augmentée proportionnellement au nombre de ses membres. Pour cette somme, l'institution se chargera de la loger, de la nourrir, etc., etc. Il lui restera 100 liv. st. (2,500 fr.) pour subvenir à ses autres dépenses.

Il y aura dans l'établissement un théâtre; une bibliothèque; des cabinets de lecture où se trouveront tous les journaux, écrits périodiques et brochures; des salles de bal, de concert, de jeu, de conversation; des bains; des amphithéâtres, pourvus de tous les appareils nécessaires pour l'instruction des enfans du grand ménage. Il est vraisemblable que l'on paiera une somme additionnelle pour obtenir l'admission dans ces divers établissemens; mais cette somme sera très-modique, attendu que cetté institution étant une communauté, il n'y aura point d'entrepreneur pour bénéficier sur les diverses consommations. Il y aura en outre dans l'établissement, des tailleurs, des cordonniers, des chapeliers, etc., etc., qui seront tenus de livrer au prix de fabrication les divers articles qu'achéteront les pensionnaires.

On calcule qu'une famille possédant un revenu de 200 liv. st. (5,000 fr.) en entrant dans cette association, jouirait d'une somme d'aisance représentée par un revenu de 600 liv. st. (15,000 fr.); ou en d'autres termes que ses consommations et ses jouissances seraient triplées.

Voici les principaux élémens de ce calcul : 1° tous les prix des consommations seraient réduits d'au moins 25 p.% ou de 1/4, attendu que les pensionnaires bénéficieraient

de la différence qui existe entre le prix de vente en gros et celui de détail ; et en outre de l'escompte, puisque tous les approvisionnemens seraient faits au comptant ; 2° ils bénéficieraient en outre de tous les avantages économiques d'un grand ménage. Ces avantages sont énormes, quand ces grands ménages sont bien administrés. On pourra s'en faire une idée par ce qui se passait sous l'empire, hors de Paris, dans les hôpitaux français. On ne donnait aux entrepreneurs que 90 cent. par malade. Pour cette somme, le malade devait être nourri, médicamenté, chauffé, approvisionné de linge, etc., etc., et cependant les entrepreneurs pouvaient encore gagner, terme moyen, environ 7 centimes par jour sur chaque individu, ou 9 p. % par année. D'ailleurs on se propose d'introduire dans cette institution tous les avantages de la division du travail, qui, en quadruplant et en quintuplant la force productive de chaque individu, permet d'en réduire le nombre dans une proportion correspondante. On se servira aussi de machines ou ustensiles perfectionnés pour plusieurs opérations de la cuisine, ce qui sera encore un nouveau moyen de diminuer le nombre des serviteurs ; 3° un troisième genre d'économie résulterait de ce que les pensionnaires ayant tout sous la main, ne seraient pas obligés de faire de grandes courses dans Londres, qui, lorsqu'elles se font en voiture, deviennent fort dispendieuses, et qui ne le sont guère moins quand elles se font à pied, à cause de la perte de tems qu'elles entraînent.

La principale objection qui a été faite contre cet établissement, c'est la difficulté de faire vivre ensemble un si grand nombre de familles, et surtout des familles anglaises, en général si peu sociables. On répond à cela que les pensionnaires seront libres de communiquer entre eux ou de vivre isolément ; que les ménages seront servis chez eux,

ou mangeront aux tables communes, à leur choix; que celles qui auront le goût des relations sociales se rendront dans les salons, et qu'il sera loisible aux autres de rester dans leurs appartemens respectifs. On ne nie point cependant que cette communauté ne puisse présenter plusieurs inconvéniens; mais on tâchera d'y remédier, dit le prospectus, par de bons réglemens intérieurs. D'ailleurs quel inconvénient plus grave que celui de la misère? Or, il ne faut pas perdre de vue, qu'un ménage qui n'a à Londres que 200 liv. st. (5,000 fr.) à dépenser, ne parvient qu'avec la plus grande peine à satisfaire ses besoins indispensables, et qu'il est privé forcément de tous les agrémens de la vie sociale.

Si cet établissement réussit, comme on l'espère, on en fera un semblable pour la moyenne propriété. Chaque ménage, au lieu de 100 liv. st. en donnerait deux ou trois cents (5,000 à 7,500 fr.). Pour cette somme les pensionnaires jouiraient, dit-on, d'une masse d'aisance et d'agrémens incalculable, et que ne peuvent se procurer aujourd'hui que les familles les plus opulentes.

Ces deux établissemens seraient régis par des employés salariés, mais sous la surveillance des commissaires choisis dans leur sein par les divers pensionnaires. Nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant des résultats de ce nouvel essai social.

Industrie.

Pompes à incendie mues par la vapeur. — Voici encore une nouvelle et importante application de la vapeur; on la doit à M. Braitswaite. Ce mécanicien a eu l'heureuse idée d'appliquer aux pompes à incendie l'appareil de la *Nouveauté,* voiture à vapeur avec laquelle il a concouru

sur les rainures de Manchester (1). Cette pompe a fonctionné pour la première fois à l'incendie d'Argyll ; à la vigueur avec laquelle elle lançait, par son double orifice, des torrens d'eau à une hauteur prodigieuse, on a pu se convaincre qu'aucune des pompes précédemment employées ne pouvait soutenir la comparaison avec cette machine, qui a en elle-même sa force et son principe d'action.

Cet appareil se compose de deux cylindres : l'un de sept pouces de diamètre, qui est le cylindre à vapeur ; l'autre qui est la pompe à eau, d'un diamètre de six pouces et demi. Au moyen de la position horizontale des deux cylindres, l'on obtient facilement un mouvement parallèle et régulier. Une autre partie non moins importante de cet appareil est le bouilleur, qui est entièrement conforme à celui de la *Nouveauté*. Il n'est pas inutile de dire que ce bouilleur n'occupe que le cinquième de l'espace de tous ceux qui ont été construits antérieurement, et que son poids est réduit dans la même proportion. L'économie du combustible est de moitié, et, la combustion étant parfaite, il n'y a pas de fumée. Il en résulte qu'on n'a pas besoin des énormes cheminées des autres machines à vapeur, si dispendieuses et si incommodes. Ces cheminées sont remplacées, dans cet admirable appareil, par un petit tube, qui n'a d'autre usage que de préserver le mécanicien du contact de l'air chaud (2).

La pompe à laquelle cette machine a été appliquée peut lancer environ neuf mille gallons d'eau par heure (405,000 litres environ) à une élévation de plus de 90 pieds anglais (environ 30 mètres) par un orifice d'un diamètre de 7/8

(1) Voyez le récit de ce concours sur le chemin de fer de Manchester à Liverpool, dans le premier article de notre 57[e] numéro.

(2) Voyez, dans le numéro 57, le dessin de l'appareil de la *Nouveauté*.

de pouce. L'inondation serait plus considérable encore par un grand orifice. L'élévation du jet dépend beaucoup de l'état de l'atmosphère. Dans un tems calme, une colonne d'eau de 7/8 de pouce de diamètre s'est élevée à une hauteur de 140 pieds anglais.

Un autre point, qui est aussi fort important, c'est le tems nécessaire pour engendrer la vapeur et mettre la pompe en mouvement. Voici à cet égard ce qui résulte de plusieurs expériences qui ont été faites. Il a fallu 18 minutes depuis le moment où l'on a allumé le combustible, l'eau du bouilleur étant presque froide, jusqu'à celui où la vapeur a acquis toute sa puissance; et, dans les différens incendies où cette machine a déjà fonctionné, la vapeur avait été engendrée avant que l'on eût pu se procurer de l'eau et prendre toutes les autres dispositions nécessaires. Nous n'hésitons pas à dire qu'avec des pompiers expérimentés une machine, construite sur ce principe, sera mise en mouvement au moins aussi vite que les pompes les plus puissantes des compagnies d'assurance.

La manière de procéder est très-simple. Aussitôt que l'alarme est donnée, le mécanicien met le feu au combustible, et, conjointement avec son aide, il fait fonctionner les soufflets. Pendant ce tems on attèle les chevaux, et, quand cette opération est finie, le feu est allumé. Il existe une communication entre les roues et les soufflets de manière que ces soufflets sont manœuvrés par la rotation des roues, tandis que les chevaux conduisent la pompe au lieu de l'incendie.

Un autre grand avantage de cette machine, c'est le petit nombre de personnes qu'elle emploie; car il ne lui en faut que deux. De cette manière on évite le bruit et le trouble occasionnés par le nombre d'individus indispensable pour manœuvrer les pompes ordinaires, qui ne peuvent se pas-

ser de l'aide de la populace réunie au lieu de l'incendie. Le concours de cette populace donne presque toujours lieu à beaucoup de désordres.

Il est inutile d'insister sur de si grands avantages. Celui de l'économie s'y trouve également. La dépense du combustible mérite à peine d'être comptée; car elle ne s'élèvera pas à 6 pences (60 centimes) par heure. D'un autre côté, l'on pourra se passer, quand cette machine sera d'un usage général, de ces corps nombreux de pompiers, qui reçoivent des salaires fort onéreux aux compagnies d'assurances. Il serait facile, avec une petite dépense additionnelle, de diminuer de moitié le tems nécessaire pour la production de la vapeur. Il suffirait pour cela d'avoir toujours de l'eau chaude dans les lieux où ces machines seraient remisées. Le coût de ces machines serait d'environ 800 liv. st. (20,000 fr.). C'est du moins à ces conditions qu'elles ont été proposées aux diverses compagnies d'assurance. Ce prix est sans doute assez élevé, mais il est compensé, et bien au-delà, par la diminution du personnel indispensable à la manœuvre des autres pompes.

Économie Rurale.

Aphis Lanata. — Nos pommiers sont attaqués et souvent détruits par une espèce de puceron appelée *Aphis Lanata,* et plus communément nielle américaine ou nielle blanche. On aperçoit au printems dans nos vergers, des branches qui blanchissent; à mesure que la saison s'avance, le duvet qui produit cet effet devient épais et cotonneux; il se détache quelquefois en flocons : en l'examinant de près, on découvre une multitude d'insectes non ailés, qui sont cachés sous cette enveloppe, et fortement

attachés aux branches. Ils pompent la sève avec une trompe qui est presque imperceptible, et qu'ils insinuent sous l'écorce jusqu'à la moëlle. Tous ne sont pas munis de cette trompe; elle est quelquefois plus courte ou plus longue; mais quelle que soit sa grandeur, ils peuvent la retirer sous la poitrine : elle cesse d'être aperçue, lorsqu'ils grossissent. La sève s'écoule par les piqûres de ces insectes, les branches deviennent noueuses, elles languissent, et les feuilles, privées de nourriture, tombent en jaunissant. L'arbre entier doit périr si on ne réussit pas à détruire cette dangereuse vermine.

Les pucerons attaquent ordinairement les parties les plus tendres des plantes et des arbrisseaux, mais la nielle blanche s'attache indifféremment à l'écorce des vieux pommiers : sans s'arrêter aux belles espèces, elle choisit de préférence les pommes à cidre et le pommier sauvage. Cet insecte est vivipare; c'est à l'extrémité du corps qu'il rassemble la matière cotonneuse qui sert d'enveloppe aux pères et aux enfans, et ces globules transparens, glutineux et fluides qu'on croit être la nourriture des nouveaux nés. Quoique plusieurs espèces d'aphis aient des ailes, l'*Aphis Lanata* en est entièrement dépourvue. C'est le vent qui la transporte en flocons d'un arbre à un autre; ces voyages sont périlleux, plus d'une famille succombe en route; il y en a qui se réfugient dans des crevasses, ou parmi les cavités des choux de Savoie, qu'on plante sous les pommiers. Chacun de ces insectes se couvre en automne, d'un duvet très-fin et très-épais, qui le protége durant son long sommeil contre les rigueurs de la mauvaise saison. L'enveloppe disparait et ne se renouvelle qu'au printems. Si pendant l'hiver on coupe une branche infectée de cette vermine, et qu'on la tienne le pied dans l'eau dans une chambre chaude, les pucerons s'éveillent aussitôt et pénètrent jusqu'à la sève, ils produi-

sent la matière cotonneuse et les globules comme s'ils s'éveillaient en mars.

On croit que l'*Aphis Lanata* est originaire de la Normandie et des Pays-Bas ; mais rien ne justifie l'épithète de *nielle américaine* qui est devenue populaire. Les remèdes employés jusqu'ici contre cette vermine ont paru peu efficaces : cependant on est parvenu à détruire la nielle des jeunes arbres, et même des arbres plus âgés, avec un mélange de trois onces de résine et de trois onces d'huile de poisson, que l'on cuit dans un pot de terre. Lorsque ces deux substances sont bien combinées, elles acquièrent en se refroidissant la consistance du miel ; une chaleur médiocre les rend liquides, et on s'en sert comme d'un vernis qu'on applique avec une brosse sur les branches infectées. L'opération s'exécute avec succès au printems, quand la matière cotonneuse commence à paraître ; une seconde couche détruit complètement cette matière, si elle se montre sur les bords de la première couche.

Chronique.

Enquête parlementaire sur la violation des sépultures. — Nous avons fait connaître dans un de nos premiers numéros les difficultés qui s'opposaient en Angleterre à ce que les amphithéâtres où l'on fait l'éducation médicale des jeunes chirurgiens fussent suffisamment pourvus de sujets. Ces difficultés ont été l'origine d'une odieuse industrie, celle des hommes vulgairement nommés *resurrection-men*, littéralement les *résurrecteurs ;* c'est ainsi que l'on appelle les misérables qui ne se font pas scrupule de violer les sépultures pour fournir des cadavres aux amphithéâtres. On sait que dernièrement en Écosse il a été constaté que quelques-uns de ces hommes avaient tué des individus pleins

de santé, ou achevé des malades pour vendre leurs corps.

Ces faits ont fait sentir la nécessité de modifier la législation qui s'oppose à ce que l'on envoie dans les amphithéâtres les corps des personnes qui meurent dans les hospices. Mais avant de modifier ces vieilles lois fondées sur des préjugés barbares, on a jugé convenable de faire une enquête au parlement dans laquelle les hommes de l'art les plus distingués ont été entendus. Afin de rendre cette enquête plus complète, on a entendu également trois *résurrecteurs*. Malgré tout ce que ce sujet a de lugubre, il est impossible de ne pas sourire, en voyant dans la déposition de ces misérables le ton de suffisance et de satisfaction d'eux-mêmes avec lequel ils parlent de leur industrie. Voici quelques extraits de l'une de ces dépositions.

« Chaque cimetière à Londres est surveillé par des hommes armés que l'on y place pendant la nuit, de manière que vous courez la chance d'être couché en joue. Cependant un homme peut bien y gagner sa vie (à voler des corps), s'il est homme de sens, et s'il se conduit prudemment. Il y a beaucoup de gens qui font ce métier, et qui, j'en suis sûr, ne déterrent pas quatre corps dans l'année. La plus grande partie de ceux qui sont dernièrement entrés dans cette branche de commerce ne sont que de misérables filoux. Ils gâtent le métier sans aucune utilité pour eux. Je suppose qu'il y a maintenant quarante ou cinquante individus à Londres qui se donnent pour *résurrecteurs*, et que, sur ce nombre, nous ne sommes guère que trois ou quatre qui fassions nos affaires. Quand vous êtes lié avec des fossoyeurs, vous êtes averti des corps qu'il faut enlever; mais, lorsque vous n'avez pas de rapports avec eux, cela vous met dans une grande incertitude. Au surplus, toutes les années ne se ressemblent pas; une fois je suis parvenu à enlever vingt-six corps dans quatre nuits. La

même année j'en avais enlevé cent; l'année suivante je n'ai pu m'en procurer qu'une soixantaine. Ce qui nous nuit le plus ce sont les préjugés que l'on a contre nous. Une fois, je suis sûr que je n'étais pas à dix toises du gardien, qui fit feu sur moi. Quand je me mets à la besogne, je recherche toujours les corps de ceux qui sont morts dans les maisons de force, parce qu'au lieu d'un sujet vous en trouvez trois ou quatre. Je suis convaincu que, depuis que j'approvisionne les amphithéâtres, je n'ai pas eu six corps de gens riches. Au surplus je commence beaucoup à me dégoûter du métier; la plupart de ceux qui le font maintenant sont des misérables qui, à cause qu'ils ont trouvé deux ou trois sujets dans toute leur vie, ne craignent pas de s'appeler *résurrecteurs !* »

Le postillon sourd. — Tous ceux qui ont voyagé dans le nord de notre île connaissent Joey Duddley, vieux postillon sourd, du relais qui précède Gretna-Green. Joey Duddley était devenu sourd, parce qu'en janvier 1804 il avait commis l'imprudence de ne pas mettre son bonnet de laine pour dormir. Vingt-cinq ans plus tard, comme on va le voir, un jeune pourchasseur d'héritières se vit enlever vingt mille liv. st. (500,000 fr.) et une femme charmante, parce que le pauvre Joey avait perdu l'ouïe en négligeant une fois de couvrir sa tête de son bonnet de douze sous.

Après son malheur Joey n'avait pas renoncé à sa profession; dans les devoirs uniformes qu'il avait à remplir ses yeux et ses éperons étaient beaucoup plus nécessaires que ses oreilles. Chaque jour il faisait ses neuf milles pour aller à Gretna-Green, et pour en revenir; et il avait si souvent répété cette double course, qu'il eût pu y conduire ses chevaux, les yeux bandés. La conversation d'un voyageur

en chaise de poste avec son postillon offre, en général, fort peu de variété. Joey savait par expérience les trois ou quatre questions qu'on devait lui adresser, et même les lieux où elles devaient se faire, et ses réponses, qui étaient invariablement les mêmes, avaient été préparées à l'avance. Aux endroits de la route où il y avait quelque objet curieux, Joey se retournait sur sa selle, et s'il apercevait que les yeux du voyageur fussent fixés sur lui, ses lèvres en mouvement, et son doigt dirigé vers quelque maison de campagne, un joli ruisseau, un vallon fertile, ou un bouquet de bois, il en concluait naturellement que ce voyageur lui demandait à qui appartenait cette habitation, cette vallée, ce bois ou ce ruisseau, et il répondait en conséquence. Le bruit des roues était d'ailleurs une excuse fort légitime pour les petites bévues qu'il commettait de tems à autre. Quand des questions imprévues lui étaient adressées, et qu'il ne savait quelle réponse y faire, il dissimulait son infirmité avec une coquetterie fort adroite, en donnant un coup d'éperon à sa monture. Ses chevaux, prenant alors le galop, paraissaient réclamer toute son attention, et le dispensaient de répondre. Arrivé au relais, lorsque le voyageur tirait sa bourse, Joey sans même interroger le mouvement de ses lèvres, savait qu'on lui faisait une question à laquelle il était de son devoir de répondre : « dix schellings. » Si de nouvelles questions lui étaient faites, l'avisé postillon paraissait se rappeler quelque chose qui réclamait tous ses soins, et, s'excusant près du voyageur, il s'éloignait pour ne plus reparaître, tout en disant qu'il allait revenir. D'ailleurs, l'expression naturelle de sa physionomie annonçait une extrême taciturnité, tellement qu'on était peu disposé à lui faire des questions; aussi plusieurs voyageurs auxquels sa figure était très-familière ignoraient cependant qu'il fût sourd, parce qu'ils n'avaient

jamais été tentés de lui faire d'autres demandes que celles pour lesquelles il avait des réponses toutes prêtes. Quant au pauvre Joey, le succès ordinaire de ses répliques avait également fini par lui faire illusion sur son infirmité, et tout ce qu'il s'avouait à lui-même ainsi qu'aux autres, c'était qu'il avait l'ouïe un peu dure.

Le 28 juin 1829, à neuf heures du matin, on aperçut une chaise traînée par quatre chevaux, qui s'approchait avec une grande rapidité de l'auberge occupée par le maître de Joey. Sitôt qu'elle s'arrêta à la porte, les postillons vociférèrent la demande accoutumée pour avoir quatre chevaux sur-le-champ. Par malheur l'aubergiste n'avait dans ce moment que Joey avec les deux chevaux qu'il conduisait ordinairement.

Cette voiture était occupée par un jeune homme d'une tournure élégante et une jeune femme dont les traits étaient cachés par un voile; je ne devancerai point l'indiscrétion habituelle de nos journaux quotidiens, et je leur laisserai le soin de divulguer leurs noms à l'indiscrète curiosité du public. « Combien cela est fâcheux! s'écria le jeune homme; je suis sûr que ceux qui nous poursuivent sont déjà tout près de nous; il est dur de perdre un trésor (il faisait sans doute allusion à la jeune personne et non à sa fortune), tel que celui que j'emmène avec moi, faute de deux misérables chevaux de poste.

— C'est sans doute une affaire de Gretna-Green? » dit l'aubergiste d'un air significatif. Le jeune homme convint qu'il avait enlevé la femme qui était avec lui. Il ajouta qu'elle avait droit à une fortune de vingt mille livres sterling, dont il donnerait volontiers la moitié pour avoir dans ce moment quatre chevaux traînant sa voiture vers le nord.

« Je puis vous assurer, monsieur, répliqua l'aubergiste,

que les deux chevaux que je vous propose vous conduiront tout aussi vite que si vous aviez une demi-douzaine de ces mauvais chevaux ruinés que l'on donne d'ordinaire dans les postes. Personne n'a de meilleures bêtes que moi; au surplus, si vous voulez attendre, peut-être dans dix minutes, et à coup sûr dans une demi-heure, je pourrai vous en fournir d'autres. — Dix minutes! une demi-heure! s'écrie le jeune homme, dont l'agitation était toujours croissante, quand le retard d'une minute peut me ruiner! j'espère que vos chevaux sont tels que vous me le dites. Allons, postillons! dépêchons, et en route! »

Avant que cette courte conversation fût finie, Joey avait attelé ses chevaux, et il était prêt à partir au premier signal. Il tenait en conséquence ses yeux fixés sur l'aubergiste, qui lui fit, comme de coutume, signe de partir en agitant vivement la main. Les bêtes de Joey Duddley se mirent en route de ce pas lent et embarrassé adopté par les chevaux de poste pour les dix premières minutes de leur course; toutefois, ce couple de bêtes sur lequel Joey présidait, avait, comme l'aubergiste l'avait dit, une allure très-prompte, et le jeune homme ne tarda pas à reconnaître qu'il faudrait un bien bon attelage de quatre chevaux pour les atteindre ou les dépasser. Son espoir s'augmentait à mesure qu'il laissait derrière lui une borne milliaire, et il avait cessé de mettre toutes les cinq minutes sa tête à la portière pour jeter sur la route des regards inquiets. Déjà il anticipait son triomphe, lorsqu'un craquement, un cri de sa belle compagne, une violente secousse, suivis d'une pause et d'un repos absolu, se succédèrent avec une si grande rapidité, qu'il fut pendant deux ou trois minutes privé entièrement de sa présence d'esprit par l'effroi et la surprise. C'était l'avant-train de la voiture qui venait tout-à-coup de se détacher. Joey Duddley, dont

l'attention était toujours fixée en face de lui, et qui, à cause de sa surdité, n'avait pas entendu le bruit causé par cette catastrophe, poursuivait sa route d'un pas accéléré que ses chevaux avaient pris d'eux-mêmes, lorsqu'ils n'avaient plus eu que l'avant-train à conduire.

Alarmé et indigné au plus haut point de la conduite du postillon, le jeune homme poussait après lui des cris de fureur; mais quoique Joey en fût encore à peu de distance, il ne les entendait pas, et continuait à s'éloigner en se félicitant de la bonté de ses bêtes. Son amour-propre triomphait de l'idée de ne pas être atteint par ceux qui poursuivaient la jeune femme, et il s'attendait à une récompense proportionnée à l'importance du service qu'il croyait rendre; car, malgré sa surdité, il avait suffisamment de sagacité naturelle pour comprendre de quoi il s'agissait dans cette affaire sans qu'on le lui expliquât; aussi ce fut avec un air de satisfaction indicible qu'il entra dans la cour de l'auberge, qui était le terme de sa course, poursuivi par les clameurs et les rires de tous les enfans du bourg.

Ce ne fut qu'en descendant de sa selle que Joey s'aperçut de son désastre; et rien ne peut rendre la surprise qui éclata aussitôt dans ses traits; il regarda si ses voyageurs et le reste de la voiture étaient derrière, et comme il ne les aperçut pas, il fit une demi-lieue à pied pour aller à leur rencontre. Du haut d'une côte qui commandait environ une lieue de la route qu'il venait de parcourir, il n'aperçut aucune trace de ses voyageurs; l'on apprit par la suite qu'ils avaient été enlevés par les amis de la jeune dame. Le pauvre Joey, tout confus, fut se cacher pendant trois jours dans une grange isolée, et quand on l'eut découvert ce fut avec beaucoup de peine que son maître,

qui en faisait grand cas, put le déterminer à prendre son fouet et à remonter sur sa selle.

Plusieurs journaux de Paris et des départemens, dont la commode industrie s'exerce en prenant aux autres les articles dont ils remplissent leurs colonnes, ayant continué de mettre au pillage la Revue et l'Album Britannique, au mépris des lois et des jugemens qui garantissent l'inviolabilité de la propriété littéraire, nous déclarons que notre intention est de poursuivre à l'avenir tous ceux qui feraient de nouvelles soustractions à ces deux recueils, soit qu'ils indiquent ou qu'ils dissimulent la source de leurs emprunts.

ERRATUM DU 58e NUMÉRO.

Troisième alinéa du Tableau statistique :

Pologne-Prussienne composée des provinces appartenant à la Russie sur la Vistule ; *lisez :* appartenant à la *Prusse sur la Vistule.*

REVUE

BRITANNIQUE.

Commerce.-Économie Rurale.

ÉTAT ACTUEL ET AVENIR DES PRODUCTEURS DE LAINES.

La situation actuelle des relations mercantiles de l'Allemagne est faite pour inspirer le plus grand intérêt, non-seulement à cause de l'importance de ses importations, mais aussi à cause de la révolution presque totale qu'elles ont subie.

Antérieurement à l'introduction des mérinos dans cette portion de l'Europe, les seuls produits qu'elle pût donner en échange de ses importations, étaient ses grains, ses cuirs et quelques balles d'une laine indigène de mauvaise qualité, quelques minéraux de la Saxe et de la Silésie; des toiles qu'elle envoyait en grande quantité dans l'Amérique du Sud, par l'intermédiaire de l'Espagne; du fil de lin; et quelques grossiers tissus de laine qu'elle exportait en Pologne, en Russie et dans la Perse.

L'Allemagne fabriquait aussi quelques articles de consommation intérieure; et elle faisait en outre un commerce de transit assez important, dont les foires de Brunswick, de Leipsick et de Francfort étaient le centre. Un grand nombre de marchands de la Pologne, de la Russie, de la Turquie, de la Perse, venaient tous les ans y acheter les soieries de Lyon, l'orfévrerie et les articles de mode de Paris, les laines de Flandre, de l'Angleterre, les cotonnades et les autres produits de l'Inde, qu'ils payaient avec leurs propres produits ou avec des métaux précieux.

Quant aux importations que faisait l'Allemagne pour son usage particulier, elles se composaient de produits coloniaux, tels que sucre, café, tabac, etc; de tissus de laine de la Flandre et de l'Angleterre; de cotonnades hindoues ou britanniques; et de quelques articles de luxe à l'usage des classes les plus riches.

On doit naturellement supposer, quand on compare les exportations aux importations, que la valeur des dernières excédait beaucoup celle des premières. Il en résultait que dans la plupart des états de la confédération germanique, les classes inférieures étaient épuisées par les maîtres du sol, pour lesquels on importait la plus grande partie des articles de luxe.

L'état misérable dans lequel l'Allemagne languissait à cette époque, était encore augmenté par le conflit des intérêts opposés des divers gouvernemens qui divisaient l'empire. Dans toute l'étendue de la confédération, les relations mercantiles étaient entravées par les douanes intérieures et par l'absence de routes et de canaux, ces artères des nations sans lesquelles un état ne saurait prendre une grande importance commerciale. Peu à peu cependant les princes allemands se relâchèrent de la rigueur de leurs restrictions, et Frédéric II entreprit d'unir l'Elbe, l'Oder et la Vistule par

les réseaux d'une navigation artificielle, dans laquelle la plus grande partie de son royaume se trouva encadrée. Enfin la création d'une nouvelle source de richesses est venue, dans ces derniers tems, triompher des obstacles qui s'opposaient encore au développement de l'activité commerciale de cette grande division de l'Europe.

Pour qui connaissait le caractère du peuple allemand, il était facile de prévoir que cette source de richesses ne resterait pas stérile dans ses mains. L'industrie soutenue qui le distingue, avait pu quelquefois être accablée au milieu des pénibles efforts qu'il était obligé de faire pour satisfaire ses premiers besoins, mais elle n'était pas détruite. Les patientes recherches de ses écrivains d'un autre âge, et les travaux non moins assidus de ceux de l'époque actuelle sont des preuves éclatantes de son énergie et de sa persévérance.

Aussi, à peine la domination française était-elle écroulée, que des améliorations dont la Prusse donna le signal se firent remarquer partout. Des routes furent tracées dans toutes les directions entre les grandes villes, et l'industrie manufacturière créa une multitude de produits que peu d'années auparavant l'Allemagne tirait presque exclusivement du dehors. Quiconque n'a pas vu l'Allemagne depuis quinze ans, lorsqu'elle sortait toute sanglante des guerres de l'Empire, aurait aujourd'hui peine à la reconnaître. Ses progrès relatifs ont même été beaucoup plus rapides que ceux de la France, pendant le même espace de tems, car le génie de la liberté n'a fait qu'y poursuivre ce que le génie de Napoléon avait déjà commencé. Il était impossible sans doute que l'Allemagne restât étrangère à ce mouvement progressif avec lequel le monde civilisé s'avance tout entier vers des destinées meilleures. Mais la rapidité des pas qu'elle a faits ne peut être expliquée que par une

cause intérieure et particulière. Cette cause se trouve dans l'introduction des moutons de race espagnole.

C'est au dernier roi de Saxe, qui n'était encore qu'électeur, qu'est dû le mérite de cette introduction, qui a presque transféré le commerce de l'Espagne au-delà du Rhin, et qui a été le principe de la prospérité des états de ce prince et de plusieurs autres de la confédération. Chose admirable! en important quelques moutons, il a plus fait pour ses sujets, et même pour la patrie allemande en général, que si ses forces lui eussent permis de faire les conquêtes les plus heureuses. Cet immense bienfait eût dû être récompensé autrement que par le démembrement de quelques-unes de ses plus belles provinces.

Depuis l'époque de la première introduction de ces mérinos jusqu'en 1814, où l'Europe commença à goûter de nouveau les bienfaits de la paix générale, cette race se répandit graduellement, quoique avec lenteur, sur les pâturages du royaume de Saxe. A partir de cette époque, les producteurs de la laine saxonne profitèrent du retour du commerce maritime pour faire avec l'Angleterre un commerce régulier de cet article, et ils ne tardèrent pas à en apprécier toute l'importance. Dans la première année, c'est-à-dire :

En 1814 ils importèrent dans la Grande-Bretagne seulement	3,595,146 liv.
En 1819	4,557,938
En 1824	15,432,657
En 1828	23,110,822

Le prodigieux accroissement de la demande de cet article excita l'émulation des états voisins de la Saxe; et pendant un certain tems, les maîtres de troupeaux de ce royaume trafiquèrent très-avantageusement de leurs béliers et de leurs brebis avec les propriétaires de la Silésie, de la

Bohême, de l'Autriche, etc., qui voyaient par l'exemple des cultivateurs saxons, tout l'avantage qu'ils auraient à améliorer la race de leurs moutons. Pendant long-tems la demande suivit les progrès de la production. En même tems, le plus léger degré de supériorité dans la finesse de la laine produisait une hausse si exorbitante dans les prix, que, pour obtenir ce degré extraordinaire de finesse, on nourrissait les moutons avec du blé. Ainsi, en même tems que la Grande-Bretagne achetait la laine des propriétaires allemands, elle leur assurait aussi d'une manière indirecte de nouveaux consommateurs pour leurs grains.

La richesse créée en Allemagne par cette grande branche de la nouvelle économie rurale, ne peut guère être estimée que par la somme d'argent que nous lui avons payée pour les laines que nous en avons fait venir. Il résulte des comptes soumis au parlement que les laines allemandes ou électorales importées dans la Grande-Bretagne, dans le cours de 1828, se sont élevées à 23,110,822 liv. st., ce qui, en les estimant à 1 sch. 6 den. (1 fr. 65 c.) par livre, représentait une valeur d'environ 1,733,311 liv. st. (43,332,775 fr.). En ajoutant seulement une moitié de plus pour la laine exportée en France, dans les Pays-Bas, en Russie, en Pologne et dans la Suisse, et en estimant à la moitié de la production, la laine consommée par les fabriques intérieures, ce qui est au-dessous de la vérité, on aura une somme d'environ 5,199,934 liv. st. (129,998,350 fr.) pour la valeur annuelle de la nouvelle laine si heureusement substituée à cette toison rare et grossière de la race indigène, qui suffisait à peine à la confection des bas et des vestes des paysans allemands.

Nous avons dit plus haut qu'autrefois les fabricans de la Silésie faisaient un commerce considérable de draps avec la Pologne, et par ce pays avec la Russie et l'Asie. Depuis

la création du nouveau royaume de Pologne, sous la souveraineté des empereurs russes, le gouvernement de Varsovie a fait de grands efforts pour créer une classe industrieuse dans ce royaume. Afin d'y parvenir et d'encourager ses fabriques naissantes, il a entièrement prohibé les draps du dehors. Cette mesure aurait entièrement détruit les fabriques de la Silésie et en général de l'Allemagne, si le bas prix de la main-d'œuvre et la facilité de se procurer les meilleures qualités de laine ne leur eussent permis d'approvisionner entièrement tout le marché intérieur, à l'exception d'un petit nombre de balles de qualité superfine importées des Pays-Bas.

En même tems que s'opérait cette amélioration dans l'industrie de l'Allemagne, un accroissement simultané avait lieu dans les sources de la consommation. Pendant les quatorze dernières années, la population des états prussiens s'était élevée de 10,536,571 à 12,500,000 ames; et des tables statistiques que nous avons sous les yeux font voir que dans les autres états allemands elle avait éprouvé une augmentation à peu près équivalente.

Ces améliorations et ce mouvement progressif sont dus en grande partie aux heureux efforts du roi de Saxe et des princes voisins pour encourager la production de la laine. Reste à examiner si cette prospérité doit se maintenir : il est incontestable que cette industrie a déjà une concurrence fort redoutable dans les grands pâturages de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van-Diemen, qui seront bientôt en mesure d'alimenter entièrement la consommation de la Grande-Bretagne.

En 1795, un petit troupeau composé d'une douzaine de moutons, fut transporté du cap de Bonne-Espérance dans la Nouvelle-Galles du Sud, par le capitaine Waterhouse. Ce troupeau fut le noyau de cette multitude innombrable

de moutons répandus sur cette grande division de l'Australie. Une partie du premier troupeau tomba dans les mains de M. Mac-Artur, qui acheta aussi quelques moutons de la bergerie royale de Windsor, en 1804, et les réunit à ceux qui se trouvaient déjà dans la colonie. Pendant plusieurs années, ils ne produisirent pas assez de laine pour charger un navire ; et l'exportation commença pour la première fois en 1806. Depuis 1814, l'accroissement a été prodigieux, comme on pourra en juger par le tableau suivant :

Années.	Montant de l'importation.	Années.	Montant de l'importation.
1806.............	245 liv.	1818.............	86,525 liv.
1807.............	562	1819.............	74,284
1808.............	Néant.	1820.............	99,415
1809.............	Néant.	1821.............	175,433
1810.............	167	1822.............	138,498
1811.............	Néant.	1823.............	477,261
1812.............	Néant.	1824.............	382,907
1813.............	Néant.	1825.............	323,995
1814.............	32,971	1826.............	1,106,302
1815.............	73,171	1827.............	512,758
1816.............	13,611	1828.............	1,603,512
1817.............	Néant.		

On sent tout ce qu'a déjà de redoutable pour les producteurs allemands une si énorme concurrence. Mais ce qui la rend encore plus à craindre, c'est que la meilleure laine australienne n'est pas au-dessous des bonnes qualités de la laine électorale, et que cette laine est tondue sur des moutons dont on ne prend aucun soin particulier ; tandis qu'en Allemagne, les qualités supérieures ne sont obtenues qu'en prenant des soins fort dispendieux des bêtes qui les produisent. Il convient toutefois d'observer que les moutons que l'on envoie dans l'Australie sont nourris des meil-

leurs grains et du meilleur fourrage, pendant la traversée, et qu'on ne pourra savoir qu'à la deuxième ou troisième génération, si la qualité de leur laine se soutiendra avec une alimentation inférieure.

Si les espérances des colons n'ont pas été entièrement réalisées à l'égard des prix qu'ils comptaient obtenir dans les marchés de Londres, c'est parce qu'ils comptaient sur une fortune subite et considérable. C'est là la manie du jour; il semble que le tems doive toujours nous manquer, et nous ne savons plus rien attendre. Au lieu de bénir une nature bienfaisante, qui fait presque tous les frais de leur fortune, les colons australiens n'ont pas cessé de se plaindre, pendant un certain tems, parce que leurs extravagantes espérances n'étaient pas remplies, et cela quand ils s'approchaient à grands pas de l'époque où ils prendront possession exclusive du marché de la Grande-Bretagne pour les qualités communes ou moyennes, et où les producteurs allemands ne pourront plus lutter avec eux que pour les qualités superfines, que l'on n'obtient que par la plus haute culture.

Quand cette époque sera arrivée, il n'est pas facile de prévoir ce que feront les producteurs de laine, en Allemagne. Ils n'auront d'autre parti à prendre que de chercher de nouveaux débouchés, ou, par l'avilissement de leurs prix, de tâcher de compenser les avantages dont jouiront leurs rivaux, comme membres de l'empire britannique.

A l'égard des marchés nouveaux, il leur sera nécessairement fort difficile d'en trouver. En effet, l'Allemagne est placée au milieu d'autres états qui se sont déjà occupés de l'éducation des moutons mérinos. La France et les Pays-Bas consomment sans doute plus de laine qu'ils n'en produisent; mais cette consommation ne s'augmentera pas

parce que l'Allemagne sera embarrassée du placement de ses laines. Les manufactures de France ne fabriquent guère que pour la consommation intérieure; et il ne nous serait pas difficile de faire voir que cette nation n'est pas destinée à faire jamais un grand commerce d'exportation en produits fabriqués.

Les Pays-Bas au contraire fabriquent beaucoup pour le dehors; mais c'est surtout en Allemagne qu'ils envoient leurs produits, et ils ne tarderont pas à être exclus de ce marché par la concurrence des fabricans nationaux. Il est impossible que le commerce d'exportation des Pays-Bas puisse prendre une grande extension lorsque tous les états presque sans exception cherchent à assurer le monopole de leurs marchés intérieurs à leur industrie domestique.

Une certaine quantité de laines superfines est, il est vrai, exportée tous les ans en Pologne, pour les fabriques que les encouragemens du gouvernement y ont fait établir. Mais le propriétaire polonais est lui-même trop profondément imbu de la manie de la laine, qu'on nous permette cette expression, pour laisser, pendant long-tems, ce marché ouvert aux importations de l'Allemagne. Déjà on ne reçoit plus en Pologne que les qualités superfines, et les laines polonaises communes sont envoyées en échange dans les foires de la confédération. Au-delà de la Pologne, la Russie, soumise au même sceptre, commence à s'occuper activement de l'éducation des moutons, et pendant la plus grande partie de ce siècle, elle exportera bien plus qu'elle ne fabriquera.

Les domaines allemands de l'Autriche sont remplis de moutons; c'est elle qui fournit à ses sujets italiens le drap qu'ils portent. Quant au reste de l'Italie, il est approvisionné par la Grande-Bretagne, la France, les Pays-Bas;

cet approvisionnement ne compose qu'un article assez insignifiant de leurs exportations.

Les États-Unis d'Amérique sont parvenus à établir quelques fabriques de drap, et jusqu'à présent ils ont été forcés de tirer du dehors presque toute la laine fine qu'ils consomment. C'est en général sur les marchés de la Grande-Bretagne qu'ils viennent s'approvisionner. Mais un état de choses aussi extraordinaire ne saurait se prolonger; et il est évident que si les fabriques des États-Unis peuvent se maintenir, une nation aussi essentiellement agricole parviendra à alimenter ses propres fabriques.

Ainsi, de quelque côté que se tourne le producteur allemand, pour ouvrir une issue aux laines dont il est surchargé, il trouve des marchés encombrés par l'accroissement universel de la production : si donc il ne peut pas profiter des avantages de sa position pour forcer le débit de ses marchandises, en réduisant de plus en plus les prix, il restera avec sa laine sur les bras, jusqu'à ce que la quantité produite chaque année en aura été réduite au niveau de la demande.

Cet avantage de position, le producteur allemand parait sans doute le posséder, quand on considère la grande distance qui sépare ces colonies de l'Europe. Mais la position politique où se trouve cette partie du monde est si particulière, qu'elle doit l'emporter sur toutes les autres circonstances, et qu'à côté d'elle, la considération de la distance n'est plus que d'un intérêt fort secondaire. En Angleterre, par exemple, l'état actuel de la population et du revenu, lui impose la loi de faire tout ce qui est en son pouvoir pour encourager l'industrie des travailleurs nationaux, soit dans son territoire européen, soit dans ses colonies.

Les choses étant dans cet état, et la Grande-Bretagne ayant perdu la plus grande partie du marché de l'Allemagne pour ses tissus de laine, et, à moins que quelque événement inattendu n'ait lieu, devant finir par le perdre entièrement, il est clair que nous devons éprouver une vive satisfaction en voyant la Nouvelle-Galles du Sud croître en population et en richesse, et produire abondamment un article d'exportation qui la mettra à même de payer les produits de fabrication anglaise dont elle aura besoin.

Lorsque l'on calcule le prix auquel le colon a acheté sa terre, on conçoit qu'il doit produire sa laine à bien moins de frais que le propriétaire allemand, qui estime la valeur de ses pâturages à peu près d'après la quantité de blé qui pourrait y venir. Il est vrai que si l'armateur n'est pas trop payé en recevant 4 sch. par cwt. pour le fret de Hambourg à Londres, il ne doit pas l'être suffisamment quand il fait le même transport depuis Sydney, dans l'Australie, pour 9 sch. 4 pences, c'est-à-dire un peu plus du double; et que ce prix s'élèvera nécessairement avec l'accroissement des exportations de la Nouvelle-Galles. Mais cette différence du fret sera presque balancée par le droit d'un penny (5 cent.) imposé sur la laine étrangère, tandis que les douanes ne font aucun prélèvement sur celle des colonies. Si donc on demande quel est le pays qui est le plus en mesure de fournir la laine de moyenne qualité à bon marché, nous répondrons sans hésiter, nos colonies australiennes. Le résultat nécessaire de cet état de choses, est que le producteur allemand devra compter exclusivement sur son propre pays pour la consommation de ses laines ordinaires; et que par suite de la cessation d'une demande aussi forte que celle de la Grande-Bretagne, cet article, qui était et qui est encore le plus avantageux de tous les produits eu-

ropéens, perdra nécessairement beaucoup de sa valeur, partout où il ne sera pas de qualité superfine.

Le prodigieux accroissement de la population a soutenu les prix de la laine, malgré l'accroissement bien plus considérable encore du nombre des moutons et la substitution du coton à la laine dans les vêtemens d'une grande partie des habitans du monde civilisé. Mais, comme la quantité de cet article s'augmente sans cesse, et dans une proportion bien plus forte que les progrès de la population, le prix de la laine doit baisser jusqu'au moment où il sera descendu à son minimum. Ce minimum sera atteint plus ou moins promptement par les différentes nations, selon la diversité des circonstances dans lesquelles elles se trouvent placées. C'est ainsi qu'en Angleterre, la laine qui valait, terme moyen, deux sch. (2 fr. 50 c.) la livre, est successivement descendue à 6 pences (60 c.). Il en résulte que si, en élevant des moutons, nous avions pour unique but, ainsi que d'autres nations, le désir d'avoir de la laine, il serait impossible pour le propriétaire de troupeaux de supporter, à un prix aussi minime, le poids des taxes et de toutes les charges qui pèsent sur lui. Mais, par le fait, la laine n'est pour lui qu'une considération secondaire. Ses deux motifs principaux, en élevant des moutons, sont : d'abord, la nécessité impérieuse où il se trouve d'avoir une certaine quantité de ces animaux pour que sa terre conserve ce haut degré de fertilité nécessaire dans un pays où la population est aussi dense que dans la Grande-Bretagne ; et ensuite le goût qu'ont ses habitans pour cette espèce de viande, qui s'y consomme en plus grande quantité que partout ailleurs.

Cette double considération est plus que suffisante pour le fermier anglais. Quand bien même il n'aurait pas de marché pour vendre sa laine, il garderait encore le même

nombre de moutons. Aussi sacrifie-t-il tous les avantages de la qualité de la laine, à la nécessité d'exposer ses moutons à l'inclémence du tems sur ses jachères ; et à la production d'une carcasse grasse et forte, qualité tout-à-fait incompatible avec la finesse de la laine.

Mais si cette manière d'élever les moutons est peu favorable à la finesse de la laine, elle l'est extrêmement à sa quantité. Les variations de l'atmosphère auxquelles les moutons sont exposés et la nourriture succulente qu'on leur donne pour les préparer à être vendus dans les boucheries, tendent également à augmenter le poids de leur toison. Le poids moyen d'une toison électorale est de 2 livres 1/2 à 3 livres, tandis que celui d'une toison de Leicester est de 8 à 9 livres. Il résulte d'un document officiel dressé en 1828, que la quantité moyenne de la production de la laine, dans la Grande-Bretagne, est de 111,000,000 de livres; l'importation moyenne est d'environ 29,000,000 ; ce qui fait un total de 140,000,000, tant pour la consommation intérieure que pour l'exportation.

En France, en Allemagne et en Pologne on s'occupe fort peu d'engraisser les moutons, qui ne constituent pas l'aliment favori du peuple. On en tire assez peu de parti pour les engrais ; et tout y est subordonné au désir de se procurer des laines fines. Pour obtenir des qualités supérieures, il faut que le propriétaire se résigne à perdre considérablement sur la quantité ; et les frais indispensables pour la formation et l'entretien d'un troupeau de mérinos diminuent nécessairement beaucoup ses profits.

Pour former des troupeaux de première qualité, on a vu des fermiers donner jusqu'à cinquante ou soixante louis par chaque tète de bélier ; et dans les premiers tems de leur introduction dans le nord de l'Europe, dix louis par brebis. Les circonstances actuelles ont modéré ces prix.

Toutefois, dans ces fermes, le troupeau est toujours ce qu'il y a de plus cher. Ce n'est qu'à grands frais qu'on le nourrit. Ce qu'il broute dans les jachères et sur les montagnes, sous la conduite de son berger, est insuffisant. Il faut en outre donner à ces moutons une nourriture sèche. Pendant l'hiver on les renferme dans des étables construites pour eux à grands frais, où ils sont réunis afin qu'ils se créent eux-mêmes une chaleur artificielle. Tant que dure cette réclusion, on leur donne du foin et même de la paille dont on n'a pas détaché l'épi. Lorsque le blé n'est pas à un très-haut prix, cette nourriture, quelque chère qu'elle soit relativement, est compensée par la beauté de la laine.

Les mérinos ont presque entièrement exclu les moutons de race indigène des pays que nous avons cités plus haut. Ils s'étendront encore davantage. Un des pays de l'Europe où ils font le plus de progrès est, sans contredit, la Crimée. La laine qu'on y récolte a sans doute supporté des frais de transport considérables avant d'arriver dans les ports de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas. Mais d'un autre côté l'entretien des moutons dans les grands pâturages de cette presqu'île est si peu dispendieux, que, malgré les distances et le fret d'une longue et difficile navigation, elle produira un jour une concurrence redoutable, et pourra livrer ses toisons au plus bas prix.

La laine récoltée en Espagne est le produit de la race primitive d'où sont venus tous les mérinos qui existent actuellement dans le reste de l'Europe et dans l'Australie. Avant que l'électeur de Saxe eût reçu en présent du roi d'Espagne, un petit troupeau de mérinos, il y a quarante ans, la seule laine fine alors connue était la laine espagnole; elle alimentait exclusivement les fabriques de beaux draps en France, dans les Pays-Bas et dans la Grande-Bretagne. Malheureusement pour les propriétaires de pâturages en

Espagne, les généraux qui commandaient les armées de Napoléon dans la Péninsule, en enlevèrent les plus beaux troupeaux pour les amener en France, et d'autres furent tués ou dispersés par les divers partis, pendant cette terrible lutte. Cette destruction a été si considérable que l'on calcule que la production de la laine, dans la Péninsule, a été réduite au tiers de ce qu'elle est aujourd'hui en Allemagne.

On pourra se faire encore une idée plus exacte de l'étendue du ravage, par le relevé suivant des importations faites dans les Iles Britanniques, à trois époques différentes, par la Péninsule et l'Allemagne :

	1800.	1814.	1827.
Allemagne.........	421,350	3,595,146	22,0007,178 liv.
Espagne et Portugal.	7,794,758	9,234,991	4,347,643

En 1800, les ports des deux pays étaient ouverts au commerce anglais aussi bien qu'aux deux époques postérieures; de manière que l'accroissement progressif des exportations de l'Allemagne, et la diminution de celles de l'Espagne, sont les meilleures preuves possibles du changement qui a eu lieu dans la position relative des deux pays, à l'égard de la production de la laine. Malgré tout ce qu'a encore d'imposant le nom de la laine espagnole, à cause du rôle qu'elle jouait jadis sur les marchés, l'influence qu'elle exerce maintenant sur les marchés est à peine aussi considérable que celle d'une seule des provinces de l'Autriche. Il n'est pas douteux cependant que le climat et la nature des alimens sur les hautes chaînes de montagnes qui divisent l'Espagne, sont très-favorables à la production des plus belles laines, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des procédés artificiels et par conséquent dispendieux. Il est donc incontestable que lorsqu'une fois ce beau pays

sera parvenu à se dégager des liens qui paralysent son énergie, ses collines et ses vallées se couvriront de nouveau de riches et nombreux troupeaux.

Aussi quels que soient les progrès de la population, il est manifeste que la masse de laine s'accroîtra plus vite encore. La laine a en outre à lutter contre la plus redoutable concurrence, celle du coton. Un grave inconvénient de cet article, c'est le déchet qu'il éprouve dans la préparation du drap. Ce déchet est presque de la moitié pendant l'opération du cardage et du tondage. Le coton au contraire ne subit presque aucune perte. Cet avantage est immense; et si les propriétaires continuent à multiplier aussi indiscrètement qu'ils le font encore, le nombre des moutons, il arrivera une époque où leur fortune éprouvera infailliblement une crise dont elle aura peine à se remettre. Puissent les avertissemens que nous venons de leur donner, les rendre plus circonspects et prévenir cette catastrophe! Nous devons ajouter cependant avant de terminer, que ces observations ne sont applicables qu'aux producteurs des qualités communes ou moyennes. Quant aux laines superfines, la production exige trop d'art et de soin pour que ceux qui s'en occupent en Allemagne ou ailleurs aient rien à craindre d'ici à un tems encore fort éloigné.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Sciences Naturelles.

STALACTITES DE LA GROTTE D'ADELSBERG EN CARNIOLE.

Je sortais à peine de ma première enfance, que mon plus grand plaisir était de me faire conter les aventures de Robinson Crusoe, et de tâcher de réaliser en miniature les scènes qui avaient le plus intéressé ma jeune imagination. Je lançais de petits bateaux sur l'eau d'un vivier dont je découpais les rives en ports et en bassins pour les recevoir. Combien d'heures j'ai passées à surveiller avec inquiétude mes fragiles embarcadères! Quelle douleur j'éprouvais quand, après avoir atteint d'une course paisible le milieu du vivier, elles étaient subitement culbutées par un coup de vent avec leur riche cargaison de petits cailloux que j'avais choisis avec tant de soin! Lorsque je fus assez grand pour lire, je me retirais avec délices dans quelque endroit écarté, avec de vieux livres de voyages qui avaient formé la bibliothèque de mon père, quand il était à la mer. Je passais des heures entières profondément absorbé au milieu des merveilles et des aventures délicieuses dont ils contenaient le récit. Plus d'une fois même je manquai à l'école, sous le charme d'un livre dont il m'était impossible de me détacher.

De tous les voyages célèbres, celui qui m'intéressait le plus était le voyage du commodore Anson autour du monde, et je ne fus tranquille que lorsque je me trouvai en pos-

session d'une flotte lilliputienne qui correspondit exactement, par le nombre de ses navires et les noms que je leur avais attribués, aux bâtimens de la fameuse escadre. Les récits des voyages par terre ne m'intéressaient pas au même degré, à l'exception cependant, lorsque je fus plus âgé, de la description de la grotte d'Antiparos, qui se trouve dans tous les livres de la jeunesse anglaise, et qui excitait mon admiration et ma curiosité au plus haut point. Avec quel dépit je considérai sur la carte tout le pays situé entre cette grotte et l'Angleterre! J'ignorais alors qu'à la moitié de cette distance il en existait une autre beaucoup plus grande et bien plus magnifique. Ce ne fut que dans ces dernières années que le voyage de Russel en Allemagne me donna l'éveil; et je me promis bien que, si la fortune m'appelait jamais dans les états de Sa Majesté Apostolique, j'irais jusqu'en Carniole pour voir les prodiges de la caverne d'Adelsberg (1). Ce que je considérais alors à peu près comme un château en l'air, s'est réalisé d'une manière inattendue.

Des affaires, que je ne prévoyais guère à cette époque, m'avaient conduit à Vienne. Je me rappelai l'engagement que j'avais pris avec moi, et j'en partis, au commencement de juillet 1829, dans l'*eilwagen*, pour me rendre en Carniole. Il était nuit quand nous nous mîmes en route, et nous formions, mes compagnons et moi, le plus bizarre mélange de nations et de langages. A mon côté était assis un négociant juif de Constantinople revêtu du costume turc, et qui avait en face de lui un domestique habillé de la même manière. Un jeune Grec d'Odessa, mais vêtu à l'européenne, était vis-à-vis de moi. Le coupé était occupé par un conducteur autrichien.

(1) Petite ville qui est le chef lieu du même nom; elle est située à cinq lieues de Trieste.

On fit peu ou point d'efforts pour nouer ce soir une conversation, et chacun se blottit du mieux qu'il put dans son coin, pour passer les sombres et tristes heures d'un voyage nocturne. Pendant les premiers milles cependant, le Turc et son domestique eurent un aparté très-vif, dans une langue qui m'était tout-à-fait inconnue : ils paraissaient fort irrités de ce qu'on n'avait pas voulu que des schalls grossièrement emballés, et qui excédaient la quantité de bagage allouée à chaque voyageur, les accompagnassent. Après avoir, pendant deux ou trois quarts d'heure, exprimé leur ressentiment contre l'inflexibilité du conducteur, ils se décidèrent à suivre notre exemple ; le domestique croisa ses jambes à la turque avec une facilité qui annonçait une souplesse dans ses articulations que j'enviai, et je ne l'entendis plus jusqu'au moment où le jour commença à se lever. L'aspect du pays avait éprouvé de grands changemens pendant la nuit, et en sortant d'un demi-assoupissement, je me trouvai au milieu des hautes montagnes boisées de la Carinthie. La route suivait une profonde vallée, dont les côtés étaient couverts de pins. La sombre nuance de ces arbres formait un contraste frappant avec le vert délicat de la prairie qu'ils bordaient, et dont la fraicheur était entretenue par le cours capricieux d'un torrent descendu des montagnes, et qui écumait chaque fois qu'un obstacle s'opposait à son passage. Nous ne nous en éloignâmes pas de tout le jour ; il était curieux d'observer quel changement s'opérait dans son caractère, à mesure que, d'un petit ruisseau, il devenait peu à peu une rivière d'une assez grande largeur. Le matin chaque grosse pierre, chaque fragment de rocher placé sur sa route, semblait exciter chez lui cette colère mutine qui est le propre de l'enfance ; mais en devenant plus fort, il devenait plus paisible, et, quoiqu'il continuât à couler avec vitesse, sa

surface ne se ridait plus à chaque obstacle, et, les surmontant avec une force supérieure, il semblait n'en tenir aucun compte.

Le jeune Grec parlait italien et français avec facilité; mais ni lui, ni moi, ne pouvions nous faire comprendre des Turcs autrement que par signes, et, de tems à autre, quand ils entendaient quelque mot grec ou italien, d'un usage assez général pour qu'ils en sussent la signification. Nous nous arrêtâmes la nuit à Gratz. Le matin nous arrivâmes à Laybach. Ce serait m'éloigner du but que je me propose dans cet article que de décrire les mines d'argent d'Iddria (1), ou le pays qui y conduit. Je me contenterai de dire qu'après avoir satisfait ma curiosité à cet égard je me rendis à Adelsberg pour visiter la caverne célèbre qui m'avait fait entreprendre mon voyage et que je vais essayer de décrire.

La ville elle-même est située entre Laybach et Trieste, dans une vaste plaine, au pied d'une longue suite de collines qui fait partie de la grande chaîne de montagnes, barrière naturelle du Tyrol et de l'Italie.

Comme il est nécessaire de se soumettre à certaines formalités préalables pour obtenir de visiter cette grotte, je vais les indiquer pour l'instruction des voyageurs à venir qui voudront la voir. Afin d'en conserver intactes les belles formations, on en a fermé l'entrée par une porte, dont la clef est déposée entre les mains d'un homme de confiance qui habite la ville. Huit ou dix hommes qui, à cause de leur parfaite connaissance de l'intérieur de la caverne, forment d'excellens guides, sont chargés d'accompagner les étrangers. On inscrit les noms des curieux sur un livre,

(1) Voyez la description de ces mines et de l'incendie qui s'y est allumé, dans un précédent numéro de notre recueil.

et on perçoit sur chacun un péage de deux *gulden münze* ou cinq francs. Cette somme sert à défrayer la dépense que le gouvernement a faite pour pratiquer des escaliers dans différentes parties de la grotte, construire un pont de bois sur la rivière qui la traverse, entretenir l'huile des lampes et payer les guides.

Après avoir pris toutes mes dispositions préliminaires, je quittai la ville accompagné de trois guides qui avaient chacun une lampe de mineur. Nous nous avançâmes au pied des collines que j'ai déjà décrites, jusqu'à une petite rivière qui, après avoir traversé la plaine, pénètre dans la montagne par une arche naturelle de forme triangulaire. Le sentier s'éloigne dans cet endroit du ruisseau, et, s'élevant sur l'inclinaison d'une colline, il conduit à une petite ouverture qui sert d'entrée à la grotte.

Avant d'y pénétrer mes guides avaient allumé leurs lampes; mais il me fallut quelque tems pour que mes yeux pussent rien distinguer au milieu des ténèbres qui m'enveloppaient. Le sol sur lequel je m'avançai formait la voûte de la rivière que j'avais vue tout à l'heure s'introduire dans la montagne, et dont le murmure sourd, répété au loin par les échos de la caverne, contribuait encore à accroître le sentiment de l'immensité des ténèbres dont j'étais environné. A mesure que nous avançions, la caverne devenait plus vaste et sa voûte s'élevait davantage. Je ne tardai pas à apercevoir, sur les côtés, des piliers de stalactites peu élevés et quelques stalagmites.

Les stalagmites et les stalactites ont, comme on sait, la même composition chimique, car elles sont également formées de craie ou carbonate de chaux. Mais quand on examine les positions que ces corps affectent, dans les lieux où on les rencontre le plus souvent, on aperçoit entre eux des

différences essentielles qui expliquent la dissemblance des noms qu'on leur a donnés. Les stalactites se présentent sous la forme de colonnes, de pilastres suspendus à la voûte des grottes. Les stalagmites, au contraire, s'élancent du sol et vont quelquefois rejoindre, par leur sommet, celui des stalactites. Quant au mode de formation de ces corps singuliers, qui se composent des mêmes élémens que l'albâtre, il est très-simple. L'eau qui pénètre la terre voisine des grottes contient une grande quantité d'acide carbonique, au moyen duquel elle dissout beaucoup de carbonate de chaux qui autrement serait insoluble. Dès qu'elle s'est dégagée de la terre, en pénétrant dans l'intérieur de la grotte, elle perd cet excès d'acide et en même tems sa force dissolvante. Dès-lors le carbonate concrétionné se dépose ou s'élève en blanches colonnes.

Je reprends le cours de mon récit. Deux de mes guides suivaient chacun l'un des côtés de la caverne, tandis que l'autre marchait avec moi dans le centre. Cette disposition augmentait beaucoup l'effet de la scène ; car, de cette manière, je pouvais apprécier la grande largeur de la grotte ; et, en interposant entre eux et moi les stalactites, j'en distinguais beaucoup mieux l'ensemble et les détails. Cependant la voûte continuait à s'élever de plus en plus, tellement que je pouvais à peine la voir, car nos lampes n'y réfléchissaient que de faibles clartés. L'effet en était encore amorti par la couleur du roc, qui, dans les parties les plus près de l'entrée, a perdu, par le contact de l'air extérieur, sa blancheur primitive. Il me semblait, dans ce moment, que je me trouvais sous la voûte de quelque vieille basilique du moyen-âge.

Mon guide me dit de m'arrêter, et l'un de ceux qui marchaient sur les côtés descendit dans un puits immense

au moyen de divers escaliers qui tournaient sur ces côtés. Ce puits doit avoir de soixante à soixante-dix pieds de profondeur, car bientôt je perdis entièrement de vue l'homme qui y était descendu, et je n'aperçus plus que la lumière de sa lampe qui scintillait à distance comme une petite étoile. Tout-à-coup la lumière s'évanouit sous nous et quelques secondes après elle reparut beaucoup plus loin. Nous nous trouvions alors sur l'arche d'un pont naturel, sous lequel celui qui la portait avait passé. Pour augmenter l'effet, le guide qui marchait avec moi plaça de petits bouts de chandelles de distance en distance sur les parapets des degrés ; de manière que je pus me faire quelque idée de l'élévation de la grotte, qui, dans cet endroit, n'a pas moins de deux cents pieds perpendiculaires. Quoique je me trouvasse fort au-dessus du guide descendu au fond de l'abîme, j'en étais cependant bien plus rapproché que du sommet de la voûte, qui, çà et là, échappait à mes regards dans l'épaisseur des ombres. Ce guide se dirigeait vers la rivière dont j'avais entendu le bruit éloigné dès que j'étais entré dans la grotte. La lumière de sa lampe se réfléchit dans les eaux de la rivière quand il traversa le pont de bois jeté sur ses bords. Je le vis ensuite s'élever lentement sur les marches d'un long escalier qui conduisait au haut d'un pan de rochers presque perpendiculaires, dans lequel se trouvait l'entrée d'une nouvelle grotte.

C'était maintenant à notre tour de descendre jusqu'au fond de l'abîme. Quand nous y fûmes parvenus, je regardai les lumières qui traçaient la marche que nous venions de suivre, et qui jetaient un faible éclat au milieu des ténèbres.

Lorsque nous traversâmes le pont, je pus à peine voir

la rivière, qui me parut rouler des flots aussi sombres que ceux des fleuves des enfers. Quand nous fûmes de l'autre côté, cinquante ou soixante marches nous conduisirent à l'entrée de la nouvelle grotte. Jusqu'en 1822, on n'avait pas poussé l'exploration plus loin que la rivière. Mais, à cette époque, un jeune paysan, excité par un esprit aventureux, la traversa à gué, et parvint avec la plus grande peine à grimper jusqu'à l'entrée de la seconde caverne. Ce paysan était un de mes guides, et me parut fort honnête et fort intelligent.

Il me serait impossible de rendre les sentimens d'admiration et de surprise qui me saisirent à la vue de cette œuvre prodigieuse de la nature. Il me semblait que j'entrais dans un temple d'albâtre décoré par une main capricieuse et prodigue. De tous côtés j'apercevais d'innombrables stalactites d'une blancheur de lait, de toutes les dimensions et de toutes les formes, depuis les proportions délicates de l'aiguille gothique jusqu'aux formes solides de la colonne primitive des Grecs : ces dernières avaient souvent un diamètre de plusieurs pieds. Les stalagmites ne sont pas moins nombreuses, surtout le long des côtés de la caverne. Tantôt elles s'élèvent de la terre en masses informes, et tantôt elles forment de grands piliers réguliers, en s'unissant aux stalactites descendues de la voûte. Ce qui contribue encore davantage à donner l'aspect d'un temple ou d'une église à cette enceinte naturelle, ce sont deux énormes blocs de stalactites et de stalagmites qui forment une espèce de chaire, dont l'un fait le dais et le second le pupitre. Que le lecteur se représente un ruisseau de cire en fusion d'une blancheur éblouissante, qui se serait épanché dans toutes les directions, et que le contact du sol aurait ensuite coagulé ; et il n'aura encore qu'une idée

imparfaite des cannelures, des ornemens de tout genre, qui décorent ces étonnantes productions. La totalité de la voûte et ses côtés, dans les endroits où il n'y a pas de stalactites, sont couverts d'une substance semblable, qui ressemble à une incrustation de nacre, et dont l'éclat ajoute encore à la splendeur de l'ensemble. Dans un autre endroit, une grande masse de stalactite est percée au milieu d'une ouverture régulière; ce qui lui donne l'aspect d'une boutique; et elle a par cette raison été nommée l'*Étal*.

A mesure que nous nous avancions, la caverne prenait des proportions plus colossales en élévation et en largeur, et les stalactites se multipliaient tellement qu'il n'était plus possible de voir les côtés sous cette forêt de colonnes. A droite une élégante ogive nous conduisit à une petite chambre qui, par ses proportions réduites et la beauté de ses décors, ressemble à l'oratoire de quelque grande dame du quatorzième ou du quinzième siècle. Son plafond forme une espèce de buisson d'épines pétrifiées, tandis que des colonnes délicates s'alongent sur ses murs.

Dans un autre endroit, une stalactite descend du plafond sous la forme d'un vaste entonnoir renversé, au-dessus d'un bloc de stalagmite. Lorsque le guide s'asséyait sur ce bloc, sa tête paraissait supporter une immense coiffure. Une tige élancée qui se trouve près du bloc, et qui ressemble à un sceptre ou à une main de justice, a fait donner à cet endroit le nom de *trône du roi*. Ce nom paraissait assez heureusement choisi, quand la personne assise sur le bloc saisissait cette tige en étendant le bras. Plusieurs des colonnes sont si minces que la main les fait vibrer, et qu'elles rendent des sons graves et retentissans comme ceux d'un orgue, et qui vont expirer au loin dans le

silence de la caverne. Peu à peu la voûte et le sol se rapprochent et finissent par s'unir ; mais il est impossible d'arriver jusqu'à leur point de jonction, à cause de la multitude de stalagmites dont le sol est semé.

Sur un des côtés, se trouve l'ouverture de la Grotte de Ferdinand. Cette entrée est fort longue et fort étroite. J'observai des stalactites à peine grosses comme des baguettes et qui formaient une espèce de treillage ou de fenêtre grillée. Un de nos guides alla se placer derrière, et, passant à travers son chapeau à larges bords, il chercha à figurer un prisonnier qui demande l'aumône à travers les grillages de sa geôle. Dans une autre partie, je vis avec de nouveaux transports une longue masse de stalagmites qui affecte la forme d'un divan. Le fer qui entre dans sa composition l'a colorée d'un rouge foncé, et elle est couverte de petites lamelles cristallines, sur lesquelles la lumière de nos lampes se jouait en reflets éblouissans. Il m'était impossible de croire que ce fût seulement de la craie. Des diamans brodés sur une ottomane de velours cramoisi n'auraient pas produit un plus brillant effet.

En revenant dans la grotte principale, nous marchâmes lentement; à mesure que je m'avançais, je découvrais d'autres merveilles. Chaque nouvel objet qui s'offrait à mes yeux me semblait supérieur à ceux que j'avais déjà admirés et bien au-dessus de toutes les idées que mon imagination, dans ses rêves, avait pu se faire de la magnificence de ce temple naturel. On eût dit que la nature s'était étudiée ici à imiter les œuvres de l'homme, et à lui faire voir à quel point elle pouvait le vaincre, même comme architecte et comme statuaire. On me montra un bassin supporté par des piliers pleins de délicatesse, et que décorent d'élégantes arabesques. Ce bassin justifie parfaitement le nom

de *Fonts de Baptême* qu'on lui a donné. Aucun art humain ne pourrait imiter la grâce exquise de sa forme et sa blancheur à demi transparente.

Qui n'a pas entendu parler de ces palais bizarres de quelques princes siciliens, où l'art s'est épuisé en combinaisons monstrueuses et grotesques ? eh bien! la grotte d'Adelsberg peut encore en offrir l'équivalent. Une petite chambre à plafond surbaissé est remplie de stalagmites qui ont les formes les plus fantasques. L'une d'elles, qui ressemble exactement au pied d'un flambeau, supporte la tête d'un vieillard à longue barbe. Les proportions en sont fort exactes et l'expression du masque comique et parfaite. On me fit voir un autre bloc de stalagmite qui projette une ombre sur le rocher opposé. Cette ombre figure avec une exactitude singulière le groupe de la Vierge et de l'enfant Jésus ; et je pense que je l'aurais remarquée, quand bien même on ne l'eût pas signalée à mon attention.

En rentrant dans la caverne principale, je vis une masse considérable de stalagmites formée par l'écoulement graduel d'une espèce de grappe de stalactite qui se trouve au-dessus. Cette masse, qui se compose évidemment de plusieurs stalagmites séparées, ressemble assez à une agglomération de madrépores. On l'appelle la *Fleur ;* mais apparemment que c'est une fleur d'origine *brogdignadienne* (1) ; car elle n'a pas moins de dix ou douze pieds de diamètre et de huit ou neuf pieds de haut. Ce délicieux buisson d'albâtre peut être considéré comme le prodige de la sculpture naturelle. Les petites tiges, qui se divisent et se subdivisent à l'infini, sont d'une élégance et d'une délicatesse que je ne saurais rendre. J'apercevais à travers

(1) Allusion aux géans des voyages de Gulliver.

des temples en miniature avec leurs colonnes diaphanes et leurs pilastres d'un blanc mat.

Mais, en parlant de colonnes, je ne dois pas oublier d'en mentionner une qui supporte le centre de la Grotte de Ferdinand. Son épaisseur est un peu plus forte que celle du grand mât d'un navire, et elle s'élève majestueusement au milieu de la caverne. Ses contours sont couverts d'élégans dessins ; à son extrémité supérieure elle se découpe en festons de la même matière et de la même blancheur que sa tige, et qui ressemblent à des guirlandes. On l'appelle la *Colonne Trajane* ; mais il eût été bien difficile pour l'art humain de produire une colonne monolithe, comme celle-là, de trente pieds d'élévation.

Mon attention fut ensuite dirigée vers une grande feuille très-mince, et qui est si transparente qu'elle ressemble à du cristal de roche. Afin de me faire voir avec quelle facilité elle transmet la lumière, on avait placé une lanterne par derrière. C'est sans doute à cause de sa transparence qu'on l'appelle la *Lune* ; mais j'avoue que je fus peu frappé de son analogie avec cet astre.

Mes guides, qui étaient d'une complaisance parfaite, et qui, avec le bon caractère des gens de ce pays, faisaient tous leurs efforts pour me montrer les objets sous l'aspect le plus favorable par la disposition de leurs lumières, me proposèrent ensuite de me faire voir les *Cascades*. Je vis d'abord une stalactite fortement colorée par la présence du fer ; elle sort des flancs de la caverne, et semble rouler des flots de pourpre sur des rochers d'albâtre ; après quoi elle s'épand comme un lac sur un sol de niveau. En regardant ses molles ondulations, j'avais peine à croire que ce fût de la pierre que j'avais devant les yeux. De l'autre côté de la grotte se trouve une seconde cascade plus extraordinaire encore que la première. Ce sont des flots de lait qu'elle paraît

répandre. Elle descend du haut de la voûte ; puis se divise en deux branches sur la saillie d'un rocher, se réunit de nouveau, et se divise encore sur les assises inférieures en filets plus nombreux, qui confondent ensuite leurs ondulations en un ruisseau unique. On dirait un torrent rapide qu'une baguette magique aurait tout-à-coup frappé d'immobilité. Je vis encore plusieurs autres formations de ce genre. Elles ont été produites par l'écoulement continu du carbonate de chaux sur des rocs de forme irrégulière ; en tombant de rocher en rocher, à mesure que le dépôt s'était accru, elles avaient pris l'aspect d'une cascade.

Nous arrivâmes à la *Tanz Saal* ou Salle de Bal ; et ce nom, comme on le verra tout-à-l'heure, n'est pas un titre imaginaire. Là la caverne prend des proportions véritablement gigantesques. Je trouve, dans un journal que je tenais à cette époque, que j'avais estimé sa longueur à 150 pieds, sa largeur à 120 et sa hauteur au moins à 80 ; et je ne pense pas que cette estimation soit loin de la vérité. Cette voûte colossale, que ne supporte aucune colonne, prouve la toute-puissance de la nature et combien ses œuvres l'emportent, quand elle le veut, sur celles des hommes. Tous les contours de cette voûte superbe se hérissent, comme le dos d'un porc-épic, d'une multitude innombrable de petites aiguilles. Cette caverne paraît encore avoir été beaucoup plus grande autrefois, attendu que l'enceinte en est resserrée maintenant par les colonnades de stalactites qui l'entourent. Toutes les stalactites ou stalagmites ne prennent pas cependant la forme élancée de colonnes ou de pilastres. J'en vis un grand nombre qui s'épanouissent comme des buissons ; cette forme est même assez commune. Il en est d'autres encore qui ne présentent aucune forme régulière qui permette de les assimiler à des créations de la nature ou de l'art. L'une de ces masses, qui a

plusieurs pieds de long, rend un son étourdissant, quand elle est frappée rapidement avec le poing; on l'a surnommée la *Cloche*. C'est dans cette vaste salle, si éloignée de la lumière du jour, et dont la puissance des rois s'épuiserait vainement à vouloir égaler la magnificence, que les habitans d'Adelsberg et les paysans des villages voisins se réunissent une fois l'an pour célébrer le service divin, au sein même des entrailles de la montagne. Toutes les stalactites dont elle est décorée réfléchissent alors l'éclat d'innombrables flambeaux, qui y répandent des lueurs magiques. Un témoin oculaire m'a assuré que rien n'était comparable à ce spectacle. Des coups frappés sur la stalactite sonore dont j'ai parlé annoncent l'*élévation*, l'une des cérémonies les plus imposantes du culte romain. La messe terminée, on se livre à la danse le reste du jour et pendant une partie de la nuit. Ce jour-là l'entrée de la grotte est ouverte à tous ceux qui se présentent; après quoi la porte est refermée jusqu'à l'année suivante.

En quittant la Salle de Bal, nous nous rendîmes dans une autre pièce pour voir la stalactite nommée *Vorhang* ou le Rideau. Au lieu de partir d'un point unique, elle tombe d'une ligne assez longue, comme d'une fissure dans le rocher. On la prendrait pour un rideau de lin qui y serait suspendu en plis gracieux, tant le tissu en est souple et délicat. Ce qui achève la ressemblance, c'est qu'à l'extrémité inférieure, la matière, en s'épaississant, a formé une espèce de rebord ou d'ourlet. Ce rideau est à demi transparent. Canova lui-même, qui a surpassé la statuaire antique dans la disposition et la flexibilité de ses draperies, n'aurait pu égaler cette œuvre fortuite.

Mes guides me demandèrent dans cet endroit si mon intention était d'aller plus loin, attendu que, dans ce cas, l'un d'eux aurait été obligé de retourner pour chercher de

l'huile ; celle de nos lampes étant près de s'épuiser. Nous avions fait environ deux milles, et comme je m'arrêtais à chaque pas, plusieurs heures s'étaient écoulées depuis mon entrée dans la grotte. Toutefois j'hésitais à revenir ; car, calculant que, selon toute apparence, je n'aurais plus occasion de revoir les prodiges de ce lieu magique, j'aurais voulu profiter le plus possible de l'excursion que j'y avais faite. « Combien de tems voulez-vous encore rester dans la grotte? me dit un de mes guides. Il est maintenant quatre heures. Voulez-vous y rester jusqu'à huit heures, jusqu'à minuit, ou jusqu'au lendemain matin? parce que nous ferons notre provision d'huile en conséquence. Si cela vous convient, nous pourrons même rester jusqu'à la nuit de demain ; et, pendant tout ce tems, nous aurons toujours quelque chose à vous faire voir. » En effet, d'après ce qu'ils me dirent, la grotte est si longue qu'il faut quatorze heures de marche continue pour en atteindre l'extrémité. Beaucoup de passages latéraux n'ont pas encore été explorés, attendu que les guides trouvent trop dispendieux de faire ces voyages de découvertes à leurs dépens, à cause de l'huile et des autres choses dont il faudrait qu'ils se munissent. En général, les curieux ne vont guère au-delà du *Rideau :* plus loin, la caverne n'éprouve pas de modifications importantes ; c'est toujours la même succession de murailles et de colonnes, tantôt mates et tantôt sémi-transparentes, depuis le commencement jusqu'à la fin. J'avais d'ailleurs, avant de me rendre à Trieste, à visiter la grotte célèbre de la Madeleine, qui est à trois milles de celle d'Adelsberg, et je n'avais retenu ma voiture que pour vingt-quatre heures. En conséquence, nous pressâmes le pas ; car il se faisait tard. En approchant de la rivière, je m'aperçus que la température se modifiait sensiblement et se chargeait d'humi-

dité. Cette température est toujours la même dans tout le cours de l'année, et par conséquent en hiver elle est fort au-dessus de l'air extérieur. En revoyant les objets qui avaient déjà excité mon admiration, plus d'une fois je m'arrêtai involontairement comme pour adresser un dernier adieu à ces lieux de féerie où la nature semble avoir porté à l'art humain un défi qui ne sera pas accepté.

(*New Monthly Magazine.*)

—

Beaux Esprits Contemporains (1).

N° XV.

FELICIA HEMANS (2).

Il serait aussi injuste de refuser aux Anglais le génie poétique, que le génie philosophique aux Allemands. La Germanie voit éclore, chaque année, cinq ou six théories nouvelles, la plupart soutenues avec talent et savoir; toutes également passagères et destinées à laisser peu de traces dans la mémoire des hommes. La Grande-Bretagne a produit, pendant la première partie du dix-neuvième siècle, une population toute entière de poètes remarquables, dont la gloire commence à pâlir. Singulière destinée! Les Byron et les Thomas Moore ne jouissent déjà plus de cette faveur éclatante qui les environnait naguère; Fichte et Kant ont cédé la place à des novateurs plus modernes. Le public anglais se détache de Keats (3) et Shelley (4), comme le

(1) Voyez la suite des *Beaux Esprits contemporains*, dans les numéros 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 32 et 59 de notre recueil.

(2) Auteur des *Records of Woman*, du *Forest sanctuary*, de *The Arts in Italy*, du *Siege of Valencie*, des *Tales of many Lands*, des *Historical Tales*; et d'un grand nombre de poésies fugitives insérées dans le *Blackwood's Magazine* et le *New London Magazine*.

(3) Poète singulier, mort à vingt-deux ans; on trouve quelques documens sur lui dans l'article sur M. Jeffrey, inséré dans le 14ᵉ numéro de notre recueil.

(4) Ami de lord Byron, accusé d'athéisme par les *Revues* anglaises; il s'est noyé dans la Méditerranée.

public allemand devient infidèle à Novalis (1) et à Jean-Paul Richter.

L'homme se lasse de tout ; cette idolâtrie que fait naître le génie à son apparition, ce culte involontaire que l'on rend à l'originalité du talent, s'usent et s'épuisent en peu d'années. On veut renouveler son admiration : il faut changer d'idoles. C'est la postérité seule qui remet tout à sa place, classe les renommées, corrige les exagérations, assigne son rang à chaque intelligence, et choisit, dans la foule des célébrités, celles que l'avenir ne répudiera pas. Mais les successeurs immédiats des hommes de talent sont portés à les critiquer plutôt qu'à les encenser : une réaction s'opère dans les esprits. Shakspeare, admiré de ses contemporains, fut dédaigné par Pope, critiqué par Dryden ; sous le règne de Charles I[er] et de Cromwell, Milton seul osa soutenir sa cause. Il a fallu deux siècles pour rendre au grand homme son trône usurpé. On se venge presque toujours des éloges que la supériorité arrache à la faiblesse humaine.

Depuis dix ans, une multitude de poètes, doués de quelque mérite, ont recueilli l'héritage de lord Byron : ce sont les capitaines d'Alexandre, forcés de se répartir le fardeau immense d'un empire que le sceptre du héros pouvait seul diriger et faire mouvoir. Milman (2), Croly (3), Atherstone (4), Hood (5), miss Landon (6), mistriss Felicia Hemans, ont concouru pour obtenir cette palme poétique, dont le chantre de *Don Juan* et de *Childe Harold*

(1) Écrivain mystique, ami de Schlegel et de Gœthe. Ses œuvres ont été recueillies par W. Schlegel.

(2) Auteur dramatique. *Fazio, the Fall of Jerusalem*, sont ses meilleurs ouvrages.

(3) Poète élégiaque. — (4) Auteur d'un poème épique, *The Fall of Nineveh*. — (5) Voyez, dans la *Revue Britannique*, 59e numéro, un article sur cet écrivain singulier. — (6) Miss Landon, auteur de l'*Improvisatrice*.

avait conquis l'honneur. Nul de ces poètes ne se distingue par une haute puissance d'esprit. Tous cependant ils ont eu leurs jours de popularité, leur trimestre de gloire : portés en triomphe tour à tour par les revues et les journaux, ils n'ont pas tardé à déchoir. Le goût, l'imagination que l'on remarque dans leurs poésies, ne suffisent certainement pas pour leur assurer une place à côté de Byron; mais dans un siècle et chez un peuple moins féconds en productions poétiques, il n'est pas un de ces écrivains qui ne fût digne d'une haute réputation. Mistriss Hemans, dont nous essaierons de tracer le portrait littéraire, s'isole de ses compétiteurs par une élégance beaucoup plus soutenue; par une sensibilité plus vive et plus pure, que la recherche des tours et des expressions n'altère jamais; par une pureté et une tendresse toutes féminines, dont la plus légère exagération ne vient pas détruire le charme.

Ce qui peut faire espérer pour Felicia Hemans une gloire à la fois plus durable et plus modeste, que celle dont l'éclat éphémère environne la plupart de nos poètes vivans, c'est cette originalité réelle, cette individualité bien prononcée qui la caractérise. Ce n'est pas seulement une femme poète; c'est un poète-femme. Tout dans ses vers porte le caractère de son sexe. Elle ne prétend pas à la hauteur, ni à la concentration des pensées; elle n'imite ni le dédain orgueilleux, ni le mâle enthousiasme, ni l'érudition classique dont le sexe fort tire vanité. Émotions, idées, souvenirs, tout chez elle émane naïvement et évidemment d'un cœur féminin. Ses lectures même et les élans religieux, qui ne sont point rares dans ses œuvres, se sont, pour ainsi dire, colorés de ce doux reflet, de cette teinte gracieuse et tendre, caressante et pure.

Mérite peu commun dans un tems d'imitation et de recherche ! Alors même que l'on n'emprunte à d'autres ni

ses expressions ni sa pensée, on veut se modeler d'après eux : on échange son originalité personnelle contre celle que la vogue a consacrée. Rien de plus commun dans la littérature, rien de plus funeste que ce plagiat du caractère. L'ironie infernale et la fatuité légère de lord Byron ont envahi une foule d'ames innocentes, qui jamais, sans ce mémorable exemple, n'eussent donné accès à toutes ces pensées sombres et dédaigneuses. On veut se faire impartial comme Walter Scott, burlesque comme Thomas Hood (1). La littérature devient une mascarade sans intérêt, un reflet vague de pensées d'emprunt. Louons Felicia Hemans, qui n'a écouté que son cœur, et n'a voulu exprimer que ses propres impressions ; puisant en elle-même le fond de sa poésie, elle a su la revêtir de formes élégantes, simples, harmonieuses, parfaitement en rapport avec son caractère personnel et ses sentimens particuliers.

Un des effets de la civilisation est de rendre ce plagiat contre lequel nous nous élevons, aussi fréquent dans la vie privée que dans la littérature. On a non-seulement des vertus fausses et des qualités factices, mais des défauts d'emprunt et des vices qu'on affecte. La plupart des hommes ne peuvent se vanter d'avoir la propriété de leurs ridicules. On change de sexe ; les femmes écrivent sur la politique des ouvrages à la fois lourds et frivoles ; en Angleterre, les théologiennes abondent. L'homme qui n'a pu entrevoir les mœurs de salon que par le trou de la serrure, se hâte de brocher des romans de bon ton (2). Le pair

(1) Voyez sur Thomas Hood un article très-piquant dans notre dernier numéro.

(2) Note du Tr. Les romans historiques ont fait place, en Angleterre, à ces peintures des mœurs aristocratiques, tableaux souvent mensongers et toujours frivoles dont un fort grand nombre a fait récemment gémir la presse britannique.

consume sa verve en poésies burlesquement prétentieuses; et le vieillard glacé par l'âge cherche à imiter, dans de petits vers, la licence voluptueuse des beaux esprits qui entouraient et corrompaient Charles II.

Naïveté! vérité! Ces qualités se rencontrent-elles au milieu d'une société hypocrite et maniérée? c'est un délice de les admirer et d'en jouir. Chez Felicia Hemans, cette saveur d'ingénuité charmante fait oublier souvent la faiblesse des idées et la douceur un peu molle des sentimens. Ce n'est plus un écho lointain d'émotions étrangères. Vous reconnaissez une femme, une Anglaise, à presque toutes les pages; la dévotion mystique et non puritaine, qui règne dans quelques-uns de ses poèmes, révèle même, de manière à ne laisser aucun doute à ce sujet, la secte religieuse à laquelle Felicia appartient. Le culte du foyer domestique, l'amour de la vie de famille, le souvenir des aïeux; la sympathie avec les objets de la nature physique, le sentiment de la campagne et de ses beautés pittoresques; une délicatesse, une *morbidesse* un peu affaiblie et un peu pâle, dans l'expression des affections du cœur; une imagination plus gracieuse que forte, plus tendre qu'ardente, plus sensible que véhémente; tous ces traits se réunissent pour faire des œuvres de mistriss Hemans le type et l'expression la plus complète du caractère de la femme anglaise au dix-neuvième siècle. Comme telles, elles approchent de la perfection; sans doute la puissance du génie ne les a pas marquées de sa plus profonde empreinte; mais on y trouve réuni tout ce qui, dans les productions du génie, a le plus de charme et de séduction.

Il s'est élevé, sur les facultés intellectuelles des femmes, une question et un débat qu'il est facile de résoudre et de terminer. Leur ame et leur génie diffèrent des nôtres. Elles

doivent renoncer à quelques-uns des travaux qui font la gloire des hommes : la peinture des passions féroces et des vices grossiers ; les investigations scientifiques ; les longues recherches ; le maniement complexe des affaires politiques ; la sculpture et la fresque ; la tragédie et le poème épique ; l'érudition et les calculs mathématiques ; répugnent à la délicatesse de leurs organes et à cette vivacité de perception que la patience et la persévérance accompagnent rarement. Citer Mme Duchâtelet et Mme Dacier pour contredire cette assertion, c'est mettre en avant l'exemple des Amazones afin de prouver que les femmes sont destinées à faire la guerre. Leur sphère est plus étroite ; mais les élémens qui s'y trouvent renfermés sont d'une délicatesse extrême : elles voient ce qui nous échappe ; elles saisissent ce dont nos regards n'aperçoivent pas la moindre trace. Plus instinctives et moins raisonneuses que nous, c'est par intuition qu'elles agissent : douter, attendre, prévoir, combiner, méditer ; ce sont là de pénibles soins, presque toujours incompatibles avec leur nature et dont leur éducation les rend peu capables. Leur vue est moins étendue, leur horizon plus limité ; mais dans ces limites, leur puissance de sagacité s'accroît avec une force qui étonne et dépasse de bien loin notre pénétration. Renfermez-les dans le cercle de la famille, dans les bornes de la vie privée : demandez-leur ce que c'est que le caractère humain, avec ses faiblesses, ses folies, ses ombres, ses demi-teintes, ses paradoxes, ses contradictions. Elles en savent plus sur cette importante matière que tous les moralistes et tous les casuistes de tous les tems. Force et débilité, vérité et affectation, ruses de l'amour-propre envers lui-même et envers les autres ; nuances de sensibilité ou d'égoïsme ; ridicules légers et presque insaisissables, tout ce qui constitue, pour

ainsi dire, l'anatomie morale de l'homme, leur est connu : c'est leur étude ; c'est le levier de leur puissance. Leurs perceptions de la grâce, de la beauté, du vice, de la vertu, sont infiniment plus délicates que les nôtres ; l'hypocrisie les trompe rarement ; presque tous les voiles du mensonge tombent devant elles ; et si vous joignez à cette sagacité si vive, si prompte, si analytiquement inexorable, une égale vivacité de sympathie, pour ce qui est gracieux, noble, ou tendre, un élan rapide vers tout ce qui les séduit et les étonne ; vous aurez dans ce peu de mots tout le secret de leur véritable génie et de leur influence.

Lorsque ces qualités caractéristiques se développent chez les femmes qu'une éducation littéraire et l'usage du monde élèvent à une supériorité marquée au-dessus de leur sexe ; lorsqu'elles appliquent aux ouvrages de l'esprit la netteté, la précision et la grâce de leur intelligence ; leurs productions sont souvent plus complètes dans leur espèce, et plus rapprochées de la perfection que celles des hommes. Jamais homme n'aurait écrit, ni les meilleurs romans de Mme de Flahaut, ni ceux de miss Burney, de mistriss Opie ou de miss Edgeworth, ni les lettres de Mme de Sévigné (1), ni même les œuvres de Mme de Staël, où la puissance du dévouement et la soif inextinguible des émotions, où l'anatomie curieuse et pénible à la fois des fibres secrètes du cœur humain, la morbide irritabilité, l'exaltation poussée jusqu'à l'extase, se manifestent avec une énergie et un raffinement, dont le mélange ne pouvait s'opérer que sous une plume féminine. Lisez les mémoires de lady Russel (2) et ceux de

(1) On peut ajouter à ces noms, ceux de Mme Tastu, de Mme Babois, de Mme Cottin, de Mme Desbordes Valmore et plusieurs autres.

(2) Lady Russel Sidney a laissé des Mémoires extrêmement intéressans : empreints d'un naïf héroïsme, ils ont plus d'un rapport avec ceux de Mme Roland.

Mme Roland, ceux de l'ingénieuse Mme de Staal (1) et les lettres de Marie Wortley Montague : malgré tant de nuances différentes, au milieu de cette variété de caractères tendres, héroïques, aventureux ou seulement aimables, vous retrouverez toujours la même finesse de touche, la même sûreté de tact, la même justesse d'observation, la même vivacité de sensations et de sentimens.

Ce qu'il y a d'artificiel dans le mécanisme de la versification poétique gêne souvent le développement naturel de ces qualités. Chez Mme Deshoulières, chez les académiciennes d'Italie, elles s'effacent presque entièrement. Au contraire, le mérite spécial de mistriss Hemans est d'avoir conservé dans ses vers ce caractère féminin, avec toute sa pureté, avec toute sa grâce (2). Douceur, élégance, tendresse ; contemplation religieuse et calme ; simplicité chaste et touchante ; conception délicate et heureuse, jointe à un rare talent d'exécution ; tels sont les traits principaux qui nous charment dans ses poésies. Elle a de l'élévation, mais une élévation timide et modeste. C'est la colombe qui semble toujours planer d'un vol paisible, alors même qu'elle atteint les hautes régions de l'air.

Les sentimens qui se rapportent à la famille et aux affections domestiques ont trouvé peu d'interprètes plus touchans. Son imagination est toujours subordonnée à sa sensibilité. La vue d'un palmier d'Arabie, transplanté dans un parc anglais, la fait rêver, non aux magnificences de l'Orient, mais aux chagrins de l'exil et aux délices du sol na-

(1) Note du Tr. Mlle de Launay, si long-tems accablée des hauteurs de la duchesse du Maine ; victime ensuite des intrigues et des conspirations de cette princesse.

(2) Note du Tr. Ce caractère se retrouve aussi dans les premières poésies de Mme Tastu. Le talent d'un homme ne pourrait jamais en reproduire la grâce molle et si chastement passionnée.

tal. Nous citerons cette charmante pièce de vers, dont le coloris est vif, l'harmonie enchanteresse et la pensé pleine de grâce.

LE PALMIER.

Bel arbre! ton feuillage ne frémit pas sous la brise orientale, près de la fontaine où les filles arabes accourent puiser une onde murmurante : tu n'es pas né dans ces îles verdoyantes, corbeilles de fleurs qui naissent au sein de la mer Indienne : l'ombre svelte et gracieuse de ce tronc flexible ne s'est jamais reflétée dans l'eau profonde qui s'écoule au milieu des sables de l'Afrique.

Exilé avant de naître, le palmier a grandi parmi des forêts étrangères, sous les froids zéphirs de l'Europe. Au lieu du bananier aux larges feuilles et du cocotier aux fruits gigantesques, il a vu la pâle violette cacher à ses pieds des fleurs suaves, mais chastes, et que leur parfum trahit à peine. Le fils de l'Asie s'est élancé, plus hardi que tous les arbres du nord qui l'entouraient, et sa colonne légère a couronné d'un diadème oriental les églantiers que son orgueil semblait dédaigner.

Il languissait cependant, l'étranger de nos forêts, autour duquel bourdonnait l'abeille européenne, et qui protégeait de l'éventail de ses rameaux les rosiers de nos climats. Au milieu du parc magnifique embelli par sa présence, il semblait frappé de langueur et d'une mort secrète.

Une nuit vint, où le maître de ce beau domaine le transforma en lieu de délices, en théâtre de fêtes. Les lampes étincelèrent sous la transparence des feuillages ; leur rosée, diaprée de mille couleurs, brilla comme le diamant sous le feu des lustres suspendus aux rameaux fleuris. De jeunes beautés passèrent comme

de légères ombres sous ces berceaux odorans. Oh! c'était une nuit de féerie, une nuit plus belle que le jour!

Parmi les heureux, conviés à la fête, se trouvait un jeune homme, né dans les régions lointaines, à l'œil noir, au teint basanné, au regard farouche dans la colère, enivrant dans la volupté ; un fils de l'Asie, dont le soleil indien avait échauffé le berceau. Et solitaire, pensif, inattentif, insouciant des jeux et des danses, dont le bruit le fatiguait, il s'enfonçait avec un triste plaisir dans les allées silencieuses, sous l'ombre des chênes antiques et des peupliers frémissans. L'olivier au front pâle n'arrêtait point ses regards ; le marronier au vaste ombrage ne parlait point à son cœur. Mais le palmier frappa sa vue ; il tressaillit, son œil ardent se remplit de larmes, et tout son corps trembla de plaisir.

Souvenirs de la terre natale, de la chaumière maternelle, de cet Océan lointain qui baignait le rivage témoin de sa naissance, vous venez l'assaillir à la fois! Cet arbre lui redit toute sa vie passée ; le murmure de ses feuilles retentit dans son ame attristée ; le voilà, ce doux frémissement, écho solennel de la patrie absente, éloquent interprète de ce que le cœur humain renferme de plus profond et de plus tendre!

Il s'arrête ; tout renaît à ses yeux : le désert où le sort l'a jeté disparaît. Il revoit la plage asiatique, l'île azurée, le flot étincelant, la barque légère, le cocotier en fleurs, tout ce qui charma et protégea son enfance. Il entend la voix d'une mère qui l'appelle, et l'éclat lointain des cors que les chasseurs font retentir. Il retrouve dans cet arbre immobile un frère qu'il embrasse... et, dans cette étreinte, ses larmes coulent.

Ah! ne le prenez point en pitié! Ces pleurs d'enfant qui baignent ses joues brûlantes, ne les méprisez pas! Source sacrée, c'est de là qu'émanent les plus nobles sentimens de l'homme ; amour du sol natal, culte des aïeux, piété filiale, amour de la

famille, invincible ardeur du patriote, dévouement du héros, enthousiasme du guerrier, génie de la liberté, grandeur de l'héroïsme (1)!

Il est impossible de s'élever par une gradation plus naturelle, plus vive, et plus simple à la fois, d'une description purement pittoresque aux émotions les plus pathétiques. Ici les images de la nature physique ne servent qu'à augmenter l'effet touchant de la pensée première. Ce n'est point là cette poésie toute en relief, qui ne veut qu'éblouir, et croit avoir assez fait, quand elle a peint la nature de couleurs gigantesques ou recherchées, à fresque ou en miniature. Les rapports secrets qui unissent le monde physique au monde moral se trouvent saisis avec une délicatesse de sensibilité, et reproduits avec une énergie digne de toute admiration.

Cette pièce, que nous avons citée au hasard, sans la choisir, donne une assez juste idée du talent de mistriss Hemans. Ses grands poèmes ne valent pas ses poésies fugitives, ses hymnes, ses ballades, ses odes, morceaux délicieux, que l'inspiration anime toujours. Incapable de soutenir un essor hardi et de longue haleine, on sent que son aile ploie et faiblit, dès qu'elle essaie de prolonger son vol. Il faut lire, pour la bien connaître, non pas l'*Asile dans la forêt* (2), ni les *Arts en Italie* (3), mais la *Pléiade perdue*, l'*École*

(1) Note du Tr. Il est inutile de dire que, dans cette traduction en prose d'une pièce lyrique, remarquable par la mélodie, le rhythme et le coloris, on n'a prétendu en reproduire que le sens. Une version en prose est, au reste, à peu près le seul moyen de traduire les poètes anglais. Malgré les efforts des poètes français de la nouvelle école, notre vers n'a pas encore acquis assez de flexibilité et de souplesse pour rendre les vers anglais de notre tems. Ceux de Pope avec leurs formes concises et symétriques pouvaient beaucoup plus facilement passer dans notre langue.

(2) *Forest sanctuary.*

(3) *Renovations of the arts in Italy.*

des petites villageoises, Une Heure romantique (1), les *Tombeaux de la famille,* morceaux de peu d'étendue, charmantes révélations d'une ame tendre, sensible, ingénue et rêveuse.

(*Edinburgh Review.*)

(1) *An Hour of Romance.* Ces paroles ne signifient pas *Une Heure de Roman*, mais *Une Heure de Rêverie* livrée à toutes les illusions dont les anciens écrits chevaleresques ont consacré le souvenir poétique.

FINANCES.

TABLEAU DES SOMMES REMISES

A TITRES DIVERS

A L'ANCIENNE FAMILLE ROYALE,

Depuis la restauration de 1814 jusqu'à son expulsion en 1830.

Il nous a paru curieux, au moment où l'ancienne famille royale va encore, selon sa coutume, nous dénoncer à l'Europe, de présenter le Tableau de tout ce qu'elle a reçu de la France dans moins de seize ans. Le chiffre en paraîtra énorme, et cependant cela ne lui suffisait pas encore. Car dans les derniers mois de son ministère, M. de Villèle avait, dit-on, préparé un projet de loi pour créer une inscription de rente de 500,000 fr. au capital de dix millions pour payer les dettes du Roi, non encore acquittées. Cette famille fatale, qui n'administrait pas mieux sa fortune que la nôtre, était, à ce qu'il paraît, dans un tel état de dénûment à Rambouillet, que c'est encore aux frais de la générosité de la nation qu'elle voyage. Nous devons observer que nous n'avons pas fait entrer dans ce Tableau les sommes qu'elle s'est attribuées en 1814, par la spoliation du domaine extraordinaire. Cette affaire honteuse a toujours été entourée de voiles impénétrables. Toutefois nous avons entendu dire que le produit de cette spoliation ne s'était pas élevée à moins de quatre-vingts millions. A la rigueur, on pourait encore ajouter les sommes que coûtaient le luxe superflu des gardes-du-corps et les inutiles états-majors du Roi, du Dauphin, et même du duc de Bordeaux, car il avait aussi des aides-de-camp. En résumé, on peut évaluer à près de 800,000,000 fr. les capitaux dévorés improductivement par les sept à huit individus qui composaient la famille royale. Si cette somme, laissée aux contribuables, avait été placée par eux à intérêts composés, elle s'éléverait aujourd'hui à plus d'un milliard. Quant au bien que nous avons reçu en échange, chacun de nous est en mesure d'en faire l'appréciation.

LISTE CIVILE ET FAMILLE ROYALE.	1814. Neuf derniers mois		19,510,000
	1815.		30,700,000
	1816. Distraction faite de onze millions abandonnés par le Roi et les Princes.		23,000,000
	1817. Distraction faite de cinq millions abandonnés par le Roi et les Princes.		29,000,000
	1818. Distraction faite de 2,200,000 fr. abandonnés par le Roi et les Princes.		31,800,000
	1919.		34,000,000
	1820.		34,000,000
	1821.		34,000,000
	1822.		34,000,000
	1823.		34,000,000
	1824.		34,000,000
	1825.		32,000,000
	1826.		32,000,000
	1827.		32,000,000
	1828.		32,000,000
	1829.		32,000,000
	1830. Les 7/12es de 32 millions.		18,670,000
	Total pour la liste civile et la famille royale.		516,680,000
	A AJOUTER:		
SOMMES REMISES A TITRES DIVERS.	Dettes du Roi. (Loi du 21 décembre 1814).	30,000,000	39,300,000
	Mariage du duc de Berri en 1816.	1,500,000	
	Secours en 1816 et en 1817 aux émigrés français restés en Angleterre.	1,800,000	
	Obsèques de Louis XVIII. (Loi du 15 janvier 1825).	6,000,000	
PRODUIT DES DOMAINES DE LA COURONNE, évalués par aperçu à environ 5,000,000 fr. par an, à partir de 1815.			80,000,000
	Total général.		635,980,000



DE LA RÉPUBLIQUE ANGLAISE

AVANT LE PROTECTORAT DE CROMWELL.

Que dans un pays où la loi est respectée, où règne la paix, où la liberté prospère, des membres de la communauté en bouleversent les bases, c'est là un crime de haute trahison; nul forfait ne cause plus de maux et ne mérite une punition plus sévère. Violer la loi, c'est détruire la force morale d'un peuple : bonne, il faut l'adorer; mauvaise, c'est à la discussion paisible qu'on doit la soumettre.

Mais imaginez un pays dont la loi fondamentale soit violée par un monarque parjure; où la perfidie, couronnée du diadème, provoque à une lutte acharnée une nation longtems victime; où les sermens, les traités, les pactes soient rompus, brisés, déchirés par le pouvoir; où le contrat social, foulé aux pieds par son audace, ne soit qu'une vaine fiction; que reste-t-il aux habitans d'une telle contrée? Deux moyens d'action, deux lois, deux mobiles; leur *intérêt* commun, et leur *volonté* propre. C'est de l'accord de leur volonté et de leur intérêt que renaîtra pour eux cette liberté dont on les prive. La plus haute sagesse doit alors présider à leurs mouvemens. Mais comment ne feraient-ils pas de fautes? Demander aux masses la force et la puissance de raison que les individus n'ont pas, c'est beaucoup trop exiger d'elles. Leurs erreurs ne leur appar-

tiennent plus ; ce sont les fruits de l'intolérable tyrannie qu'elles ont secouée, les crimes de cet état de choses qu'elles ont violemment détruit.

Les historiens, gens accoutumés à se répéter les uns les autres, sans critique et sans scrupule, n'ont jamais appliqué cette loi de simple équité aux révolutions qu'ils ont décrites si légèrement, et jugées avec une partialité si révoltante. La république d'Angleterre et la grande crise sociale d'où cette forme de gouvernement a émané, ont été calomniées par la plupart des écrivains. Le caractère et les talens de Cromwell ont fixé leur attention ; mais ils ont passé légèrement sur les causes et le commencement des guerres civiles. La plupart ont confondu le *protectorat* de l'usurpateur avec la république proprement dite ; M. Godwin (1) et M. Brodie (2) sont les seuls qui aient jeté quelque lumière sur l'interrègne. Avant eux Hume et les autres historiens avaient tissu de faussetés cette portion de leur travail. Les documens qu'ils ont mis en œuvre leur avaient été légués par ces hommes de parti, qui, après la restauration, satisfirent leur vengeance en traçant des mémoires pleins de faits apocryphes, et assouvirent leur haine la plume à la main. Nulle investigation, nulle critique. Tous les républicains furent traités indistinctement comme des criminels de cour d'assises. Ce que la rage de parti avait commencé, l'indolence le continua ; et telle fut la négligence des auteurs qui s'occupèrent de cette période de notre histoire, que depuis la déchéance de Charles Ier jus-

(1) Godwin a publié une *Histoire de la république en Angleterre*, qui renferme beaucoup de documens curieux ; l'auteur y a déployé une rare sagacité, mais on regrette que la confusion du plan et la diffusion du style diminuent le mérite réel de ce beau travail. Voyez le portrait de cet écrivain justement célèbre dans le 24e numéro de notre recueil.

(2) Auteur d'une bonne *Histoire de la Constitution anglaise jusqu'à l'accession de Guillaume Ier*.

qu'à la grande scène où Cromwell ferma les portes du Parlement, on ignore dans quel ordre se succédèrent les actes du gouvernement, les nominations aux diverses charges, aux magistratures et aux offices publics.

Les faits qui se rapportent à cette ère si remarquable de nos annales restent donc ensevelis dans une confusion à peu près inextricable. Jugez de l'équité avec laquelle on a dû apprécier une telle époque en elle-même. La philosophie de l'histoire a fait en Europe de faibles progrès. L'aristocratie solde des écrivains sans conscience, qui se chargent de noircir ses ennemis; ou bien ce sont des narrateurs frivoles, phrasiers élégans, dénués de toute intelligence historique, dont l'impartialité n'est qu'une légèreté superficielle, et qui sacrifient aux recherches du beau langage les droits de la vérité. Ainsi vont, se couvrant d'un nuage épais, les annales des peuples. Comment les révolutions se font-elles? Quelles en sont les causes éloignées ou immédiates? Quels en sont les effets sur le présent et sur l'avenir? Quelles vertus réelles ont brillé dans cette atmosphère orageuse? Tout est-il crime, délire, absurdité, dans ce grand tourbillon qui secoue les empires et entraîne les peuples? Ces paroxysmes de fureur ont-ils duré longtems sans nuance, sans gradation, sans préparatifs, sans affaiblissement? Que signifient ces groupes prétendus historiques, esquissés ou plutôt ébauchés avec tant d'incohérence, enluminés de couleurs si dures et si invraisemblables? Les premiers et les derniers révolutionnaires se ressemblent-ils? Les mêmes motifs les font-ils agir? A toutes ces questions, nulle réponse. On vous montre sur le devant de la scène quelques personnages en relief, monstres ou prodiges, merveilles d'héroïsme ou miracles de bassesse : dans le fond, une populace frénétique; on divise et l'on subdivise chaque fraction de partis, que l'on traite comme

Aristote ses catégories, métaphysiquement, algébriquement, sans aucun rapport avec les événemens réels. A ces tableaux vagues, à ces généralisations mensongères, à ces classifications systématiquement fausses, on ajoute quelques formules de rhétorique, qui satisfont à tout et ne signifient rien : c'est l'*ardeur du fanatisme*; ce sont les *passions de la multitude*; c'est le *génie révolutionnaire*; ce sont les *horreurs de l'anarchie*; commodes ressources d'une phraséologie vide de sens; chevilles dont l'emploi est facile et remplit tous les vides de la pensée.

Et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire! Dans le sujet qui nous occupe, une erreur fondamentale a été commise par ces annalistes présomptueux dont la vue est si courte, l'horizon si borné, la plume si légère. Ils ont attribué au fanatisme la création de la république en Angleterre. Un étranger, un catholique, un évêque a beaucoup mieux jugé les motifs de cette innovation. « Ne croyez pas, dit Bossuet, que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes. Ces disputes n'étaient encore que de faibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisaient l'essai de leur liberté; mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs. C'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité (lisez *de toute tyrannie*); et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple (1). » En effet, une révolte secrète du grand nombre contre le petit nombre a décidé ces mouvemens. La tyrannie d'Élisabeth s'était exercée spécialement dans les matières de foi; ce fut aussi par une insurrection en matière de foi que se manifesta le premier éveil de la nation.

(1) *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

Le despotisme s'était introduit dans la hiérarchie chrétienne ; cette religion, dont les premiers symboles sont la liberté et l'égalité parmi les hommes, avait été pervertie avec une obstination incroyable ; et depuis bien des siècles les dogmes du Christ, transformés en instrumens de servage, avaient menti à leur origine. Trois systèmes différens, le catholicisme, l'épiscopat et le presbytéranisme, avaient tendu vers le même but ; tous trois, sous des formes diverses et à des degrés différens, avaient réduit le christianisme en moyen de compression et de coërcition pour les peuples.

Le plus habile, le plus grandiose, le plus magnifique des trois, le *catholicisme,* tel qu'on l'a vu régner et briller aux jours de son pouvoir, offrait une vaste machine, la création la plus audacieuse et la plus ingénieuse peut-être que l'esprit humain ait inventée, que la témérité humaine ait réalisée en aucun tems. Sous des voiles symboliques, s'élevait ce géant de la théocratie moderne. Par lui, tous les hommes n'avaient qu'une foi, une ame, une pensée ; examiner, c'était faire un crime ; douter, c'était se damner. La catholicité s'avançait comme un seul homme.

Le dogme de l'autorité absolue et de l'obéissance passive planait sur l'ensemble. La Bible se fermait pour le peuple. Quiconque soulevait une question était *anathême.* Le type commun de la foi universelle devait servir de guide invariable à tous les fidèles. Point d'hésitation, nul examen. La presse esclave subissait l'*index expurgatorius.* La confession auriculaire faisait pénétrer dans le sanctuaire de la famille cette mystérieuse puissance. L'*autodafé* effrayait les faibles et dévorait les rebelles. Les conseils de tous les monarques étaient dirigés par des ministres catholiques. Seuls, ils faisaient tout mouvoir. Ils soumettaient tout ; et l'imagination même, émue de l'admirable pompe dont

leurs cathédrales se paraient ; l'ame ébranlée par les prestiges de l'éloquence ; la raison subjuguée par une argumentation pressante ; les sens enivrés par l'encens des cassolettes, par l'éclat des fêtes, par les chœurs mystérieux et solennels, par la voix profonde et majestueuse de l'orgue sacré, reconnaissaient l'autorité de cette religion toute-puissante, habile à s'emparer de l'homme par tous les moyens, à l'enlacer de toutes parts.

L'*épiscopat* est au catholicisme ce qu'une aristocratie tyrannique est à un gouvernement absolu. L'église anglicane a remplacé les bûchers de l'inquisition et les cachots de Rome par des anathêmes moins rigoureux et non moins barbares. Au lieu de commander des autodafés, elle s'est contentée de couper les oreilles et les nez des schismatiques ; elle s'est armée, non de la torche, mais du fouet vengeur. Plus simple et plus sévère en apparence, elle n'en a pas moins absorbé toutes les richesses et tous les honneurs ; on l'a vue former autour des rois une garde avancée, prodigue d'excommunications, dénonciatrice, avide, inexorable. Sa splendeur est moins éblouissante ; mais, après tout, elle repose sur les mêmes principes que le catholicisme. Le pouvoir est sûr de trouver en elle un appui ; et quiconque discute est mis par elle hors la loi.

Le *presbytéranisme* semble se rattacher à la démocratie. Il professe l'austérité des mœurs et du costume. Les émolumens de ses ministres sont modiques ; mais leur intolérance paraît augmenter en raison inverse de leur richesse. Spartiates du christianisme, les presbytériens ont toute la rigueur exclusive de leurs prototypes. C'est au nom de la liberté qu'ils font des esclaves ; c'est au nom d'une vertu rigide, qu'ils se montrent cruels jusqu'à l'atrocité. Leurs victimes n'ont pas même, au milieu de leur malheur, la faible consolation d'être plaintes. On leur prouve que l'in-

tolérance qui les condamne est la première des vertus. Traîné devant un tribunal composé de cardinaux étincelans de pourpre, je suis tenté de respecter ces juges couverts d'or et d'hermine, dont le tribunal est un trône, dont les arrêts retentissent comme la foudre. Mais périr d'une main ignoble; écouter la sentence prononcée par un prêtre vêtu comme un paysan, assis sur un escabeau de bois; c'est doublement sentir ma peine. A la douleur du châtiment se joint un sentiment d'ignominie profonde. Mon humiliation accroît mon supplice.

Ces trois modes de tyrannie chrétienne reposaient sur un même principe : *Hors de notre église, point de salut!* Les indépendans furent les premiers à rejeter ce dogme. Ils ne craignirent aucune secte; ils n'en proscrivirent aucune; ils proclamèrent la tolérance; ils demandèrent, pour eux et pour les autres, une liberté complète d'opinion. C'est là leur mérite, leur gloire; ce fut long-tems leur force.

Fondateurs de la *république* anglaise, ils ne virent pas dans cette forme de gouvernement une utopie à réaliser, mais une nécessité de leur tems. L'expérience leur apprenait qu'il n'y avait point à compter sur la parole du roi; le mensonge était son habitude; le parjure était la loi, la règle unique de sa conduite. Ils savaient qu'ils n'avaient rien de mieux à attendre du presbytéranisme et de son aristocratie exclusive. Comment échapper à ce dilemme? Du côté de Charles Ier, se trouvait un gouvernement arbitraire fondé sur cet axiôme, que le crime est permis pour l'affermissement du pouvoir, et que les sermens d'un monarque ne sont d'aucun poids. Du côté des presbytériens, s'élevait menaçante une tyrannie religieuse, fondée sur l'intolérance et prête à étouffer toute liberté d'esprit. Vane, Ireton, Cromwell et leurs partisans, soit dans le Parlement,

soit dans l'armée, jugèrent la république indispensable. Vers ce but difficile à atteindre, ils s'avancèrent d'un pas ferme, l'œil invariablement fixé sur l'objet de leurs efforts. Placés entre deux écueils, entre deux despotismes, ils ruinèrent l'un et l'autre obstacle, et leur république prit naissance.

On ne peut douter que l'insurrection contre Charles Ier ne fût devenue absolument nécessaire; ainsi pensent du moins tous ceux dont l'opinion a quelque valeur à nos yeux. Ce n'est point lord Clarendon (1), si intéressé à déguiser la vérité, ni le sophiste Hume (2), qu'il faut écouter à ce sujet. Sous l'apparence d'une impartialité froide et d'une indifférence sceptique, l'historien écossais n'a omis aucun mensonge spécieux, aucune ressource d'avocat, aucun moyen de présenter les faits sous des couleurs fausses. Je ne citerai qu'un exemple de sa véracité historique. On trouve dans son ouvrage le récit détaillé d'un débat du Parlement « qui eut lieu, dit-il, le lendemain du grand jeûne ordonné comme pénitence publique, et où Henri Marten et Nathaniel Fiennes se firent remarquer par la véhémence de leur fanatisme. » Or, ces deux membres, dont l'historien cite si hardiment les noms étaient tous deux absens de la chambre. Fiennes voyageait alors sur le continent, et Marten avait été chassé du Parlement, où il ne rentra que deux années après. Ajoutez donc foi à ces récits controuvés, à ces narrations de roman, dont les faits, les noms et les dates n'ont aucune réalité; et jugez, d'après cet échantillon, de la fidélité de l'historien!

Une fois l'épée tirée contre le monarque, dans une cause

(1) Lord Clarendon, auteur des *Mémoires sur la Rébellion.*

(2) On sait que l'ouvrage de Hume est consacré à une apologie des Stuarts, aussi adroite qu'elle est modérée en apparence.

juste et légitime, les *indépendans* suivirent une route directe, franche, mais difficile et sanglante. Il y allait de leur vie. Avec moins d'audace ou moins d'adresse, ils eussent succombé, non sous les coups du parti royaliste, que tout concourait à accabler, mais sous la prépondérance toujours croissante du parti presbytérien.

Riches et nobles, la plupart des presbytériens étaient amis du privilége et de l'arbitraire : en politique, ils voulaient des ilotes ; en fait de religion, des croyans aveugles. Écraser l'hérésie était aussi leur mot d'ordre ; le gibet était leur moyen et le bourreau leur acolyte. Les empiétemens de la royauté leur déplaisaient, parce que leurs propres usurpations y trouvaient un obstacle. L'énergie anglaise qui se déployait chaque jour avec plus d'intensité dans les rangs inférieurs et secondaires leur causait de l'effroi ; ils voyaient avec terreur un esprit d'examen et de résistance virile s'emparer des classes populaires. Ils entretenaient, avec les partisans de Charles, une correspondance et un commerce continus et secrets ; espérant profiter de son abaissement pour le dominer et de leur position pour le secourir, en se réservant le pouvoir.

Que firent les *indépendans?* Maîtres de l'armée, ils gardèrent leurs épées victorieuses. Ils se constituèrent en parlement militaire (1). Leur but, nous n'en doutons pas, était louable ; c'était d'arracher leur pays à une oppression menaçante, prochaine, terrible ; et ils employèrent, pour accomplir leur œuvre, les seuls ressorts que l'urgence des tems plaçât entre leurs mains. Mais en faisant de l'Angleterre une république, comprirent-ils leur époque et ses besoins? Bien que la crise difficile où ils se trouvaient puisse

(1) Les indépendans refusèrent de déposer leurs armes, s'emparèrent de Londres, écrasèrent les presbytériens et les niveleurs, et frayèrent ainsi la route à la toute-puissance de Cromwell.

leur servir d'excuse dans cette entreprise ; était-elle, comme ils le croyaient, le seul moyen de salut qui s'offrît à leur pays? c'est ce que nous examinerons sans préjugés et sans passion. Nous ne jugerons pas cette tentative d'après les résultats qu'elle a pu avoir en Angleterre et en France. Nous tenterons de l'apprécier selon sa valeur véritable. Une des folies et des iniquités de l'histoire, est de considérer le succès comme la pierre de touche du mérite. Au contraire, nous nous isolerons des événemens et nous essaierons de prononcer *à priori*.

Depuis six cents ans l'Angleterre était monarchique ; et cette succession non interrompue de souverains qui l'avaient gouvernée, remontait non-seulement à la conquête des Normands, mais à l'heptarchie saxonne, à cette époque où la Grande-Bretagne cessa d'être province romaine. Les anneaux des générations humaines ne se brisent pas à volonté, comme ces chaînes que l'ouvrier façonne, quand il lui plaît, selon un nouveau modèle. L'homme n'est point isolé dans le cours des âges : les vertus de ses pères ont influé sur ses vertus ; leurs fautes ont préparé ses vices, leurs penchans ont déterminé ses penchans. En vain une théorie orgueilleuse essaiera-t-elle de changer tout-à-coup nos habitudes monarchiques en mœurs républicaines, nos idées démocratiques en coutumes monarchiques : de tels changemens s'opèrent, non par violence, mais par un lent progrès. Une pente douce et insensible conduit les peuples, d'un mode de gouvernement à un autre, d'une sphère de sentimens à une autre : les transitions sont lentes ; il faut des siècles pour qu'elles s'accomplissent.

Les indépendans méprisèrent cette leçon de l'expérience ; ils lui préférèrent une tentative hasardeuse à laquelle les deux tiers de la population étaient hostiles : ils instituèrent la *république*. Les vieilles formes de gouvernement que le

peuple avait l'habitude de respecter, ils les brisèrent. Ils ne surent pas attendre. Après avoir fait une révolution nécessaire, ils la compromirent par une innovation inutile.

Jamais, en politique, on ne doit se permettre un seul mouvement qui ne soit indispensable ; chaque démarche doit avoir son but, sa loi, sa justification facile et prompte dans la nécessité même des événemens. Quand la société, arrachée à ses bases ordinaires, menace de crouler, jetterez-vous dans ce chaos pénible un nouvel élément d'instabilité? Non, ce serait agir en insensé. Conservez, dans ces crises violentes, tout ce que vous pourrez conserver : soyez économe de nouveautés, avare de secousses inutiles. Cherchez, non ce qui est le mieux en théorie, mais ce qui, parmi les choses bonnes, vous est le plus facile à mettre en œuvre : *Non quod optimum, sed e bonis quid proximum.* Des abus se sont glissés dans le corps social ; sachez si en les extirpant vous ne blesserez pas le corps qui les nourrit. Vous avez à réformer une organisation mauvaise en elle-même, nuisible, entachée de mille défauts ; procédez lentement, graduellement. Imitez ce colon de l'Amérique, placé au sein de forêts séculaires, dont l'ombre obscure, les débris antiques, les inaccessibles repaires, opposent tant d'obstacles à la main du cultivateur : il n'essaie pas d'opérer en un moment cette métamorphose impossible. Il n'espère pas détruire tous les animaux féroces dont les hurlemens l'épouvantent, ni dessécher les marais putrides qui se sont formés sous ces ombrages épais, ni épurer cette atmosphère que tant d'exhalaisons fétides ont chargée d'élémens de mort. Ses travaux sont progressifs ; il défend sa vie ; il éclaircit peu à peu ces buissons entrelacés qui forment un rempart solide. Ainsi doit agir le législateur.

Déjà en butte à la haine de la noblesse, du clergé et du

barreau, les indépendans, lorsqu'ils proclamèrent la république, ajoutèrent à cette masse d'ennemis les deux tiers de la population anglaise : rien n'était plus impolitique sans doute. Bientôt l'impopularité dont cette mesure les couvrait les plaça dans la nécessité d'exercer, sous le titre de république, une vraie tyrannie. Ils avaient conduit leur roi à l'échafaud : action vertueuse et héroïque, à ce qu'ils pensaient ; forfait sans égal, selon l'opinion de leurs ennemis. Les presbytériens étaient vaincus. Tout tremblait devant les indépendans. Mais leur situation était violente ; ils se voyaient contraints à employer la force pour soutenir leur pouvoir. Les priviléges du Parlement étaient anéantis ; les tribunaux muets ; le peuple frémissait. Le jury détruit, la prépondérance de l'armée, irritait les ames. Entraînés par le cours invincible des événemens, ces hommes, dont la liberté était l'idole, et dont je ne révoque point en doute la sincérité, furent regardés comme les despotes de leur patrie, et ils le furent en effet.

Il y avait alors un publiciste populaire, doué de talens médiocres et d'une audace qui égalait son obstination. Wilkes (1) dans le dix-huitième siècle, Cobbett (2) dans le dix-neuvième, peuvent donner une idée du rôle que Jean Lilburne joua pendant l'époque dont nous parlons. Organe téméraire et grossier des plaintes universelles, cet homme, ce tribun déclamatoire, ce raisonneur sans logique, ce phrasier sans éloquence, gêna dans leurs mouvemens, entrava dans leur politique, Cromwell, Ireton et Vane. On dédaignait les pamphlets de Milton ; ceux de Lilburne étaient lus avec enthousiasme. En tout autre

(1) Voyez, pour connaître ce personnage, les *Lettres de Junius*, les *Mémoires de M. Garat sur la vie de Suard* et notre article sur *Horne Tooke*, dans le 25e numéro de notre recueil.

(2) Voyez le portrait de W. Cobbett, dans le 22e numéro de notre recueil.

tems on l'eût méprisé ; grâce à la témérité de ses écrits et aux défauts même de son intelligence, il s'empara de l'attention, il captiva l'admiration universelle. Esprit étroit, mais obstiné, il avait trop peu de lumières pour douter de rien, pour embrasser un vaste ensemble d'objets ; il marchait vers son but sans scrupule et sans crainte. Sa piété lui persuadait qu'une mission spéciale l'appelait au rôle dont il s'acquittait. Son orgueil était de se montrer rude, austère, trivial jusqu'à la grossièreté la plus révoltante, sans respect pour les autorités constituées. Son ignorance, sa présomption, la barbarie d'un style diffus et violent, étaient pour lui des moyens de succès. Mis en jugement plus d'une fois et toujours acquitté, il ne cessa pas de harceler ce gouvernement terrible et inexorable. Fatigués d'une obstination qu'ils ne pouvaient vaincre, les chefs de l'état, sous un prétexte assez ridicule, finirent par exiler cet adversaire opiniâtre ; le parlement le condamna à mort, s'il rompait son ban et revenait en Angleterre. S'il n'eût pas bravé cette sentence, il eût été infidèle à son caractère. Jean Lilburne soutint son personnage jusqu'au bout. Il revint ; il provoqua sa mise en accusation, fut jugé et acquitté. On vit un homme obscur et sans mérite, affronter seul le gouvernement le plus énergique au dedans, le plus respecté au dehors. Il représentait seul l'opposition populaire ; comme symbole de cette opposition, il devint une puissance, et sa médiocrité acquit une valeur assez forte pour balancer l'autorité même.

Il est donc faux que la révolte contre Charles Ier ait été l'ouvrage de quelques fanatiques : il est faux que les chefs des indépendans aient conspiré la ruine de la religion et de l'état. Leurs erreurs comme leurs vertus ont été mal appréciées. On leur a fait des crimes de ce qui, dans leur conduite, est digne d'éloges ; on ne leur a point reproché

leurs véritables fautes. Leur besoin de tolérance et de liberté les précipita vers le despotisme. Ils ne surent pas temporiser, attendre, ni faire la part des événemens. Il y eut de la droiture et de la maladresse dans leurs erreurs.

Quelques-uns de leurs actes sont vraiment admirables. Les premiers ils mirent en vigueur (1) l'*habeas corpus*, abolirent les monopoles, détruisirent les plus iniques traces de la féodalité, ordonnèrent que la langue anglaise remplacerait désormais dans les plaidoiries l'idiôme normand, qui avait eu cours jusqu'alors dans les tribunaux. Ils traitèrent avec une extrême munificence les ministres des diverses communions, et comblèrent de richesses leurs ennemis. Ils encouragèrent la science, et versèrent des trésors dans le sein des universités. Dans leurs rangs brillèrent Ludlow, Hutchinson et l'immortel Milton. Un homme de génie moins connu, mais tout aussi digne de l'être, Harrington (2) se chargea de rédiger et de mettre en ordre les théories de ses amis. Rien de plus original, de plus grandiose, de plus énergique que son *Oceana*. Là se trouvent les principes éternels de la politique; là est enseveli le germe des améliorations que le genre humain a subies. La renommée de son auteur serait plus grande, si l'ombrageuse tyrannie de Cromwell ne l'avait contraint à recouvrir d'un voile allégorique la noble audace de sa pensée.

Ces hommes remarquables, ces actes dignes d'estime, ces écrits dignes d'admiration; depuis cent cinquante années, on les méconnait et on les calomnie. Le mensonge et l'injure se transmettent d'un historien à l'autre, et finis-

(1) Ce fait a été omis par Clarendon, Hume, Blackstone, et a été généralement ignoré.

(2) Auteur de l'*Oceana* et des prérogatives du gouvernement populaire.

sent par acquérir une notoriété que le droit de prescription sanctifie. N'a-t-on pas répété jusqu'à satiété que le parlement convoqué en 1653, et connu sous le nom de *parlement-barebones*, se composait d'ouvriers, d'hommes ignorans et incapables (1)? Écoutez ce que dit à ce sujet Whitlocke, contemporain de Cromwell et le plus véridique des écrivains : « On s'étonna de voir à cette époque les *hommes les plus riches et les plus distingués par la naissance et les lumières*, accepter le pouvoir. » Quelle contradiction ! Quelle preuve nouvelle du mensonge qui caractérise nos historiens ! troupe habituée à marcher dans un sentier battu par ses premiers guides et à n'en point dévier.

Un des personnages les plus héroïques et les plus magnanimes de cette époque et de ce parti, sir Henri Vane, mériterait surtout qu'une plume éloquente lui rendît la justice qui lui est due, justice que l'ignorance conjurée avec l'esprit de parti lui a jusqu'à ce moment refusée. Exalté, mais tolérant ; enthousiaste et plein d'humanité ; républicain austère et d'une bonté parfaite envers ses semblables ; ferme dans sa conduite et condamnant tous les actes de violence ; personne, plus que lui, n'a eu à se plaindre des calomnies solennelles et des spécieuses iniquités de l'histoire. Dès sa jeunesse il eut à lutter contre l'intolérance épiscopale ; dans son âge mûr, il soutint contre l'intolérance presbytérienne un combat acharné. Des passions basses l'environnaient. Des intérêts vils et ignobles fermentaient autour de lui ; il employa les ressources de son intelligence pénétrante et vigoureuse à forcer ces passions et ces intérêts de concourir au bien public. Toute

(1) Ce fait, que l'auteur de l'article accuse et convainc de fausseté, se trouve dans toutes les histoires ; Voltaire l'a répété.

sa carrière fut dévouée à ce seul objet ; on ne vit pas une ombre de fausseté, de vanité, de cupidité l'obscurcir et en altérer la noblesse. Jamais courage civil ne fut plus constant et plus pur : quand il fallut avoir recours aux crimes politiques, on le vit se récuser et conserver la pureté qui avait signalé ses premiers actes : nouvelle espèce de courage, qui fut taxé de timidité. La fin de sa vie le justifia bien ; jamais mort ne fut plus calme et plus noble. Au retour de Charles II, sûr de sa conscience, fort de sa vertu, et peut-être dégoûté de la vie, son héroïsme dédaigna de fuir, sa fermeté dédaigna de se soumettre. Clarendon lui fit promettre l'amnistie royale ; ce même Clarendon la fit révoquer : Clarendon se chargea ensuite de noircir aux yeux de la postérité la noble victime qu'il avait fait tomber dans son piége. Lâche et perfide écrivain, instrument actif de l'indolente cruauté de son maître ; meurtrier juridique, meurtrier la plume à la main, et qui, grâce à la mollesse affectée d'un style paré d'une impartialité apparente, a joui d'une réputation de justice et de candeur que la postérité détruit et efface de jour en jour (1).

Si l'on veut remonter à la source de tant d'imputations mensongères et de faussetés historiques, il faut en chercher l'origine, non-seulement dans les écrits de la restauration, mais dans l'esprit de parti qui porta Cromwell sur le trône et qui l'y soutint. Les républicains sincères furent en butte à ses attaques, puis à celles des presbytériens, et

(1) La preuve de la perfidie de Clarendon est écrite dans une lettre confidentielle de Charles II à ce ministre ; lettre que Harris a conservée *. Le roi convient qu'il a promis à Vane de lui faire grâce de la vie ; mais il demande à lord Clarendon s'il n'y a pas un moyen de *se défaire de lui honnêtement* (if we can honestly put him out of the way).

* Lives, tom. v, pag. 32.

enfin à celles des royalistes. Tous, ils avaient, malgré la diversité de leurs opinions, un intérêt égal à accabler ces hommes purs et consciencieux, qui désiraient la liberté de leur patrie, et dont Cromwell était à la fois l'héritier et le calomniateur. Tous, ils concoururent à livrer au ridicule et à la haine publique les enthousiastes de bonne foi dont la présence ou le souvenir les gênaient.

Sous les *indépendans*, l'esprit de secte et d'intolérance n'avait obtenu aucun pouvoir. C'étaient des fanatiques et non des hypocrites, des cerveaux exaltés, mais qui respectaient les opinions d'autrui. Sous Cromwell, au contraire, l'intolérance régna : l'hypocrisie se déploya sous ses formes les plus hideuses (1); on commit le crime en citant la Bible; l'intérêt personnel revêtit les livrées du pouvoir; toutes les places de l'état furent accaparées par l'ambition vénale; les universités et le clergé rivalisèrent de bassesse envers le protecteur. Ecclésiastiques et gens de loi, toujours prêts à s'agenouiller devant une autorité quelconque, pourvu que cette autorité les paie et protège leurs monopoles, lui prêtèrent leur appui. Par une étrange coïncidence, les intérêts de Cromwell et ceux de ces classes d'hommes si influentes se trouvèrent tendre vers le même but. Une conspiration tacite se forma entre les *indépendans* : on flétrit leur mémoire; on noircit leurs actes. Un chœur diffamatoire s'éleva contre eux. Les corporations exercent sur l'opinion publique une redoutable influence; leurs haines se transmettent de père en fils, et leurs inimitiés ne meurent pas. Aussi le clergé et le barreau, dont les *indépendans* avaient essayé de corriger les abus et de restreindre les priviléges, se liguèrent-ils pour perpétuer dans l'esprit des hommes les calomnies qui souillaient la

(1) *Hutchinson's Memoirs*, tom. v.

renommée de leurs ennemis. Les partisans de Cromwell y ajoutèrent leurs injures, les royalistes leurs malédictions ; et pendant cent cinquante années l'anathème fut universel.

Disons un mot de ce Cromwell, auquel tous les partis ont rendu le culte de leur vénération de leur admiration ou de leur terreur. Dans ces derniers tems, whigs et torys (1) se sont plu à tracer le panégyrique du tyran. Ces mêmes écrivains qui ne parlaient qu'avec mépris ou avec colère des républicains vraiment honnêtes qui ont vécu de son tems, ont traité le protecteur avec une indulgence exemplaire : il est curieux d'en chercher la cause.

Nous avons vu plus haut le clergé et les gens de loi favoriser la tyrannie de Cromwell. Les mêmes motifs qui les ont portés à le soutenir, subsistent encore. Il détruisit la république et se constitua roi d'Angleterre sous une dénomination insolemment modeste. Il ne laissa entre la Grande-Bretagne et la monarchie qu'une seule et fragile barrière, sa propre vie. Il sema de sa main (comme Napoléon le fit plus tard en France) tous les germes d'une contre-révolution. Il s'opposa aux réformes, il rétablit les abus. Son autorité absolue se para de gloire et d'opulence. Il prépara les peuples au joug royal. Il accoutuma les citoyens à ne croire, à ne penser, à n'agir que selon ses ordres et d'après ses prescriptions. Ainsi se trouvait naturellement frayée la route de Charles II vers le trône qu'il devait occuper pour le malheur de l'Angleterre. Ainsi s'effaçaient sous les pas triomphans de Cromwell les traces de tolérance et de liberté dont Vane et Ludlow avaient essayé d'empreindre le sol britannique. Les royalistes étaient victimes de sa puissance ; mais le royalisme en recueillait les fruits.

(1) Plusieurs articles insérés dans l'*Edinburgh* et le *Quarterly Review* contiennent le panégyrique de Cromwell.

Aussi remarquez avec quelle joie la clairvoyance de ces amis du privilége découvrit dans le protectorat de Cromwell l'espoir d'un avenir meilleur pour eux, et fatal au peuple! Avec quelle allégresse ils suivirent de l'œil la renaissance progressive des anciens titres, des anciens abus, des anciennes cérémonies, des anciennes habitudes du pouvoir! Chacun de ces actes était pour eux une éclatante prophétie. Ils lisaient dans ces ordonnances du protecteur, le retour assuré de Charles II; ils y voyaient l'aurore du glorieux 29 mai (1). Ils ne se trompaient pas. Ce jour brilla pour eux; et nous vîmes enfin recevoir parmi nous, avec des mœurs étrangères, une conscience de jésuite, une ame ennemie de l'Angleterre, et un besoin de vengeance profondément enraciné dans son cœur, ce roi obscène entouré de satellites dignes de lui. Sous leurs mains se brisèrent les dernières espérances de la liberté nationale. Les ossemens de Cromwell furent traînés sur la claie et jetés au vent; mais son œuvre fut précieusement conservée, continuée avec persévérance, perfectionnée dans tous ses détails; et la *restauration* fut accomplie.

(*Westminster Review.*)

(1) 29 mai 1659.

—



LE KAMTSCHATKA ET LA SIBÉRIE.

Ce fut en 1812 que M. Dobell fit son premier voyage au Kamtschatka; mais il est revenu à diverses reprises dans ce pays, et il l'a traversé plusieurs fois pour se rendre à Saint-Pétersbourg : ses descriptions animées rajeunissent un sujet qui semblait épuisé par tant de relations diverses, et ses détails sur le Kamtschatka l'emportent à tous égards sur ceux qu'on a publiés jusqu'ici.

Le nom seul de la Sibérie fait naître dans l'esprit des Européens l'idée du froid le plus rigoureux, de la stérilité et de toutes les peines de l'exil. M. Dobell présente ce pays sous un aspect bien différent : il promène les regards de ses lecteurs sur des paysages enchanteurs; il leur fait admirer la beauté des rivières qui parcourent cette vaste contrée, la richesse des mines, la fertilité du pays, la diversité des fruits et des fleurs qu'il produit en abondance. Il augmente leur surprise en leur apprenant que le Kamtschatka est aussi favorisé de tous les dons de la nature, et qu'il est habité par le plus doux et le plus inoffensif de tous les peuples du monde.

Il suffit d'étudier la marche constante de la nature pour reconnaître combien elle est attentive à compenser ses rigueurs dans les contrées qui semblent les plus disgraciées. Si les étés sont courts dans les régions septentrionales, la végétation, aidée par une chaleur extrême, s'y développe

avec tant de promptitude qu'elle aurait bientôt épuisé le sol si le froid ne l'arrêtait tout-à-coup. La rigueur du climat favorise aussi la conservation de plusieurs espèces d'animaux, par les obstacles insurmontables qu'elle oppose à la chasse. Ces considérations sont principalement applicables aux longs déserts couverts de neige que M. Dobell a si bien observés et si agréablement décrits.

Ce voyageur arriva par mer au Kamtschatka en août 1812. Il commandait à cette époque un vaisseau qui jeta l'ancre dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, situé dans la baie d'Avatcha : cette baie est formée par la rivière d'Avatcha, qui se jette dans la mer par cent embouchures, embrassant une immense étendue de terres basses. Elle présente l'aspect le plus pittoresque et le plus grandiose qui soit au monde, et pourrait mettre en sûreté toutes les flottes de l'univers. On remarque dans cette partie du Kamtschatka, ainsi que dans plusieurs autres, un nombre considérable de digues et de levées en terre et en maçonnerie. Ces ouvrages prouvent que le pays était autrefois habité par une population plus nombreuse et plus avancée dans la civilisation que celle qui l'occupe aujourd'hui. Malgré les traces évidentes de l'art, les habitans croient que ces travaux sont l'ouvrage de la nature : jusqu'ici on n'a recueilli aucune donnée sur l'époque de leur construction.

Le commandant de Saint-Pierre et Saint-Paul n'étant pas autorisé par le gouverneur à entrer dans les vues de M. Dobell, c'est-à-dire à conclure aucun marché avec lui, ces deux officiers, après avoir donné de concert un bal à bord du navire, se rendirent ensemble à Nyna, auprès du gouverneur, le général Petrowski. Cette première excursion fut d'environ 50 werstes (10 lieues).

Les voyageurs montèrent dans la chaloupe du bâtiment,

et se dirigèrent sur le petit village d'Avatcha. Le tems était calme, et le silence de la baie n'était interrompu que par le vol précipité des oiseaux aquatiques, que le bruit des rames faisait fuir, et par les jeux des veaux marins qui tenaient leurs têtes hors de l'eau pour voir passer la chaloupe. La baie est entourée d'une ceinture de hautes montagnes, qui, pour la plupart, sont des volcans éteints, de forme conique, dont le sommet se perd dans les nues : à leur pied sont des collines couvertes d'arbres, qui s'avancent presqu'au bord de la mer.

M. Dobell et le commandant furent reçus à Avatcha par un vieux pensionnaire russe (1), appelé Brantzoff, qui avait connu les capitaines Clarke et Lapeyrouse. Sa table, ouverte à tous les étrangers, est servie avec recherche et propreté : on y voit les poissons les plus délicats, des oiseaux rôtis, du lait, du beurre et des baies de diverses espèces.

Les bords de la rivière d'Avatcha sont peu élevés ; ils sont ornés de prairies et de bambous. L'herbe y croît communément à une hauteur de plusieurs pieds. Son élévation est prodigieuse sur le penchant des collines et dans les marais : les animaux ne peuvent la manger que lorsqu'elle commence à poindre. Les voyageurs remontèrent la rivière sur des canots, et abordèrent à peu de distance dans une île déserte, où ils prirent du thé, ce qui est un grand luxe dans le pays, après un repas composé d'un pâté de poissons et de biscuit, et qui était digne assurément d'un pays plus civilisé. Ils passèrent la nuit dans leurs canots, enveloppés de leurs *parkas*, espèce de blouse en peau de renne, dont le poil est en dedans. Ils montèrent le lende-

(1) Note du Tr. Il est sans doute inutile de dire à nos lecteurs que la Sibérie et le Kamtschatka ont une population indigène tout-à-fait distincte des populations slaves ou russes qui s'y sont établies sous Ivan le Terrible et ses successeurs.

main sur des chevaux qui les attendaient sur la rive, et se rendirent à un *ostrog* ou village, où ils s'arrêtèrent.

Le *toynne,* c'est-à-dire le chef du hameau, leur servit du saumon de plusieurs espèces, des canards sauvages et des baies d'un goût délicat. On lui offrit en échange un peu de thé et quelques morceaux de sucre; c'est la seule monnaie qui ait cours en ce pays : il parut aussi satisfait que si on lui eût donné de l'or.

Les demeures hospitalières des toynnes sont toujours ouvertes aux voyageurs; mais à la profusion de leur table, il se mêle une vermine dégoûtante, qui, selon M. Dobell, tombe dans le lait et envahit tous les plats. De Mulka à Ganal on traverse une contrée sauvage arrosée par une multitude de rivières si poissonneuses, que les chevaux, en les passant à gué, faisaient fuir des milliers de saumons. « J'étais confondu de l'immense quantité de poissons qui fourmillaient non-seulement dans les rivières, mais qui gissaient à demi pourris sur la rive, en exhalant une odeur fétide. Nous avions demandé du poisson pour notre dîner; comme on ne nous en servait point, nous le réclamâmes, et on s'excusa sur ce que c'était un mets trop commun pour oser nous l'offrir. »

Le poisson sert de nourriture aux hommes, aux chiens, aux ours, aux loups, aux martres, aux oiseaux de proie et à une multitude d'autres animaux. Les ours s'en dégoûtent dans la saison de la pêche, au point de ne plus manger que la tête et la queue, et chacun d'eux en mutile de cette manière jusqu'à vingt et vingt-cinq dans une seule nuit; mais, lorsque le poisson est plus rare, ils le mangent tout entier.

M. Dobell vit un grand nombre d'ours. Il en tua même un de sa main, qui mangeait les baies d'un buisson en se tenant sur ses pattes de derrière. On lui ouvrit le ventre

pour enlever sa peau, et on lui trouva les intestins remplis de vers de quatre à six pouces de longueur, ce qui arrive fréquemment aux ours dans la saison des baies.

On suit pendant une partie de la route les rives du Kamtschatka, rivière étroite et rapide, divisée en plusieurs branches qui forment en serpentant des îles peuplées d'arbres d'un effet pittoresque. Le pays est couvert des deux côtés d'une forêt de bambous; des aulnes croissent sur le rivage; et les îles sont embaumées par des peupliers en fleurs d'une élévation prodigieuse. On arrive ensuite à la vallée de Scherrom, qui est arrosée dans toute son étendue par les branches du Kamtschatka. Cette vallée, protégée par une chaîne de montagnes, offre une végétation admirable. Sur une des branches de la rivière, on rencontre un village qui porte le nom de cette belle vallée. Le *cottage* du toynne, appelé Conon Merlin, peut rivaliser d'agrémens avec ceux des pays les plus civilisés.

Les Kamtschadales se font un point d'honneur d'exercer l'hospitalité; non-seulement ils régalent leurs hôtes avec profusion, mais ils s'offensent lorsqu'on refuse d'emporter leurs présens. Le vieux Merlin, qui n'avait pu parvenir à retenir ses hôtes, fit charger leur canot de toutes sortes de provisions, et après leur avoir dit adieu, il demeura longtems sur le rivage; la moustache grise et la barbe flottante du vieillard hospitalier le faisaient ressembler à l'enchanteur dont il porte le nom.

Les voyageurs atteignirent ensuite les balaganes de Maschura, village situé à quelque distance du Kamtschatka : pendant l'été, les habitans s'établissent sur les bords de la rivière, dans des huttes appelées *balaganes,* dont la construction est d'une extrême simplicité. Leur charpente consiste en perches de 14 à 15 pieds de longueur, disposées en cercle et réunies à leurs extrémités par des liens

d'osier ou par un cordage : ces perches sont recouvertes d'écorce et ensuite de gazon, que l'on maintient par des perches superposées et entrelacées avec de l'osier. La cahutte est élevée de dix à douze pieds sur des poteaux qui supportent un plancher carré. L'on y monte par une pièce de bois percée de trous, qui servent d'échelons. Un des angles de la balagane est enduit de terre pour y faire du feu en dehors. La partie inférieure reste ouverte de tous les côtés, et l'on y fait sécher le poisson, auquel la partie supérieure sert de magasin.

Nous avons mentionné sous le nom générique de baie, les fruits sauvages dont les Kamtschadales couvrent leur table. Si l'on en croit M. Dobell, la diversité de leurs espèces surpasse infiniment celle qui existait dans nos forêts à l'époque où nos sauvages ancêtres se peignaient le corps en bleu. Il a remarqué dans les bois du Kamtschatka une espèce de groseille rouge très-grosse et très-parfumée, qui est beaucoup plus acide que celle de nos jardins ; le *rubus hœmemorus,* dont le fruit est si délicat ; une fraise de bois appelée *kneinika,* et une multitude d'autres espèces fort remarquables, qu'il serait trop long de mentionner.

Le volcan de Kloutchetsky paraît avoir vivement frappé l'imagination de M. Dobell ; il est situé près d'un village sur les bords du Klutchec.

« En arrière du hameau s'élève le majestueux volcan de Kloutchetsky, dont la tête menaçante et enflammée s'élève dans les nuages. Sa forme est celle d'un cône parfait, décroissant graduellement depuis son énorme base jusqu'au sommet. La hauteur de ce volcan est égale à celle de l'Etna, et sa beauté est encore plus frappante. Il est toujours couvert de neige, et son cratère vomit des flammes qui occupent dans le ciel un espace de plusieurs milles : il rejette aussi des cendres impalpables, dont l'atmosphère est im-

prégnée et qu'on aspire avec l'air. J'appris des habitans que ces cendres occasionnent une toux fatigante, et qu'en irritant les glandes du gosier elles font perdre entièrement la respiration. Lorsque les flammes ne sont interceptées ni par la fumée ni par les cendres, elles sont aperçues des deux côtés qui bordent l'extrémité de la péninsule, à plus de 300 werstes (60 lieues) de distance. Ce volcan jette quelquefois une matière glutineuse qui s'attache après les doigts, et qui est fort douce au goût; la chaleur brûlante des rayons du soleil la fait disparaître au milieu du jour. Je pense que cette substance n'est pas autre chose que la manne qui tombe dans plusieurs parties du monde, et notamment dans les Carolines, au midi de l'Amérique septentrionale. Je priai qu'on laissât marcher le canot sans l'aide des rames, afin de jouir plus long-tems de l'aspect de cette haute montagne. Il est fâcheux qu'un si digne objet de la curiosité des savans soit placé à l'une des extrémités du monde. Ce pays volcanisé renferme des eaux minérales qui sourdissent dans le lit du Klutchoa. Après avoir passé une semaine à Nijna Kamtschatka, où ils reçurent du général Petrowski un accueil plein de la plus bienveillante hospitalité, les voyageurs se remirent en route; ils traversèrent un pays inhabité, où ils ne virent que des pâturages déserts et des champs en friche. Les paysans cultivaient aussi plusieurs céréales, mais ils ont abandonné l'agriculture pour la chasse, qui leur présente à la fois plus d'agrément et de profit. Cependant on trouve dans quelques villages des pommes de terre excellentes, des choux, des navets, quelquefois même jusqu'à des concombres et des courges. Une population qui ne se nourrit que de poissons secs et qui rassemble en quelques jours toutes ses provisions d'hiver, s'accoutume difficilement à un travail plus suivi. Quelques peaux de martres zibelines ou de renards

lui suffisent pour se procurer le watky (espèce d'eau-de-vie de riz), du tabac et du thé, qui sont pour elle un objet de luxe et le seul qu'elle ambitionne.

Il est remarquable que, durant ce voyage, le tems fut constamment beau pendant vingt-quatre jours dans un pays montueux situé entre le 50e et 60e degré de latitude nord. Les nuits devinrent plus froides vers la fin de septembre, mais cela n'empêchait pas qu'on ne les passât encore dans les canots. On eut cependant de la neige au premier octobre, cinq ou six jours plus tôt qu'à l'ordinaire.

M. Dobell s'arrêta à son retour chez le toynne de Sherrone, ce vénérable Conon Merlin dont il a déjà été question. Il décrit avec beaucoup d'intérêt le bonheur dont ce vieillard jouissait dans sa famille. La population du hameau consistait en vingt-quatre personnes, dont sept ou huit seulement étaient en état de chasser et de pêcher. Cependant elle se nourrissait de poissons ainsi que ses chiens; il fallait en outre recueillir assez de foin pour l'entretien d'un cheval et de dix-sept vaches. La famille du toynne était composée de sa femme, deux fils, une fille et son mari; tous paraissaient être doués au même degré de l'active industrie du chef. Le passage suivant donne une idée de leur manière de vivre :

« Merlin m'assura qu'il avait tué avec ses fils, dans le courant de l'année, douze ours, sept moutons de montagne, des rennes, une infinité d'oies, de canards et de sarcelles, des cygnes et des faisans; nous prîmes en novembre, me dit-il, beaucoup de lièvres et de perdrix; j'ai pêché depuis peu un millier de saumons pour ma provision d'hiver. Mon cellier contient un bon nombre de choux, de navets et de pommes de terre, des baies de plusieurs espèces, et trente pouds (1080 liv.) de *suranes* enlevées en partie aux souris des champs, qui font aussi leurs provisions.

Il me fit voir deux espèces de racines : la première, appelée *makarshina*, a deux pouces de longueur ; sa grosseur n'excède pas celle du petit doigt ; les Kamtschadales la mangent crue, mais ils enlèvent auparavant une pellicule grossière d'un rouge brun qui la recouvre, après quoi cette plante conserve encore un peu d'amertume, mais elle a le goût de la châtaigne. L'autre racine est une espèce de pomme de terre sauvage qu'on appelle *kimsheega*. Au printems les naturels ont un goût passionné pour la *sloka trava* : lorsque cette plante vient en semence, la tige du centre est creuse comme celle du panais ; on la mange après avoir enlevé la première écorce ; elle a alors un goût très-agréable et prend le nom de *pootchkee*. Les tiges latérales sont également creuses, mais elles conservent un suc corrosif qui produit sur la peau l'effet d'une brûlure : on a grand soin de l'écarter des lèvres et des autres parties du visage. Lorsqu'on presse ces tiges après les avoir fendues et séchées, on en exprime un suc fort doux. On dit aussi qu'on extrait de cette plante une très-bonne liqueur qui est enivrante. »

M. Dobell, qui avait l'intention de se rendre en Russie le plus tôt possible, attendait avec impatience que l'hiver fût bien prononcé pour se mettre en route, car c'est alors la saison des voyages. Il partit le 15 janvier 1813 dans un kibitka ou traîneau couvert, et suivit la côte jusqu'à Ochotsk.

« Mon kibitka, dit-il, était traîné par des chiens, et les amis qui m'accompagnèrent jusqu'à douze werstes d'Avatcha n'avaient pas d'autre attelage ; nous formions une très-nombreuse compagnie dont l'aspect était fort bizarre. L'ardeur des chiens et de leurs *kyourshiks*, leur rivalité, peuvent se comparer à celle des nobles coursiers de la Grande-Bretagne et de leurs jockeis aux courses de Newmarket. L'attention et l'habileté n'étaient pas moins nécessaires pour

remporter les palmes de la victoire ; nos *kyourshiks* employaient toute leur adresse pour se dépasser les uns les autres. Le mien, qui était ivre, me renversa trois ou quatre fois pendant la nuit : ces fréquens accidens m'empêchèrent d'atteindre Koriaik avant quatre heures du matin. Mes deux domestiques chinois, dont le conducteur avait également perdu la raison, se plaignaient d'avoir été roulés dans de l'eau blanche durcie ; c'est ainsi qu'ils désignaient la neige, dont le nom et l'existence leur étaient inconnus avant d'entrer à mon service. La première fois qu'ils en virent tomber, ils me demandèrent ce que c'était que cette substance blanche qui ressemblait à des plumes. Ils étaient des environs de Macao. »

M. Dobell raconte une des premières impressions qu'il reçut du caractère des Kamtschadales, dès le commencement de son voyage.

« Après avoir quitté Tolbachik, les routes sont très-bonnes, et nous arrivâmes bientôt à Onshkee. La population y est rare et misérable ; je distinguai parmi les habitans auxquels je distribuai quelques présens que j'avais apportés exprès pour eux, un jeune homme dont la physionomie ne m'était pas inconnue. Je lui demandai d'où il était? « De la côte de Tigil, me dit-il, et je suis ici pour le service des voyageurs ; l'été dernier je vous aidai à descendre la rivière : comme je suis fort occupé je n'ai pu aller qu'une seule fois à la chasse, mais j'ai tué une martre zibeline que je vous apporte par reconnaissance pour votre bonté et pour le couteau et les pierres à feu que vous m'avez donnés. » Je refusai l'offre de ce pauvre garçon, qui était la misère même, sans chemise et dont les habits de peaux étaient en lambeaux. Alors il fondit en larmes et se disposa à me quitter ; je le retins, j'acceptai son présent, ce qui le combla de joie. Un Kamtschadale ne se contente

pas d'être reconnaissant, il faut qu'il rende bienfait pour bienfait, et il se considère comme offensé lorsqu'on le refuse. L'un de mes domestiques chinois, dont le cœur était excellent, ému de compassion de l'air misérable du jeune Kamtschadale, courut chercher une de ses chemises de coton bleu qu'il lui donna. »

L'usage de ces contrées est de servir, pendant un laps de tems plus ou moins considérable, les parens de la fille que l'on veut épouser. J'ai appris d'un toynne qu'il avait subi trois années du plus dur esclavage, avant d'obtenir la main de la fille dont il était éperdument amoureux.

« Lorsqu'un jeune homme devient amoureux, s'il n'est pas assez riche pour obtenir sa maîtresse par d'autres moyens, il s'engage au service de son futur beau-père, pour trois, quatre, cinq et même dix années; après avoir enduré un pénible esclavage, il obtient enfin la permission de se marier et de vivre dans la maison sur le même pied que les autres enfans. Il faut assurément que les sourires de sa maîtresse soient bien doux pour lui faire supporter avec tant de patience le joug impérieux qu'on lui impose. »

Les Kamtschadales exercent l'hospitalité aussi long-tems que leurs provisions leur en laissent la faculté. Des familles entières se transportent les unes chez les autres, où elles passent un mois, six semaines, jusqu'à ce que leur hôte, n'ayant plus rien à leur offrir, leur fait entendre qu'il est tems de songer au départ, en leur servant un mets appelé *tolkootha :* c'est un salmigondis de poissons et de légumes d'un apprêt difficile; les visiteurs délogent le lendemain, et l'on n'est jamais obligé de réitérer un avis aussi pénible.

M. Dobell serait d'avis qu'on établit des pêcheries au Kamtschatka; il assure qu'elles deviendraient une source de richesses inépuisables si elles étaient dirigées avec intelligence. Cette contrée, qui nous paraît reléguée dans

un coin du globe, est à portée des régions les plus peuplées de la terre. Il ne faut pas plus de dix ou douze jours pour passer du Kamtschatka aux iles du Japon ; en trente ou quarante, on arrive aux îles Sandwich, à Macao, aux Philippines, dans toutes les îles indou-chinoises; soixante suffisent pour débarquer au nord-ouest de l'Amérique sur les côtes de la Californie ou dans les îles de l'Océan Pacifique.

« Il n'y a peut-être pas dans le monde, dit notre auteur, un pays plus avantageusement situé pour faire le commerce le plus étendu, et il n'y en a certainement point où l'on s'en occupe aussi peu ; à la vérité il est presque entièrement dépourvu de population. J'étais si préoccupé de ces idées de commerce, que j'en parlai au toynne d'Ouka. Vous plairait-il, lui dis-je, de voir entrer dans ce petit port un navire chargé de sucre, de thé, de nankin et de tous les objets que vous vous procurez si difficilement. Sans aucun doute, reprit-il, toutes ces choses me seraient fort agréables ; mais combien je leur préférerais un chargement d'hommes! Sur quinze personnes qui habitent mon *ostrog*, à peine cinq ou six peuvent-elles se livrer aux travaux de la chasse et de la pêche.

A mesure que les voyageurs avançaient dans la péninsule, la population devenait de plus en plus rare, et de pauvres *jourtas* succédaient aux habitations qu'ils avaient rencontrées jusque-là. La description que M. Dobell fait de ces misérables demeures est la même que celle des cahutes arméniennes dont parle Xénophon dans la retraite des Dix Mille.

« Pour construire une jourta de cette espèce, car il y en a de formes et de dimensions différentes, on creuse une fosse carrée de cinq pieds de profondeur, dans laquelle on

dresse les solives qui composent la charpente de l'édifice. Ces solives sont recourbées en cintre pour former la toiture, qui est soutenue dans l'intérieur par des étançons ; elles sont entrelacées avec des perches, et chargées de terre que l'on recouvre de gazon. Dans le milieu de la toiture on pratique un trou carré qui sert à la fois de porte et de cheminée ; on y monte par une planche percée de trous et qui fléchit sous les pieds de la manière la plus incommode pour les personnes qui ne sont pas habituées à ce genre d'ascension ; outre cet inconvénient, on est exposé à se griller en passant au-dessus du foyer pour pénétrer dans la jourta. On ménage une deuxième ouverture pour laisser échapper la fumée au moment où l'on allume le feu ; elle peut s'ouvrir et se fermer à volonté, et l'on a soin de la fermer hermétiquement quand la jourta est échauffée. Ces antres factices seraient un asile excellent pendant l'hiver, si l'on n'y était étouffé par la fumée ; ils deviennent même des habitations supportables, lorsqu'ils sont pourvus de planches.

Dès qu'on entre sur le territoire des Koriaiks la scène subit un changement complet. On entre dans des plaines à perte de vue, où des peuples nomades errent avec leurs troupeaux de rennes. Le voyageur y est souvent assailli par des *porgas* ou tempêtes de neige, si furieuses qu'il est exposé à une mort presque certaine. Les habitans, instruits par la nécessité, prédisent ces porgas vingt-quatre et quelquefois même quarante-huit heures à l'avance. Lorsqu'ils sont surpris par l'un de ces ouragans, ils abandonnent à leurs chiens la conduite du troupeau ; s'il se trouve des rennes au milieu de ces solitudes, ces animaux les sentent à de grandes distances, et courent au plus tôt chercher un asile dans la jourta, dont ils indiquent presque toujours le voisinage. La première visite

que M. Dobell rendit aux Koriaiks fut pour se mettre à l'abri d'un *porga* : son récit est la peinture vivante des mœurs et de l'hospitalité sauvage.

« La tempête mugissait avec fureur ; des nuages noirs roulaient au-dessus de nos têtes ; tous nos membres tremblaient de froid, et nos dents claquaient avec violence. La pluie et la neige avaient pénétré dessous la *parka* qui recouvrait nos vêtemens et les avaient entièrement inondés ; elles s'étaient introduites jusque dans nos bagages par les plus petites ouvertures. Les chiens du toynne, qui avaient le nez au vent, aboyèrent tout d'un coup et partirent comme l'éclair ; nos attelages les imitèrent de toute la force de leurs jarrets et de leurs poumons ; nos cœurs battaient d'espérance, et le sang commençait à se réchauffer dans nos veines ; nous goûtions à l'avance le bonheur de trouver un abri contre un ouragan qui pouvait nous perdre. Au bout de dix minutes nous entrevîmes une jourta où brillait un feu étincelant.

» Les habitans étaient sortis armés de pieux et de bâtons, pour défendre leurs rennes contre nos chiens : nos conducteurs étaient si engourdis par le froid, qu'ils pouvaient à peine les empêcher de se jeter sur le troupeau. Les Koriaiks avaient entendu les aboiemens des chiens bien avant notre arrivée ; leurs femmes dépouillaient déjà un jeune renne qu'ils avaient tué pour nous recevoir. Avant d'entrer dans l'asile que nous avions trouvé si à propos, il nous fallut quelque tems pour nous débarrasser de la neige dont nous étions couverts : après nous être placés auprès du feu, je versai à chacun des assistans un petit verre de *watky* (eau-de-vie de riz) ; les femmes achevèrent de dépouiller le renne, et le découpèrent en morceaux que l'on fit bouillir dans un grand chaudron.

» Mon hôte était possesseur d'un troupeau de trois cents

rennes ; c'était un beau vieillard qui était enchanté d'avoir l'occasion d'exercer les devoirs de l'hospitalité. Il me fit asseoir sur des peaux d'ours, et me montra un emplacement garni de peaux de rennes, où je devais passer la nuit. Aussitôt que la viande fut bouillie, il me servit dans une écuelle de bois les morceaux les plus gras, la langue, le cœur, et la moëlle qu'on avait retirée des os avant de les cuire. Sur ce que je témoignais de la répugnance pour la manger crue, on la fit bouillir à l'instant. Je me décidai plus tard à goûter celle qui n'avait pas été cuite, et je lui trouvai beaucoup de saveur. Le vieux chef m'ayant fait signe de manger, je lui fis dire par l'interprète que je ne le ferais point, si les toynnes et lui-même ne prenaient part au repas qu'on m'avait servi ; tous se rendirent à mon invitation, et je leur donnai du biscuit de farine de riz et ensuite un nouveau verre de watky. Mon hôte mangea un peu de biscuit et but cinq ou six verres d'eau de vie, sans qu'il y parût le moins du monde ; deux autres rasades après dîner ne troublèrent pas davantage sa raison.

» Je distribuai ensuite à la famille des grains, des aiguilles, des couteaux et du tabac. Comme la tourmente avait cessé, je sortis pour examiner le troupeau. Plusieurs rennes s'approchaient familièrement de leurs gardiens, qui leur frappaient doucement la tête sans les effaroucher. Mon hôte me montra avec empressement les traîneaux et toutes les dépendances de la jourta ; il paraissait flatté de mon attention à tout examiner. Au moment où nous allions rentrer, deux Koriaiks armés de couteaux amenèrent deux beaux rennes qu'ils frappèrent ; au même instant les pauvres animaux tombèrent morts à nos pieds. Le vieux chef, se tournant de mon côté, me fit dire par l'interprète que l'un des rennes était pour moi, et l'autre pour les toynnes qui m'accompagnaient. Une circonstance particulière vint

encore augmenter la satisfaction générale. Le vieillard découvrit qu'il y avait de la parenté entre lui et mon interprète, et cette reconnaissance coûta la vie à une nouvelle victime.

» Le toynne d'Evashaka, qui était chargé par le gouvernement de recueillir les tributs imposés dans ce canton sur les propriétaires de troupeaux, profita de l'occasion pour exhiber sa commission, et demander à notre hôte s'il était prêt à payer la taxe. Celui-ci répondit que, ne possédant pas de monnaie, et ne sachant comment s'en procurer, il ne pouvait offrir qu'un tribut en nature. « Vous allez à » Saint-Pétersbourg, me dit-il, assurez à l'empereur que si » les Kariaïks sont un peuple sauvage, ils n'en sont pas » moins bons et fidèles sujets; ils ne peuvent donner de l'ar- » gent puisqu'ils n'en ont point, mais ils sont toujours prêts » à payer leurs tributs avec des fourrures. Notre commerce » se réduit à échanger les objets que nous possédons contre » ceux que les étrangers nous fournissent : c'est avec des » peaux de rennes, de renards et de martres zibelines que » nous nous procurons les ustensiles qui nous sont néces- » saires, les boissons spiritueuses et le tabac. D'ailleurs j'ai » entendu dire que l'argent endurcit les cœurs et les excite » à la haine; je me félicite alors qu'il y en ait si peu parmi » les Koriaiks, dont les passions s'irritent facilement. »

» Après ces paroles, dont la force et la justesse me frappèrent d'étonnement, cet homme à demi sauvage se fit apporter un paquet de fourrures, et les jetant aux pieds du toynne : « Voilà, dit-il, mon tribut; faites écrire par l'inter- » prète un billet signé de vous qui en certifie le dépôt. » On fit ce que le vieillard désirait, et ensuite nous prîmes congé de lui malgré ses instances pour nous retenir; le tems se montrait beau, nous voulûmes profiter de l'après-dîner pour gagner un ostrog peu éloigné. »

M. Dobell rencontra par hasard un prince koriaik avec lequel il voyagea long-tems, et qui lui rendit d'éminens services. Les diverses anecdotes qu'il raconte sur ce prince donnent une haute idée de son caractère : l'une d'elles mériterait d'être inscrite dans la vie des grands hommes de Plutarque; elle nous reporte aux tems où les hommes étaient des héros, ou du moins nous étaient donnés pour tels par les historiens.

« Un incident qui eut lieu pendant que nous étions à Govenskoy m'inspira un profond sentiment de respect pour la grandeur d'ame, le courage et le sang-froid que mon ami le prince Zachar déploya en cette occasion : je compris alors d'où venait l'ascendant extraordinaire qu'il avait pris sur les habitans de cette côte. J'avais livré du watky à mes kyourshiks pour faire quelques emplettes; un Koriaik de la suite du prince en ayant bu outre-mesure, devint furieux ; il se saisit d'un grand couteau et se mit à chercher son maître en disant que c'était un méchant homme, qu'il voulait le tuer. Les autres Koriaiks s'efforçaient en vain de l'arrêter ; lorsqu'il fut arrivé à la demeure du prince, il l'appela à haute voix : « Sors, Zachar, si tu » l'oses, je suis prêt à te tuer! » Zachar, qui buvait tranquillement du thé avec moi, ayant entendu ce singulier défi (qui me fut expliqué à l'instant même par l'interprète), posa sa tasse, se leva lentement de son siége, et sortit de la jourta ; je le suivis de près, armé de deux pistolets chargés, que j'avais grand soin de tenir toujours à ma disposition : s'étant aperçu que je l'accompagnais, il me fit dire par l'interprète de me tenir tranquille, qu'il aurait bientôt accommodé cette affaire. Cependant le Koriaik écumait de rage, et cherchait à se dégager de la foule qui se pressait autour de lui : Zachar ôte son parka, ordonne à la foule de s'éloigner, et, la chemise déboutonnée, la poitrine nue,

s'avance hardiment vers le Koriaik, et, d'une voix terrible, avec une contenance inébranlable : « Voilà, lui dit-il, la » poitrine de votre prince ; frappez, si vous l'osez. » Le Koriaik interdit lève la main, mais elle retombe, et le couteau lui échappe. « Lâche, dit Zachar, tu viens de sauver ta vie, » car si tu avais tenté de me frapper, je t'aurais renversé en » te plongeant ton couteau dans le cœur. » Il ordonne à ses hommes d'enfermer ce malheureux jusqu'à ce que son ivresse soit passée, et vient avec calme reprendre du thé avec moi. Je lui demandai comment il avait eu l'imprudence de s'exposer sans armes à la brutale fureur d'un homme ivre. Il répondit, en souriant, qu'il avait plus de force et de courage que vingt misérables de cette espèce. « Cet homme pouvait tout au plus me blesser légèrement au » bras au moment où je me serais jeté sur lui pour le ren- » verser. » La nature semblait avoir pris plaisir à former le prince Zachar pour le commandement. »

Les Koriaiks se partagent en Koriaiks fixes et en Koriaiks errans; les premiers ne quittent point leurs habitations, ils sont moins estimés que les Koriaiks pasteurs. La malpropreté est l'apanage des deux classes. M. Dobell a vu des Koriaiks fixes se nourrir au printems d'un poisson qui avait été enterré pendant tout l'hiver, et qui répandait une odeur infecte. Ils regardent comme un mets délicat les baies arrosées d'huile de veau marin : ils ont tous un goût passionné pour le watky, et font un usage constant du tabac ; les femmes le réduisent en poudre et s'en frottent les gencives ; elles y mêlent généralement des feuilles de bouleau pour en augmenter la saveur. Avec quelques livres de cette herbe précieuse, on peut se procurer des vivres en abondance. Un Koriaik avait prié avec instance M. Dobell de lui donner un vieux sac de cuir dans lequel il serrait son tabac;

lorsqu'il l'eut obtenu, il le coupa en petits morceaux pour le mâcher.

Les Koriaiks broient les os de rennes pour en faire de la farine qu'ils mêlent avec de la moëlle, de la viande et de la graisse; le pain qu'ils en tirent serait très-bon avec du sel, s'il ne contractait pas l'odeur des lieux enfumés où on le prépare.

Il paraît que l'ivresse est ce qui flatte le plus les buveurs de watky. Un chef auquel on avait donné de cette liqueur en échange de ses marchandises, en but tant, qu'il tomba ivre mort dans un profond sommeil. Charmé de ce résultat, il revint une seconde fois; mais les domestiques ayant mêlé de l'eau dans la liqueur, le chef koriaik buvait coup sur coup sans parvenir à s'enivrer; lassé de tant d'efforts inutiles, il voulut, dans sa colère, rompre le marché.

Les clous brillans rangés en cordons sur les malles de M. Dobell excitaient l'admiration des Koriaiks, et leur procuraient une source de plaisir inépuisable; ils faisaient des paris sur leur nombre, et ils les recomptaient cent et cent fois avec beaucoup de soin. On remarque des différences extrêmes entre le caractère des Koriaiks et celui des Kamtschadales. Les premiers sont orgueilleux, irascibles et vindicatifs; les autres, au contraire, ont beaucoup de douceur et de bonté, et on parvient difficilement à les mettre en colère.

Le renne, qu'on appelle le cheval de ces contrées, paraît avoir bien plus d'analogie avec le bœuf. Il ne supporte pas la fatigue et demande beaucoup de soins et de repos; il s'abat si souvent dans la neige, qu'on regarde les attelages de chiens comme bien préférables. Les chiens font faire à un kibitka quarante à cinquante werstes par jour, quelle que soit la longueur du voyage; ils en peuvent faire le double

si cela est nécessaire ; mais lorsqu'ils sentent les ours ou les rennes, ils s'élancent sur leur piste sans que rien puisse les arrêter. On les nourrit de poissons secs, et ils supportent facilement la faim et la fatigue. M. Dobell cite des anecdotes fort intéressantes sur ces animaux.

Les difficultés de la route augmentaient à mesure que les voyageurs avançaient davantage ; ils quittaient les parties les moins sauvages du Kamtschatka pour entrer dans les déserts qui séparent cette province de la Sibérie habitée; ils furent obligés de se pourvoir de provisions de toute espèce, et de prendre des précautions infinies pour se diriger dans leur route et ne pas s'égarer ; ils furent sur le point d'éprouver ce malheur dans les montagnes les plus sauvages et les plus désertes, non loin de la côte, à l'est de la Péninsule ; ils ne parvinrent à éviter une mort presque certaine qu'à force de courage et de persévérance, et ils dûrent leur salut à la rencontre d'une rivière dont ils suivirent le cours pendant 500 werstes (100 lieues). Après bien des aventures et des périls sans nombre, ils arrivèrent épuisés de fatigue dans un canton habité où ils furent accueillis et secourus avec empressement. Ils recouvrèrent leurs forces au bout de quelques jours, et poursuivirent leur route jusqu'à Ochotsk sur les bords de la mer où les Russes ont construit un chantier de marine. M. Dobell se rendit de là à Yakutsk, Irkutsk, Tomsk et Tobolsk : mais une fois arrivé dans cette dernière ville, n'ayant plus rien à apprendre à ses lecteurs, c'est à peu près en cet endroit qu'il termine son récit.

La ville d'Ochotsk renferme 235 maisons et 1,400 habitans, non compris lesf emmes et les enfans ; elle est située sur un petit banc de sable enfermé entre la mer et la rivière d'Ochota, dont les eaux produisent un bourdonnement semblable à celui des mouches à miel autour d'une

ruche. On ne peut pas creuser de caves sous les maisons sans qu'elles ne se remplissent d'eau. Les habitans d'Ochotsk vont chercher tous les jours en bateau l'eau fraîche qui est nécessaire à leur consommation.

La position de cette ville était extrêmement critique ; mais on lui a choisi un autre emplacement depuis la première visite de M. Dobell. C'est à dos de cheval qu'on y amène toutes les provisions. Les convois de treize à quatorze chevaux, conduits par deux hommes seulement, y apportent la farine dans des sacs appelés *sumas*. Ils sont faits avec des peaux fraîches et sans poils : on les remplit facilement dans cet état, mais quand ils sont secs leur surface devient dure comme de la pierre; il se forme à l'orifice une espèce de croûte qui conserve à la farine toute sa qualité pendant long-tems. On compte qu'il arrive annuellement à Ochotsk de dix à trente mille chevaux chargés d'eau de vie, de farine, de diverses marchandises et de munitions pour les vaisseaux. Après avoir fait dans cette ville des approvisionnemens considérables, surtout en cuir, tant pour ses conducteurs et ses bagages que pour réparer les harnais des chevaux, M. Dobell partit pour Yakutsk, ville située à 1,012 werstes (202 lieues) d'Ochotsk. Il eut la facilité de se procurer en route du lait et du beurre, qu'il renferma à la manière du pays dans des sacs de cuir de cheval appelés *simmire*. Au bout de quelques heures de voyage le lait et la crême forment du bas-beurre dans lequel surnage le beurre en petits morceaux de la grosseur d'une noisette; les naturels avalent le tout ensemble ou le font cuire avec de la viande qu'ils dévorent à pleines mains, et en si grande quantité que M. Dobell n'ose pas l'évaluer. Il cite un voyageur qui résidait depuis quelques années parmi les Yakutsks, et qui disait avoir vu consommer en un jour de fête vingt à trente livres de beurre à chacun des

plus intrépides convives ; l'Amphitryon se montrait glorieux de l'honneur que lui faisait la voracité de ses hôtes. Les Yakutsks n'ont pas moins d'avidité pour la chair de cheval : il leur arrive souvent de dérober les chevaux des voyageurs pendant la nuit, et de les manger aussitôt.

Les scènes les plus pittoresques se dessinent élégamment sous la plume de M. Dobell : nous recommandons ses descriptions aux lecteurs qui s'imagineraient que les déserts de la Sibérie offrent de toute part l'image d'une affreuse stérilité. Ils ne pourront assez admirer l'étendue prodigieuse des lacs, leurs bords romantiques; le cours rapide des torrens franchissant les vallées, ou les paisibles rivières qui promènent leurs ondes à travers de gras pâturages et entre des rangées de peupliers. Je donnerai pour specimen de ces tableaux, le cours du Qucuinquec à travers le pays désigné sous le nom des Sept Montagnes, et la description de la plus haute montagne de la Sibérie, appelée Unican.

« Nous nous mîmes en route le 1er août, prévenus par mon guide que nous devions traverser de hautes montagnes qui demanderaient deux ou trois jours de marches pénibles, pendant lesquelles nous serions souvent dans la nécessité de mettre pied à terre. La première que nous eûmes à franchir est appelée dans le pays *Cettodavan*, et fait partie de la chaîne Sem-Khreptoff, ou les Sept Montagnes. Elle est formée, comme les autres montagnes de la même chaîne, d'une roche schisteuse donnant des ardoises d'excellente qualité; mais dans des contrées inhabitées comme la Sibérie, on néglige la plupart des avantages du pays à cause de la rareté et de l'éloignement des communications par eau. Du sommet des Sept Montagnes nous descendîmes sur les bords d'une belle rivière appelée Qucuinquec par les Tongouses. On la côtoie sur un sentier étroit où peut

à peine passer un cheval ; il est bordé d'un côté par des hauteurs colossales coupées à pic, et de l'autre il domine les précipices à travers lesquels la rivière s'est frayée un passage tortueux ; les eaux bouillonnent sur un lit de roches brisées, ou, se précipitant en cascades, elles font retentir les montagnes du bruit de leur chute. Le voyageur, étonné au milieu de ce fracas, est saisi d'admiration. Des effets inattendus et majestueux se multiplient devant lui à chaque pas, et se reproduisent toujours sous un aspect nouveau.

» En sortant du Sem-Khreptoff nous eûmes encore à franchir le mont Unican, le plus élevé et le plus escarpé de la Sibérie. Obligés de conduire nos chevaux par la bride, nous étions épuisés de fatigue avant d'être parvenus au sommet, où la vue dominant toutes les montagnes voisines se prolonge à une distance immense sur des plaines et des vallées qui se confondent dans l'éloignement. En descendant nous suivîmes un cours d'eau par un chemin affreux, et au bas de la montagne nous trouvâmes un terrain fangeux dans lequel les chevaux entraient jusqu'à mi-jambe, ou se blessaient contre des pierres tranchantes, en dépit de toutes nos précautions. »

Au-delà de ces contrées sauvages notre voyageur vit des jourtas agréablement situées sur le penchant d'une colline, au milieu des plus beaux pâturages. Il apprit qu'elles étaient habitées par une colonie d'exilés, qui vivait dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. Ces colons ou *papellencies* sont appelés en Sibérie *neshchastemi loodie*, c'est-à-dire *peuplade malheureuse*. Le gouvernement les protége contre toute insulte, et l'on assure que le travail et l'aisance améliorent sensiblement le caractère de ces êtres vicieux, qui, pour la plupart, sont des malfaiteurs.

M. Dobell, ayant campé près des habitations de quelques Yakutsks de sa suite, s'y rendit pour visiter leurs familles. Elles occupaient d'excellentes jourtas, divisées en plusieurs pièces, qu'elles partagent en hiver avec leurs chevaux et leurs vaches. La charpente est composée de poteaux extrêmement serrés les uns contre les autres. La toiture et les côtés sont couverts de gazon et de fumier; les fenêtres sont rares, petites et garnies de volets qui se ferment aussi hermétiquement que les faux sabords d'un vaisseau. Pour introduire cependant un peu de lumière, les habitans coupent avec adresse de grands morceaux de glace qu'ils adaptent au châssis de la croisée, où ils demeurent jusqu'au printems. A son retour le voyageur s'était assis devant sa tente sur des bagages; bientôt il vit venir à lui ses Yakutsks et leurs familles apportant du lait, du beurre et de la crême, et conduisant un jeune renne qu'ils abattirent et égorgèrent en un instant, sans donner à M. Dobell le tems de les en empêcher. Ces peuplades mènent une vie pastorale dans une contrée abondante en pâturages, et elles élèvent beaucoup de chevaux et de bétail. Le lait préparé de diverses manières fait leur principale nourriture; celui de leurs jumens leur procure une boisson acidulée appelée *khomiss*, qu'ils préfèrent à toutes les autres. Le cuvier d'écorce de bouleau qui contient la *mère* sur laquelle fermente le lait, passe d'âge en âge des pères aux enfans, et acquiert une valeur proportionnée à son antiquité.

La ville d'Yakutsk s'est considérablement accrue depuis que M. Dobell s'y était rendu pour la première fois; elle ne renfermait alors que 270 maisons, cent jourtas, cinq églises, un monastère et un vaste hôtel appartenant au gouvernement. Le thermomètre de Réaumur ne s'y élève jamais au-delà de 16 degrés; cependant on y souffre quelquefois plus de la chaleur que dans les climats de la zone torride.

Les principaux légumes qu'on y cultive sont les pommes de terre, les choux, les navets, les raves et d'autres racines. Les concombres ne réussissent que sur couches. On élève aux environs une innombrable quantité de troupeaux : la Léna est remplie de poissons, et ses bords sont couverts d'oiseaux aquatiques ; il y a beaucoup de gibier dans les forêts. On tire du fer et du sel de la province d'Yakutsk, ainsi qu'une grande quantité de talc, dont les habitans de la Sibérie méridionale se servent généralement pour des carreaux de vitres. La Léna et ses tributaires sont remarquables par l'abondance et la qualité de leurs poissons ; les lacs sont remplis de carpes et de tanches. On vendait en 1827 le poud (1) de sterlets et de poissons blancs, six à sept schellings (7 fr. 50 c. à 8 fr. et 75 c.), le poud de bœuf une demi-couronne (3 fr. 10 c.). « Sans la rigueur des hivers, dit M. Dobell, on pourrait considérer cette partie de la Sibérie comme le jardin de Flore ; je n'ai vu nulle part autant de fleurs sauvages plus belles et plus variées, que depuis Ochotsk jusqu'à Yakutsk, et aux environs de cette ville. »

Les voyageurs firent 2370 werstes (474 lieues) en suivant le cours de la Léna, soit à cheval, soit en traîneaux, et souvent sur la glace. Cette distance considérable fait à peu près la moitié de la longueur de ce fleuve, depuis les bords du lac Baikal, où il prend sa source, jusqu'à la Mer Glaciale. Il reçoit cinquante à soixante rivières depuis le lac Baikal à Yakutsk ; de cette ville à Katchuk le pays est d'un aspect fort remarquable et paraît extrêmement fertile. Lorsque M. Dobell y revint, en 1826, les progrès de l'agriculture s'étaient étendus jusqu'aux sommets des montagnes, en faisant disparaître les vastes forêts qu'on y remarquait auparavant.

(1) Le *poud* équivaut à 36 livres pesant.

Les domestiques chinois de M. Dobell furent très-surpris de ne plus voir de neige en approchant d'Irkutsk et de trouver une population évidemment de race chinoise, à laquelle il ne manquait que l'habit et le langage pour ressembler à de véritables Chinois.

Irkutsk est la résidence du gouverneur de la province du même nom et de toute la Sibérie méridionale. Sa population est de 15,000 ames; les vivres y sont à un prix très-modéré, et on s'y procure des vins d'Europe au meilleur marché possible. Cette ville est gaie, populeuse et bien bâtie; on y jouit des agrémens de la société, ce qui est fort remarquable au cœur de la Sibérie. Parmi les établissemens publics d'Irkutsk, on distingue un grand bâtiment en briques où l'on renferme les exilés; ils y sont logés, nourris et vêtus convenablement : eux seuls sont chargés du travail de la manufacture de draps, et ils s'en acquittent avec beaucoup d'empressement et de gaieté. On confectionne le drap avec de la laine, du poil de chèvre et du poil de chameau; il coûte au gouvernement un rouble l'*orshin*, et on le vend communément deux roubles : tous les profits de la manufacture sont consacrés à l'entretien des hôpitaux et de quelques autres établissemens.

Les habitans de la Sibérie ignorent l'art d'extorquer l'argent des voyageurs, il est même souvent bien difficile de leur faire accepter le moindre présent. Mais, dès qu'on met le pied en Russie, le passage de la frontière est marqué par les contributions les plus révoltantes imposées sur les étrangers.

Tomsk est à 1500 werstes (300 lieues) d'Irkutsk et à 4,500 werstes (900 lieues) de Saint-Pétersbourg; elle renferme environ 10,000 habitans, et n'est séparée de Tobolsk que par les steppes de Barbarinsky. On cultive dans la province de Tobolsk tous les végétaux connus : les me-

lons, les courges et les concombres y croissent en pleine terre. Les manufactures de papier et de cuir rouge, plus communément appelé cuir de Russie, sont fort renommées. La population de cette province s'accroit de jour en jour.

Ekatherinembourg, dernière ville de quelque importance dont notre auteur fasse mention, fait partie du gouvernement de Perm, quoiqu'elle appartienne à la Sibérie proprement dite : elle renferme des manufactures en tous genres ; l'art de graver les pierres fines y est porté à un degré de perfection extraordinaire. L'imitation des antiques sur des onyx sibériennes a particulièrement attiré l'attention de notre voyageur. On trouve dans la Sibérie une grande variété de pierres précieuses ; la topaze jaune et blanche, l'améthyste, le saphir, l'émeraude, l'aigue-marine, des cristaux, etc., mais tant de trésors sont bien imparfaitement exploités ; M. Dobell est convaincu qu'il n'existe pas au monde un minéral ou un fossile qui ne soient dans cette contrée.

On peut conclure de l'ouvrage de M. Dobell que la Sibérie possède tous les matériaux nécessaires pour former une nation riche et puissante ; les habitans sont grands, robustes, courageux, pleins de loyauté et d'intelligence, et le climat est beaucoup meilleur qu'on ne le suppose généralement. Cette contrée est susceptible de recevoir le plus haut degré de culture. Son territoire, couvert de magnifiques forêts, est arrosé par une infinité de fleuves et de rivières ; il renferme des lacs qui forment par leur étendue des mers intérieures.

DE L'ACADIE OU NOUVELLE-ÉCOSSE

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD (1).

Si l'on eût évalué l'importance de cette colonie par les frais qu'elle a coûtés, elle serait aujourd'hui sans doute plus appréciée et mieux connue. On sait qu'une discussion élevée entre l'Angleterre et la France, pour quelques terrains incultes vers l'Acadie, discussion occasionnée par la négligence des négociateurs du traité d'Utrecht, devint le signal d'une guerre acharnée, qui étendit ses ravages sur l'Europe, jusqu'en 1763, après avoir inondé de sang les plages stériles qu'on se disputait. L'intérêt que doit inspirer la connaissance d'un pays dont le régime, sous la domination française, nous est inconnu; les ressources qu'il peut offrir à l'émigration; la nécessité mieux sentie de jour en jour de ce moyen de remédier à la surabondance de notre population, suffisent pour assurer le succès des lettres du capitaine Moorson sur la Nouvelle-Écosse. C'est d'après

(1) Note du Tr. Fidèle à notre plan d'éclairer tour à tour la situation des diverses contrées du globe, nous allons diriger aujourd'hui l'attention de nos lecteurs sur une colonie d'origine française, et qui à ce titre doit l'intéresser plus spécialement. C'est la *Revue de Westminster* qui nous en fournit les moyens. La Nouvelle-Écosse fait, comme on sait, une des grandes divisions de ces colonies anglaises de l'Amérique du Nord plus vaste que les territoires des États-Unis, mais dont la population se réduit à quelques centaines de mille ames. Avec les belles possessions que la France va acquérir sur les bords de la Méditerranée, et où elle pourra verser les flots surabondans de la population qui l'encombre, nous n'aurons à regretter ni l'Acadie ni le Canada, tombés entre les mains des Anglais.

son témoignage que nous appelons sur ces contrées l'attention de ceux de nos compatriotes qui sentent le plus vivement la nécessité de chercher sur un autre hémisphère le travail et l'aisance.

Les principaux comptoirs de la Nouvelle-Écosse sont : Halifax, capitale de la colonie, située sur la côte sud-ouest de l'Atlantique ; Picton ; et le fort Saint-Jean, dans le New-Brunswick, l'entrepôt principal de la baie de Fundi. Les objets de commerce les plus importans sont les bois de construction et les produits des pêcheries ; on reçoit en retour, des tissus, des vins d'Europe et des denrées des tropiques. L'exploitation récente des houillères et de quelques mines permet d'en exporter les produits aux États-Unis, où on les échange contre des farines et autres articles alimentaires. On expédie aussi pour les Antilles de l'orge et de l'avoine, mais fort peu de blé ; le grain en est grisâtre et de qualité médiocre, inconvénient qui le repousse du marché et qu'on doit attribuer moins encore aux défauts de la culture qu'à la rigueur des saisons, dans un pays ou un été fort court succède à un printems froid et pluvieux. Si les pêcheries ont fait jusqu'ici la principale richesse de la Nouvelle-Écosse, l'exploitation de ses mines sera pour elle une source plus féconde de prospérité. Les riverains de la côte orientale ne s'adonnent point exclusivement à la pêche, à l'instar de leurs industrieux rivaux de l'Amérique septentrionale ; ils se livrent aussi à l'agriculture, et leurs cabanes sont autant de petites fermes ; c'est du reste ce qui arrive partout où l'insuffisance de la population s'oppose à la division du travail. Cependant la prospérité des pêcheries de la Nouvelle-Écosse augmente sensiblement à mesure qu'elle se peuple et s'enrichit.

Voici un fait qui peut donner une idée de l'importance de cette branche d'industrie : en 1743, sous la domination

française, le produit des pêcheries dans l'île du cap Breton s'éleva à vingt-cinq millions.

Les marchandises anglaises se vendent dans la colonie de 50 à 100 p. °/o au-dessus des prix de Londres. Ce renchérissement est la seule taxe qu'elle paie; les denrées coloniales et le thé en sont affranchis; la compagnie des Indes a expédié depuis peu deux chargemens pour Halifax, et les meilleurs thés s'y sont vendus 3 sch. (3 fr. 75 c.) la livre.

L'ancienne Acadie ou Nouvelle-Écosse proprement dite contient, sans y comprendre les lacs et les rivières de l'intérieur, huit millions d'acres de terre, dont les trois-quarts propres à la culture. Les terres cultivées sont, à l'égard des terres incultes, dans la proportion de 10 à 26. Néanmoins telle a été la coupable indifférence et l'aveugle profusion qui a présidé à la distribution du sol, que le commissaire envoyé sur les lieux par le comité d'émigration, n'a pu trouver disponible un seul lot de quarante mille acres. En effet, un grand nombre de propriétaires possèdent d'immenses territoires, qui resteront en friche jusqu'à ce qu'une meilleure législation vienne régler les successions en déshérence, ou que l'accroissement de la population industrieuse permette aux propriétaires de trouver des fermiers. Les premiers n'ont en ce moment d'autre intérêt à laisser défricher le sol, que celui de le voir améliorer par les cultivateurs qui le reçoivent à longs termes exempt de toute redevance; et ils préfèrent le laisser inculte en attendant que les progrès de la population, amenant la concurrence des cultivateurs, assurent aux fermages un prix courant.

Si la masse des terrains ingrats est considérable, celle des terres excellentes ne l'est pas moins. On peut diviser la Nouvelle-Écosse en trois grands districts agricoles. La

division de l'ouest se compose de plateaux propres à la culture des céréales et de grands pâturages que fécondent les rivières qui les arrosent.

La pierre à chaux, que l'on rencontre sur les plateaux mêlée au limon des marais salans et au détritus des herbes marines, compose un engrais excellent. Au reste, le sol y est si fertile qu'on a vu, en certains endroits, le même terrain produire, sans le secours d'aucun amendement, sept récoltes successives également abondantes. Les bonnes terres y donnent, terme moyen, sept pour un ; et, par acre, de dix à douze boisseaux de grains, et quarante quintaux de foin. Les cultivateurs qui s'y sont établis depuis peu sont presque tous des montagnards écossais, habitués dans leur pays à faire pacager des bestiaux et fort ignorans en agriculture.

La division du sud, qui comprend la capitale, se compose, sauf quelques exceptions, d'un sol aride et rocailleux.

La partie nord-ouest paraît la plus favorable aux spéculations agricoles. On y distingue trois natures de terrain : la montagne, le marais et les vallons. Ces derniers diffèrent essentiellement des grandes et belles vallées d'Angleterre ; à leur aspect on croirait voir le lit d'un fleuve, mis à nu, entre deux berges escarpées. En effet, lors de la fonte des neiges, les eaux, qui se précipitent en torrens du haut des montagnes, les couvrent en entier et s'y déroulent comme un fleuve majestueux ; mais cette inondation n'a lieu en général qu'une fois par an, et lorsqu'elle a cessé, la vallée, fécondée par les alluvions, assure au cultivateur des récoltes abondantes.

Les marais salins ne donnent que des herbages grossiers qu'on emploie en hiver à la nourriture des bestiaux. Les marais qu'on nomme *dicket* (à chaussée), et qui s'étendent vers le fond du golfe de Fundi, doivent leur fertilité

à une circonstance remarquable observée depuis des siècles par les colons français, qui en ont su tirer un excellent parti. La marée, heurtant violemment les caps de *Split* et de *Chiqueto*, à cause du resserrement de la baie entre ces deux points opposés, entraine des alluvions marneuses qu'elle dépose sur la grève et que le reflux y laisse. Ces dépôts successifs, mêlés de flaques d'eau, élèvent le sol à la hauteur des marées ordinaires de l'équinoxe; dès qu'il a atteint ce niveau, les habitans y pratiquent des saignées, y transportent des terres et le garantissent contre l'irruption des nouvelles marées par des jetées, auxquelles on a conservé le nom français d'*éviteau*. Le marais reste trois ou quatre ans sans culture et couvert de joncs et d'herbages: après quoi on le dispose pour le labour et on l'ensemence. La première récolte produit vingt-cinq pour un, ou soixante boisseaux de grains par acre (1). Quelques années après, chaque acre rapporte quarante boisseaux de grains environ et de cinquante à soixante quintaux de foin. « En parcourant, dit M. Moorson, dans son style un peu trop fleuri, les districts de Windsor et d'Annapolis (autrefois le fort royal), j'ai souvent désiré voir à mes côtés les détracteurs de la colonie. Combien ils se seraient détrompés en y respirant un air frais et pur, en contemplant au printems les vergers en pleine floraison, l'émail des prairies artificielles, et, en automne, les arbres chargés de fruits,

(1) « L'agriculture était son occupation (du Français de l'Acadie); on l'avait établie dans des terres basses en repoussant à force de digues la mer et les rivières dont ces plaines étaient couvertes. On retira de ces marais 50 p. 1 dans les premiers tems, et quinze ou vingt au moins dans la suite : le froment et l'avoine étaient les grains qui y réussissaient le mieux; mais le seigle, l'orge et le maïs y croissaient aussi; on y voyait encore une grande abondance de pommes de terre dont l'usage était devenu commun. »

(*Histoire Philosophique* de Raynal, tom. VIII, pag. 272.)

qui produisent, au milieu des guérets où des forêts d'épis balancent mollement leur cime dorée, l'effet de l'oasis dans les sables du désert! »

Le blé, le maïs, l'orge, l'avoine et la pomme de terre sont les produits agricoles les plus importans de la Nouvelle-Écosse. On y cultive en moindre quantité des pois, du blé noir, du seigle, des fèves et des choux. Les cultivateurs ne connaissent pas le parti qu'on peut tirer de ces derniers légumes pour la nourriture des bestiaux. Bien que la terre y soit très-favorable à l'horticulture, cet art y est encore dans l'enfance. Le houblon y viendrait à merveille, et l'on en voit çà et là dont la végétation vigoureuse tapisse quelques chaumières; mais nulle part il n'est cultivé en grand. On se sert, pour engrais, de fumier végétal mêlé au limon des marais. On consacre aussi à cet usage les matières calcaires, et cette méthode est pratiquée avec succès dans les autres parties de l'Amérique septentrionale. Dans le district de Windsor, on exporte tous les ans, pour les États-Unis, cent mille quintaux de gypse en blocs, qui, rendu à sa destination, est broyé, et répandu sur le sol en guise de marne. Au reste, l'effet du limon sur les terres se fait sentir pendant dix ans et rend tout autre amendement inutile.

Le produit moyen par acre d'une ferme ordinaire est, dans le district de Windsor, de vingt-cinq boisseaux de blé, quarante d'avoine, deux cents de pommes de terre, trente-cinq de maïs et quarante quintaux de foin. On sème, en général, de deux à trois boisseaux de blé par acre, suivant la nature du terrain, proportion beaucoup plus forte qu'en Angleterre. Un boisseau de maïs suffit pour ensemencer quatre ou cinq acres et le produit ordinaire est de deux cents pour un. Cette plante était à peine connue

en Angleterre, lorsque M. Cobbett l'a popularisée parmi nous, en signalant, dans son *Farmer's Magazine*, son immense utilité pour l'économie rurale.

Si jusqu'ici on n'a pas regardé la Nouvelle-Écosse comme un pays à froment (et l'importation des minots accrédite cette idée), c'est que ses blés ne peuvent pas entrer en concurrence avec ceux de la Pensylvanie. Il est impossible d'ensemencer en automne; car, si l'on suivait cette méthode, au moment où le graminée commence à poindre, le retour presque journalier des gelées, suivies d'un dégel rapide, le ferait inévitablement périr. On est donc condamné, par l'inconstance de la saison, à ne faire de semailles qu'au printems, et, pour accélérer la végétation, l'on est forcé de semer très-épais, ce qui rend plus difficile et moins favorable l'opération du sarclage; les chaleurs excessives surprennent ensuite l'épi avant qu'il ait atteint tout son développement. Si l'on ajoute à cet inconvénient l'imperfection des moutures, le mauvais état des meules, le peu de soin qu'on donne au blutage, on s'expliquera aisément pourquoi le grain et les farines de la Nouvelle-Écosse sont si peu estimés dans le commerce. L'orge et l'avoine y sont de bonne qualité, et M. Moorson a vu dans certaines auberges de l'avoine blanche, pesant 44 ou 46 livres le boisseau. Quant au bétail, les chevaux y sont forts et endurcis à la fatigue; les bœufs, gros et vigoureux, quoiqu'on ignore l'art de les engraisser; les laines grossières, bien que le mouton y soit fort bon; et les porcs plus sauvages que les sangliers de certains pays.

Partout où sur un sol fertile l'agriculture languit, on peut affirmer que le cultivateur est plus jaloux d'exploiter à demi une grande étendue de terrain, que de mettre tous ses soins à tirer le parti le plus avantageux d'une contenance plus modeste. C'est ce qui a lieu dans la Nouvelle-

Écosse. Toutefois la négligence du cultivateur tient encore à d'autres causes. La saison des travaux y est très-courte et les travaux y sont extrêmement variés ; en voici le tableau tracé par M. Moorson :

« Dès que la campagne est dépouillée de neige, le colon s'occupe à réparer les hangars et les autres constructions que l'hiver a pu dégrader, à nettoyer les égouts, à redresser les clôtures de sa propriété. Ces clôtures sont des murailles en pierre sèche, ou des palissades qu'on abat dans la saison des neiges pour donner passage aux traîneaux. Ce travail, qu'il faut recommencer chaque année, exige beaucoup plus de tems qu'il ne nous en faut pour tailler nos haies vives ; mais la facilité qu'on a de se procurer du bois, et la commodité du transport, ont fait préférer, même dans les propriétés situées à une certaine distance des forêts, le système des palissades à celui des haies, qu'il serait difficile de naturaliser aujourd'hui à raison des frais et des soins qu'il exigerait, bien qu'il se soit introduit dans quelques-uns des meilleurs cantons. Du 15 avril au 15 juin, le labour, les semailles, la tonte des brebis absorbent tous les instans du colon ; il s'occupe ensuite du jardinage, et sarcle ses blés ou son maïs. Le tems de la fenaison le surprend dans ce travail. Il commence à faucher à la mi-juillet, et il est quelquefois forcé par le danger des orages, après des chaleurs extrêmes qui ont accéléré la maturité des grains, de faire la moisson avant d'avoir rentré les foins, et de sacrifier une récolte pour sauver l'autre. Vers la mi-septembre, il engrange ou dresse les gerbiers ; viennent ensuite la coupe des maïs, l'extraction des pommes de terre, le battage des céréales, après quoi le cultivateur commence les labours pour les grains d'hiver, et passe la charrue sur les terres qu'il faudra labourer de nouveau lors des semailles du printems. Ces travaux l'occupent jusqu'à la fin

de novembre : on le voit alors, la hache à la main, abattre dans les forêts le bois qui lui est nécessaire pour le chauffage ou pour la réparation de ses palissades, et il attend, pour transporter le gros bois, que l'état des neiges lui permette l'emploi des traîneaux. Absorbé par cette multiplicité de travaux, il consacre à peine quelques instans à tenir sa ferme en bon état, et néglige même sous ce rapport les soins que lui permettrait un emploi mieux entendu de ses loisirs. D'ailleurs il cultive trop de terrain pour la quantité de bras dont il peut disposer; et cet inconvénient influe d'une manière fâcheuse sur l'économie de ses travaux ainsi que sur la quantité et la qualité des produits, inférieurs à ceux que semble promettre la fertilité du sol. »

Le métier de garçon de ferme est inconnu dans la Nouvelle-Écosse. Chaque propriétaire ou fermier aide son voisin, à charge de revanche ; ou bien les enfans d'un cultivateur, après avoir passé l'hiver dans leur famille, vont au dehors faire un apprentissage agricole pour une saison. Les émigrans qui viennent tous les ans s'établir dans le pays louent aussi leurs services, avant d'avoir trouvé des fermes à exploiter, ou avant d'être entrés en possession des terres qu'on leur a cédées. Les travaux d'été exécutés dans les ports ou dans leur voisinage assurent souvent à l'ouvrier un salaire presque aussi élevé qu'en Angleterre ; ainsi, par exemple, les terrassiers employés au canal d'Halifax gagnent un demi-dollar (1) par jour. Le salaire des mineurs est d'un dollar et demi à trois dollars ; un faucheur ou un moissonneur peut gagner, dans un moment de presse, un dollar et demi et sa nourriture : le premier est engagé ordinairement à raison d'un dollar et la nourriture par acre de prairie, et il peut accom-

(1) Le dollar vaut environ 5 fr. 45 cent.

plir cette tâche en un jour, en travaillant jusqu'à la nuit close. La vie est à si bon marché dans ce pays, que trois jours de travail par semaine suffisent à la subsistance d'un individu.

Le cultivateur parvient difficilement à vendre et à se faire payer ses produits. Il les met ordinairement aux enchères et accorde à l'adjudicataire six mois de crédit. Encore la rareté du numéraire le force-t-il de recevoir en denrées une partie du prix.

Les quatre saisons sont aussi distinctes dans la Nouvelle-Écosse qu'en Europe; à cela près que l'hiver empiète sur le domaine du printems, et l'été sur celui de l'automne. Ainsi la température du mois d'avril est refroidie par les vents qui règnent à l'époque où les glaces du golfe de St.-Laurent se détachent de ses bords. Le dégel, la fonte des neiges et les pluies continuelles ajoutent encore à la rigueur de la saison, et convertissent en marres d'eau les plus belles routes du pays. Mai et juin sont brumeux ; juillet et août constamment beaux; en septembre et en octobre, la température est la même qu'en Angleterre à cette époque de l'année ; mais en novembre et durant une partie de décembre, on compte quelques beaux jours dont on n'a pas d'exemple dans nos contrées : c'est ce qu'on appelle l'été indien. Le matin, une vapeur, qu'on prendrait pour la fumée d'une forêt incendiée, couronne l'horizon et plane dans l'atmosphère; elle amortit l'éclat du disque solaire et de son voile transparent, en réfracte mollement les rayons. Tant que dure ce phénomène, l'air est calme et la température aussi douce que dans les plus belles matinées du mois de mai. Quant à l'hiver, il est très-rude; et on ne saurait se faire une idée de la masse de neige qui ne cesse de tomber dans cette saison. Le plus haut degré de chaleur qu'ait éprouvé M. Moorson à Halifax, est de 95 degrés de

Fahrenheit, et la température la plus froide, de 10 degrés au-dessous de zéro. Dans d'autres districts, il a vu le thermomètre descendre, au fort de l'hiver, de 25 à 32 degrés en une nuit. Quant aux changemens de la température dans un tems donné, il en a observé un de 62 degrés (de Fahrenheit) en vingt-quatre heures. Ces brusques variations ne produisent pas sur l'économie animale le funeste effet qu'on pourrait supposer. « Quant à moi, dit M. Moorson, je préfère le climat de la Nouvelle-Écosse à celui d'Angleterre, parce qu'on y respire un air plus vif et plus pur ; la chaleur et le froid y sont, il est vrai, plus intenses ; mais à des jours brûlans succèdent des nuits d'une délicieuse fraîcheur, et l'on y éprouve rarement ces froids humides et pénétrans qui glacent jusqu'à la moëlle, et qui sont si communs en Angleterre pendant l'hiver. »

On peut, à l'aspect des habitations rurales, suivre avec intérêt les progrès de la colonie. Le premier objet qui frappe vos regards est une hutte formée de bûches ou de troncs d'arbres non équarris et posés de champ l'un sur l'autre. Une chaumière en planches d'une structure plus récente y est adossée. Un peu plus loin vous voyez une maison de bois à deux ou trois étages donnant sur le jardin et dont les croisées feraient l'admiration de nos receveurs de taxes (1). Demandez au colon l'histoire de ces constructions, il vous répondra : « Mon père vivait, il y a cinquante ans, dans cette cabane. Il la construisit lorsqu'il vint s'établir dans le canton. Je l'aidai dans la suite à bâtir cette chaumière en planches. C'est là que j'ai reçu son dernier soupir. Quant à la maison voisine, je l'ai bâtie il y a

(1) L'impôt des portes et fenêtres est perçu en Angleterre comme en France, mais sur un pied plus élevé.

peu d'années, et mon fils occupe la cabane en attendant qu'à son tour il construise une maison. »

Les terres vagues n'appartiennent pas au premier occupant; elles font partie du domaine de la couronne, qui les vend par l'entremise d'un commissaire résidant à Halifax, au prix de 4 liv. st. (100 fr.) les cent acres, exemptes de toute redevance. La population de la Nouvelle-Écosse, y compris le cap Breton, s'élève à 143,000 ames. Elle comprend les Indiens ou aborigènes, les Acadiens ou descendans des colons français, les nègres réfugiés qui sont venus y chercher la liberté, et les émigrans des États-Unis, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. On y compte 600 Indiens et 1500 nègres; les Acadiens ou Français originaires forment plus du vingtième de la population et l'une de ses branches les plus intéressantes. Les dernières émigrations se sont principalement dirigées sur Sidney (cap Breton), Picton et Halifax. Picton est une colonie écossaise; aussi les *highlanders* ou montagnards (1) qui s'y rendent trouvent-ils aide, protection et subsistance. Les émigrés qui ont débarqué récemment à Sidney et à Halifax étaient presque tous Irlandais, et ils sont arrivés dénués de tous moyens d'existence et de toute recommandation.

« Je me souviens, dit M. Moorson à ce sujet, que, me trouvant un jour à vingt milles d'Halifax, j'y fus surpris par l'orage et forcé de me réfugier dans une cabane. C'était

(1) Note du Tr. Habitans des terres hautes en Écosse. Ce sont les descendans des races celtiques repoussées successivement vers le Nord, par les armes des Romains, des Saxons et des Normands. Le complet asservissement de cette race ne date guère que de quatre-vingts ans. Jusque-là elle s'était maintenue dans une espèce de demi-indépendance, comme les Maniotes dans la Morée.

la plus misérable de celles qui l'avoisinaient : un escabeau cassé, deux ou trois ustensiles de terre dans le plus mauvais état, un peu de paille et une mauvaise couverture en composaient l'ameublement. Je vis jeter dans un pot quelques-unes de ces pommes de terre de rebut, qu'on laisse pourrir en plein champ ; c'était la seule nourriture de la pauvre famille. Une femme au teint cadavéreux, et à côté d'elle deux enfans demi-nus, complétaient ce tableau déchirant. Le mari était absent. Ces infortunés étaient arrivés depuis un mois de Plymouth à Halifax. Ils avaient obtenu la concession de la cabane et de ses alentours, à la seule condition de les défricher et d'y semer quelques grains. En attendant, il fallait vivre, et l'unique ressource du mari était de confectionner et vendre au marché voisin des planchettes, qu'on emploie en guise de tuiles pour la couverture des maisons. »

Dans l'été de 1827, quatre cent soixante de ces pauvres Irlandais arrivèrent dans le dénuement le plus complet. Le trésor de la colonie vint à leur secours, et leur fournit à peine de quoi les empêcher de mourir de faim. Une maladie épidémique se déclara parmi eux, et étendit ses ravages sur la population d'Halifax, dont elle fit périr le douzième en moins d'une année. L'assemblée législative de la province prit des mesures contre le retour d'un pareil fléau. A l'occasion de cette épidémie, M. Moorson demande la révision du code impérial qui régit le système de l'émigration. M. Moorson est dans l'erreur. Nous ne connaissons, dans la législation britannique, ni *système* d'émigration, ni *statuts* qui le régissent. Une importation d'individus industrieux et robustes est un grand bienfait pour la Nouvelle-Écosse, et le gouvernement colonial serait coupable de ne pas veiller sur leur santé, et prévenir la contagion

de leurs maladies. Quelques réglemens simples, dont on confierait l'exécution à deux agens actifs et éclairés; un local où seraient reçus temporairement les émigrans les plus pauvres; suffiraient pour rassurer l'intérêt de la santé publique, et pourvoir à l'approvisionnement le plus précieux pour une colonie jeune encore, celui du travail. A cet effet, on ouvrirait dans chaque port un registre où les nouveaux débarqués seraient tenus d'inscrire la nature d'industrie agricole ou mécanique à laquelle ils désireraient être employés.

La population de la Nouvelle-Écosse a doublé depuis quatorze ans. Dans les quatre dernières années, le progrès a été de quatre sur cent. Le revenu public va croissant sans cesse; il se compose exclusivement du produit des douanes. Le budget des dépenses dressé par l'assemblée de la colonie, dans la session de 1829, est d'environ 60,000 liv. st. (1,500,000 fr.).

La prospérité de la colonie ne dépend plus que de la facilité des communications intérieures. La nature du sol s'y prête admirablement, mais ses bienfaits seraient stériles si l'art ne les secondait. Sous ce rapport il reste beaucoup à faire, ne fût-ce que pour rendre praticables en toute saison les routes existantes. On les entretient tous les ans, soit à l'aide de corvées, soit au moyen des fonds votés par l'assemblée coloniale, et dont la répartition est confiée à une commission nommée par le gouvernement. Cette branche de service, dont l'importance est mieux sentie de jour en jour, favorisera essentiellement les progrès de l'industrie minérale, et facilitera l'écoulement d'une source de richesses qui jusqu'ici n'avait point été suffisamment explorée. L'exploitation des mines mérite d'exciter au plus haut degré l'intérêt général. En 1825, le gouvernement

britannique fit concession, à une société connue sous le nom de *Compagnie d'Albion*, de toutes les mines de la Nouvelle-Écosse, à l'exception de celles dont il avait déjà disposé. Cette société commença ses travaux à Picton et à Sidney, et sut les conduire habilement, grâce au zèle d'un directeur dont M. Moorson vante les talens et l'expérience. Jusqu'ici elle s'est bornée à l'extraction de la houille et à la manipulation du fer importé ; mais en ce moment elle travaille à l'ouverture des puits pour l'extraction du fer. En certains endroits la houille se rencontre à la surface du sol ; et le bassin de l'*East river* est si riche en matières ferrugineuses que, s'il faut en croire les habitans, la montagne et la partie la plus élevée de la vallée se composent exclusivement de minerai. Dans le petit nombre de compagnies de mines en activité dans la colonie, une seule, celle d'Annapolis, est en état de rivaliser avec la compagnie d'Albion.

Nous ne reproduirons pas ici les descriptions topographiques et les tableaux de mœurs qui abondent dans l'ouvrage de M. Moorson. Notre intention n'a été que d'offrir un précis de l'état politique et industriel de la colonie. Qu'il nous suffise d'ajouter que la contrée est riche en sites pittoresques, dont plusieurs peuvent soutenir la comparaison avec les paysages les plus admirables de la Grande-Bretagne. Cependant la nature s'y montre en général sous des traits sauvages et heurtés. On dirait qu'elle y a accompli son œuvre à coups de marteau. Les habitans sont affectueux et hospitaliers ; dociles à la main qui les gouverne, leurs annales n'offrent la trace d'aucune commotion populaire.

Dans les villes où nos troupes tiennent garnison et surtout à Halifax, la société se dessine comme dans nos villes

de province. L'hiver est en Acadie, ainsi que dans le Canada, la saison des plaisirs, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que les fêtes en plein air, les parties de campagne s'y succèdent tous les jours sous la température la plus rigoureuse.

Si tous les officiers qui tiennent garnison dans la Nouvelle-Écosse s'occupaient, comme l'a fait M. Moorson, à observer et décrire sa topographie, ses ressources industrielles et son état social, nous fermerions les yeux sur les dépenses ruineuses et l'inutilité de ces établissemens militaires. Mais nous regrettons que les troupes, qui, depuis si long-tems, assistent l'arme au bras aux essais d'industrie agricole et commerciale, dont les résultats se manifestent avec tant de lenteur, à raison de l'insuffisance des travaux publics, qui seuls pourraient en accélérer le développement, ne soient pas employées plus souvent à la confection de ces travaux. M. Moorson ne partage pas notre opinion, il regrette au contraire la part qu'on leur a confiée dans cette tâche nationale. « Est-il convenable, dit-il, de convertir un bataillon en un corps de tailleurs de pierre, de maçons, de terrassiers ; de tenter sa cupidité par l'appât d'un supplément de solde, qui n'est autre que le salaire d'un manœuvre ; de le rejeter dans la classe d'hommes la moins susceptible de désintéressement et de discipline ; et de perdre ainsi, en quelques mois, le prix le plus doux, le plus honorable pour un capitaine, de tous les soins qu'il a consacrés durant plusieurs années, à instruire et discipliner sa compagnie ? Il est pénible sans doute de blesser l'amour-propre d'un officier sur un point aussi délicat ; mais nous demanderons à tout homme sans préjugés quel est, en tems de paix, le corps le plus utile, le plus recommandable, d'un bataillon d'oisifs en habits rouges et le

cigarre à la bouche, ou d'une compagnie de terrassiers et de maçons? L'oisiveté n'entraine-t-elle pas au vice plutôt que le surcroît d'aisance acquis par le travail? Et les soldats soumis aux verges de la discipline anglaise sont-ils plus sages dans leurs dépenses, plus réservés dans leurs plaisirs, que l'ouvrier qui dispose librement de sa personne? Le régiment employé à construire un fort ou des redoutes, à bâtir un pont, à creuser un canal, en sera-t-il moins propre à les défendre? Poser ces questions c'est les résoudre. C'est en construisant ces grandes voies dont les débris font encore l'admiration du monde, que les soldats romains ont expié le crime de leurs conquêtes. Aussi n'avons-nous signalé les objections de M. Moorson que pour montrer à quel point il est difficile aux hommes les plus éclairés de se dépouiller des préjugés de leur éducation ou de leur état. L'Acadie est située dans une presqu'île de l'Amérique septentrionale, entre les 43e et 46e degrés de latitude, et par les 64e et 68e degrés de longitude. Ce fut en 1604 que quelques colons européens s'y établirent pour la première fois, et ils y construisirent Port-Royal, qui en devint la capitale. Depuis, cette colonie a subi les plus grandes vicissitudes : elle a successivement passé des mains des Français dans celles des Anglais. C'est aujourd'hui dans les nôtres qu'elle se trouve; et elle y restera, selon toute apparence, jusqu'au moment où l'Amérique toute entière, obéissant à la loi de la destinée, sera entièrement constituée en états indépendans. Il est peu probable toutefois qu'elle appartienne jamais aux États-Unis. Aujourd'hui cette immense république tend déjà à se diviser plutôt qu'à s'accroître. Lorsque la population aura encore fait de nouveaux progrès, plusieurs états se dégageront vraisemblablement du lien fédéral pour suivre une politique tout-à-fait indé-

pendante et qui leur soit propre. Les diverses parties de l'Union ont des intérêts trop divergens pour qu'ils puissent obéir à perpétuité à une impulsion commune (1).

(*Westminster Review.*)

(1) Voyez, dans le 18e numéro, un article sur les populations du bassin du Mississipi et sur leur tendance à se séparer de la grande fédération américaine.

TABLEAU STATISTIQUE

DE L'ÉTAT ACTUEL

DE L'ITALIE INDÉPENDANTE, AUTRICHIENNE, FRANÇAISE, SUISSE ET ANGLAISE.

Ce Tableau peut être considéré comme le pendant de celui de la Pologne, que nous avons inséré dans notre 57e Numéro. Nous avons voulu faire voir ce que serait l'Italie, si tous les rameaux en étaient rapprochés, et lui donner le secret d'une force que peut-être elle ignore elle-même ; le tems est opportun. L'Autriche aura peut-être quelque velléité de réprimer la glorieuse révolution qui vient de s'accomplir. Pour la détourner de rien entreprendre chez nous, il faudrait lui faire voir ce qu'on pourrait entreprendre chez elle. Ce serait sans doute folie que de vouloir nous constituer redresseurs de torts universels. Si les sociétés ont besoin de liberté, elles ont aussi besoin de repos; car ce n'est qu'avec le repos qu'elles peuvent conserver et accroître leurs avantages naturels ou acquis. Nous avons assez fait pour les autres nations, en montrant comment on châtie les méchans princes, et c'est en elles-mêmes qu'elles doivent trouver les moyens de venger leurs propres injures. Nous devons donc bien nous garder d'être provocateurs. Mais si les cours européennes prennent à notre égard une attitude suspecte; si nous les voyons concentrer des troupes; il ne faut pas les attendre, et se hâter de tirer parti de leurs embarras en fournissant de suite des points d'appui à leurs mécontens. Gardons-nous des fautes de 1815. Quand Napoléon apprit que es princes réunis à Vienne refusaient de recevoir ses envoyés, il voulut prendre immédiatement l'offensive. En poussant quelques colonnes dans les Pays-Bas et en Piémont, il eût rallié à lui l'armée sarde et l'armée belge, qui, confondues ensuite dans les rangs anglais et autrichiens, se battirent plus tard contre nous. Mais comme dans les années précédentes on s'était égaré par l'excès de la force, on était tombé dans un excès contraire, et l'on perdait tout par timidité et circonspection. On se récria contre un projet qui n'était que raisonnable et que l'on trouvait téméraire. Je me rappelle encore avec quelle impatience Napoléon luttait, au Conseil d'État, contre les avis de cette fausse prudence. Il finit cependant par céder, et tout fut perdu. Nous aurions, dans ce moment, pour agir sur l'Italie, des facilités particulières. En nous bornant provisoirement à occuper les places du littoral d'Alger, sans nous enfoncer dans l'intérieur, nous pourrions, sans rien compromettre, disposer de la moitié des forces que nous y avons concentrées, et les jeter sur un des points de la Péninsule pour y réveiller l'ardeur du carbonarisme qui n'y est qu'assoupi. Nous pourrions également porter au gouvernement autrichien un autre coup qui ne lui serait pas moins funeste, au moyen de notre flotte d'Afrique et du brave chef qui la commande, en ruinant, dans l'Adriatique, les établissemens maritimes que ce gouvernement y élève avec tant de soin, et en nous emparant des navires de sa marine militaire. Mais, nous le répétons, tout cela ne doit être tenté que si l'on nous attaque, et ce n'est pas la Revue Britannique, occupée depuis cinq ans à faire prévaloir les vérités paisibles de l'économie politique et les principes d'une doctrine toute philantropique qui conseillerait d'attaquer des gouvernemens inoffensifs.

DIVISIONS POLITIQUES.	SURFACE en milles carrés de 60 au degré.	POPULATION au commencement de 1827.	REVENUS en francs au commencement de 1827.	ARMÉE de terre en 1827.
ITALIE INDÉPENDANTE	72,902	16,060,500	201,970,000	66,940
Royaume des Deux-Siciles : le royaume de Naples et la Sicile	31,800	7,420,000	84,000,000	30,000
Royaume Sarde : le Piémont, Nice, partie du Milanais, le Montferrat, la ci-devant république de Gênes et la Sardaigne (1)	18,180	3,800,000	60,000,000	23,000
État de l'Église	13,000	2,590,000	30,000,000 ?	6,000
Grand Duché de Toscane	6,324	1,275,000	17,000,000	4,000
Duché de Parme	1,660	440,000	4,600,000	1,320
Duché de Modène, avec le duché de Massa et Carrare (2)	1,571	379,000	4,000,000	1,780
Duché de Lucques	312	143,000	1,900,000	800
République de Saint-Marin	17	7,000	70,000	40
Principauté de Monaco	38	6,500	400,000?	»
ITALIE SOUMISE A DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES	22,030	5,537,000	126,619,000	52,120
Italie Autrichienne : le royaume Lombard-Vénitien, composé des gouvernemens de Milan et de Venise; le Tyrol Italien, et une grande partie du gouvernement de Trieste dans le royaume d'Illyrie	17,800	4,930,000	122,000,000 (3)	50,000 (4)
Italie Française : l'île et département de la Corse (5)	2,852	185,000	1,169,000	»
Italie Suisse : le canton du Tessin, quelques vallées de celui des Grisons, et quelques petites fractions du canton du Valais	1,250	126,000	550,000	2,120 (6)
Italie Anglaise : le Groupe de Malte	128	96,000 (7)	2,900,000 (8)	» (9)
Total de toute l'Italie	94,932	21,397,500	328,589,000	119,060

OBSERVATIONS.

Observation préliminaire. Les chiffres que nous avons adoptés dans ce Tableau ont tous été empruntés aux diverses publications faites par M. Balbi, dont nous avons souvent fait valoir le savoir étendu et consciencieux.

(1) Nous avons retranché toute la Savoie des possessions du roi de Sardaigne, attendu que cette province, située en deçà des Alpes, sous le double rapport de la géographie et de l'ethnographie, n'appartient pas à l'Italie, mais à la France; elle fait partie du bassin du Rhône; on y parle un dialecte de la langue romane.

(2) Le duché de Massa et Carrare, que des géographies publiées en 1830 représentent comme un état distinct, a perdu son indépendance politique depuis la mort de la duchesse Marie Béatrix, arrivée en 1829. Depuis lors il a été incorporé au duché de Modène.

(3) Le revenu brut des seules provinces vénitiennes, en 1823, s'éleva à 50,551,200 fr.; en défalquant 10,126,022 fr. pour les frais de perception, il resterait un revenu net de 40,425,178 fr., dont une partie est employée à solder les frais d'administration de ces provinces. Le reste va grossir le trésor de Vienne.

(4) L'armée lombard-vénitienne est en quelque sorte exilée dans les garnisons de la Hongrie; tandis que l'Autriche fait garder ses provinces italiennes par des Allemands et des Hongrois au nombre de 50,000 hommes.

(5) La Corse appartient à l'Italie par son origine et le langage de ses habitans; mais l'honneur d'avoir donné le jour à l'homme qui a réfléchi sur notre histoire, si ce n'est l'éclat le plus pur, au moins le plus éblouissant, l'attache à la France par des liens indissolubles. Cette possession est, au surplus, assez heureuse pour nous; on a vu que les recettes s'y élevaient à environ 1,169,000 fr.; la dépense est d'environ 4,882,266; c'est donc 3,713,266 fr. qu'elle coûte par an à la France. Il ne faudrait pas, comme on voit, qu'une nation fît beaucoup d'acquisitions comme celle-là pour se ruiner.

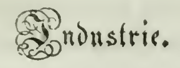
(6) Contingent que le canton du Tessin et la partie italienne de celui du Valais doivent fournir à l'armée fédérale.

(7) On pourrait à la rigueur retrancher de ce nombre tous les habitans des campagnes de l'île de Malte et de Gozzo, dont l'idiome maternel est un arabe corrompu et non l'italien. Cette dernière langue n'est parlée que dans les villes.

(8) Le revenu brut que l'Ordre de Malte retirait de cette île et de celle de Gozzo, montait, année moyenne, à 3,402,850 fr., dont 1,502,975 fr. étaient absorbés par les pensions. Depuis 1812, le gouvernement anglais a été obligé d'ajouter 1,340,075 fr. aux revenus de l'île pour faire face aux dépenses de l'administration et de la garnison.

(9) Malte est occupée par une garnison anglaise de 4 à 5,000 hommes; il y a en outre quelques volontaires royaux indigènes, mais dont nous n'avons pu avoir le chiffre; on sent qu'il doit être fort peu considérable.





DE LA PÊCHE DES PERLES

CHEZ LES ANCIENS ET CHEZ LES MODERNES.

Les perles ne sont point, comme l'ont supposé les poètes, *une rosée tombée du ciel*, mais tout simplement le résultat d'une sécrétion morbide des huîtres. Plusieurs espèces de coquilles bivalves en produisent, mais le plus grand nombre, les plus belles et les plus grosses, sont fournies par le *meleagrina margaritifera* de Lamark que l'on trouve au fond de la mer et sur différentes côtes. On en retire encore un nombre considérable de l'*unio margaritifera* qui habite plusieurs rivières de l'Europe. Il est assez singulier que, bien que plusieurs espèces de ce genre soient très-nombreuses dans les rivières de l'Amérique Méridionale, on n'y trouve cependant jamais de perles.

Les perles sont situées ou dans l'intérieur du corps de l'huître, ou entre le corps et la coquille, quelquefois même elles sont attachées à cette dernière par une espèce de col ou pédicule, mais on ne les voit pas paraître avant que l'animal ait atteint sa quatrième année. Elles offrent alors ce brillant nacré qui reflète toutes les couleurs d'une manière si riche et si diversifiée, et qui fait tout leur prix. Leur composition chimique n'a rien de particulier, car elles sont presque entièrement composées de carbonate de chaux.

Les Romains prisaient beaucoup ces ornemens, qui oc-

cupaient le premier rang après le diamant, et souvent ils les payèrent des sommes incroyables. Jules César présenta à Servilie, la mère de M. Brutus, une perle qui valait 48,417 liv. 10 s. (1,210,438 fr.); Cléopâtre, dans une fête qu'elle donna à Antoine, et dont Pline nous a conservé une longue et curieuse description, en avala une dissoute dans le vinaigre, estimée 80,729 liv. 3 sch. (2,018,225 f.). Ils les portaient avec profusion, non-seulement aux oreilles, aux doigts, sur la tête et au col, mais aussi sur tous leurs vêtemens, et elles servaient également à l'ornement des hommes et des femmes.

Les principales pêcheries de ce peuple étaient dans la mer Rouge, le golfe Persique et l'Océan Indien. Celles qui venaient de ces derniers endroits jouissaient d'une grande réputation, qu'elles devaient à la supériorité de leur volume et de leur lustre : l'histoire rapporte que César fut engagé à envahir la Grande-Bretagne, surtout par ce qu'il avait entendu dire de l'abondance des perles qu'offraient nos côtes ou plutôt nos rivières. Si tel fut réellement son but, il dut être bien désappointé, car il les trouva d'une vilaine couleur et d'un très-petit volume ; et il ne parait pas que, depuis cette époque, leur qualité se soit améliorée.

L'île de Ceylan continue, comme du tems des Romains, à en fournir un nombre considérable. Cependant les anciennes pêcheries de la mer Rouge sont aujourd'hui complètement épuisées ou abandonnées : des villes qui jouissaient autrefois d'une grande célébrité sont tombées dans l'oubli ou dans une ruine complète. Dahalac était le principal port pour le commerce de perles sur la côte sud de la mer Rouge, et Suakem au nord. Sous les Ptolémée, et même long-tems après, du tems des Califes, les marchands qui habitaient ces îles étaient de vrais princes, mais

leur gloire et leurs richesses ont depuis long-tems disparu, et aujourd'hui elles ne sont habitées que par quelques pauvres pêcheurs. Les rivières de la Grande-Bretagne ne sont plus pêchées maintenant, et il ne paraît pas qu'elles aient, à aucune époque, fourni un grand revenu sous ce rapport. On a trouvé, il est vrai, quelquefois des perles d'une certaine valeur dans l'*unio margaritifera* de nos rivières, mais trop rarement pour mériter une exploitation suivie. Sir Richard Wynn de Gwydice, chambellan de Catherine, femme de Charles II, en présenta une à sa majesté, qui avait été trouvée dans le Conway, et qui, jusqu'à ce jour, a été jugée digne d'occuper une place parmi les pierreries qui ornent la couronne royale. Dans le dernier siècle, on en pêcha plusieurs dans les rivières des comtés de Tyrone et de Dunnegal en Irlande. L'une d'elles, qui pesait 36 karats, fut estimée 40 liv. D'autres furent vendues à des prix divers : 4 liv., 10 liv., et l'une d'elles fut achetée et placée dans un collier par lady Glenlealy, qui en refusa 80 liv. de la duchesse d'Ormond. Il y a eu, aux environs de Perth, une pêcherie assez considérable qui a rapporté, de 1761 à 1799, la somme de 10,000 liv. Mais cette entreprise fut conduite avec si peu de soin que la pêcherie se trouva bientôt épuisée.

Après la découverte de l'Amérique, le commerce des perles passa en grande partie de l'est sur les rivages du monde occidental. Les premiers Espagnols qui descendirent à Tierra Firma virent les sauvages ornés de colliers et de bracelets de perles ; et ils observèrent que chez les peuples civilisés du Mexique et du Pérou les perles d'une belle forme étaient aussi estimées qu'en Europe. On se mit à la recherche des parages qui fournissaient ces brillans ornemens ; et bientôt s'élevèrent sur ces rives fortunées des villes remarquables par leur splendeur et leurs richesses, dues ex-

clusivement au commerce des perles. La première ville qui dut son origine à cette cause fut le *Nouveau Cadix* dans la petite île de Cubagua. Les écrivains de cette époque vantent beaucoup la richesse des premiers habitans et le luxe qu'ils déployaient ; mais aujourd'hui il ne reste pas le moindre vestige de la ville, et des dunes de sable mouvant couvrent cette île désolée. Les autres villes subirent la même destinée : ce qui dépendit de plusieurs causes, mais surtout de la destruction continuelle et inconsidérée des *meleagrinæ*. Les bancs s'épuisèrent, et vers la fin du seizième siècle le commerce était devenu tout-à-fait insignifiant. On peut cependant juger de son importance à l'époque de son établissement par ce passage de M. de Humboldt : « Le *quint* que les officiers du roi retiraient du produit des perles montait à 15,000 ducats (75,000 fr.), qui, d'après la valeur des métaux à cette époque, et l'étendue de la contrebande, peuvent être regardés comme une somme très-considérable. Il paraît que jusqu'en 1530 la valeur des perles importées en Europe montait annuellement, terme moyen, à plus de 800,000 piastres. Pour juger l'importance de cette branche de commerce de Séville, Tolède, Anvers et Gênes, nous devons nous rappeler qu'à la même époque toutes les mines de l'Amérique ne rapportaient pas deux millions de piastres, et que la flotte d'Ovando semblait être d'une richesse immense, parce qu'elle portait environ 2,600 marcs d'argent. Les perles étaient d'autant plus recherchées que le luxe de l'Asie avait été introduit en Europe par deux voies diamétralement opposées : celle de Constantinople où les Paléologue portaient des ornemens couverts de perles, et celle de Grenade, résidence des rois maures qui déployaient à leur cour tout le luxe de l'est. Les perles des Indes orientales étaient préférées à celles de l'Occident ; mais le nombre des

dernières qui circulèrent dans le commerce devint considérable aussitôt après la découverte de l'Amérique. En Italie, aussi bien qu'en Espagne, l'île de Cubagua devint le sujet de spéculations mercantiles sans nombre. »

A présent l'Amérique espagnole ne fournit pas d'autres perles au commerce que celles du golfe de Panama et de l'embouchure du Rio de la Hacha. Toutes les autres viennent de l'Océan Indien, et surtout de la baie de Condatchy dans l'île de Ceylan, la Taprobane des Romains. Si l'on est étonné que dans cet endroit la pêche soit encore aussi fructueuse qu'autrefois, tandis que partout ailleurs les huîtres ont presque complètement disparu ; on comprendra cette différence quand on saura que la pêche y a été conduite d'une manière toute différente et non aux dépens de l'avenir. Les bancs qui occupent une étendue de plusieurs milles le long des côtes sont divisés en trois ou quatre portions et pêchés successivement. Ainsi on accorde trois ou quatre années aux huîtres pour leur donner le tems de croître et de se propager. En outre les lits sont gardés avec beaucoup de soin, et l'on s'assure de l'état des huîtres avant de les louer ou de les affermer aux marchands qui ne peuvent y pêcher que durant six ou huit semaines ; mais les fêtes célébrées par les plongeurs réduisent réellement les jours de pêche à environ trente par an.

La saison de la pêche commence en février et finit vers les premiers jours d'avril. Pendant sa durée, l'île de Ceylan ne peut pas offrir de spectacle plus intéressant pour un Européen que celui de la baie de Condatchy. « Ce terrain désert et nu, dit un témoin oculaire (*Percival's Ceylan travels*), présente à cette époque une scène dont la variété et la nouveauté surpassaient tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Plusieurs millions d'hommes de couleurs, de pays, de castes et d'occupations différens, réunis sur un petit espace

où ils se croisent dans tous les sens ; ce grand nombre de petites tentes ou de huttes élevées sur le rivage, et devant lesquelles est le bazar ou marché ; la multitude des bateaux qui reviennent dans l'après-midi des bancs de perle ; l'inquiétude des marchands qui attendent sur le rivage leur arrivée ; la vitesse et l'agilité avec lesquelles ils s'y précipitent lorsqu'ils les voient approcher ; le grand nombre de joailliers, de changeurs, de marchands de toutes les couleurs et de tous les genres, tant étrangers que nationaux, qui s'occupent d'une manière ou de l'autre des perles : ceux-ci en en faisant un choix et les assortissant, ceux-là en les pesant et en en déterminant la valeur, tandis que d'autres les percent et les travaillent suivant les usages auxquels elles peuvent servir ; tout cela annonce la valeur et l'importance de l'objet pour lequel se réunit cette foule si considérable. » Nul doute que ce spectacle ne soit très-curieux ; mais quand on pense aux traitemens affreux auxquels les Espagnols soumettaient les pauvres nègres qu'ils réduisaient à l'esclavage et qu'ils forçaient à plonger pour eux, on peut ne pas plaindre le sort de ces villes qui ont vu disparaître leurs richesses et même jusqu'à leurs noms. Aujourd'hui les plongeurs que l'on emploie ne sont plus des esclaves, et il est probable qu'ils ne sont plus maltraités ; cependant ils sont encore bien à plaindre, quand on pense aux dangers auxquels les expose leur état.

Telle est cependant l'importance que l'on attache à cette production que l'immortel Linnée n'a dû son élévation à la noblesse qu'à la découverte d'un moyen de faire développer dans la moule d'eau douce (*unio margaritifera*) de Suède des perles à volonté. On conjecture qu'il y réussissait en pratiquant de très-petits trous à travers la coquille ; mais son moyen n'est pas bien connu, et est au reste bien peu important, car il paraît avoir été aussitôt

abandonné. Cependant les états de Suède considérèrent cette découverte comme d'une si haute importance qu'ils donnèrent à l'illustre naturaliste une récompense de 1,800 doll. (environ 11,300 fr.), qui, à cette époque et dans cette contrée, formait une somme considérable.

Ces produits de la nature semblent aujourd'hui perdre un peu de leur ancienne faveur. Notre siècle rationnel prend chaque jour plus de goût pour les choses utiles, et moins pour ce qui n'est qu'agréable. Le *comfort,* comme nous disons, doit être le luxe d'un peuple civilisé ; il faut laisser aux barbares les hochets et les oripeaux.

(*Extractor.*)

Tableau de Moeurs.

EXPLOITS ET DÉCONVENUES DU COLONEL O'SHAUGHNESSEY, DANS L'INDE.

Le 3 octobre 1825, pendant que la pluie battait les contrevens du colonel O'Shaughnessey, ce brave militaire, Irlandais de naissance, comme l'indique l'O héréditaire qui précède son nom, se trouvait assis avec ses amis devant un feu de houille, près d'une table que les débris du repas couvraient encore ; la bouteille circulait librement. Voici ce que le vieux colonel dit à ses convives :

« Je vous ai souvent parlé de l'Inde, et, comme la plupart des voyageurs, je vous ai ennuyé de mes récits : c'est notre privilége ; nous n'avons couru le monde que pour l'obtenir et en abuser. Si vous saviez quels souvenirs cette contrée a laissés dans mon esprit, et quelles traces ineffaçables ont gravées dans ma mémoire les annales de mon séjour sous le soleil indien, vous ne me blâmeriez pas. La pitié que je vous inspirerais vous déciderait à m'écouter en silence ; au lieu de vous plaindre de ma loquacité, vous plaindriez mes infortunes. Aujourd'hui que ce vin de Bourgogne fortifie votre patience, il me prend envie de vous délivrer à jamais de ces fragmens de souvenirs qui m'échappent de tems à autre, et d'y suppléer une bonne fois par une narration générale et complète. Mon histoire est à peu près celle de tous les officiers anglais qui vont servir

dans l'Inde ; et vous pouvez la conserver, l'imprimer même pour le bénéfice de vos enfans, pour l'instruction de la postérité.

» Maudit soit le jour, où la frégate l'*Arquebuse* emporta mon régiment et moi des plages de la Grande-Bretagne aux rives du Gange ! Il y a de cela trente-trois ans, deux mois et cinq jours. Je n'étais point colonel alors ; je m'appelais tout simplement O'Shaughnessey, le capitaine O'Shaughnessey, pauvre, mais vigoureux, sain de corps et d'esprit, gaillard, dispos et prêt à braver la bonne comme la mauvaise fortune. Avec moi se trouvaient mes deux supérieurs immédiats, le colonel et le major ; le colonel Mac-Mulligan, celui de tous les hommes dont la violence s'allumait le plus vite et s'éteignait le plus lentement : sa colère ressemblait à de la rancune, et sa rancune durait toujours ; le major O'Dunder, Irlandais, noble, (un peu de mes parens par alliance, à ce que je puis croire), d'un excellent caractère, et dont la bonté égalait la laideur. Mac-Mulligan n'était pas non plus un Apollon : imaginez un ventre prédominant, une taille de quatre pieds dix pouces, un nez rouge élégamment sculpté dans son éclatante difformité, des jambes d'éléphant, une voix glapissante, un col de taureau, des yeux enflammés, en un mot tous les symptômes de l'apoplexie sanguine, réunis pour effrayer le spectateur. O'Dunder pêchait par l'excès contraire. Sa maigreur contrastait avec l'obésité de Mac-Mulligan ; ses yeux étaient creux, ses jambes arquées avec une exagération qui contrariait toutes les proportions ordinaires du corps humain ; son nez retroussé s'apercevait à peine sur son visage pâle et effilé. D'ailleurs ces deux officiers étaient une espèce d'anomalie dans le régiment qu'ils commandaient : il se composait de soldats que Frédéric-Guillaume eût acceptés avec joie et placés au rang d'honneur, dans son armée de

géans. Mac-Mulligan, avec ses quatre pieds dix pouces, et O'Dunder, avec ses cinq pieds, disparaissaient au milieu de notre troupe. J'ai, comme vous savez, cinq pieds neuf pouces et demi; on me remarquait à peine; jamais plus beau corps que le nôtre ne remonta le cours du Gange, et ne vint s'exposer aux ardeurs du soleil de Calcutta.

» Nous voici débarqués, sains et saufs. Une traversée excellente, et les éloges que nous prodigua Son Excellence le gouverneur-général, quand il nous passa en revue, tels furent les préludes de notre campagne. Son Excellence daigna s'arrêter devant ma compagnie. « Les beaux hommes! » s'écria-t-il; tenue magnifique! — Allons, courage, conti- » nua-t-il en s'adressant à moi. Le jour viendra peut-être où » je vous verrai à la tête du régiment, capitaine O'Shaugh- » nessey. » Cette prophétie courait grand risque de ne s'accomplir jamais. La plupart des autres capitaines étaient plus riches et plus âgés que moi; le major et le colonel n'étaient pas malades. Je n'avais pour moi que ma bravoure, ma jeunesse et les chances de mortalité qui, comme vous allez le voir, se multiplient à l'infini sous ce bienheureux climat, et qui pouvaient m'atteindre tout aussi bien qu'un autre.

» La vie de Calcutta (1) ne ressemble à rien de ce que l'Europe offre à la curiosité du voyageur. Hommes, femmes, insectes, reptiles, plantes, tout porte un caractère d'étrangeté qui, je l'avoue, m'effraya d'abord. J'eus peine à me réconcilier avec ces mœurs, dont la paresse est le mobile. Là, personne ne se sert de ses forces; on ne marche pas, on se fait porter. Pour bêtes de sommes, on a des esclaves, et pour instrumens de locomotion des palan-

(1) Voyez, dans notre ALBUM BRITANNIQUE de 1830, un tableau curieux et plein d'intérêt de Calcutta et de ses environs.

quins de soie, qui s'avancent lourdement à travers les rues. L'instinct des brutes manque à ces hommes transformés en animaux, et qui, chargés de vous traîner ainsi d'un lieu à l'autre, ne prennent en considération aucun obstacle, leur vie fût-elle en danger. Un jour mes porteurs allèrent heurter contre une masse vivante, contre une de ces femmes anglaises, dont la gastronomie, l'indolence et les années augmentent démesurément la corpulence; le résultat de notre choc fut une chute mutuelle, dans laquelle j'eus le dessous. J'étouffais sous ce fardeau qui m'écrasait, et je n'avais aucun secours à attendre; les Hindous que j'avais loués pour me porter n'étaient point payés pour me relever dans mes chutes : dans ce pays de l'ordre, où chacun remplit strictement son devoir, jamais un serviteur n'empiète sur l'office d'un autre; le régime des castes le veut ainsi. Heureusement le major O'Dunder passa par-là : je lui dus ma délivrance. Depuis cette époque j'eus peur des palanquins, et je jurai de ne jamais confier ma vie à ces gens si scrupuleux, si attentifs à ne dépasser jamais la limite de leurs attributions. Les convenances exigeaient toutefois que j'achetasse un de ces chars portatifs. J'en eus un pour faire comme tout le monde, et je ne m'en servis pas.

» Quand on n'a pas vu ce pays singulier, on regarde comme exorbitante la solde dont jouissent les officiers anglais qui vont y servir. Dans le fait, à peine suffit-elle à leurs besoins. Simple capitaine, j'étais forcé de nourrir et de loger cent domestiques. Cent... oui, mes amis, que ma liste civile ne vous étonne pas; telle altesse allemande entretient moins de serviteurs et se voit entourée de moins de soins. Hélas! si cette armée d'esclaves m'eût servi du moins à quelque chose! Mais il n'en était rien; mes huit porteurs de palanquins restaient les bras croisés dans mon

antichambre. Comme mes autres domestiques comptaient les uns sur les autres, ils ne se trouvaient jamais sous ma main. Avais-je besoin du barbier? c'était le cuisinier qui se présentait : le barbier était sorti ou faisait la sieste. Il me fallait un Hindou pour étriller mon cheval, un autre pour le nourrir, un troisième pour le conduire à l'abreuvoir, un quatrième pour le seller, un cinquième pour le brider ; venaient ensuite le décrotteur ; puis celui qui nettoyait mes éperons et mes étriers ; le barbier, qui occupait une charge distincte de celle du coiffeur ; le baigneur, qu'il ne faut pas confondre avec l'homme qui m'épilait et me frottait ; les deux esclaves qui tenaient l'éventail et me rafraîchissaient pendant la matinée ; deux autres pour le tiffin (1), deux autres pour le dîner, deux autres pour le souper, sans compter celui qui agitait sur notre tête un grand dais mobile, et celui qui m'éventait durant la nuit. Tous ces gens remplissaient fort mal leur office, comme je l'ai dit plus haut : cependant on m'aurait montré au doigt dans la ville, si je me fusse permis d'en congédier un seul. Je ne vous fatiguerai pas de ce détail. Je ne vous dirai pas combien de fois je donnai au diable et à ses suppôts mes deux faiseurs de sorbets, mes deux courriers, mes trois maîtres de cérémonies, mes cinq balayeurs, mes dix-huit frotteurs, mes trois cuisiniers, etc., etc., et dix pages d'*et cætera*.

» N'oublions pas le pundit (2), maître de langues, espèce de domestique indispensable, et qui, en moins de trois mois, me mit en état de parler fort couramment l'hindoustani : ce dont ni le major O'Dunder, ni le colonel Mac-Mulligan ne vinrent à bout. Le major était trop étourdi,

(1) Déjeuner froid, espèce de repas supplémentaire qui a lieu à midi.

(2) *Pundit*, docteur.

le colonel trop dévoué à ses jouissances gastronomiques pour vaincre les obstacles que présente une langue étrangère, et surtout une langue orientale. Mac-Mulligan me sut assez mauvais gré de ma nouvelle instruction : quant au major, c'était le meilleur homme du monde ; il renvoya son pundit, et ne m'ôta point son amitié.

» On vit très-bien à Calcutta : il ne manque à ces repas délicieux, à ces mets exquis, à ces voluptueuses recherches, qu'un seul ingrédient assez nécessaire, de l'appétit. A peine eus-je passé trois semaines dans la *ville des palais* (1), mon estomac, autrefois vigoureux, se délabra tout-à-coup. Le ciel est beau, les ondes du Hougly sont transparentes : mais, habitées par les crocodiles, les serpens, les requins, les hippopotames, elles cachent la mort ; et chaque jour quelques folles victimes, entraînées par l'habitude populaire de se baigner dans ce lieu fatal, y tombent en sacrifice. Les monstres qui pullulent dans le Hougly sont si accoutumés à la chair humaine qu'ils dédaignent celle des animaux. Jetez-y un chien ou un cheval, ils y nageront sans courir aucun danger ; mais qu'un être à deux pieds sans plumes, un être raisonnable, s'avise de chercher dans le fleuve meurtrier un refuge contre l'ardeur du jour : l'alligator va aussitôt l'enlacer de ses replis, les mâchoires du requin vont dépecer son corps, les dents du crocodile vont en arracher les lambeaux palpitans. Dans l'intérieur du pays, vipères, tigres, scorpions ; ovipares et vivipares des races les plus dévorantes, vous environnent de tous côtés. L'atmosphère brûlante semble regorger de fécondité ; et cette fécondité même double les moyens de destruction qui menacent la vie humaine. J'ai vu des milliers de poissons, enlevés à la mer et aux fleuves par l'action du soleil, re-

(1) *Calcutta*, cité des palais.

tomber en pluie abondante, tout grillés par cette singulière opération, et propres à être servis sur table : tant il y a de chaleur et de vie dans ce climat, qui vous tue si aisément!

» C'était, je l'ai déjà dit, un personnage de fort mauvaise humeur que notre colonel. Taciturne, violent, aigre, injuste, vindicatif, orgueilleux, il vivait à son aise au milieu de la haine universelle : il était là dans son élément. Mais nous ne partagions pas son bien-être : nous ne savions de quels termes nous servir pour lui adresser la parole, ni comment garder envers lui les égards dus à son rang. Sans cesse il nous traitait avec une insolence et une amertume dont un esclave eût été révolté. Un jour, qu'il avait, selon sa coutume, fumé dix-huit cigares et bu trois bouteilles de vin de Porto, il daigna se tourner vers moi, et dire d'un ton solennel :

« J'ai pris mes mesures pour donner un *gong* (1) au » régiment. C'est une belle chose qu'un *gong*. Vous en au- » rez un dans peu de jours.

» — Un *gong!* m'écriai-je ; que diable cela peut-il être ?»

» Le colonel se tut. L'incarnat qui colorait son nez s'enflamma d'une pourpre sanglante, ses joues gonflées s'allumèrent, ses yeux s'élancèrent de leurs orbites. J'avais répondu à mon colonel, qui ne m'aimait guère, par une question qui lui semblait porter le caractère de la plus haute insolence. Cependant il se contraignit.

« Vous saurez bientôt, reprit-il en lâchant une énorme » bouffée de fumée, et déposant son cigare, ce que c'est » qu'un *gong*. » Puis il fronça le sourcil et remplit son verre.

« Garde à vous, capitaine, me dit tout bas O'Dunder. » Vous n'avez pas le vent en poupe, et notre colonel ne » pardonne guère. »

(1) Le *gong* est un bassin gigantesque, dont le fond est arrondi, et le contour de cuivre ; c'est le tambour ordinaire des troupes orientales.

» J'avais oublié l'histoire du *gong* et le dialogue que je viens de rapporter. Le commandant en chef nous passa en revue, huit jours après cette conversation sinistre. Privé de sommeil, d'appétit et de repos par cet inexorable et magnifique climat, je me trouvais à mon poste, quand la musique du régiment se mit à jouer la grande marche du duc d'Yorck, non comme à l'ordinaire, mais avec une violence d'exécution vraiment infernale; ce tintamare m'étourdissait d'autant plus que ma compagnie était placée tout à côté des musiciens. Étonné de ce que j'entendais, et irrité par un tapage qui blessait vivement ma susceptibilité nerveuse, je cherchai à découvrir la cause d'un tumulte aussi discordant. Non loin des musiciens, un homme noir frappait à tour de bras sur un grand pot de cuivre : de là venait ce retentissement vraiment diabolique, qui couvrait les sons de tous les instrumens. Je crus que le cipaye (1), car c'en était un, venait insulter nos musiciens et nos troupes. En un moment, je cours à lui, mon pied vengeur le lance à une toise de distance; et sa machine bruyante, crevée d'un coup d'épée, va rouler plus loin que lui!

« Chêsus! Chêsus (2)! cria l'Irlandais O'Dunder. Qu'a-
» vez-vous fait là?

» — Ce que j'ai fait?

» — Ah! Thomas O'Shaugnessey! vous venez de casser
» le *gong* du colonel!

» — Au diable soient le *gong*, le colonel et tous les bour-
» reaux qui tourmentent mes oreilles! »

» Cette fois j'en fus quitte pour une réprimande du commandant en chef. Le lendemain, nouveau *gong*, nouveau tapage. L'avertissement que je venais de recevoir

(1) Soldat indien. Les Anglais écrivent *sepoy*.

(2) Prononciation irlandaise du mot *Jésus*.

m'avait appris le respect dû aux pots de cuivre recouverts d'une peau d'âne, et protégés par un colonel. Une cour martiale aurait bien pu châtier ma sensibilité musicale; je laissai donc tranquille le cipaye qui me mettait au supplice. Mais Mac-Mulligan avait résolu d'éprouver jusqu'au bout ma modération, et d'épuiser ma patience. Il s'avisa d'une vengeance digne de sa malice et de sa bassesse : le batteur de *gong* reçut l'ordre de venir tous les matins se placer sous ma fenêtre, et d'y martyriser mon oreille trop délicate. Pendant deux matinées, je subis cette torture : mais à la troisième représentation de cette cruelle comédie, excédé de fatigue, irrité au dernier point, je sautai par la fenêtre qui ouvrait sur la rue, je me précipitai sur le cipaye, et je le coiffai de son instrument brisé. Entre militaires, une telle offense ne se pardonne pas. Je reçus deux heures après un cartel du colonel, qui me donnait rendez-vous à deux milles de Calcutta, près d'un *tchoultry* (1). O'Dunder me servait de second.

» Nos pistolets sont chargés. Mac-Mulligan va tirer sur son adversaire : j'attends l'explosion, mais en vain : le bras du colonel retombe, son corps va frapper la terre ; un coup de soleil l'a étendu mort devant moi (2).

» Meurtrier involontaire de mon colonel, je dus à cet événement singulier un avancement auquel j'étais loin de m'attendre. O'Dunder fut colonel; et je devins major. Mais, hélas! mes amis, depuis cette époque, mon imagination frappée ne me laissa plus un seul moment de repos. Je voyais toujours ce cadavre ; je pensais avec douleur et avec remords que, sans moi, Mac-Mulligan eût vécu

(1) Espèce de caravansérail; asile des voyageurs pendant la nuit.

(2) Cet événement est fréquent dans l'Inde ; les voyageurs, entre autres un Hollandais qui visita l'Inde en 1791, en rapportent plusieurs exemples.

long-tems encore ; que , pendant dix ou quinze ans , il eût pu fumer paisiblement ses cigarres et faire enrager tout le régiment. Ma santé déclina ; le service me parut fatigant. Je ne pris d'intérêt à rien. Pendant les insomnies continuelles qui faisaient de mes nuits une longue torture, je croyais revoir cette figure insultante, ce nez redoutable, ces yeux ardens, je croyais entendre cette voix discordante et rauque me reprocher sa mort. Vous m'accuserez de folie : mon système nerveux était trop irrité, mon corps trop exténué , ma raison trop chancelante pour que je fusse accessible aux argumens que le simple bon sens eût pu me suggérer. Moi, que les jeunes filles du Connaught (1) admiraient comme le plus beau garçon du comté, je perdis mes couleurs et mon embonpoint. Le capitaine O'Shaughnessey devint un squelette. La pomme de terre que nos paysans font griller devant leur feu (2) n'est pas plus ridée que mon visage. Le remords me dévorait : remords exagéré sans doute, mais qui , se joignant aux effets de ce climat de feu, dévorait mon sang, et me précipitait vers cet état d'anéantissement, de marasme et d'affreuse maigreur où vous me voyez réduit.

« O'Shaughnessey, me dit un matin le brave colonel » O'Dunder, votre état déplorable m'afflige. Sur mon » *aûme* (3), mon cher, cela me fait peine. Vous, le plus » bel homme et l'un des meilleurs officiers de mon régi» ment, vous dépérissez à vue d'œil. Je vous vois partir

(1) Province d'Irlande.

(2) On sait que les pommes de terre sont la principale nourriture de la population pauvre en Irlande. Ce genre de nourriture offre aux Anglais et aux Écossais habitués à un régime moins sobre, un texte de plaisanteries triviales et qui se reproduisent fréquemment.

(3) La prononciation irlandaise alonge certains mots et appuie sur certaines voyelles. Les Irlandais disent *sowl* pour *soul*.

» pour l'autre monde ; vous avez l'air d'une lampe qui
» s'éteint. Par *Chêsus !* si vous ne prenez soin de vous,
» c'est fait de vous, O'Shaughnessey !

» — Mais, O'Dunder, que voulez-vous que je fasse ?

» — Ce que je veux que vous fassiez ?... Mariez-vous,
» Thomas ! et guérissez-vous !

» — Et à qui me marier ?

» — A mistriss O'Higgins, la veuve du commissaire
» des guerres.

» — Elle louche des deux yeux, repris-je en avalant
» d'un trait le verre de vin que l'on avait placé devant
» moi, et auquel je n'avais pas encore touché.

» — Bah ! qu'importe ! Dans ce pays-ci, tout le monde
» louche. C'est la mode. Pour déranger les plus beaux
» yeux du monde, il ne faut qu'un *coup de soleil ;* et vous
» savez...

» — Mais, repris-je, en l'interrompant, ce n'est pas
» une femme ; c'est un hippopotame.

» — Deux mois de séjour dans l'Inde la maigriront,
» je puis vous en répondre.

» — Et son caractère, O'Dunder ! Elle bat ses domes-
» tiques toute la journée ; elle est malade toute la nuit ;
» c'est une furie ; c'est un vrai despote ; c'est un démon !

» — Allons donc : qu'importe son caractère ? Despote !
» mais quelle femme ne l'est pas ? D'ailleurs elle a cinq
» laques de roupies (1), et elle est amoureuse de vous.

» — De moi ?

» — Éperdument !..... Écoutez ; demain matin nous
» allons faire la chasse aux tigres. La veuve y viendra,
» montée sur son éléphant brun ; elle vous réserve une
» place auprès d'elle : c'est arrangé. A cinq heures nous
» viendrons vous réveiller, et tenez-vous prêt. »

(1) Monnaie indienne.

» Il quitta la chambre, et me laissa seul en face de la bouteille que le domestique avait placée devant moi après souper. Il était neuf heures du soir. Ah! mes amis! quelle nuit je passai! Une vie entière n'en effacerait pas le souvenir. Le soleil, semblable à un boulet de canon rougi dans la fournaise, venait de descendre au-dessous de l'horizon. Les coupoles et les dômes de Calcutta étincelaient encore dans l'ombre. La disparition de l'astre amenait la nuit, sans crépuscule, sans transition, comme cela arrive toujours sous le tropique. Cependant un dernier reflet qui se réfractait encore sur les aiguilles des minarets dorés, me faisait entrevoir mon uniforme bleu, suspendu à la muraille blanche, draperie qui ressemblait à un fantôme, mes chaises de bambou et ma pendule. A côté de moi, sur la table, étaient placés mes pistolets d'arçon, chargés à balle; de l'autre côté mon sabre, et au centre la bouteille, à laquelle j'avais recours plus souvent qu'à l'ordinaire, dans l'espérance d'éclaircir les idées confuses que la proposition d'O'Dunder et le souvenir du colonel Mac-Mulligan jetaient dans mon esprit troublé. L'odeur des plantes balsamiques m'enivrait; le cri répété des moustiques, leurs murmures, leurs bourdonnemens, leurs piqûres augmentaient encore ce trouble bizarre, qui ne faisait que s'accroître à mesure que la nuit avançait. Je sentais en moi-même comme une révolte intérieure que je ne pouvais apaiser : les libations que je réitérais en guise de remède ne m'arrachaient point à cet étrange délire : raison, imagination, jugement, souvenirs, tous les élémens de mon être moral se combattaient en moi, et s'insurgeaient en tumulte comme une populace rebelle qui ne connaît plus de frein ni de maître. L'air était chaud; des éclairs sillonnaient le ciel. Le bruissement des êtres animés qui remplissaient l'atmosphère augmentait d'intensité. Je riais...

je pleurais... je déclamais... je commandais l'exercice..... Je plaisantais avec O'Dunder; je parlais d'amour à la veuve; je me défendais contre le reproche d'assassinat que mon ancien colonel m'intentait.

» O scènes épouvantables! visions, réalités, que sais-je? et comment vous nommer? C'était O'Dunder et son petit nez camard, disparaissant sous un immense chapeau d'uniforme : c'était la veuve battant ses domestiques, dont j'entendais les malédictions hindoustaniques, s'échappant de leurs lèvres noires et de leurs dents blanches. C'était ensuite ma chambre que je reconnaissais malgré l'obscurité, et où je me trouvais tout seul... J'éclatais de rire.

» Mac-Mulligan! Mac-Mulligan! ce nom retentit à mon oreille. C'est lui. Je replace sur ma table le verre que je portais à mes lèvres. Il s'avance de plus mauvaise humeur que jamais, l'œil plus terrible, les joues plus rouges que je ne les avais jamais vus. En vain je cherche à exorciser le fantôme. Il grandit, il s'étend, il remplit la chambre; le petit colonel devient un géant; le fantôme est là, sa main me presse. Je ne puis secouer son étreinte. Bientôt un bruit pareil à celui du tonnerre se fait entendre auprès de moi. Je regarde; c'est le cipaye maudit, armé de son *gong* infernal. Le cipaye bat la caisse, qui gronde comme la foudre; les éclairs qui jaillissent des yeux de Mac-Mulligan m'éblouissent. Le colonel m'accable de ses anathèmes : bruits démoniaques, malédictions, terreurs, cris des animaux sauvages qui rôdaient dans les jardins, bourdonnemens des insectes..... c'était à n'y pas tenir. Pour comble de douleur, le batteur de gong vient se placer précisément à mon oreille; mes membres se glacent, ma langue se paralyse. Il ne me reste que la force de porter mon verre à mes lèvres.

» Un moment je me crus délivré de ce sabbat épou-

vantable. Tout disparut, excepté l'horizon sillonné de feu par un orage, dont de fréquens éclats de tonnerre annonçaient la violence. Je respire et j'essaie de me lever ; mais mes jambes chancellent, ma tête tourne, je retombe sur ma chaise ; hélas! pour voir affluer autour de moi et m'assaillir de nouveau la plus horrible compagnie dont un honnête homme se soit jamais vu entouré. A peine avais-je bu un autre verre de cette liqueur, qui seule me consolait et soutenait mon courage, je me retrouve en face de la veuve ; son éléphant est là ; O'Dunder l'accompagne ; Mac-Mulligan et le cipaye rentrent en scène. Quelle danse infernale tous ces gens-là commencèrent! Bientôt, au milieu d'une walse dont je faisais involontairement partie, chacun des acteurs devint double, puis triple, ensuite quadruple ; une multiplication infinie, un mélange, un chaos que je ne puis décrire me pressèrent et m'entraînèrent dans leur tourbillon orageux. Tantôt c'était l'éléphant qui portait la veuve, tantôt la veuve qui portait l'éléphant ; c'était le colonel mort, puis ressuscité, puis rieur, puis menaçant ; de quelque côté que je portasse mes regards, il était là. Je comptai avec désespoir quarante cipayes, soixante veuves et quatre-vingts Mac-Mulligans. Une clarté plus vive éclairait ma chambre. Si je fixais mes yeux sur ma pendule, la tête du colonel en sortait. Si je saisissais mon sabre, la poignée s'embellissait tout-à-coup de cette addition insupportable. Trahison plus infâme encore! Ma bouteille, ma chère bouteille se métamorphosait elle-même ; elle portait, comme le dirait quelque mauvais poète, les livrées de la haine et du remords. Elle devenait mon ennemi... L'ingrate! C'en était trop pour moi. Je tombai anéanti, la face contre terre. O mes amis, ne vous battez jamais sous le climat de l'Inde ; et si votre adversaire est tombé frappé d'un coup de soleil sur le champ de bataille, puissiez-vous échapper

au remords qui m'a poursuivi! surtout ne vous avisez jamais de rester à rêver les fenêtres ouvertes pendant une nuit orageuse, près d'une bouteille qui, au lieu de vous offrir des sujets de consolation, vous présenterait comme à moi quelque affreux fantôme, la tête d'un ennemi mort!

» L'aube renaît, resplendissante de clartés orientales; étincelante de ce lustre si doux, si suave, si transparent, qui brille dans le ciel d'Asie; parfumée des plus pures émanations des fleurs. Un bruit confus me réveille; j'ouvre les yeux encore saisis d'épouvante. Mes persécuteurs avaient fui. On frappait violemment à ma porte; ma bouteille était brisée à côté de moi et vide. Je regardai par la fenêtre; O'Dunder et la veuve, accompagnés de leurs cipayes et montés sur leur éléphant, m'attendaient. Je cherchai des yeux l'épouvantable et multiple Mac-Mulligan et son batteur de *gong* : je ne les vis pas; ce fut pour moi un vrai soulagement; je me sentais délivré d'un fardeau énorme. Cependant le bruit que faisait cette caravane guerrière me rappelait faiblement le tumulte nocturne qui m'avait si cruellement agité. Les éléphans gémissaient, les chevaux hennissaient, les hommes criaient, les trompes sonnaient, les tambours battaient, les cymbales retentissaient, les armes frémissaient. Les cipayes essayaient leurs pistolets et leurs fusils; les faiseurs de sorbet et les cuisiniers replaçaient leurs ustensiles sur le dos des bêtes de somme; et mon ami O'Dunder m'apercevant, s'écriait :

« Allons, descendez! mon cher. Il y a place pour vous » sur le dos de l'éléphant!

» — Oui, continua la veuve d'une voix de fausset, tout » attendrie, il y a place pour vous. Descendez, je vous en » prie, M. O'Shaughnessey. » En disant ces mots, la double obliquité de son regard s'embellissait d'une expression sentimentale qui n'avait rien d'attrayant.

« Allons donc, cria O'Dunder, qui vit mon hésitation.

» — Je vous assure, reprit mistriss O'Higgins, que nous » tiendrons très-bien trois sur cet éléphant. »

» Hélas ! j'eusse accepté si elle ne m'avait pas regardé. Mais j'ai toujours eu, pour les yeux louches, l'aversion la plus insurmontable. Je protestai que mon intention n'était nullement de gêner mistriss O'Higgins, et je déclarai que j'accompagnerais la caravane à cheval.

» On partit ; mon cheval noir ouvrait la marche : hallebardiers, piquiers, coureurs, marmitons, une armée entière formait le gros de la troupe, dont l'éléphant et la veuve, sans compter le petit colonel O'Dunder, étaient le corps de réserve. En moins d'une demi-heure, nous nous trouvâmes dans l'endroit précis où notre campagne devait commencer : c'était là, au dire de nos cipayes, que l'on avait aperçu la veille un tigre de l'espèce la plus féroce. Une plaine immense s'étendait devant nous ; un sable fin la couvrait en grande partie ; quelques pelouses d'un gazon épais en variaient la surface : un ou deux figuiers des Indes (1) répandaient sur le sol qui les environnait l'ombre de leurs rameaux gigantesques, abri nécessaire contre les rayons d'un soleil ardent qui tombait d'aplomb sur nos têtes. En vain envoyâmes-nous des cavaliers battre la campagne dans toutes les directions. Jusqu'à neuf heures du matin, la chasse fut sans résultat ; harassés de fatigue, nous résolûmes de faire halte sous un des figuiers. En quelques minutes le déjeuner fut servi. L'opération qui demanda le plus de précautions et offrit le plus de difficultés, ce fut le transport de la veuve O'Higgins, reine majestueuse et pesante, lourd fardeau placé sur le trône que

(1) Figuier des Banians, arbre gigantesque, souvent décrit par les voyageurs.

son éléphant brun supportait. Aidée de nos soins, elle mit enfin pied à terre et le repas commença.

»Vers le milieu du déjeuner, je remarquai que l'éléphant, compagnon de nos plaisirs, et devenu notre convive, paraissait singulièrement inquiet. Il battait ses flancs de sa trompe; tout son corps frissonnait; et enfin il poussa un cri singulier auquel répondit un hurlement épouvantable. Le tigre était là, devant nous, à vingt pas de distance de l'arbre, et prêt à s'élancer sur ses ennemis. La veuve s'évanouit, O'Dunder tira son épée, les cipayes armèrent leurs fusils; pour moi je sautai sur mon cheval. Je savais que le tigre n'épargne jamais ceux qui lui laissent l'offensive, et que, dans tout combat engagé avec lui, il s'agit de le tuer ou d'en être tué. C'eût été, en vérité, un excès de courtoisie assez ridicule que de donner l'avantage à un adversaire aussi peu traitable.

» Ce raisonnement traversa mon esprit avec une rapidité extrême. J'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon coursier, et, le pistolet au poing, je me précipitai sur l'animal féroce. Je ne sais si le cauchemar d'une nuit mal passée augmenta mon courage, ou si la présence de mistriss O'Higgins exerça sur moi cette influence que le regard des belles exerçait sur les chevaliers d'autrefois. Le tigre, dont la gueule entr'ouverte et les dents aiguës semblaient prêtes à nous dévorer, tourna le dos dès qu'il se vit attaqué si violemment, et prit la fuite. Mon cheval était lancé; je le laissai suivre sa route. En vain les clameurs des cipayes, de la veuve et du colonel me pressaient de retourner sur mes pas. cette chasse ou plutôt cette singulière course continua et m'entraina bientôt loin de leurs regards. Vous eussiez dit deux rivaux de pur sang se disputant le prix de Newmarket. Quand nous nous trouvions sur le gazon, c'était mon cheval qui avait l'avantage; mais le tigre ne

tardait pas à le regagner, lorsque ses pattes veloutées foulaient le sable fin où les fers de mon cheval s'arrêtaient. Buissons, ravins, marécages, plaines cultivées, bruyères désertes, disparurent sous nos pas; nous franchîmes tous les obstacles, pendant que le soleil montant à son zénith embrasait l'atmosphère et inondait des rayons de sa gloire l'immense voûte du ciel. La chaleur était extrême; et je ne sais comment le tigre, le cheval et moi-même, nous résistâmes à cette ardeur qui dévorait la nature et plongeait tous les êtres animés dans un repos semblable au néant.

» Jamais tigre ne se trouva plus embarrassé : son écume sanglante laissait derrière lui un sillon qui marquait sa route; mais le cheval le serrait à chaque instant de plus près. Il n'avait pas d'autre parti à prendre que de se rendre à discrétion, ou de se laisser fouler aux pieds par ses deux ennemis. Ni l'une ni l'autre alternative ne lui convinrent apparemment; il s'élança dans un ravin profond, dont les bords escarpés et défendus par un rempart de buissons et de plantes sauvages nous empêchèrent de le suivre. Mon cheval, plus sage que moi, s'arrêta tout haletant sur le bord du précipice; je réfléchis à ce qui me restait à faire pour achever ma conquête; ensuite je mis pied à terre, tenant de la main gauche mon épée nue, et de la main droite mes deux pistolets. J'écartai doucement les branches de quelques arbres, et je vis, au fond du ravin, l'animal féroce occupé à étancher sa soif dans l'eau du ruisseau. A peine eus-je aperçu le tigre, il se retourna et me vit à son tour. J'étais démonté; je ne pouvais fuir. Quant à mon adversaire, au lieu de se sauver, comme il l'aurait pu, il poussa un long hurlement sourd, déploya ses griffes gigantesques, et se coucha par terre comme le chat qui va s'élancer sur sa proie. C'était le moment de retrouver à la fois toutes mes forces et toute ma prudence.

Thomas O'Shaughnessey n'a pas vu le jour en Irlande, me dis-je alors, pour se laisser dévorer par ce chat sauvage, comme la souris par nos matous domestiques. Montrons-lui qui nous sommes! Voici un tour de Jarnac auquel il ne s'attend pas. J'étendis le bras armé de mon épée dans la direction de mon ennemi, et je m'avançai, le corps effacé, la pointe haute. Il prit son élan, et comme je l'avais prévu, il vint tomber sur mon glaive nu. Blessé à l'estomac et répandant beaucoup de sang, il tomba en gémissant. Je déchargeai sur lui mes deux pistolets à la fois, et je pris soin de l'achever à coups d'épée. Il alla rouler dans les eaux du ruisseau, et je restai sur le bord, tout étonné de ma prouesse.

» Cependant, mes amis, effrayés du danger auquel m'exposait cette hasardeuse expédition, m'avaient suivi d'aussi près qu'ils l'avaient pu. Je ne tardai pas à entendre le bruit des pas de leurs chevaux, la voix d'O'Dunder, la lourde marche de l'éléphant qui portait la veuve, et les clameurs des Indiens. Mon exploit frappa d'étonnement la troupe des chasseurs : depuis le moment où l'on m'avait perdu de vue, on me tenait pour mort. Le cadavre de mon ennemi palpitait encore dans le ruisseau où son sang coulait; ce trophée, que je leur montrai du doigt, put seul les convaincre de la réalité de ma victoire.

» O'Dunder accourut vers moi, me tendit la main avec une cordialité parfaite; puis il se recula comme effrayé :

« O' Shaughnessey, me dit-il, qu'avez-vous donc, mon » cher?... Vos yeux?...

» — Eh bien! mes yeux! Je ne vous comprends pas... »

» O' Dunder essuya quelques larmes qui coulaient des siens : il resta devant moi, immobile; toute sa physionomie portait l'empreinte d'une pitié profonde.

« Pauvre garçon! s'écria-t-il enfin, après un assez long

» silence, il a reçu un *coup de soleil*... Heureusement il » n'est pas aveugle!... Pauvre O' Shaughnessey! »

Je cherchais à comprendre le sens des paroles du colonel. Les cipayes, qui m'environnaient, jetaient sur moi des regards où se peignait le même sentiment de pitié pour mon malheur, que je ne soupçonnais pas encore. Enfin, une conjecture affreuse passa dans mon esprit. Je saisis le bras d'O'Dunder, et je l'interrogeai d'une voix tremblante :

« Ah! mon cher O'Dunder!.... serais-je.... mes yeux » seraient-ils... » Je n'avais pas la force d'achever.

« Oui, interrompit le colonel... hélas! oui. Dans cet » horrible pays, tout le monde est exposé à de pareils acci- » dens... Mais ne vous affligez pas, mon cher!

» — Ah ciel! je louche donc!...

» — Oui, un peu plus que la veuve... » Et le bon colonel essuyait encore une larme de commisération.

» J'essaierais vainement de décrire la situation dans laquelle je tombai : loucher! moi, qui avais eu tant d'horreur pour cette infirmité! La fièvre s'empara de moi; cet accident, joint au souvenir de la mort de Mac-Mulligan et aux atteintes que le climat avait déjà portées à ma santé, jadis si brillante, acheva de la détruire. Il me fallut des béquilles pour me traîner. La veuve O'Higgins, insensible à mon exploit chevaleresque, ne montra plus aucun penchant pour l'union qu'elle avait si ardemment souhaitée. O'Dunder me remplaça dans ses bonnes grâces; il obtint sa main et sa fortune, et partit avec elle pour l'Angleterre.

» Son excellence le gouverneur-général me nomma au grade de colonel du régiment, et me dispensa de l'achat de la commission. Ma vie était si peu de chose, que je la risquai souvent; et ce qui passa pour bravoure, n'était que l'ennui de l'existence et le dégoût de moi-même,

Qu'est-ce en effet que la vie pour une espèce de fantôme tel que votre ami, pour un être privé de toutes jouissances, accablé d'infirmités, dont le sang s'est calciné, dont la peau s'est bronzée et ridée, dont les yeux roulent hagards dans des orbites caves, dont l'estomac malade s'est enflé démesurément, dont la tête s'est dépouillée de sa parure, dont le corps n'est qu'un squelette couvert d'un parchemin brun, jaune et verdâtre?

» Une maladie de foie, inévitable fléau des Européens qui vont habiter l'Inde, me contraignit à demander ma retraite. Je revins dans ma patrie, où je me trouvai isolé par les habitudes et les mœurs, et dont le langage m'est devenu presque étranger. Voilà les fruits de mes exploits lointains, et le résumé de ces aventures dont le triste héros vous avait entretenus plusieurs fois. Telles sont les jouissances orientales, que promettent aux hommes du nord ces régions favorisées du ciel, ce berceau des arts et de la civilisation, ce pays de l'opulence et des voluptés. »

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Observations sur les principales classifications du genre humain (1). — Depuis long-tems les géographes et quelques naturalistes offrent dans leurs ouvrages plusieurs classifications du genre humain qui méritent d'être examinées. Les plus importantes et les plus généralement admises nous paraissent être les suivantes : *La classification par races sur les principales différences physiques qu'offrent les peuples considérés sous ce point de vue ; la classification fondée sur les différences offertes par l'état social*, d'après laquelle on a distingué tout le genre humain en *peuples sauvages*, *peuples barbares* et *peuples civilisés ; celle qui a pour base la nourriture*, d'après laquelle on a voulu classer les nations en *peuples anthropophages* (mangeurs d'hommes), *ichtyophages* (mangeurs de poissons), *frugivores*, *carnivores*, *acridophages* (mangeurs de sauterelles), *géophages* (mangeurs de terre), *omnivores*, etc. ; *celle fondée sur la situation topographique*, en distinguant les peuples en *montagnards* et *habitans des plaines ;* enfin *celle motivée par la manière de vivre*, en partageant la population du globe en *peuples nomades*, *pêcheurs*, *chasseurs*, *agriculteurs*,

(1) Cet article nous a été communiqué par M. Balbi.

commerçans, *manufacturiers*, *navigateurs*, etc. Mais toutes ces prétendues *classifications principales* sont inutiles, ou trop vagues et trop incomplètes.

La *classification fondée sur les différences physiques*, ou celle des *variétés de l'espèce humaine*, malgré les savans travaux dont elle a été le sujet, est encore on ne peut pas plus imparfaite. On s'est trop hâté de classer tous les peuples connus d'après le peu d'observations, la plupart erronées, qu'on avait pu recueillir sur leurs caractères physiques et moraux. Il en est résulté des divisions trop générales, comme celles proposées par le savant M. Link, qui ne reconnaît dans le genre humain que trois races ou variétés éminemment distinctes, la *blanche* ou *caucasique*, la *jaune* ou *mongolique*, et la *nègre* ou *éthiopique*; et celle du célèbre Blumenbach, qui en compte cinq, en ajoutant aux trois précédentes la *race malaise* et la *race américaine*. D'autres savans ont proposé des classifications fondées sur un nombre de divisions principales encore plus nombreuses. Nous nommerons celles proposées par notre ami, feu Desmoulins, et par M. Bory de Saint-Vincent : le premier porta à onze le nombre des espèces humaines, le second en compte quinze. Mais ces dernières classifications, malgré le grand nombre d'espèces qu'elles admettent, sont loin d'être complètes, puisque nous pourrions citer des peuples dont les caractères physiques offrent non-seulement des différences aussi grandes que celles choisies par ces deux savans naturalistes, pour déterminer le type de chacune de leurs *espèces humaines*, mais qui, tout bien calculé, pourraient être regardées comme beaucoup plus importantes que quelques-unes de leurs divisions principales. Après avoir mûrement réfléchi sur cet important sujet, ainsi que sur les nombreux faits que nos longues études géographiques nous ont fourni l'occasion de relever,

nous croyons pouvoir affirmer que les géographes n'ont pas encore assez recueilli de faits bien observés, pour que l'on puisse être en état de donner une *classification générale du genre humain d'après ses variétés principales.* Lorsque la surface de la terre sera entièrement connue, et que l'on connaîtra bien tous les caractères physiques des nombreux peuples qui l'habitent, alors seulement les Cuvier, les Humboldt, les Homes, les Link, les Blumenbach, les Virey, les Lesson et autres savans naturalistes, pourront proposer des classifications qui, bien loin d'offrir le vague ou les erreurs des classifications faites jusqu'à présent, rendront un service éminent à la science, en proposant sur des bases solides et d'après des caractères bien déterminés, une nouvelle classification du genre humain. En attendant, nous n'avons adopté aucune de ces classifications; nous nous sommes seulement bornés à indiquer les simples variétés de couleurs et quelques autres traits remarquables du caractère physique des différens peuples que nous avions à décrire, lorsque ces indications nous parurent devoir intéresser le géographe et le naturaliste.

Parmi le grand nombre de dénominations particulières que l'usage impose aux produits des mélanges des principales races humaines, le géographe ne doit pas ignorer les suivantes, qui sont employées dans presque tous les voyages et dans les descriptions des pays, sans être presque jamais accompagnées de leur définition respective.

On appelle *mulâtre* le produit d'un blanc européen avec une négresse; il tient également des deux races par la couleur, la conformation, les cheveux demi-crépus. Les Brésiliens désignent ce mélange par le mot de *pardo*. Le blanc avec un Indien produit les *métis* des Indes-Orientales; et avec les naturels de l'Amérique des *mestices* ou *mest-indiens*, dits communément *mestizo*, et au Brésil *mame-*

lucos; c'est un être généralement faible. Le nègre avec l'Américain donne naissance à des individus, le plus souvent très-vigoureux, d'un brun noir cuivreux qu'on nomme généralement *zambi* ou *lobos*, et que les Brésiliens désignent sous les noms de *caribocos* et de *cafusos*. Quelquefois ces individus sont nommés *chino* (chinois) au Mexique. On appelle encore *zambo* le descendant d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une china. A Banka, on nomme *teko* les descendans d'un Chinois et d'une Malaise, et, dans l'Inde, *bouganèse*, ceux d'un Indien avec une négresse. L'union d'un blanc avec une Hottentote donne un métis nommé *baster*. M. Virey observe que tous ces mélanges simples peuvent se perpétuer, soit entre eux, soit avec d'autres races, et former des variétés permanentes. Le produit de la seconde génération, de la troisième et suivantes reçoit aussi des dénominations particulières, et que nous ne pouvons indiquer dans cet article. Nous remarquerons seulement avec M. le docteur Garnot que les *créoles* sont des Européens d'origine nés en Amérique, et que les *albinos* de l'Afrique, les *cagots* des Pyrénées, les *cretins* du Velais, etc., etc., ne sont pas des races, mais de simples variétés accidentelles, qui peuvent être considérées comme le résultat d'affections maladives.

La *classification fondée sur les différences offertes par l'état social*, quoique encore hérissée de difficultés, n'est pas pour cela impossible à tracer. Depuis long-tems on a senti son importance pour la géographie et pour les sciences historiques; mais aucun auteur n'a encore dressé un tableau des différentes nations de la terre rangées d'après les nuances principales de leur civilisation, appréciée sans préjugés et d'après l'état actuel de nos connaissances ethnographiques.

La division banale admise par tous les géographes et par plusieurs naturalistes, division d'après laquelle tout le genre humain est partagé en *peuples civilisés, peuples barbares* et *peuples sauvages,* est très-inexacte, lorsqu'on examine avec impartialité le rang que l'on y assigne à chaque peuple. Cela vient en grande partie de la manière différente d'envisager la civilisation, et de l'acception que l'on donne à ce mot, employé si souvent dans un sens positif, malgré tout le vague qu'offre sa véritable signification. Plusieurs savans distingués ont déjà réclamé contre l'injustice d'une classification évidemment erronée, mais aucun d'eux ne nous paraît jusqu'à présent avoir rempli ce vide immense qu'offre la géographie politique. Les faits que nous avons eu occasion de recueillir et de rapprocher entre eux dans nos recherches géographiques et ethnographiques, en parcourant une foule d'ouvrages, nous ont conduit aux résultats suivans : 1° que la civilisation, prise dans le sens qu'on donne généralement à ce mot, conduit à des jugemens erronés ; 2° que pour les éviter autant que possible, le mot *civilisation* doit embrasser religion, lois, coutumes, mœurs, gouvernement, genre de vie, organisation sociale, arts, sciences, littérature, langage ; toutes choses susceptibles de variations, de degrés ; et suivant les combinaisons qu'elles produisent, elles doivent modifier à l'infini le caractère qu'on assigne à chaque peuple ; 3° qu'il y a bien des degrés de civilisation et même bien des sortes différentes de civilisation ; 4° qu'il est presque impossible, ou qu'il est au moins très-difficile de déterminer d'une manière précise le point qui sépare la *barbarie* de la *civilisation ;* 5° que plusieurs peuples qu'on doit regarder comme européens, et qui ont l'avantage de participer aux lumières qui accompagnent le christianisme, sont inférieurs sous le rapport de la civilisation à plusieurs nations

civilisées de l'Asie, que l'usage et d'imposantes autorités classent encore parmi les peuples barbares; 6° que de grandes masses, et quelquefois même la majorité d'autres nations, placées depuis long-tems à la tête de la civilisation, sont aussi, sous ce même rapport, inférieures aux Chinois, aux Japonais, aux Birmans, aux Hindous, chez lesquels presque tout individu mâle sait lire, écrire, compter, connaît la législation de son pays, et reçoit une éducation qui le rend apte à l'exercice d'une foule d'arts et métiers dans lesquels depuis long-tems il a atteint une si haute perfection, que les peuples les plus policés de l'Europe n'ont pu égaler de nos jours qu'avec tout le secours de nos instrumens perfectionnés; 7° que les nations asiatiques que nous venons de nommer et bien d'autres, telles que les Arabes sédentaires, les Persans, les Thibétains, les Coréens et autres nations possédant plus ou moins des traits que l'on attribue aux peuples regardés généralement comme policés, doivent être incontestablement classés parmi les peuples civilisés; 8° que l'on doit aussi y classer les Malais, les Bugis, les Bissajos, les Kalmouks, les Mongols et autres peuples, quoique la civilisation chez ces derniers y soit caractérisée d'une manière moins remarquable; 9° qu'on pourrait regarder comme des *peuples barbares* les peuples qui n'ont ni écriture ni littérature, ce qui leur est commun avec les *peuples sauvages*, parce qu'ils ont des institutions qui les rapprochent des peuples qui sont au premier rang de la civilisation. Tels étaient les habitans des îles de la Société et de Sandwich avant d'avoir adopté le christianisme, et tels sont encore les Araucans, les Carolins, les Tengas, les Vitis, les Nouveaux-Zélandais, etc.; 10° qu'on pourrait enfin regarder comme *peuples sauvages* les tribus chez lesquelles l'intelligence a acquis le moins de développement, dont les individus ne tiennent les uns aux

autres que par le moindre rapport possible, et chez lesquelles les arts les plus nécessaires à la vie, ou n'existent pas du tout, ou se trouvent dans un état extrême d'imperfection. Tels sont les naturels de la Nouvelle-Hollande, ceux de la Tasmanie (île de Van-Diémen), de la Nouvelle-Calédonie, les sauvages abrutis de la Nouvelle-Californie, etc., etc., qui n'ont aucune idée de l'agriculture, et chez qui la pêche ou la chasse ne se font qu'avec les moyens les plus imparfaits. Chacune de ces trois grandes divisions du genre humain peut être subdivisée à l'infini selon les nuances différentes de l'état social qu'elles représentent.

Le peu que nous venons de dire signale assez les difficultés qui accompagnent cette seconde manière de classer les habitans de la terre; il démontre à combien de faux jugemens on s'expose en admettant la classification donnée par les géographes et par certains naturalistes, en même tems qu'il peut servir de guide au lecteur pour assigner à chaque peuple la place qu'il mérite d'occuper dans l'échelle de la civilisation.

Quant aux autres classifications qui ont pour base la *nourriture*, la *position topographique* et les *occupations*, il nous semble qu'elles sont inutiles, ou pour le moins très-vagues. La plupart de ces prétendues classifications principales du genre humain se rencontrent dans tous les grands états, et même dans plusieurs d'une médiocre étendue; les autres ne sont que des subdivisions de la grande classification qui a pour base les nuances dans l'état social. Ainsi nous trouvons sur les vastes territoires de la Colombie et de l'Inde anglaise, les *peuples montagnards*, et les *habitans des plaines*, les *peuples nomades*, les *chasseurs*, les *agricoles*, les *frugivores*, les *ichtyophages* et les *carnivores*. Nous voyons le petit royaume des Pays-Bas nous présenter dans les plaines de la Belgique tous les prodiges

d'une agriculture perfectionnée, dans les villes maritimes tout le mouvement qu'on observe chez les peuples navigateurs, et dans les villes les plus industrieuses toute l'activité qui distingue les peuples considérés comme essentiellement manufacturiers. Ne voyons-nous pas l'empire d'Autriche, qu'on regarde comme un état purement agricole, reproduire dans plusieurs cantons de la Bohême, de la Haute et Basse Autriche, de la Moravie et du royaume Lombard-Vénitien, toutes les merveilles de l'industrie qui ont donné tant de célébrité aux cantons les plus manufacturiers de l'Angleterre et de la France, et nous offrir dans le port de Trieste un commerce qui, pour l'étendue de ses relations et pour la valeur de ses importations et exportations, rivalise avec les principaux ports des monarchies anglaise et française, et avec ceux de la confédération Anglo-Américaine, pays réputés les plus commerçans du monde? Ne trouvons-nous pas aussi dans la Suisse, malgré sa petite étendue, des *peuples pasteurs* et presque *nomades,* dans les beaux montagnards qui habitent les hautes vallées de Berne, Lucerne, Schwitz, de l'Unterwald, d'Uri, de Glaris, d'Appenzell, de Vaud, des Grisons et du Valais; des *peuples entièrement agricoles,* dans les plaines fertiles de Zurich, Soleure, Schaffouse et Bâle; et une *population essentiellement adonnée au commerce, aux fabriques et aux manufactures,* dans les villes et dans les bourgs des cantons de Zurich, de Glaris, de Saint-Gall, de l'Appenzell-Extérieur, de Genève, de Neufchâtel et de Bâle? Enfin, l'Angleterre, qu'on persiste toujours à regarder comme un pays uniquement manufacturier et commerçant, ne nous offre-t-elle pas dans ses grandes exploitations agricoles la partie du globe où l'agriculture est peut-être arrivée à un point de perfection qu'elle n'a pas encore atteint nulle part, sans excepter même les pays qui

passent pour être les plus essentiellement agricoles? Nous pourrions multiplier ces exemples presqu'à l'infini; nous croyons que le peu que nous en avons donné suffit pour faire sentir toute l'inutilité et tout le vague de ces prétendues classifications générales qui sont démenties par un nombre presque égal d'exceptions. Après avoir réfléchi long-tems sur ce sujet, nous croyons que, dans l'état actuel de la géographie, on devrait se borner aux quatre divisions suivantes du genre humain; savoir : *la classification politique, la classification relative aux nuances principales de la civilisation, la classification ethnographique* et *la classification religieuse* (1).

(1) Note de l'Éd. Nous n'avons que des éloges à donner à la prudente retenue de M. Balbi dans cette question délicate, qui est bien loin d'avoir été traitée d'une manière positive. Tout est encore dans le vague et dans l'incertitude malgré les talens remarquables qui l'ont abordée. Nous ajouterons quelques observations aux remarques judicieuses de M. Balbi; elles compléteront l'exposition de l'état où se trouve cette grande question.

Les naturalistes n'ayant pas encore fixé d'une manière précise et rigoureuse, et d'après des caractères naturels et constans, ce qu'on doit entendre dans le règne animal par *genre*, *espèce*, *variété* ou *race*, il est difficile de dire si tous les peuples qui habitent notre globe forment une *seule* ou *plusieurs espèces distinctes*. Ceux qui soutiennent que toutes les différences de conformation, de couleur, de nature, etc., etc., qui distinguent les habitans des diverses régions de la terre ne sont dues qu'au climat, à la nourriture et à d'autres causes inconnues ou mal appréciées jusqu'à présent, se trouvent fort embarrassés pour expliquer comment un même peuple a pu, après 2 ou 3,000 ans, conserver sa physionomie sans la moindre altération, ainsi qu'on le remarque chez les Juifs. Les Arabes établis depuis un tems immémorial au milieu des peuples noirs de l'Afrique offrent le même phénomène. Il faudrait pour expliquer ce fait indubitable soutenir que les modifications produites par le climat sont ineffaçables par l'effet d'un climat tout-à-fait opposé; ou bien que pour les faire disparaître dans une race, il faut une durée égale à celle qui a produit la modification primitive. La première supposition est évidemment absurde; et en admettant la seconde combien de myriades d'années ne faudrait-il pas pour convertir des Circassiens en Hottentots, puisque

Botanique de l'Inde. — Les sciences naturelles ne sont pas du nombre de celles que la méditation seule peut faire avancer. Le mathématicien et le logicien peuvent faire de grands progrès dans leurs études par la réflexion seulement, et le chimiste fera les découvertes les plus brillantes sans sortir de son laboratoire ; mais le naturaliste est continuellement obligé d'examiner de ses propres yeux un nombre immense d'objets différens. A l'époque où l'Europe avait été encore peu explorée, il lui suffisait de faire de petites excursions autour de son habitation pour étendre le domaine de la science. Mais aujourd'hui on peut considérer l'Europe comme épuisée, ainsi que les contrées qui l'avoisinent : d'un autre côté, la science s'est élevée à

3,000 ans n'ont opéré aucune modification appréciable chez le peuple juif transplanté dans toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

D'un autre côté les naturalistes qui ont cherché à établir un grand nombre d'espèces du genre humain n'ont pas défini d'une manière assez précise ce qu'ils entendent par espèce : aussi M. Bory de Saint-Vincent en connaît-il quinze, tandis que feu le docteur Desmoulins n'en comptait que onze. Il est sûr qu'en adoptant des caractères aussi vagues que le sont ceux que ces deux savans ont pris pour distinguer les espèces, on pourrait en multiplier le nombre indéfiniment. Il est cependant une vérité incontestable : c'est que deux ou trois espèces primitives susceptibles de se mêler et de produire des hybrides toujours féconds et transmettant d'une manière permanente les caractères du mâle et de la femelle, peuvent donner naissance à une multitude de races capables de conserver un caractère distinctif bien tranché.

Nous ajouterons que la classification du célèbre Blumenbach, qui est la plus généralement adoptée, est loin d'être satisfaisante. Une seule observation suffit pour le prouver ; ce savant a compris sous le nom de *race éthiopienne* une multitude de peuples aussi différens l'un de l'autre que la race Caucasienne de cet auteur l'est de la Mongole, ou l'Arabe de la Malaise. D'ailleurs dans quelle race le professeur Blumenbach rangera-t-il les Lapons et les Patagons ? Quant à l'Amérique, où il ne voit qu'une race, il serait aisé de démontrer que le Nouveau-Monde renferme des peuples très-différens, auxquels il est impossible d'appliquer la dénomination générale d'Américains. M. le baron de Humboldt a mis cette vérité hors de doute.

des considérations d'un ordre si supérieur, qu'à chaque instant elle a besoin, pour l'examen de diverses théories, d'embrasser d'un coup d'œil presque toutes les productions du globe entier. Ces recherches difficiles et dispendieuses sont au-dessus des efforts des individus les plus opulens et les plus dévoués, et les gouvernemens, reconnaissant que leurs secours étaient indispensables pour l'encouragement de ces efforts, les ont assistés de diverses manières. Bornons-nous ici à ce qui concerne la botanique seulement. Rappelons que, depuis cinquante ans, beaucoup de voyages ont été faits par l'ordre et aux frais de différens gouvernemens dans le but d'étendre la connaissance des végétaux, non-seulement pour les progrès de l'agriculture et de la médecine, mais même pour l'avancement de la partie purement théorique des lois du règne végétal. Cependant les voyages les mieux combinés ne font jamais connaître qu'une très-petite partie des contrées éloignées, tandis que l'on obtient des résultats bien plus avantageux du séjour prolongé que les naturalistes sont quelquefois obligés d'y faire. Les nations européennes qui ont des colonies lointaines pourraient, sous ce rapport, rendre les plus grands services à la science, et déjà quelques-unes ont profité des avantages de leur position, de manière à mériter la reconnaissance du monde scientifique. Il serait important de faire connaître les services qui ont été rendus à la science par la France, la Russie, l'Allemagne, l'Espagne et les autres pays. Nous allons nous borner à mentionner ceux par lesquels la Compagnie anglaise des Indes Orientales a acquis tant de titres honorables à la gratitude publique.

Depuis l'époque où la Compagnie vit sa souveraineté établie dans l'Inde avec quelque degré de sécurité, elle a dirigé son attention, tant pour de ses propres intérêts

que pour ceux de l'humanité en général, vers l'étude et la culture des plantes de cette vaste contrée. En mars 1768, on établit un jardin botanique à Calcutta sous la direction du colonel R. Kydd. Ce jardin fut promptement enrichi de plantes importantes à l'aide d'une correspondance établie avec tous les Européens qui s'étaient fixés dans l'Inde. Il contenait déjà environ 300 espèces quand, dans l'automne de 1795, le docteur Roxburgh fut chargé de sa direction. Ce botaniste établit une correspondance plus active, et visita lui-même la côte de Coromandel, ainsi que quelques autres provinces de l'Inde anglaise. Il réussit à réunir dans le jardin de la Compagnie 3,500 espèces de plantes, dont 1,510 étaient auparavant inconnues; elles furent nommées et décrites par lui. C'est ce que nous apprend le catalogue du jardin, imprimé en 1814 (1) à Serampore sous la direction du Dr. Carey, ami du Dr. Roxburgh. Ce catalogue, qui est écrit d'une manière très-abrégée, fait connaître le nom botanique, la dénomination indienne, et les époques de la plantation, de la floraison et de la maturité de chaque plante. Il se termine par un appendice dans lequel sont décrites les espèces indiennes qui n'avaient pas encore été introduites dans le jardin botanique, mais qui étaient connues du Dr. Roxburgh.

Ce savant ne se borna cependant pas à cette courte indication de ses travaux, mais il envoya successivement à la Compagnie de nombreux dessins avec des descriptions des végétaux de l'Inde; et la Compagnie fit un choix qui fut publié par les soins de sir Joseph Banks, sous le titre de *Plants of Coromandel.* Cet ouvrage magnifique contient la description et les figures coloriées de trois cents espèces

(1) *Hortus Benghalensis* ou *a Catalogue of the plants growing in the honourable East-India Company's garden at Calcutta.* 1 vol. 8°. Serampore, 1814.

de plantes des Indes, choisies parmi les plus remarquables par leur beauté ou leur utilité.

Mais la magnificence même de cette publication empêchait qu'elle pût être étendue à toute la végétation de l'Inde, et le docteur Roxburgh conçut le projet de publier une Flore de ce pays sous une forme plus simple. Malheureusement sa santé ne lui permit pas de mettre à exécution ce projet; il quitta l'Inde en 1814, et vint mourir en Angleterre. La Flore de l'Inde ne fut cependant pas perdue pour la science : car son ami, le docteur Cargo, en publia deux volumes à Serampore; il y inséra, outre les plantes décrites par Roxburgh, toutes celles découvertes successivement par lui-même et par M. Vallich, Jack et autres botanistes. Cet ouvrage est classé d'après le système de Linnée, et contient les cinq premières classes.

Après la mort du docteur Roxburgh, la direction du jardin de Calcutta fut confiée au docteur Vallich, dont les talens et l'activité, secondés de la protection de la Compagnie, ont élevé l'établissement à un haut degré de prospérité. Plus de trois cents jardiniers ou ouvriers y sont attachés, et l'on y donne les plus grands soins à l'acclimatement et à la multiplication des plantes utiles, ainsi qu'à la conservation des végétaux les plus rares des diverses parties de l'Inde. De nombreux voyageurs traversent aux frais de la Compagnie toutes les contrées soumises à sa domination, et d'accord avec les Anglais répandus sur ce vaste empire, enrichissent continuellement le jardin et les collections de la Compagnie. Le docteur Vallich parcourut lui-même, en 1820, le pays de Nepaul qui, placé à la base des grandes chaines de l'Himalaya, présente une végétation entièrement différente de celle du Bengal. De retour, quoique atteint de maladies graves causées par la fatigue, il visita le

Penang, Singapore, le royaume d'Ava et quelques autres parties de l'Inde. Mais, en outre, il envoya des herborisateurs dans les districts où il ne pouvait se rendre en personne, et, par ces divers moyens, il réunit une grande masse de végétaux vivans et desséchés.

Ces collections ont déjà enrichi la botanique de nombreuses découvertes. Plusieurs des plantes recueillies par le docteur Vallich ont été insérées dans le *Prodromus Floræ nepalensis* de Don (1), et dans plusieurs ouvrages généraux publiés en Europe. Le docteur Vallich en a lui-même donné un grand nombre dans la *Flora indica*, et a commencé la publication de deux ouvrages destinés spécialement à faire connaître ces découvertes d'une manière complète.

Le premier de ces ouvrages est sa *Flora nepalensis*, qui contient une description complète et une figure lithographiée des principaux végétaux de ce pays. Deux livraisons, renfermant vingt-cinq planches chacune, ont déjà paru. Cet ouvrage n'est pas remarquable seulement sous le rapport scientifique, c'est encore le premier qui offre des plantes lithographiées dans l'Inde et dessinées par des peintres du pays.

Le second ouvrage du docteur Vallich, qui est beaucoup plus magnifique que l'autre, donne la description et les dessins coloriés des plantes les plus rares de l'Asie. Il doit avoir trois volumes. La première livraison qui vient de paraître nous annonce que cette collection sera l'une des plus riches de celles que possède la science, et qu'elle rivalisera avec les ouvrages de Rumphius et de Roxburgh.

Outre les ouvrages importans de Roxburgh et de Vallich,

(1) *Prodromus Floræ nepalensis, sive enumeratio vegetabilium quæ in itinere per Nepaliam detexit Fr. Hamilton,* etc. Auct. Don, 1 vol. 8°. Londini, 1825.

il en est d'autres que la Compagnie des Indes a encouragés ou protégés. MM. Kœnich, Heyne, Carey, Patrick, Russel, Rottler, Klein, Édight, Frulayson, etc., ont traversé différentes parties de l'Inde, afin d'en examiner la végétation. Depuis environ cinquante ans toutes les collections de plantes sèches faites par ces zélés voyageurs ont été envoyées à Londres, où elles sont conservées dans le musée de la Compagnie. Les directeurs ont jugé, d'après l'énorme quantité de ces matériaux, qu'ils ne pourraient les utiliser sans la participation d'un grand nombre d'observateurs. La cour des directeurs a chargé le docteur Walrich, qui est maintenant à Londres, de distribuer ces importantes collections aux principaux botanistes de l'Europe, et de prendre les mesures convenables pour en assurer la publication. Cette distribution libérale est déjà commencée, et il est probable que par la générosité de la Compagnie toutes les plantes recueillies dans l'Inde seront bientôt ajoutées à la masse des végétaux déjà connus. Leur nombre est estimé à sept ou huit mille; et l'on conçoit facilement combien de nouveaux faits et combien de rapprochemens doit fournir cette immense addition faite à nos connaissances botaniques. La Compagnie des Indes a ainsi acquis des droits à la reconnaissance des savans de tous les pays, et tous les amis des sciences applaudiront à cet acte d'une libéralité éclairée.

La manière dont cette grande opération est faite ajoute encore à son utilité, et mérite d'être exposée.

Toutes les espèces des différentes collections sont disposées par familles et par genre, sous l'inspection du docteur Vallich, et des principaux botanistes anglais, MM. Brown, Lindley, Bentham, etc. Chacun reçoit un numéro d'ordre et un nom provisoire. Les listes de ces noms sont lithographiées avec l'indication des différentes localités où la plante a été recueillie.

Chaque famille de plantes est envoyée au botaniste qui s'en est le plus occupé par des monographies publiées, commencées ou seulement projetées. C'est ainsi que les rubiacées ont été envoyées à M. Brown ; les caryophyllées et les labiées à M. Bentham; les rosacées à M. Lindley; les ombellifères et les loranthées à M. Decandolle; les campanulées à M. Adolphe de Candolle ; les convalvulées à M. Choisy, etc. Chacun de ces monographes reçoit le premier échantillon double de la partie qui lui est confiée, et doit le faire connaître au public. Les autres échantillons sont distribués de manière à former des collections destinées à différens pays, et qui contribueront ainsi de la manière la plus efficace à propager la connaissance de la botanique de l'Inde.

Si les naturalistes doivent d'abord de la reconnaissance à la Compagnie des Indes, ils en doivent aussi à M. Vallich, qui est chargé de cette distribution : loin de profiter de sa position pour se réserver la publication de ces richesses, il ne cherche qu'à les distribuer de la manière qui doit être la plus avantageuse à l'avancement de l'histoire naturelle. Combien est différente cette manière d'envisager les intérêts de la science, de cette jalousie étroite et méprisable dont l'histoire de la littérature et des sciences offre tant d'exemples! C'est une preuve des progrès de la civilisation et de l'union intime qui s'étend et s'affermit chaque jour de plus en plus entre les nations éclairées.

Voyages.

Scène maritime sur les côtes de la Jamaïque. — La *Torche* était à l'ancre dans la baie de Bluefields ; le vent de terre ne soufflait plus, et les brises de mer ne s'étaient pas

encore élevées ; l'air était tranquille et brûlant. Les voiles pendaient le long des mâts ; à voir leur immobilité et leur blancheur, on eût dit que leurs plis avaient été taillés dans le marbre. Du haut du mât d'artimon le pavillon de Saint-George pendait également immobile.

L'ancrage présentait une surface uniforme et polie comme celle d'un miroir, et ne se ridait que lorsque quelque oiseau de mer venait le raser de son aile. L'eau en était si transparente qu'elle reproduisait avec une correction parfaite les détails les plus minutieux de notre navire. Cependant l'intensité de la chaleur croissait sans cesse : la poix bouillait dans les jointures des planches, et l'on ne pouvait plus toucher avec la main les ferrures exposées au soleil. De tems à autre un poisson jaillissait du sein de la mer comme d'un lac de vif argent pour y retomber quelques pas plus loin, et dans ce court trajet il se colorait de lueurs éblouissantes. Il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel ; mais la terre plongeait dans un brouillard bleuâtre et diaphane, à travers lequel nous apercevions les sucreries, les maisons des planteurs et les cimes des palmiers aussi immobiles que les aiguilles d'un clocher. Les collines, même les plus rapprochées de nous, ne présentaient que des lignes vagues et indécises, tandis que celles qui se trouvaient sur les plans plus éloignés se confondaient dans l'azur du ciel.

Tous les hommes du navire, accablés par le soleil des tropiques, étaient étendus sans mouvement ; en les voyant à quelque distance, on eût pu croire que notre équipage avait été surpris par des pirates qui l'avaient massacré. Un seul groupe conservait encore de l'activité au milieu de l'accablement général ; ce groupe se composait de John le nègre et de notre singe Jocko ; le premier s'était assis par choix sur le beaupré, loin de l'ombre que lui auraient pro-

curée nos voiles ; il était sans chemise et sans chapeau, et on aurait pu le prendre pour un buste de bronze. Il était activement occupé de sa tâche qu'il exécutait en chantant ou en parlant au singe, qu'il considérait et qu'il aimait comme un compatriote. Celui-ci s'était suspendu par sa queue à un mât et paraissait regarder dans l'eau sa vilaine face.

« Une queue comme la vôtre serait bien utile à des matelots, car s'ils en avaient ils pourraient se servir de leurs deux mains ; mais mon pauvre Jocko je vais vous chanter comment (car John était un improvisateur) mon père, ce coquin de Corromanti, m'a vendu sur la côte de Guinée :

Two red nightcap, one long knife,
All him get for Quackoo,
For gun next day him sell him wife. —
You tink dat good song, Jocko (1)?

— Chocko, Chocko! » murmura le singe, comme s'il eût répondu d'une manière affirmative.

« Mais qu'est-ce que je vois-là? reprit le nègre : bon Dieu ! Jocko, prenez garde, c'est un requin ! Retirez vos mains de l'eau ; » et en disant cela John s'élança sur lui pour le saisir ; mais le singe, n'apercevant pas son danger et se méprenant sur l'intention de John s'enfuit, et, perdant son équilibre, tomba dans la mer. Le requin se précipita aussitôt sur sa proie ; et pendant que John poussait des cris de désespoir qui se confondaient avec les glapissemens de Jocko, il broyait dans sa terrible gueule les os du pauvre animal.

Tandis que cette petite tragédie se passait, je voyais

(1) « Il a vendu Quackou pour deux bonnets rouges et un grand couteau, et le lendemain il a vendu sa femme pour un fusil. N'est-ce pas que voilà une belle chanson, Jocko? »

avec joie la mer se rider à l'horizon, lorsque tout-à-coup mon attention fut arrêtée par un bruit que j'entendis au-dessus de ma tête; je regardai et je vis un oiseau de proie des tropiques, le *gallinaso*, qui fendait l'air rapidement en se dirigeant vers un petit point obscur que j'apercevais à distance. En regardant avec ma lunette, je reconnus que c'était la chaloupe d'un navire.

Je fis mon rapport au capitaine qui me chargea d'aller reconnaître cette chaloupe. Tandis que nous nous approchions, un de mes hommes s'écria qu'il voyait quelqu'un sur l'avant; et en effet je ne tardai pas à le distinguer moi-même. « Pourquoi ne venez-vous pas à nous ? » lui criai-je de loin; il resta silencieux et immobile. « Ah! ah! repris-je, vous ne voulez pas parler; eh bien! je vais vous apprendre à vivre, » et saisissant mon fusil, je fis feu sur lui.

Cependant nous nous trouvions près de cette chaloupe, et je ne puis dire quelle fut mon horreur, quand je vis un vautour, les ailes étendues et les pattes appuyées sur la poitrine du malheureux dont le silence m'avait paru si suspect. Son visage éprouvait d'horribles modifications à chaque coup de bec du monstre. Ses yeux furent successivement arrachés de leurs orbites et sa langue de son gosier. Le vautour dévorait ce corps en putréfaction avec une si grande avidité que mon coup de fusil n'avait pu lui faire lâcher prise.

En sautant sur la chaloupe j'aperçus un autre corps; c'était celui d'un matelot; la lame d'un couteau était profondément enfoncée dans ses côtes. Il paraissait avoir mis fin à ses jours dans un accès de frénésie. Plus loin, au fond de la chaloupe, je vis un bel enfant de treize à quatorze ans dont le cadavre avait été empaqueté avec quelque soin dans

une grosse toile à voile. Il paraissait n'être mort que depuis peu d'heures. Près de lui, j'aperçus quelques alimens qui prouvaient que la faim n'avait pas dû être la cause de sa mort; mais un vase en terre qui était également près de lui était entièrement vide; et je ne vis pas une seule goutte d'eau dans toute la chaloupe. Lorsque nous avions sauté dans le bateau, le vautour avait suspendu son atroce repas et s'était élevé dans l'air; mais à peine nous étions-nous éloignés du corps de l'enfant, qu'il se précipita sur lui pour le dévorer. Déjà il en avait entamé le visage, lorsque j'entendis quelque bruit; c'était celui des pas d'une espèce de spectre qui se dirigeait vers le corps de cet enfant dans l'intention évidente d'en éloigner le vautour. Non, jamais je n'ai vu de corps si maigre, de visage si jaune et si hâve. Toutefois les yeux de ce malheureux conservaient je ne sais quelle ardeur fébrile qui contrastait avec la pâleur mortelle de ses traits et qui la rendait encore plus effrayante. Il voulut parler, mais il ne put d'abord faire entendre que des sons inarticulés et confus. A la fin, rassemblant toutes ses forces, il s'écria en espagnol: « *Agua! Agua!* (de l'eau! de l'eau!) *el muchacho esta moriendo de sed; agua!* (l'enfant se meurt de soif; de l'eau!) »

Par malheur nous n'avions pas d'eau à bord. L'un de nous donna à cet homme quelques gouttes de grog; cela fit sur lui un effet vraiment magique. Sa voix reprit plus de fermeté. « *El hijo — agua para mi Pedrillo — no le hace para mi — oh! la noche pasada, la noche pasada!* (L'enfant — de l'eau pour mon petit Pierre — ne m'en donnez pas — ah! la nuit passée, la nuit passée!) » Et en prononçant ces mots, il se traîna vers le cadavre de l'enfant qui était celui de son fils. Quand il reconnut en le touchant qu'il avait cessé de vivre, il s'écria: « *Ay de mi!*

(malheureux que je suis !) » Ce furent les derniers mots qu'il fit entendre : en les prononçant il tomba à la renverse ; je m'approchai de lui : il n'était plus.

Industrie.

Plan pour délivrer Londres de la fumée. — On sait à quel point la métropole de l'empire britannique est incommodée par la fumée. Dans les plus beaux jours, il faut se lever avec l'aurore pour y voir le firmament : car, sitôt que l'activité industrielle se réveille et que l'on commence à allumer les foyers domestiques, un vaste nuage noir se répand dans le ciel comme un crêpe, et ternit l'éclat des plus beaux jours.

L'industrie britannique, féconde en prodiges, s'occupe dans ce moment de délivrer Londres de cette plaie d'Égypte, dont le charbon de terre a infecté la Grande-Bretagne. Voici le plan que propose un spéculateur dans le *Mechanic's Magazine :*

« C'est au lieu même de sa naissance, dit-il, que j'étoufferais le monstre : pour cela, je me servirais de l'amiante, dont le génie de Davy a déjà tiré un si grand parti dans la construction des lampes de mineurs. Je suspendrais des fils de ce métal dans chaque cheminée à une distance d'un quart de pouce les uns des autres, et je ferais constamment dégoûter de l'eau sur ces divers fils. La fumée, en les touchant, se condenserait, et serait entraînée par l'eau dans un tube ou réservoir, de manière qu'il n'en échapperait pas un seul atôme. Au moyen des conduits qui distribuent l'eau à Londres dans l'intérieur des maisons, on pourrait, dans cinq minutes, faire parvenir au haut des cheminées toute celle qui serait nécessaire pendant tout le cours de la journée. Par ce simple appareil, dont le coût

serait si peu dispendieux, le ciel de Londres reprendrait un degré de transparence à peu près égal à celui du nord de la France et de la Belgique ; et les Anglais ne seraient plus obligés d'aller chercher le soleil dans les villes du continent. D'un autre côté, l'odorat n'y gagnerait pas moins que la vue : nous ne serions plus poursuivis partout de ces miasmes nauséabondes si importuns aux étrangers, que la longue habitude peut seule nous rendre supportables. Enfin la santé publique s'améliorerait aussi par l'adoption générale de cet appareil : car il est incontestable que le carbone, dont l'air respirable s'imprègne dans nos villes, exerce la plus funeste influence sur les poitrines délicates, et contribue puissamment à déterminer ces phthisies qui y sont si communes, et qui y font tant de ravages. Ainsi donc, par ce simple procédé, Londres deviendrait à la fois plus saine et plus belle. »

Commerce.

Importation des vins et des spiritueux dans la Grande-Bretagne. — D'après le compte général des douanes du royaume, il résulte que les importations de vins et de spiritueux effectuées dans les divers ports pendant l'exercice de 1828 à 1829 a été de 7,447,409 gallons (1) de vin, dont les droits se sont élevés à 1,776,025 liv. st. (44,400,625 fr.) et de 4,658,398 gallons de spiritueux, dont les droits se sont élevés à 2,943,535 liv. st. (73,588,375 fr.). Voici dans quelles proportions les droits ont été perçus :

Vins.	Gallons (1).	Droit perçu par gallon.	
Du Cap	653,742	2 shell. 5 d.	(3 fr. 5 c.)
De France	475,374	7 shell. 3 d.	(9 fr. 5 c.)
De divers pays	6,318,293	4 shell. 10 d.	(6 fr. 10 c.)
Total	7,447,409		

(1) Le gallon vaut environ 4 litres 1/2.

Spiritueux.	Gallons.	Droit perçu par gallon.	
Rum	3,277,653	8 sh. 6 d.	(10 fr. 65 c.)
Eau-de-vie	1,325,208	1 liv. 2 sh. 6 d.	(28 fr. 15 c.)
Genièvre	45,266	1 liv. 2 sh. 6 d.	(28 fr. 15 c.)
Autres espèces	10,272	de 8 sh. à 30 sh.	(de 10 fr. à 37 fr.)
Total	4,658,398		

Le droit énorme qui pèse sur les vins de France explique assez la faible part que prend cette puissance à l'importation des vins dans la Grande-Bretagne ; car, quelque peu coûteux qu'en soient les transports, elle ne peut compter que sur la qualité supérieure des produits de quelques-uns de ses vignobles pour lutter contre une mesure si nuisible à ses intérêts.

Chronique.

Portrait de Georges IV, dernier roi d'Angleterre, né le 12 *août* 1762, *mort le* 26 *juin* 1830. — Le caractère de ce prince, l'un des plus heureux monarques qui aient occupé le trône d'Angleterre, a été diversement apprécié. Tel est le sort, tel est le malheur des rois. L'ambition et la cupidité les environnent ; leurs qualités sont exagérées par la flatterie ; la haine et l'esprit de parti grossissent leurs défauts. Échappons à ce double danger. L'heure de la vérité a sonné pour Georges IV ; disons-la tout entière pour l'instruction des princes et celle de leurs peuples.

Un enchaînement de circonstances singulières prépara l'époque glorieuse pendant laquelle Georges IV devait tenir le sceptre de la Grande-Bretagne. La fortune se chargea de tout ; personnellement il prit peu de part aux triomphes de la nation qui le reconnaissait pour maître. Élevé dans la mollesse, il vit se développer à ses yeux le mouvement terrible qui ébranlait et entraînait l'Europe. Régent pendant douze années, roi pendant près de onze

ans ; témoin de l'élévation et de la chute de Napoléon ; de l'émancipation de l'Irlande et de cet essor gigantesque, inoui dans les annales du monde, que le commerce et l'industrie de l'Angleterre ont pris au commencement du dix-neuvième siècle ; il serait également injuste de lui attribuer la gloire récente de notre patrie, et de lui refuser les qualités qui le distinguaient. Jamais il n'abandonna ses ministres par caprice ; il sut aussi se prêter aux vœux populaires, et soutenir la prérogative royale, sans attenter aux droits positifs de la nation. Sous son règne, tous les principes conservateurs de la liberté publique s'affermirent et s'étendirent ; la presse, rarement entravée, répandit les lumières sur toutes les classes ; et la science de l'économie politique fit des progrès remarquables.

Cependant, on doit l'avouer, ces améliorations, ces conquêtes, ces triomphes, se trouvaient en dehors de la sphère du pouvoir royal ; trop souvent des voluptés peu délicates absorbaient le prince, au moment même où son peuple luttait contre les maîtres du continent. Georges IV était né avec des avantages extérieurs et un vif penchant pour le plaisir, qui entraînèrent sa jeunesse dans des excès graves devenus les habitudes et les besoins de son âge mûr. Une sensualité peu recherchée occupa la plus grande partie de son existence. Des favoris corrupteurs et des femmes perverses s'emparèrent de lui dès le premier âge. Il y avait de la grâce dans ses manières, de la noblesse dans son accueil, une familiarité aimable dans son langage. Ces qualités, jointes à l'élévation du rang et à beaucoup d'esprit naturel, applanirent pour lui la route de la séduction. Une femme, remarquable par la sensibilité de son ame et la délicatesse de son esprit, fut le premier objet et la première victime de ces affections passagères auxquelles il consacra toute sa vie : mistriss Robinson a raconté dans

ses Mémoires de quelle déception elle fut victime, et avec quelle barbare brusquerie elle fut abandonnée. Mistriss Fitz-Herbert, si connue sous le nom de la *fille de Richmond-Hill* (1), remplaça mistriss Robinson. Un mariage secret, que le prince nia constamment, mais dont toutes les preuves sont faciles à donner, unit mistriss Fitz-Herbert et le futur roi d'Angleterre. De cette démarche inconsidérée naquirent ensuite de grands inconvéniens. Un second mariage, contracté avec une princesse du sang royal, eut les suites les plus malheureuses. Le scandale, la honte d'un procès infamant, signalèrent à la risée de l'Europe deux têtes couronnées. La mort de la princesse Charlotte, que le peuple adorait, fut généralement attribuée au chagrin que lui avait causé la situation d'une mère si coupable et si cruellement punie ; tristes événemens, qui empoisonnèrent les plus brillantes années de Georges IV, et mêlèrent quelque amertume à la popularité dont l'entouraient l'affabilité et la grâce de ses manières.

Sa jeunesse n'avait pas été exempte d'orages. Georges III, son père, dont l'économie parcimonieuse et les vertus domestiques se révoltaient contre la prodigalité de son fils et l'éclat de ses mauvaises mœurs, avait chassé de Carlton-House le jeune héritier du trône. Rien de plus frappant que le contraste offert d'un côté par la prudence méticuleuse, les idées justes, mais bornées, les qualités privées, mais peu brillantes du père, et l'étourderie bruyante, l'insouciance prodigue, la folle conduite du fils. Après avoir harcelé le ministère et le roi par une vive et longue opposition, Georges se trouva enfin tellement endetté, que pour rentrer en grâce et satisfaire ses créanciers, il ne lui resta plus qu'une seule ressource ; celle du mariage imprudent

(1) *Lass of Richmond-Hill.*

que lui imposait Georges III, comme condition expresse, et dont nous venons d'indiquer les funestes résultats. Cette leçon fut perdue pour le prince de Galles. Le même épicuréisme insensé, qui venait de troubler sa vie, continua de la flétrir. Il eut beaucoup de compagnons de plaisir, mais il n'eut pas d'amis. Shéridan mourut sous le coup d'une prise de corps, sans que le prince, dont il était le convive assidu, cherchât à le tirer des mains de ses créanciers. Changer de maîtresses et changer de favoris, telle était l'occupation constante du régent et du monarque. Chaque sultane nouvelle était suivie d'une nouvelle cour, dont le règne finissait avec celui de la favorite. Des plaisirs dispendieux, et où l'intelligence avait peu de part, entraînaient comme dans un tourbillon ce harem mobile, dont les élémens changeaient d'année en année, quelquefois de mois en mois.

Aussi le roi défunt, parmi ces générations de courtisans et de compagnons de débauche qui se succédèrent à ses pieds et se disputèrent ses faveurs, ne compta-t-il pas un cœur dévoué, une ame sincèrement attachée à la destinée du monarque. Il y a dans les plaisirs sensuels un égoïsme profond qui repousse toute idée de dévouement réel et d'amitié véritable. Les nobles familles d'Angleterre voyaient avec chagrin et avec dégoût la cour du roi transformée en école de licence. Pour arriver jusqu'au souverain, il fallait traverser une armée de gastronomes et de dandys, de femmes sans mœurs et d'hommes sans honneur. C'était chose honteuse et désolante de voir l'exemple du vice jaillir d'une source si haute, et la décence exilée des murs où le premier magistrat de l'Angleterre résidait.

Le cœur de Georges IV n'était privé ni de sensibilité naturelle ni d'élévation. Au milieu des orgies qui occupaient une trop grande partie de son tems, il se souvenait de sa dignité royale, et ne souffrait point qu'une familiarité in-

sultante vint la blesser. Les émotions généreuses ne lui étaient point étrangères ; il savait donner, et l'habitude de l'indolence et du plaisir ne l'avait pas endurci pour les maux de ses semblables. Il aimait les arts et les protégeait ; mais son goût manquait de pureté. C'est lui qui, le premier, mêlant aux bizarreries grandioses de l'architecture gothique les grotesques singularités des constructions chinoises et des édifices asiatiques, donna l'exemple de cette architecture bâtarde et hétérogène, trop imitée de nos jours. La magnificence dénuée de grâce, la splendeur barbare et irrégulière dont les empereurs tartares se sont environnés, règne dans le palais qu'il a fait construire : ameublemens, jardins, ornemens extérieurs et intérieurs, tout portait le même caractère. Les manufactures anglaises lui ont dû des perfectionnemens : il a spécialement protégé ces branches d'industrie, qui satisfont les besoins du luxe et concourent à l'embellissement de nos demeures. Il n'est aucun palais au monde où l'on trouve autant d'objets précieux, sortis des fabriques nationales, que dans les diverses résidences de Georges IV. Londres s'est agrandi sous son règne : de beaux édifices publics se sont élevés ; un parc immense s'est ouvert (1) ; il n'a rien épargné pour l'ornement de la capitale. Un instinct de grandeur et une générosité native ne l'abandonnèrent jamais : heureux si son adolescence n'eût pas été la proie des hommes qui lui prodiguèrent, avec la flatterie, l'exemple du vice et l'encouragement aux voluptés ! Heureux s'il avait porté sur le trône quelques-unes des vertus privées qui distinguaient son père ; simples vertus qui jettent sur le diadème un éclat paisible, et font bénir le monarque par le peuple, appréciateur équitable des qualités solides et utiles !

(1) *Regent's Park.*

Ce sont les courtisans dont je parle qui ont étouffé chez le prince des germes précieux, une éloquence native et forte, un goût vif pour les lettres et les arts, un penchant généreux pour les œuvres d'une charité éclairée. Ces germes se fussent développés librement, sans l'obsession intéressée et fatale de ces hommes, fléau des princes et des rois. Quoi qu'il en soit, on ne peut placer Georges IV, ni au nombre des mauvais rois, ni dans la classe des monarques hommes de génie, bienfaiteurs de l'humanité. S'il ne fut pas fidèle à toutes les promesses de sa jeunesse, il ne déshonora point le trône et ne compromit le salut de l'Angleterre par aucun acte de faiblesse ni de tyrannie : sous son règne, la Grande-Bretagne fut puissante, victorieuse et libre.

Espiéglerie de M. Jeffrey, éditeur de la Revue d'Édinbourg (1). — Qui le croirait? M. Jeffrey, l'honneur du barreau d'Écosse, l'ancien éditeur de la *Revue d'Édinbourg,* qui, pendant plus de vingt ans, a régenté d'une voix douce et impérieuse toute la littérature britannique, et même celle du continent, s'amuse à des tours d'écolier, d'une gaîté un peu cruelle, comme on va le voir. La vivacité de sa critique l'a fait autrefois appeler sur le terrain par l'amour-propre irrité de Thomas Moore ; il s'en est peu fallu que ses espiégleries ne lui aient aussi suscité une affaire d'honneur.

Les assises l'avaient, il y a quelque tems, conduit à Aberdeen, ville d'Écosse, près de la mer, qui possède un collége de quelque célébrité. Dans ce collége se trouve un professeur profondément versé dans les ténèbres de l'histoire du moyen âge, et dont le caractère est un mélange de

(1) Voyez le portrait de cet écrivain dans le 20e numéro de notre recueil.

bonhomie et de vanité crédule que la malice de M. Jeffrey a plus d'une fois mise à l'épreuve. Afin de s'en divertir de nouveau, l'aristarque d'Édinbourg, après lui avoir beaucoup vanté les plaisirs de la chasse, s'avisa de lui persuader qu'il avait une aptitude particulière pour ce genre d'exercice, quoique ce professeur ait la vue tellement basse, qu'il peut à peine reconnaître quelqu'un à dix pas de lui. En conséquence, M. Jeffrey et un complice le déterminèrent à venir avec eux au village de Skaterow, situé sur le rivage, à quelque distance d'Aberdeen, et où les amateurs se rendent pour chasser des poules de mer, qui affluent, à certaines époques de l'année, sur les rochers voisins.

Après avoir commandé, dans l'auberge la plus en vogue, un somptueux dîner, auquel devait prendre part toute l'élite des lettrés d'Aberdeen, on arme le novice chasseur d'un fusil, et M. Jeffrey l'engage à tirer sur des points qu'il lui indique. A chaque coup, une multitude d'oiseaux tombaient comme le tonnerre à ses pieds. Tandis que ses compagnons, qui s'étaient un peu éloignés de lui, n'abattaient qu'un oiseau, lui en abattait cinquante. Le secret de ce prodige, c'est que M. Jeffrey avait fait, pendant plusieurs jours, réunir une grande charretée d'oiseaux morts; et un paysan, caché dans les anfractuosités du rocher, en jetait une multitude chaque fois que le professeur faisait feu.

Émerveillé de son adresse, il ne s'apercevait point, au milieu de son enivrement, que la marée arrivait en grondant sur lui, et que bientôt il en serait entièrement entouré. Ses perfides amis ne l'avertirent de son danger que lorsqu'il se trouva entièrement assailli par les flots de la mer. Un matelot vint à son aide et le chargea sur ses larges épaules. Il était près, de cette manière, d'atteindre le ri-

vage, lorsque ce matelot, dont le rôle était arrêté à l'avance, s'écria qu'il avait été mordu à la jambe par un requin, et au même moment il laissa tomber sa charge dans l'eau. Le malencontreux professeur crut un instant qu'il se trouvait dans la gueule du monstre; mais le bras nerveux du matelot le retirant de l'eau, le jeta tout mouillé sur le rivage.

Cependant ses amis le conduisirent d'un air de pitié fort comique à l'auberge de Skaterow. Là, un docteur, qui était au nombre des convives, représenta à l'historien l'urgence de changer de suite d'habits. Mais, quel contretems! il n'existait point d'habits d'hommes dans toute l'auberge, et on ne pouvait lui donner qu'un vêtement de femme. Le docteur insiste pour qu'il le mette. On lui représente qu'il est entouré de collègues et d'amis, et la nécessité le fait consentir à cet étrange travestissement. Après une absence de dix ou douze minutes, il reparaît dans la salle du festin, habillé en femme du haut en bas, avec un embarras qui sied assez bien au sexe dont il avait pris les vêtemens. Les convives ne continrent qu'avec peine leur hilarité. Qu'on se représente cette large figure au menton grisonnant et couvert de verrues, coiffée d'une cornette à dentelles, que l'impitoyable docteur lui avait fait mettre, attendu que sa perruque était tombée dans la mer. Le reste de son costume n'était guère moins singulier : ses grosses épaules étaient couvertes d'un fichu rouge, qui formait un contraste tranchant avec la couleur bleue de sa robe.

Le professeur commençait à se remettre des fatigues et des émotions de la journée, en mangeant d'un grand appétit, lorsque, tout-à-coup, un homme qui lui était connu, entre d'un air effaré dans la salle du festin, en criant : « Le feu est au collége! le feu est au collége! » A ces mots,

le professeur tressaille ; mais son effroi redouble quand il apprend que le feu est dans l'aile où se trouvent ses livres et ses manuscrits, fruits de ses patientes veilles sur l'histoire du moyen âge. Dans ce moment, il se serait écrié volontiers, comme dans Shakspeare : « Mon royaume pour » un cheval ! » Mais ses prévoyans amis lui en avaient préparé un. Sans plus songer à son étrange costume, il s'élance dessus, et un postillon le fait partir au grand galop, en alongeant un coup de fouet à sa monture. Tous les convives et M. Jeffrey à leur tête, le suivirent pour être témoins de son entrée dans Aberdeen. Non, jamais la gravité écossaise ne fut plus compromise. Il serait impossible d'exprimer la surprise et les éclats de rire de tous les habitans d'Aberdeen, quand ils virent leur docte concitoyen se précipiter dans la ville avec les basques de sa cornette et son schall alongés par le vent. Afin de lui donner un aspect encore plus grotesque, on avait haussé ses étriers comme ceux d'un mameluck, de manière que sa grosse figure portait presque sur ses genoux.

Cet incendie, comme on le pense bien, n'était qu'une plaisanterie. Aussi, quand il rentra au collége, les élèves et les professeurs ne pouvaient pas plus s'expliquer son effarement que son costume. Toutefois, lorsqu'il fut rassuré sur la conservation de ses livres et de ses manuscrits, il prit la plaisanterie en fort mauvaise part ; mais comme il n'avait aucun soupçon sur les autres événemens de la journée, et que le succès de sa chasse l'avait convaincu de son adresse, ce fut à grande peine qu'on le détermina à ne pas en faire l'essai sur M. Jeffrey, qu'un faux frère lui avait signalé comme l'auteur de cette mystification.

FIN DU TRENTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TRENTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM.

Page 251, ligne 11, au lieu de : nous vîmes enfin *recevoir* parmi nous ; lisez : nous vîmes enfin revenir parmi nous.

LETTRE DE M. FROGÈRE.

Le *New Monthly Magazine* a publié, dans un de ses derniers numéros, un article intitulé : *L'acteur Frogère et l'empereur Paul,* dont la traduction a paru dans notre 56e livraison. M. Frogère nous prie de publier la lettre suivante, dans laquelle il conteste la vérité de l'anecdote du *New Monthly*. Nous ne ferons pas d'observations sur la manière dont il parle de l'empereur Paul. Il y a eu, en Russie, une protestation anticipée et terrible contre ces éloges; et il faut croire que les auteurs de cette protestation sanglante n'étaient pas sans appui et sans nombreux partisans dans la nation, puisqu'ils sont restés impunis sous le règne de celui dont ils avaient tué le père. Au surplus, les illusions de M. Frogère viennent d'un sentiment qui les rend respectables; la reconnaissance. Il a été traité avec bonté par l'empereur Paul et ses fils, et il s'en souvient. Le grand duc Alexandre, entre autres, ne le rencontrait jamais sans lui dire avec une gaîté familière qui n'était pas sans grâce, en faisant allusion à nos étiquettes républicaines : « Ah! vous voilà, citoyen Frogère! salut et fra-» ternité! »

Monsieur,

On me fait seulement lire aujourd'hui l'article inséré dans l'avant-dernier numéro de la Revue Britannique et intitulé : *L'Acteur Frogère et l'empereur Paul.*

Malgré la répugnance que j'ai toujours éprouvée à parler ou faire parler de moi, je me vois dans l'obligation de vaincre mes scrupules, de donner un démenti formel au conte absurde et calomnieux dont on m'a fait le héros, de prouver enfin que ce conte a été inventé à plaisir, et qu'il est de toute invraisemblance même dans ses plus petits détails.

L'assassin tue le malheureux qu'il attend dans l'ombre : la victime tombe ! tout finit avec elle; mais celui qui tue la réputation d'un galant homme, l'exile à jamais de la société et empoisonne sa vie jusqu'à son dernier jour. J'ai 83 ans, bien peu de tems à vivre, mais je ne regretterai pas la vie si j'emporte en mourant l'estime et les regrets des honnêtes gens.

Comment l'auteur anonyme de l'article que je combats a-t-il osé avancer

que l'empereur Paul, l'homme le plus spirituel et le plus éclairé de son empire (à une époque où la Russie avait déjà fait de si grands pas dans les voies de la civilisation), ait pu imaginer une atroce plaisanterie de nature à faire mourir d'effroi l'homme même le plus courageux?

Loin d'avoir jamais été traité par l'empereur ainsi que le prétend le libelliste, je dois déclarer que depuis le moment où j'eus l'honneur de lui être présenté, jusqu'à son dernier jour, je n'ai éprouvé que des effets de son auguste bienveillance. Nul esprit raisonnable n'imaginera toutefois que cette bienveillance ait jamais été jusqu'à m'admettre à la table impériale : pour cela il aurait fallu qu'il me mît en présence des grandes duchesses ses filles et des grands ducs ses fils; il avait trop le sentiment de sa dignité pour me faire un honneur aussi inoui et je n'eusse pas été assez sot pour y prétendre.

La qualification de bouffon dont me gratifie l'ingénieux libelliste est encore une calomnie : en effet qui dit *bouffon*, suppose un homme largement payé pour jouer ce vil personnage. Ce titre est bien loin de m'être applicable; car pendant les dix-huit ans de service comme acteur au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, ayant droit ainsi que mes camarades à un bénéfice annuel, je n'ai jamais voulu profiter d'un avantage qui m'aurait certainement enrichi; admis dans l'intimité des membres les plus distingués de la noblesse russe, il m'eût répugné de mettre à contribution d'illustres personnages qui m'honoraient de leur bienveillance. Ce désintéressement étonnera peut-être quelques personnes, mais j'en appelle à tous les Russes dont j'ai l'honneur d'être connu; et comme j'espère que ma justification leur parviendra, je suis certain d'avance que pas un ne démentira le fait. Qu'on me taxe si l'on veut d'un peu de vanité. Je suis vieux, il faudra bien qu'on m'excuse de faire, avant mes derniers momens, mon oraison funèbre.

Pour dernier argument contre l'anecdote mensongère j'attesterai la bienveillance que S. M. l'empereur Alexandre et monseigneur le grand duc Constantin ont daigné m'accorder jusqu'à mon départ; j'attesterai encore la considération générale dont j'ai été entouré à Pétersbourg pendant mes dix-huit années de séjour.

Je me propose de raconter bientôt dans un court précis les circonstances souvent curieuses de ce séjour qui me laisse des souvenirs bien chers : je montrerai sous un jour nouveau peut-être un pays et des hommes assez imparfaitement connus jusqu'ici, et j'ôterai du moins à la calomnie tout moyen de flétrir encore la mémoire de mes bienfaiteurs. En résumé je n'ai d'autre fortune que la pension qu'a daigné m'accorder S. M. l'empereur Alexandre, et une autre que je dois à la munificence de MM. Demidoff père et fils.

Je vous prie, monsieur, d'insérer cette réponse dans le prochain numéro de la Revue Britannique, et de recevoir l'assurance de ma parfaite considération.

